

La production et la réception dans l'Amérique du Nord anglophone des traductions de langue
anglaise de romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle

Alexandra Hillinger

Thèse
présentée
au
Individualized Program

comme exigence partielle au grade de
philosophae doctor (Ph. D.)

Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Mai, 2017

© Alexandra Hillinger, 2017

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que la thèse rédigée

par Alexandra Hillinger

intitulé La production et la réception dans l'Amérique du Nord anglophone des traductions de langue anglaise de romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Doctorat en philosophie (Individualized Program)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance :

Dr. Daniel Salée	président
Dr. Patricia Godbout	examinatrice externe à l'université
Dr. Jean-Philippe Warren	examineur externe au programme
Dr. Philippe Caignon	examineur interne
Dr. Lucie Lequin	examinatrice interne
Dr. Judith Woodsworth	directrice

Approuvé par : Dr. Ketra Schmitt
Directrice du programme d'études supérieures

Dr. Paula Wood-Adams
Doyen de la Faculté des Études supérieures

Date : Mai 2017

RÉSUMÉ

La production et la réception dans l'Amérique du Nord anglophone des traductions de langue anglaise de romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle

Alexandra Hillinger, Ph.D.

Université Concordia, 2017

En 1839, Lord Durham affirme que les Canadiens français sont un peuple sans histoire et sans littérature et prône leur assimilation à la langue et la culture anglaises. Le rapport Durham représente une véritable onde de choc dans le Canada français, menant à un essor de la production littéraire. Dans notre thèse, nous avons donc examiné les traductions vers l'anglais de quatre romans publiés à cette période : *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (fils) traduit par Claire Rothman; *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé (père) traduit par Georgiana Ward Pennée, Sir Charles G. D. Roberts et Jane Brierley; ainsi qu'*Angéline de Montbrun* et *À l'œuvre et à l'épreuve* de Laure Conan, traduit par Yves Brunelle et Theresa A. Gettin, respectivement. Premièrement, notre objectif était de retracer le parcours traductionnel de ces œuvres, parfois méconnues. Nous avons donc examiné le rôle joué par les différents traducteurs dans le cheminement des œuvres. Ensuite, nous avons illustré les circonstances dans lesquelles les projets de traduction ont vu le jour et l'impact que les traductions ont eu sur le lectorat anglophone de l'Amérique du Nord. Par conséquent, nous mettons en lumière les contextes de production et de réception des traductions vers l'anglais de ces romans. Deuxièmement, nous avons cherché à analyser le rapport entre « soi » et « autre » qui se dégageait des traductions anglophones des romans. Nous avons regardé si les textes traduits faisaient preuve d'hospitalité langagière à travers une analyse textuelle contrastive des traductions et des versions originales, ainsi que par le biais d'une analyse terminologique de termes décrivant la réalité canadienne-française. Finalement, notre travail contribue à l'élaboration d'une histoire de la traduction littéraire au Canada.

ABSTRACT

Production and Reception in English North America of the English Language Translations of French-Canadian Novels Published in the Nineteenth Century

Alexandra Hillinger, Ph.D.

Concordia University, 2017

In 1839, Lord Durham asserted that French Canadians are a people with no history and no literature, and advocated assimilating them into the English language and culture. The Durham Report sent shockwaves throughout French Canada, and literary production flourished as a result. In our thesis, we have thus examined the English language translations of four novels published during this period: *L'Influence d'un livre* by Philippe Aubert de Gaspé (fils), translated by Claire Rothman; *Les Anciens Canadiens* by Philippe Aubert de Gaspé (père), translated by Georgiana Ward Pennée, Sir Charles G. D. Roberts and Jane Brierley; as well as *Angéline de Montbrun* and *À l'œuvre et à l'épreuve* by Laure Conan, translated by Yves Brunelle and Theresa A. Gettin, respectively. First, our goal was to trace the translational process of these relatively little known works. We examined the role played by the different translators in the progression of the works. Then, we exposed the circumstances in which the translation projects came into being, and the impact that these translations had on English North American readers. As a result, we shed light on the contexts in which the English language translations of these novels were produced and received. Second, we have sought to analyse the relationship between “self” and “other” emerging from these English language translations. We have examined whether the translated texts exhibited linguistic openness, through a contrastive textual analysis of the translations and the originals, as well as via a terminological analysis of terms describing the French-Canadian reality. Finally, our work contributes to the development of a history of literary translation in Canada.

REMERCIEMENTS

À mon grand-père pour sa lecture de ma thèse. Son regard externe et pragmatique m'a permis de rester concentrée sur l'objectif de mon travail. « À quoi ça sert? » Démontrer l'existence de traductions de nos premiers romans, l'intérêt des « Anglais » pour notre littérature.

À ma mère qui a toujours cru en moi. À mon frère dont l'humour a allégé les moments de « syndrome de la page blanche ».

Je tiens également à remercier ma directrice de thèse, Madame Judith Woodsworth, pour son soutien, ses conseils et ses commentaires toujours constructifs. Merci également à Monsieur Philippe Caignon dont l'optimisme était toujours bienvenu, ainsi qu'à Madame Lucie Lequin pour ses précieuses connaissances sur la littérature et la société canadienne-française.

Je souhaite souligner l'apport de toutes les personnes avec lesquelles j'ai correspondu au cours de la rédaction de ma thèse : Simon Dardick, Marc-André Fortin, Marie Gillis, Jack Illingworth, Charley LaRose, Ev McTaggart, Phillip Milner, Claire Rothman. Les renseignements fournis m'ont permis de brosser un portrait plus complet.

Je tiens également à remercier le Département d'études françaises de l'Université Concordia, les donateurs de la *Special Individualized Program Entrance Fellowship* et des *Bourses Hydro-Québec de l'Université Concordia* ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour l'octroi de la Bourse d'études supérieures du Canada Joseph-Armand Bombardier.

Finalement, merci à Dominique Pelletier et à Marie Leconte. Les nombreux échanges que nous avons eus ont contribué à faire avancer ma réflexion. Merci également à Alex Gauthier pour sa relecture attentive.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
Problématique	6
Hypothèse de départ.....	8
Le rapport entre « soi » et « autre »	10
Méthodologie	14
Analyse textuelle contrastive : manifestations de l’annexion et du décentrement dans les traductions.....	15
La réception	17
Historiographie de la traduction.....	18
Terminologie.....	19
Chapitre 1 : Le Canada français du XIX ^e siècle – contexte social, politique et littéraire	21
La production littéraire au XIX ^e siècle : mise en contexte	21
Le statut du français dans l’Amérique du Nord britannique.....	22
L’essor d’une littérature canadienne-française : l’influence sociale et religieuse	36
Chapitre 2 : La réception des traductions de langue anglaise des romans canadiens-français du XIX ^e siècle – incidence sur le rapport entre « soi » et « autre ».....	42
Positionner le « soi » et l’« autre »	53
Diffusion et réception : considérations théoriques.....	60
Chapitre 3 : Mise en contexte – Histoire de la traduction au Canada.....	84
L’histoire de la traduction : considérations théoriques et méthodologiques.....	84
La traduction au Canada : des origines à la Confédération	88
Terminologie diachronique : considérations théoriques relatives à notre démarche	98
Chapitre 4 : <i>L’Influence d’un livre</i>	106
L’œuvre originale.....	106

La traduction-introduction : « The Influence of a Book: An English Translation of Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé's L'Influence d'un livre »	116
La traduction-texte : <i>The Influence of a Book</i>	118
Analyse des fiches terminologiques.....	127
Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre.....	133
Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction de <i>L'Influence d'un livre</i>	140
Chapitre 5 : <i>Les Anciens Canadiens</i>	143
L'œuvre originale.....	143
Les traductions de langue anglaise des <i>Anciens Canadiens</i>	153
La première traduction : <i>Canadians of Old</i> (1864) de Georgiana Ward Pennée.....	153
La deuxième traduction : <i>Canadians of Old</i> (1890) de Charles G. D. Roberts	160
La troisième traduction : <i>Canadians of Old</i> (1996) de Jane Brierley	180
Analyse de fiches terminologiques	194
Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre.....	207
Conclusion de l'analyse de la production et de la réception des traductions des <i>Anciens Canadiens</i>	220
Chapitre 6 : <i>Angéline de Montbrun</i>	223
L'œuvre originale.....	223
La traduction : <i>Angéline de Montbrun</i>	232
Analyse des fiches terminologiques.....	238
Résultats de l'analyse textuelle des deux premières lettres du roman	241
Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction d' <i>Angéline de Montbrun</i>	245
Chapitre 7 : <i>À l'œuvre et à l'épreuve</i>	247
L'œuvre originale.....	247

La traduction : <i>The Master Motive: a Tale of the Days of Champlain</i>	252
Analyse des fiches terminologiques.....	258
Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre.....	265
Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction d' <i>À l'œuvre et à l'épreuve</i>	271
Conclusion	273
La production des traductions : permettre la lecture de la littérature canadienne-française dans l'Amérique du Nord anglophone	273
La réception des traductions à l'étude : des parcours bien inégaux.....	278
Le rapport entre « soi » et « autre » : l'annexion et le décentrement dans les traductions anglaises des romans canadiens-français du XIX ^e siècle.....	282
La traduction des œuvres canadiennes-françaises dans l'Amérique du Nord anglophone – quelques réflexions	287
Bibliographie.....	290
Corpus primaire	290
Corpus secondaire.....	291
Fichier terminologique.....	314
Les fiches dont les termes proviennent de <i>L'Influence d'un livre</i>	314
Les fiches dont les termes proviennent des <i>Anciens Canadiens</i>	322
Les fiches dont les termes proviennent d' <i>Angéline de Montbrun</i>	344
Les fiches dont les termes proviennent d' <i>À l'œuvre et à l'épreuve</i>	347
Annexes.....	364

INTRODUCTION

La production littéraire débute très tôt dans l'histoire du territoire que l'on désigne désormais comme le Québec. D'abord, l'explorateur Jacques Cartier, à qui l'on attribue la « découverte » du territoire nommé aujourd'hui le Canada (1534), a publié des récits de voyage relatant ses trois expéditions vers le Nouveau Continent¹. Ensuite, Samuel de Champlain, fondateur de la ville de Québec (1608), pourrait bien prendre le titre de premier auteur québécois si l'on en croit nos recherches qui nous ont permis de déterminer que ses récits de voyage, bien qu'ils aient été publiés en France, ont fort probablement été écrits – en (grande) partie, du moins – en Nouvelle-France².

Avant d'aller plus loin, il importe de s'attarder à l'évolution du terme « Québec », de même qu'à son corollaire, « Canada ». Comme l'explique l'historien H. V. Nelles dans son ouvrage *Une brève histoire du Canada*, le terme « Canada » est de nature polysémique, c'est-à-dire que son sens et le territoire qu'il désigne changent selon les époques (2007, p. 14). L'origine du mot « Canada » remonte aux explorations de Jacques Cartier. Il s'agit d'un mot iroquois qui signifie « village » ou « agglomération de tentes » (Graham, 2005, p. 65). Nelles rapporte que les marchands français se servaient du mot « Canada » pour désigner la région autour du fleuve Saint-Laurent. Plus tard, le terme prend une signification juridique lorsque la France l'utilise pour désigner ses possessions en Amérique du Nord. Après la Conquête de la Nouvelle-France par les

¹ Les récits ou relations de voyages s'inscrivent dans le courant de la littérature de l'exploration. Selon Warkentin, les auteurs de ce courant produisent des textes narratifs racontant leur participation à l'exploration et à la colonisation du territoire canadien (2007, pp. 13-14).

² Dans le cadre de notre mémoire de maîtrise, nous nous sommes penchés sur la relation de voyage *Des Sauvages*. Nous avons déterminé que Champlain avait commencé la rédaction de la relation avant son retour en France (Hillinger, 2012, pp. 13-14).

forces britanniques (1763), le mot « Canada » est appliqué à deux colonies britanniques situées le long du fleuve St-Laurent et des Grands Lacs. Enfin, au moment de la Confédération en 1867, le Canada est composé de quatre anciennes colonies britanniques, à savoir le Canada-Est, le Canada-Ouest, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick. Le gouvernement du Canada inclura progressivement les territoires allant de l'Atlantique jusqu'à l'Arctique et au Pacifique. Nelles conclut en disant que « “Canada” est un mot caméléon, en ce sens qu'il désigne à la fois un endroit sur une carte, un pays et un peuple en constante mutation » (2007, pp. 14-15). Dans le cadre de notre étude, dont le corpus s'étend de la publication de *L'Influence d'un livre* en 1837 jusqu'à la parution de la dernière traduction anglaise des *Anciens Canadiens* en 1996, j'adopterai la même position que Nelles, à savoir « que le contexte fera ressortir le sens précis » du terme « Canada » (2007, p. 15).

Le mot « Québecq », quant à lui, apparaît sur une carte dessinée par Champlain en 1613. En langue autochtone, il signifie « passage rétréci » et désigne l'endroit où le fleuve St-Laurent se resserre, la signification étant la même en Algonquien, Cree et Mi'kmaq (Graham, 2005, p. 67). Lors de la promulgation de la *Proclamation royale* de 1763, la couronne britannique crée la « Province de Québec », dont les frontières seront révisées avec l'*Acte de Québec* de 1774 (Allaire, 2006). À la suite de l'*Acte constitutionnel* de 1791, le parlement britannique divise la Province de Québec en deux territoires : le Bas-Canada et le Haut-Canada. Par la suite, l'*Acte d'Union*, loi du parlement britannique qui fut adoptée en 1840, réunit les colonies du Haut et du Bas-Canada, donnant ainsi naissance à la Province du Canada comportant deux entités : le Canada-Est et le Canada-Ouest (Monet, 2006). Finalement, la Confédération de 1867 vient unir les colonies britanniques de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et la Province du Canada (Waite,

2013). Le Canada-Est devient alors la Province de Québec avec les frontières que nous lui connaissons jusqu'à la cessation du territoire du Labrador à Terre-Neuve en 1927, création du Nunavut en 1999. Ainsi, pour notre étude, selon la période concernée, nous utiliserons principalement les termes Canada-Est et Québec. Par contre, si c'est nécessaire et afin d'éviter la confusion historique, nous emploierons l'appellation « Canada français » pour désigner le territoire où habitent les anciens colons français.

En 1763, la Conquête de la Nouvelle-France par les forces britanniques vient sérieusement menacer la survie du français dans la colonie. Après la Conquête, l'anglicisation du Canada apparaît comme une fatalité. L'histoire s'écritra toutefois différemment, car les Canadiens français³ revendiquent l'utilisation de leur langue.

Cependant, à la suite de l'échec de la rébellion des Patriotes en 1837 et de l'Union du Bas et du Haut-Canada, la situation linguistique des Canadiens français se détériore considérablement (Dumont, 1993, p. 205)⁴. En 1839, John George Lambton, 1^{er} comte de Durham (mieux connu sous le nom de Lord Durham) dépose son rapport dans lequel il recommande l'assimilation des

³ En 1840, à la suite de l'*Acte d'Union*, les « British Americans » (les loyalistes) prennent l'habitude de se désigner comme « Canadians ». Puis, dans la presse anglophone, les Canadiens de descendance française (qui jusque-là se désignaient en tant que Canadiens) deviennent des « French Canadians », alors que les loyalistes demeurent des « Canadians ». Ce sont donc les anglophones qui utilisent le terme canadien-français en premier (Arès, 1945, p. 11). Ici, nous utiliserons le terme « Canadien français », sans égard pour l'époque, afin d'éviter toute forme de confusion.

⁴ Sous la direction de Papineau, les Patriotes souhaitent la souveraineté de l'Assemblée législative, mais une autre de leurs batailles est la sauvegarde du français (Dumont, 1993, p. 188-189). Il en résulte un conflit militaire au cours duquel les forces britanniques défont les rebelles. Plusieurs acteurs importants du mouvement des Patriotes, dont Papineau, doivent alors s'exiler aux États-Unis.

Canadiens français (Lampton, 1839) ⁵. Dès lors, survie et production littéraire deviennent intrinsèquement liées alimentant le développement de la vie littéraire dans le territoire habité par les anciens colons français.

Ce contexte social et politique agit sur la production des œuvres littéraires qui constituent notre corpus : *L'Influence d'un livre*, *Les Anciens Canadiens*, *Angéline de Montbrun* et *À l'œuvre et à l'épreuve*. Nous souhaitons en effet nous pencher sur ces quatre romans canadiens-français produits au XIX^e siècle qui, depuis leur parution, ont fait l'objet d'au moins une traduction vers l'anglais.

La première œuvre de notre corpus est *L'Influence d'un livre*, de Philippe Aubert de Gaspé, fils, publiée en 1837. Sa traduction, *The Influence of a Book*, réalisée par Claire Rothman, voit le jour plus de 150 ans après la parution de l'original, à savoir en 1993. La deuxième œuvre de notre corpus, *Les Anciens Canadiens*, est écrite par Aubert de Gaspé, père, et publiée en 1863. Il s'agit du seul ouvrage de notre corpus à avoir fait l'objet de plus d'une traduction. La première, signée Georgiana M. Pennée, est publiée en 1864. La deuxième paraît en 1890 et est réalisée par Charles G.D. Roberts, alors que la dernière, en 1996, est l'œuvre de Jane Brierley. Par la suite, nous examinerons deux romans de Laure Conan : *Angéline de Montbrun*, paru en 1884 et traduit par Yves Brunelle en 1974, et *À l'œuvre et à l'épreuve*, publié en 1891 et traduit assez rapidement en 1909 par Theresa A. Gethin sous le titre *The Master Motive: a Tale of the Days of Champlain*.

⁵ John George Lampton, premier comte de Durham, est un parlementaire britannique. En mai 1838, il débarque à Québec à titre de gouverneur et il y séjourne jusqu'en novembre de la même année. Les mesures d'amnistie qu'il adopte à l'égard des prisonniers lui valent les foudres de Londres et entraînent sa démission. En février 1839, il dépose un rapport sur la situation politique du Canada. Il soutient entre autres que les Canadiens français sont « décidément inférieurs aux colons anglais » (Lampton, 1839, p. 11). La solution de Durham : le gouvernement britannique doit « établir dans la province une population de lois et de langue anglaise, et de n'en confier le gouvernement qu'à une Assemblée décidément anglaise » (Lampton, 1839, p. 131).

Ces quatre romans ne constituent pas l'intégralité des traductions des romans canadiens-français écrits au XIX^e siècle. Nous avons sélectionné ces titres, car ils ont marqué la production littéraire canadienne-française. *L'Influence d'un livre* est considéré comme le premier roman issu du Canada français, alors que *Les Anciens Canadiens* est le premier succès commercial littéraire du XIX^e siècle (et probablement le plus grand)⁶. De son côté, Laure Conan est la première femme à s'imposer sur la scène littéraire canadienne-française, de même que la première femme à vivre de sa plume dans le Québec du XIX^e siècle (Brunet, 2005, paragr. 6). Elle signe également le premier roman psychologique, *Angéline de Montbrun*. Le facteur clef qui a influé sur le choix des œuvres est donc leur importance historique. D'ailleurs, on pourrait qualifier de romans historiques *Les Anciens Canadiens* et *À l'œuvre et à l'épreuve*, parce qu'ils offrent tous deux un regard instructif sur des moments importants de l'histoire de la Nouvelle-France⁷. En effet, Aubert de Gaspé met en scène des épisodes de la vie des Canadiens à l'époque de la Conquête alors que Laure Conan raconte l'histoire d'un martyr jésuite au début de la colonisation de la Nouvelle-France.

⁶ L'étiquette de premier roman québécois donné à *L'Influence d'un livre* est aujourd'hui incontestable : il est qualifié comme tel par la critique, notamment à l'occasion des rééditions. D'ailleurs, en 2013, Rainier Grutman et Claude La Charité reprennent cette affirmation dans la présentation de *Philippe Aubert de Gaspé père et fils en revue*, tout comme les auteurs des articles qu'ils rééditent et dont la date de publication originale va de 1972 à 2009. De plus, la première édition des *Anciens Canadiens* fut écoutée en quelques mois seulement et il en fut de même pour la suivante. C'est la raison pour laquelle Grutman et La Charité qualifient Aubert de Gaspé, père, de « l'auteur du plus grand *best-seller* de l'époque » (2013, p. 1).

⁷ Proposer une définition de l'étiquette « roman historique » n'est pas une tâche facile. Sans donner de définition précise, Lemire et Saint-Jacques écrivent dans la section « Roman historique » du quatrième tome de *La vie littéraire au Québec* que des romanciers « se sont donné pour mission de populariser l'histoire canadienne » (1999, p. 381) et mentionnent les œuvres d'Aubert de Gaspé et de Laure Conan (1999, pp. 376; 381). Ils précisent leur pensée dans le tome suivant : « La vulgarisation de l'histoire du Canada permet aux auteurs de composer des romans où ils font revivre la période de la Nouvelle-France ou celle, plus proche dans le temps, des rébellions des Patriotes en 1837-1838. [...] Toutefois, les romans historiques seraient un genre sérieux, justement parce que les romanciers historiques de l'époque soumettent ainsi leurs récits à la défense d'un idéal patriotique et religieux unique, et ce, peu importe le lieu, ou l'époque, de l'action romanesque » (2005, pp. 372-373). Ainsi, nous comprenons qu'au Canada français au XIX^e siècle, le roman historique est un genre légitimé où les romanciers mettent en scène des personnages et des épisodes de leur histoire.

D'ailleurs, comme le note Edmond Lareau en 1874, la littérature canadienne-française prend sa propre société comme sujet : « Le roman, en Canada, porte un caractère tout particulier, il est essentiellement national. Il a beaucoup contribué à donner à notre littérature son originalité, si tant est qu'elle en a une » (p. 274). Ce caractère particulier est celui d'une production littéraire tournée vers le passé et qui vante la vie rurale et les bonnes mœurs (Linteau *et al.*, 1979, p. 329). Ainsi, tous les romans de notre corpus mettent en scène des personnages, des lieux et des épisodes historiques du Canada français. Chacun à leur manière, ils illustrent la réalité canadienne-française.

Problématique

L'une des premières choses que l'on remarque à propos du corpus que nous venons d'exposer, c'est la variabilité de la période qui s'écoule entre la parution de l'œuvre originale et la traduction, allant de quelques mois à plus de 150 ans. Il est aisé d'en conclure que les traductions sont présentées à des publics cibles très différents. C'est la raison pour laquelle nous croyons qu'il est pertinent de traiter des contextes sociohistoriques entourant la production et la réception des versions anglaises de chacun des romans de notre corpus. La problématique qui guidera notre thèse sera celle du rapport entre le « soi » et l'« autre » qui émerge de la réception de ces traductions par la culture d'accueil anglophone de l'Amérique du Nord⁸. Notre thèse vise donc principalement à examiner la réception des traductions de langue anglaise des premiers romans canadiens-français dans l'Amérique du Nord anglophone.

⁸ La culture d'accueil est le groupe de lecteurs potentiels à qui la traduction est destinée. Dans le cas de notre étude, la culture d'accueil dans sa définition la plus large est constituée de Canadiens et d'Américains de langue anglaise.

Dans la première section de notre introduction, nous avons posé les définitions de « Canada » et de « Québec ». Cependant, lorsque viendra le moment d'analyser la réception des traductions des œuvres de notre corpus, nous préférons plutôt l'appellation « Amérique du Nord anglophone » à celle de « Canada anglais ». Nous utiliserons cette appellation afin de ne pas nous limiter géographiquement aux territoires anglophones du Canada, étant donné que la deuxième traduction des *Anciens Canadiens* et celle d'*À l'œuvre et à l'épreuve* ont été publiées aux États-Unis. D'ailleurs, nous démontrerons dans le chapitre cinq que la deuxième traduction des *Anciens Canadiens* a eu des échos dans la presse américaine.

Dans une visée plus globale, nous chercherons également à tirer quelques conclusions sur les relations entre le Canada français et l'Amérique du Nord anglophone et le rôle de la traduction. Mentionnons que la situation linguistique des Canadiens français change radicalement à la suite de l'Union du Haut et du Bas-Canada et de l'échec de la rébellion des Patriotes en 1837. L'anglais gagne de plus en plus de terrain : on assiste à une augmentation de l'immigration anglophone au Bas-Canada et Montréal devient une ville majoritairement anglophone. La vie économique est donc contrôlée par des sociétés anglaises. Dans ce contexte, il y a peu de contacts entre les francophones et les anglophones. Nous chercherons par conséquent à étudier l'impact que les traductions des romans de notre corpus ont eu sur les rapports entre ces deux groupes linguistiques.

Hypothèse de départ

Nous identifions deux vagues de traductions vers l'anglais des romans canadiens-français écrits au XIX^e siècle. La première est constituée des traductions publiées à la fin du XIX^e siècle (et donc peu de temps après la parution des œuvres originales), dont font partie les deux premières traductions des *Anciens Canadiens*, parues en 1864 et en 1890, ainsi que la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve*, publiée en 1909. La deuxième vague de traductions a lieu à la fin du XX^e siècle et inclut la traduction d'*Angéline de Montbrun*, parue en 1974, celle de *L'Influence d'un livre*, publiée en 1993, et la dernière version en langue anglaise des *Anciens Canadiens* sortie en 1996. Nous postulons que les motifs qui ont guidé la production des traductions de la première vague sont très différents de celles de la deuxième vague. Nous observons par ailleurs que les œuvres historiques (*Les Anciens Canadiens* et *À l'œuvre et à l'épreuve*) sont traduites beaucoup plus rapidement.

Nous avançons que la nature de l'œuvre a une influence sur la volonté de la traduire ou non. En effet, nous démontrerons dans les chapitres portant sur *L'Influence d'un livre*, *Les Anciens Canadiens* et *Angéline de Montbrun* qu'à la fin du XX^e siècle, c'est le désir de faire connaître la littérature canadienne-française qui alimente la production des trois traductions. La traduction d'*Angéline de Montbrun*, par exemple, est publiée dans la collection « Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint » des Presses de l'Université de Toronto. Selon le directeur de la collection, Douglas Lochhead, cette collection a pour but de réimprimer des ouvrages de prose et de poésie afin d'affirmer l'existence d'une littérature canadienne et d'en faire connaître les auteurs et les œuvres (Conan, 1974 : n.p.). De plus, la note suivante accompagne la publication de *The Influence of a Book* : « In publishing this translation of one of the rare jewels of Canadian

literature, it is our hope that we have remained true to the feeling of that period and true to the intent of the author » (Aubert de Gaspé, 1993, n.p.). Pour sa part, Jane Brierley, qui signe la dernière traduction des *Anciens Canadiens* en 1996, écrit : « It is my sincere hope that, through this new translation, old and new readers will make a fresh acquaintance with de Gaspé's delightful work » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 16). À cette époque-ci, on assiste, de la part du « soi » – ici la société anglophone –, à une ouverture sur l'« autre » – à savoir la société canadienne-française mise en scène dans l'œuvre traduite. L'anglophone choisit ce qui sera transmis de la culture de ses compatriotes francophones, c'est-à-dire les œuvres qui seront traduites, mais aussi la mesure dans laquelle elles feront l'objet d'un décentrement (mise en valeur des spécificités culturelles présentes dans le texte original) ou, au contraire, d'une traduction annexionniste (effacement de ces spécificités)⁹.

Nous avançons également qu'une attitude annexionniste sera plutôt le mot d'ordre pour les traductions issues de la première vague. La littérature anglophone nord-américaine au XIX^e siècle a une plus grande autonomie que la littérature canadienne-française. Ainsi, il est probable que les traductions chapeautées par des maisons d'éditions américaines – à savoir la deuxième traduction des *Anciens Canadiens* et celle d'*À l'œuvre et à l'épreuve* – sont annexionnistes.

⁹ Ici, nous utilisons sciemment le terme « spécificité » plutôt que le terme « différence ». Les différences culturelles existent entre le texte (la société) de départ et le texte (la société) d'arrivée. Toutefois, le texte source tel qu'il existe dans la langue-culture d'origine ne contient pas des différences, mais bien des spécificités propres à cette culture.

Le rapport entre « soi » et « autre »

Dans le chapitre deux, nous étayerons notre réflexion théorique sur le rapport entre le « soi » et l'« autre ». Comme l'explique Lawrence Venuti, cette réflexion de la traduction est ancrée dans la pensée de Friedrich Schleiermacher (2012, p. 15). Le philosophe propose deux manières d'aborder la traduction : « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » (1999, p. 49). Schleiermacher demande donc au traducteur de faire un choix entre :

a *domesticating* practice, an ethnocentric reduction of the foreign text to receiving cultural values, bringing the author back home, and a *foreignizing* practice, an ethnodeviant pressure on those values to register the linguistic and cultural differences of the foreign text, sending the reader abroad. (Venuti, 2012, p. 15, nous soulignons)

Antoine Berman, de son côté, propose l'étiquette d'Éthique de la traduction. Il soutient qu'aller à la rencontre de l'auteur est donc synonyme d'une traduction éthique qui accueille l'Étranger, alors que le penchant contraire est une traduction ethnocentrique qui annexe l'Étranger (1984, pp. 27-31).

Chez Meschonnic, ce rapport est caractérisé par les termes « annexion » et « décentrement », qui permettent de décrire le rapport qui peut s'établir entre le texte original et la culture d'accueil lors de la traduction. Ces deux notions sont abordées pour la première fois dans les « Trente-six propositions pour une poétique de la traduction ». Meschonnic y explique que le décentrement est un rapport textuel qui existe entre deux langues-cultures, tandis que l'annexion est l'effacement de ce rapport. L'annexion crée donc l'illusion que le texte en langue d'arrivée est

un original; les différences culturelles et linguistiques sont gommées (Meschonnic, 1973, p. 308). Le fait de montrer les différences est synonyme de décentrement, alors que les cacher est synonyme d'annexion. Ainsi, lors de notre analyse des traductions, nous pourrions identifier les situations de décentrement dans lesquelles le texte en langue d'arrivée met en évidence sa nature de traduction en décrivant une réalité qui est propre à la culture source et en laissant intactes les spécificités culturelles du texte source. Nous avançons également que l'annexion est une forme de repli sur « soi », en vertu duquel ce qui est différent chez l'« autre » est effacé. Ainsi, si le décentrement accueille l'« autre » dans le texte traduit, l'annexion, étant son contraire, a pour effet de le cacher.

Les termes « décentrement » et « annexion » sont utiles pour décrire l'attitude de la culture d'accueil par rapport au texte de départ, et donc la manière dont la « translation littéraire » sera réalisée¹⁰. Toutefois, il est erroné de croire que toute la responsabilité du choix entre annexion et décentrement revient au traducteur, car ce dernier travaille dans un contexte sociohistorique bien précis. Nous souhaitons donc nous pencher sur la notion de « normes », introduite par Gideon Toury, qui peuvent être décrites comme les valeurs ou les idées que partagent une même communauté. Les normes régissent ce qui est perçu comme bien ou mal; adéquat ou inadéquat; obligatoire, interdit, toléré ou permis (Toury, 2012, p. 63). D'après ce traductologue, la traduction, régie par des normes, fait entrer en jeu deux langues-cultures et, par conséquent, deux systèmes normatifs (*ibid.*, p. 69). Ainsi les normes permettent de réfléchir sur le contexte dans lequel une traduction est produite.

¹⁰ Nous empruntons le terme « translation littéraire » à Antoine Berman (1995, p. 57). La « translation littéraire » a une définition plus large que la simple traduction, car elle constitue le transfert d'une œuvre appartenant à une langue-culture vers une autre (*ibid.*). Elle inclut également tous les actes qui sont posés avant d'entreprendre la traduction même de l'œuvre (*ibid.*, p. 76).

Ce sont d'ailleurs les normes qui influent sur le choix entre annexion ou décentrement, ou pour reprendre la terminologie de Toury, entre « adéquation » et « acceptabilité ». Toury définit l'acceptabilité comme la production d'un texte dans une langue-culture donnée dans le but qu'il y occupe une certaine position ou remplisse un vide dans la culture d'accueil (2012, pp. 69-70). À l'opposé, l'adéquation est la production d'un texte qui est une représentation dans une langue-culture d'un texte préexistant dans une autre langue, appartenant donc à une différente culture et y occupant une place distincte (*ibid.*). Toutefois, comme l'explique Toury, une traduction ne peut pas être totalement acceptable, pas plus qu'elle ne peut être totalement adéquate. Il s'agit plutôt de réaliser un compromis entre les deux.

L'« hospitalité langagière », telle que définie par Paul Ricœur dans *Sur la traduction*, permet de décrire la rencontre entre le « soi » et l'« autre ». En effet, Ricœur démontre que dans l'acte de traduire, deux partenaires sont mis en relation, à savoir l'étranger et le lecteur. Ricœur insiste sur la résistance du lecteur par rapport à l'étranger. Le traducteur, pour sa part, doit jongler avec « l'idéal de la traduction parfaite » et le fait qu'il ne peut produire qu'une « équivalence »¹¹. Il s'agit ici de l'idéal de l'adéquation totale entre les deux langues et la réalité que les langues sont inscrites dans des systèmes culturels qui leur sont propres. C'est à la suite de cette réflexion qu'il introduit l'hospitalité langagière que nous percevons comme l'endroit et le moment où la culture cible accueille l'Étranger.

¹¹ « Équivalence » est le terme utilisé par Ricœur. Il utilise l'équivalence de la manière suivante : « Le bonheur de traduction est un gain lorsque, attaché à la perte de l'absolu langagier, il accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalence, l'équivalence sans adéquation » (2004, p. 19). Pour Ricœur, l'adéquation est donc la traduction parfaite alors que l'équivalence est la meilleure traduction possible.

Toujours au chapitre deux, nous nous attarderons sur le rapport entre les notions de « soi » et d'« autre », une relation dans laquelle l'une ne se définit pas sans l'autre, l'une est indissociable de l'autre : « foreignizing » et « domesticating » chez Venuti, l'« annexion » et le « décentrement » chez Meschonnic, l'« acceptabilité » et l'« adéquation » chez Toury, le « lecteur » et l'« étranger » chez Ricœur. D'ailleurs, le terme de « lecteur » proposé par de Ricœur permettra de faire le lien vers la réception des traductions, élément central de notre étude.

Les traductions des romans de notre corpus, comme toute traduction d'ailleurs, ont été réalisées dans un contexte bien particulier, et il va sans dire que des normes ont régi leur réalisation. En ce sens, le traducteur, issu de la culture d'accueil, représentant en quelque sorte le « soi », peut avoir adopté une attitude annexionniste ou décentrée face à l'œuvre qui est un produit de la culture étrangère. À partir du texte de départ, le traducteur peut accueillir l'« autre » ou l'effacer. L'attitude annexionniste ou décentrée sera déterminée par le niveau d'étrangeté que le lecteur de la traduction sera en mesure d'accueillir chez lui.

Le « soi » et l'« autre » peuvent être intervertis, c'est-à-dire que leur identité n'est pas fixe et qu'elle dépend du contexte à l'étude. Autrement dit, selon le point de vue adopté, le « soi » et l'« autre » pourraient intervertir leurs rôles. Nous avançons donc ici qu'en posant les paramètres de notre étude (les traductions de langue anglaise des romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle), nous posons également l'angle par lequel seront examinés le « soi » et l'« autre ». Le « soi » est la culture d'accueil, qui perçoit le texte traduit comme une représentation de l'« autre », de la culture source.

Méthodologie

Comme nous venons de le démontrer, les travaux de Lawrence Venuti, d'Antoine Berman, d'Henri Meschonnic, de Gideon Toury et de Paul Ricœur permettent de réfléchir sur le rapport entre le « soi » et l'« autre ». Les travaux de ces théoriciens nous seront utiles afin de mettre en lumière le rapport qui existe entre la société canadienne-française et l'Amérique du Nord anglophone. Pour ce faire, nous allons étudier les relations entre le « soi » et l'« autre » au moment de la production et de la réception des traductions de langue anglaise de romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle. Par ailleurs, pour examiner le contexte de production et de réception, nous comptons nous appuyer sur la méthodologie historiographique proposée par Lieven D'hulst et Judith Woodsworth.

Nous tenons à souligner que les différentes approches théoriques – en traductologie aussi bien qu'en littérature (théories de la réception) – que nous nous proposons d'utiliser sont récentes et n'avaient pas cours au XIX^e siècle, période où se situe notre corpus. Toutefois, elles n'en demeurent pas moins des outils pertinents pour mieux comprendre notre passé littéraire. D'ailleurs, comme le fait remarquer Judith Woodsworth dans la préface à la troisième édition des *Traducteurs dans l'histoire*, les nouvelles orientations en historiographie ainsi que les nouvelles tendances en traductologie (post-colonialisme et féminisme, entre autres) offrent de nouvelles perspectives et permettent aux historiens de la traduction de faire des trouvailles importantes (2014, pp. xii-xiii). Nous nous proposons donc de nous servir de certaines théories récentes pour jeter un regard plus nuancé sur certains romans canadiens-français et leurs traductions en langue anglaise, en particulier leur production et leur réception.

Analyse textuelle contrastive : manifestations de l'annexion et du décentrement dans les traductions

Nous proposons de décrire les points de contact entre les Canadiens français et les Canadiens anglais par une étude de la réception des traductions de certains des premiers romans canadiens-français du XIX^e siècle. Nous réaliserons d'abord une analyse textuelle contrastive qui permettra d'examiner les phénomènes d'annexion et de décentrement qui sont à l'œuvre dans les textes.

D'un point de vue méthodologique, nous tenons à exposer les limites de notre analyse. Dans un premier temps, nous comptons nous pencher seulement sur des extraits et non sur l'entièreté des romans et de leurs traductions. Ainsi, nous analyserons le premier chapitre de chaque roman.

Afin d'accomplir notre étude, nous avons décidé d'utiliser comme point de départ la liste des tendances déformantes avancées par Antoine Berman. Selon Berman, l'analytique de la traduction consiste à examiner le système de déformations de la lettre des textes, en opération dans toute traduction, et qui l'empêche d'atteindre sa véritable visée. Toujours selon ce dernier, cette analytique a une double nature, étant à la fois cartésienne, à savoir une analyse partie par partie, et psychanalytique, car ce système de déformations est largement inconscient et se présente comme un faisceau de tendances ou de forces déviant la traduction de sa pure visée. Le but de l'analytique est donc de révéler ces tendances dans les traductions du domaine de la prose littéraire (Berman, 1999, pp. 49-50). En somme, Berman présente treize tendances déformantes « qui forment un tout systématique, dont la fin est la destruction, non moins systématique, de la lettre des originaux, au

seul profit du “sens” et de la “belle forme” » (1999, p. 52). Berman conclut ses réflexions sur les tendances déformantes en affirmant qu’elles sont définies par une certaine conception du traduire, formant un tout qui vient s’attaquer à la lettre. Une traduction régie par ce système de déformations brise le rapport entre la lettre et le sens. La lettre ne vient plus absorber le sens; elle est plutôt détruite pour que puisse émerger un sens plus pur (Berman, 1999, p. 67)¹². Pour Berman, la *lettre* est sauvegardée grâce à la traduction littérale. Cette traduction littérale n’est pas synonyme de calque ou de mot à mot, mais plutôt d’une méthode qui permet de transmettre l’étrangeté de l’œuvre originale. Autrement dit, il s’agit d’aller plus loin que la production d’une traduction qui transmettra le sens de l’original et sera acceptable pour la culture d’accueil, afin de réaliser une version qui fasse passer le caractère étranger (ou « autre ») de l’original. Selon nous, respecter la *lettre* signifie rester proche du texte original, transmettre le contenu tel que le texte original l’a énoncé et donc préserver l’*étranger*. Un des objectifs de cette analyse est de déterminer si l’« autre » a été accueilli dans la traduction, c’est-à-dire si nous retrouvons dans la traduction une attitude de décentrement, ou au contraire si le texte penche vers l’annexion, l’effacement de l’« autre ».

Toujours dans cette section de notre travail, nous soulignerons également la présence de tout ajout ou omission dans les traductions, ainsi que les écarts sémantiques de traduction, entre autres les faux sens, qui font en sorte qu’il se produit un glissement de sens.

¹² Les treize tendances déformantes avancées par Berman sont les suivantes : 1) la rationalisation; 2) la clarification; 3) l’allongement; 4) l’ennoblissement; 5) l’appauvrissement qualitatif; 6) l’appauvrissement quantitatif; 7) l’homogénéisation; 8) la destruction des rythmes; 9) la destruction des réseaux signifiants sous-jacents; 10) la destruction des systématismes; 11) la destruction ou l’exotisation des réseaux langagiers vernaculaires; 12) la destruction des locutions; 13) l’effacement des superpositions de langues (1999, pp. 53-67). Nous définirons ces tendances au besoin lors de la présentation des résultats de notre analyse textuelle contrastive.

La réception

La réception est une notion théorique qui tente de cerner l'impact d'un objet littéraire sur son champ social. Dans *L'émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Daniel Chartier résume ainsi cette réflexion basée sur le lecteur : « Envisageant l'œuvre du point de vue de celui qui la reçoit plutôt que du point de vue de celui qui la produit, la réception tend à inverser la perspective des études littéraires » (2000, p. 24). Il poursuit en affirmant : « Entre la parution et l'éventuelle inscription dans l'histoire littéraire se réalise un processus critique déterminant pour la survie ou l'oubli de l'œuvre » (2000, p. 17). Un des éléments de ce processus est la critique littéraire, qui permet d'admettre une œuvre dans le polysystème littéraire et ensuite de lui accorder une certaine reconnaissance¹³.

Chartier continue en expliquant que pour les romans, on assiste durant la période suivant leur parution à une concurrence et à une accumulation de critiques, conduisant ensuite à la production d'un discours dominant et unifié à propos de ce roman. Ce processus permet l'inscription du roman dans l'histoire littéraire (*ibid.*, p. 31). Bref, pour qu'un roman (ou sa traduction) passe à l'histoire, il faut qu'il soit remarqué par la critique et que cette dernière en produise une lecture dominante. Dans notre étude de cas, les romans que nous avons sélectionnés se retrouvent sur le continuum de l'histoire littéraire du Québec. Ce que nous cherchons à déterminer c'est si leurs traductions ont à leur tour profité d'une bonne réception et s'ils ont été inscrits à l'histoire littéraire dans la société d'accueil. Autrement dit, quel est le discours critique

¹³ Nous préférons le concept de « polysystème » à celui de « champ littéraire » qui est utilisé par Chartier. Nous postulons en effet qu'à cette époque la littérature canadienne-française ne constitue pas un champ autonome au sens bourdieusien du terme, car le discours sur cette production provient essentiellement de l'extérieur. Nous empruntons le terme à Even-Zohar qui le définit comme un système qui englobe une multitude de systèmes (1990, p. 11).

— bien sûr, si discours il y a — qui s’est articulé autour de *Influence of a Book, Canadians of Old, Angeline de Montbrun* et *The Master Motive*? Ce discours leur permettra-t-il de s’intégrer à l’histoire littéraire de la société d’accueil? Nous aborderons les critères de notre analyse de la réception des œuvres dans le chapitre deux.

Historiographie de la traduction

En proposant une analyse de la traduction des œuvres canadiennes-françaises du XIX^e siècle, notre étude de cas s’inscrit dans le mouvement historiographique de la traductologie. Notre démarche s’intègre donc dans la lignée des travaux réalisés sur l’histoire de la traduction. Selon Lieven D’hulst, les études sur l’histoire de la traduction s’inscrivent dans la branche descriptive de la traductologie dans les catégories « product-oriented studies » et « time restricted studies », mais il déplore le fait que, dans cette optique, les études ne peuvent pas s’appliquer à la totalité de la traduction (2014, p. 18). Pour Lieven D’hulst, l’histoire permet :

[d]’analyser des multiples domaines et formes de la traduction (le processus, le texte traduit, le trope de la traduction, l’institution de la traduction, les théories, etc.), [...] l’histoire étant comprise en l’occurrence, non comme une pratique ni comme une discipline, mais comme un point de vue spécifique appliqué à la variété d’objets matériels qui partagent l’étiquette de « traduction » (ou de « traduire », de « traducteur », etc.) (*ibid.*, p. 21).

Dans le cadre de notre thèse, nous nous inspirerons, entre autres, du parcours méthodologique de l’étude des objets traductionnels développé par D’hulst (que nous explorerons au chapitre trois) afin de présenter la production et la réception des traductions de *L’Influence d’un livre, des Anciens Canadiens*, d’*Angéline de Montbrun* et d’*À l’œuvre et à l’épreuve*. Cette présentation nous

permettra d'ailleurs de réfléchir sur le rapport entre le « soi » et l'« autre ». De plus, nous croyons que la méthodologie historiographique fournira un portrait de la situation de la traduction au Canada français et en Amérique du Nord anglophone.

Terminologie

Comme nous l'avons expliqué, examiner les spécificités culturelles nous permet d'identifier les phénomènes d'annexion et de décentrement. Or, selon nous, la manière la plus pertinente d'exposer ces spécificités culturelles est d'examiner les canadianismes utilisés dans notre corpus¹⁴. Ainsi, nous comptons réaliser un fichier terminologique afin de voir comment ces termes ont été traduits.

Puisque l'objet de notre étude est un corpus littéraire, notre approche terminologique est non-traditionnelle et trouve son inspiration dans la méthodologie de Marie-Claude L'Homme. Nous pensons qu'il est pertinent d'utiliser la terminologie textuelle afin de présenter notre approche. Parce que nous y reviendrons au chapitre trois, nous ne mentionnons que brièvement le fait que cette approche a pour nous l'avantage de concevoir le terme comme un objet qui se construit en corpus et dont la signification est propre à un domaine de spécialité. Notre objectif n'est pas d'explorer un sous-domaine précis comme le font généralement les études terminologiques traditionnelles, mais bien d'étudier des termes canadiens-français provenant

¹⁴ L'Office québécois de la langue française définit le « canadianisme » comme un « fait de langue particulier au français ou à l'anglais du Canada ». La fiche terminologique précise : « du point de vue des francophones, on a plutôt tendance à associer *canadianisme* à “particularité du français du Canada” (en excluant les particularités liées à l'anglais), restriction souvent relevée dans les dictionnaires usuels français notamment. Dans cet emploi, les canadianismes englobent les québécismes, les acadianismes et les particularités linguistiques propres aux communautés francophones situées dans les provinces à l'ouest du Québec » (GDT, 2009).

d'une époque donnée et d'un contexte géographique particulier : le Canada français au XIX^e siècle. De plus, nous inscrivons notre étude dans la terminologie descriptive. Selon Maria Térésa Cabré, cette approche permet de décrire des phénomènes terminologiques en s'appuyant sur des données extraites d'un corpus. Ainsi, nous analyserons les traductions des termes canadiens-français afin de déterminer s'il y a présence d'annexion ou de décentrement sans chercher à prescrire de meilleures traductions.

Pour terminer, l'objectif premier de notre thèse est de présenter une étude de la production et de la réception des traductions de langue anglaise de quatre romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle, afin de réfléchir sur le rapport entre le « soi » et l'« autre » qui émerge au moment de la traduction. Nous cherchons donc à fournir un portrait de la traduction vers l'anglais des débuts de la production littéraire canadienne-française, et ce, même si les traductions ne font pas couler beaucoup d'encre, comme l'affirmait d'ailleurs Berman dans *Pour une critique des traductions* lorsqu'il abordait la difficulté d'étudier leur réception (1995, pp. 95-96).

CHAPITRE 1 : LE CANADA FRANÇAIS DU XIX^E SIÈCLE – CONTEXTE SOCIAL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

La production littéraire au XIX^e siècle : mise en contexte

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, de contextualiser la production littéraire du Canada français du XIX^e siècle. Les romans de notre corpus sont publiés sur une période allant de la fin des années 1830 jusqu'au début des années 1890, période qui fut agitée tant sur le plan sociopolitique que littéraire. Ainsi, notre objectif est de rappeler les grandes lignes des mouvements politiques, sociaux et religieux qui secouaient le territoire canadien-français au moment où ont été publiés les premiers romans canadiens-français.

De la Conquête jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la littérature écrite dans le territoire que l'on désigne aujourd'hui comme le Québec s'emploie à servir la nation et s'adresse à un lecteur canadien-français (Biron *et al.*, 2007, p. 57). En 1839, Lord Durham, qui perçoit les Canadiens français comme un peuple sans histoire et sans littérature, dépose son fameux rapport prônant leur assimilation (Lambton, 1839). À partir de ce moment-là, la production littéraire devient synonyme de survie. Dans ce sens, le XIX^e siècle est caractérisé par le développement de la vie littéraire dans le territoire habité par les anciens colons français. On assiste à la naissance de nombreux journaux qui contribueront à la diffusion de la littérature canadienne-française. Les romans y paraîtront notamment sous forme de feuilletons (Linteau *et al.*, 1979, p. 328). D'ailleurs, en 1860, l'abbé Casgrain parlera d'un « mouvement littéraire en Canada » et ira plus loin en l'investissant d'une mission : « elle sera essentiellement croyante et religieuse » (Casgrain cité dans Biron *et al.*, 2007,

p. 58). Pour lui, la littérature doit se mettre au service des valeurs et de la nation canadienne-française (Lemire, 1980, p. xxiii). En conséquence, on assiste à une réimpression des œuvres produites en Nouvelle-France.

Edmond Lareau, rappelons-le, soutient que le trait distinctif du roman canadien-français est son caractère essentiellement nationaliste (1874, p. 274), exprimé notamment par la description et la glorification de la vie rurale et religieuse. Dans ce courant, nous retrouvons, par exemple, *La Terre paternelle* (1844) de Patrice Lacombe, *Charles Guérin* (1853) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé et *À l'œuvre et à l'épreuve* de Laure Conan.

Force est de constater que l'essor de la production littéraire au Canada français est assez modeste. On recense une soixantaine d'œuvres romanesques, une centaine de recueils en vers et environ 80 pièces de théâtre (Hayne, 1986, p. 56). Cette petite production s'explique par le fait que les textes de fiction sont considérés comme étant futiles, et ce, tant par les lecteurs que par les auteurs (Biron *et al.*, 2007, p. 128).

Le statut du français dans l'Amérique du Nord britannique

Le français après la Conquête

Les historiens situent le début de l'histoire du français en Amérique du Nord au commencement du XVII^e siècle, moment de l'établissement par Samuel de Champlain d'une colonie permanente

à Québec. À partir des années 1620, des groupes religieux anglophones nommés les puritains s'établissent plus au sud. Des colonies françaises et anglaises se développent donc en parallèle en Amérique du Nord. La Conquête de la Nouvelle-France par les forces britanniques en 1763 vient sérieusement menacer la survie du français dans la colonie. À la suite de la guerre de l'Indépendance (1775–1783), les loyalistes (Américains fidèles à la Couronne anglaise) s'installent au Canada, ce qui fait augmenter la population anglophone canadienne. Après la Conquête, l'anglicisation du Canada apparaît comme une fatalité. La réalité, pourtant, sera tout autre, en raison des journaux et de la justice, notamment, qui s'exerceront dans les deux langues. Les Canadiens français revendiquent et obtiennent l'utilisation de la langue de Molière.

À la suite de la capitulation de la Nouvelle-France en 1760, aucune loi anglaise ne reconnaît officiellement la langue française comme la langue des habitants de la « Province of Quebec » (Bas-Canada). Cependant, l'*Acte de Québec* (1774) garantit la liberté de religion et rétablit le droit civil français (*Acte de Québec*, 1774, article 5, 7 et 8). Cette loi reconnaît donc, du moins de manière non officielle, une vie religieuse francophone. De plus, une fois le droit civil restauré, le français est implicitement autorisé dans les tribunaux civils. Le droit civil français contribuera grandement à la naissance de la petite bourgeoisie composée de professionnels tels que des avocats, des notaires et des juges. De manière implicite (et ambiguë), les Canadiens français se voient donc accorder le droit d'utiliser le français dans la pratique de la religion catholique et dans les cours de justice civile. Le français demeure toutefois une langue sans statut.

Ce n'est qu'en 1791 que l'usage du français sera reconnu pour la première fois, dans l'*Acte constitutionnel*. Ce dernier divise la « Province of Quebec » en deux entités : le Haut-Canada et le Bas-Canada. Les articles 24 et 29 stipulent que le serment d'un électeur ou le serment d'un membre

de l'Assemblée ou du Conseil législatif peuvent être prêtés en anglais ou en français (*Acte constitutionnel*, 1791, articles 24 et 29). Ainsi, l'*Acte constitutionnel* reconnaît implicitement que le français est utilisé dans l'Assemblée et le Conseil législatif du Bas-Canada.

Dans ce contexte, les Canadiens français et les Canadiens anglais évoluent en parallèle : les tensions entre les deux groupes sont profondes et, dans ces conditions, il y a peu de points de contact entre les deux groupes au XIX^e siècle. La Conquête fait en sorte que l'économie passe aux mains des Anglais, l'industrialisation du Bas-Canada étant assurée par les grandes sociétés anglo-saxonnes. L'anglais devient donc la langue de l'économie et du commerce (Corbeil, 1974, pp. 5-7). Comme l'écrit Michel Plourde : « les alliances et les relations entre les deux groupes se font désormais rares et tendues; on assiste à la naissance des “deux solitudes” » (2000, p. 56)¹⁵.

La rébellion des patriotes et les 92 résolutions

Après la guerre de 1812, l'Assemblée législative du Bas-Canada est composée majoritairement d'élus canadiens-français issus de la nouvelle élite professionnelle, ce qui entraîne une montée du nationalisme dans la population francophone. Élu à l'Assemblée en 1815, Louis Joseph Papineau fonde le Parti canadien, qui deviendra le Parti patriote en 1826. Le Parti canadien cherche à s'émanciper de l'Église et du gouvernement britannique. Une autre de leurs revendications est la

¹⁵ L'expression « deux solitudes » provient d'un poème de Rainer Maria Rilke : « Love consists in this, that two solitudes protect and touch and greet each other. » (Fraser, 2012) Hugh MacLennan reprend l'expression pour le titre de son roman *Two Solitudes*, publié en 1945. Agnès Whitfield écrit « Some time after the novel appeared in 1945 (locating the exact moment would in itself make an interesting study), the expression “two solitudes” took on a life of its own, in both English and French, as the national metaphor for Anglophone and Francophone relations in Canada » (Whitfield, 2006, p. 101). D'ailleurs, selon Graham Fraser, MacLennan aurait toujours éprouvé une certaine déception quant au fait que son expression soit devenue un symbole de la distance entre francophones et anglophones, sans compter le fait que pour Rilke, l'expression faisait référence à un lien intime (Fraser, 2012). Comme l'expression constitue un anachronisme, dans le contexte de notre étude, nous éviterons de l'utiliser dans notre analyse.

sauvegarde de la langue française et des institutions francophones (Dumont, 1993, pp. 188-189). Pendant les années 1820, les demandes de l'Assemblée du Bas-Canada ont été ignorées par le gouverneur général, le comte de Dalhousie. Malgré la nomination de nombreux gouverneurs plus conciliants, la situation n'a cessé de s'envenimer (Buckner, 2015, paragr. 3-5).

En 1831, l'Assemblée aurait bien pu crier victoire dans l'affaire des subsides (contrôle des revenus de la colonie). En effet, Londres vote une loi qui permet à l'Assemblée de contrôler tous les revenus et dépenses de la colonie à l'exception d'une liste civile de 5900 livres (Hamelin, 1974, p. 328). Cette victoire partielle, toutefois, ne satisfait pas les membres plus radicaux de l'Assemblée rassemblée autour de Papineau. D'ailleurs, on assiste parallèlement à la radicalisation du *Parti patriote* (*ibid.*, p. 329).

De plus, à partir de la décennie 1830, la majorité canadienne-française était menacée par l'immigration britannique. Écrites en février 1834, les 92 Résolutions du Parti patriote illustrent un point de non-retour dans la destinée politique du Bas-Canada. Dans l'ensemble, les 92 Résolutions sont une liste de demandes visant une réforme politique dans la colonie britannique du Bas-Canada. Leur principale revendication est l'instauration d'un gouvernement responsable (Lamonde, 1993, pp. 122-123) et les résolutions 51 à 55 traitent de la défense des droits et de la langue des Canadiens français, car, comme le dénonçait par ailleurs Papineau, les politiques linguistiques étaient inexistantes dans le Bas-Canada. La résolution 52, plus spécifiquement, fait état du fait que les Canadiens français sont victimes de discrimination quant à leur langue. Toujours selon Papineau, les Canadiens français ne sont pas seulement marginalisés, ils sont la cible

d'injures et sont réduits à un statut politiquement inférieur. Pourtant, ces derniers sont fiers de leur langue et des institutions francophones :

Résolu, -- Que c'est l'opinion de ce comité, que puisqu'un fait, qui n'a pas dépendu du choix de la majorité du peuple de cette province, son origine française et son usage de la langue française, est devenu pour les autorités coloniales un prétexte d'injure, d'exclusion, d'infériorité politique et de séparations de droits et d'intérêts, cette chambre en appelle à la justice du gouvernement de Sa Majesté et de son parlement, et à l'honneur du peuple anglais; que la majorité des habitants du pays n'est nullement disposée à répudier aucun des avantages qu'elle tire de son origine et de sa descendance de la nation française, qui sous le rapport des progrès qu'elle a fait faire à la civilisation, aux sciences, aux lettres et aux arts, n'a jamais été en arrière de la nation britannique, et qui, aujourd'hui, dans la cause de la liberté et la science du gouvernement, est sa digne émule; de qui ce pays tient la plus partie de ses lois civiles et ecclésiastiques, la plupart de ses établissements d'enseignement et de charité, et la religion, la langue, les habitudes, les mœurs et les usages de la grande majorité de ses habitants. (Papineau, 1834, résolution 52)

Les patriotes avancent donc que, depuis leur conquête par les forces britanniques, les Canadiens français sont victimes de discrimination quant à un fait primordial qu'ils n'ont pas l'intention d'abandonner, soit leur utilisation de la langue française. Ils demandent au gouvernement britannique d'intervenir pour remédier à la situation. Papineau ne demande pas seulement la reconnaissance de la langue française, mais celle d'une culture francophone qui inclut les écoles, les établissements de charité, la religion ainsi que les coutumes et les croyances des Canadiens français. Ainsi, pour les patriotes, la langue française est la pierre d'assise de l'identité bascanadienne.

En mars 1834, les résolutions sont envoyées à Londres et ignorées pendant trois ans. Pendant ce temps, le climat politique se radicalise et les divisions sont profondes. En mars 1837, le Parlement britannique répond officiellement aux patriotes avec le dépôt des 10 résolutions de

Lord Russell. Dans ces résolutions, Lord Russell rejette les demandes effectuées par le *Parti patriote*, dont l'instauration d'un gouvernement responsable. Cependant, il ne fait aucune mention des droits linguistiques des Canadiens français et des revendications des patriotes à cet égard. Au printemps 1837, alors que l'Assemblée législative est suspendue, le Parti patriote organise des manifestations publiques qui sont rapidement interdites par le gouverneur Gosford. Les tensions politiques se soldent par un conflit armé qui débute à l'automne 1837, à la fin duquel les rebelles sont défaits par les troupes britanniques. Le mois de novembre est particulièrement agité. Plusieurs centaines de rebelles perdent la vie ou sont blessés au cours des affrontements. Dans ce contexte, Papineau et d'autres figures importantes du mouvement patriote s'exilent aux États-Unis.

Le rapport Durham

À la suite de l'échec des rébellions des patriotes en 1837, la situation linguistique des Canadiens français se détériore considérablement (Dumont, 1993, p. 205). L'élite politique canadienne-française n'avait pas seulement été battue, elle avait perdu toute forme de crédibilité. L'anglais gagne de plus en plus de terrain : on assiste à une augmentation de l'immigration anglophone au Bas-Canada et Montréal devient une ville essentiellement anglophone.

La Constitution de 1791 est suspendue le 27 mars 1838. De plus, dans le district de Montréal, l'*habeas corpus* est suspendu d'avril à novembre. Un conseil spécial, formé du gouverneur et de conseillers nommés par le pouvoir colonial, administre le Bas-Canada jusqu'en 1841. C'est dans ce contexte que Lord Durham débarque à Québec en avril 1838. Il y restera jusqu'en novembre. Rappelons que John George Lambton, premier comte de Durham, est un

parlementaire britannique. Les mesures d'amnistie qu'il adopte à l'égard des prisonniers lui valent les foudres de Londres et entraînent sa démission.

En février 1839, Lord Durham dépose un rapport sur la situation politique du Canada. Selon lui, la population d'origine anglaise est clairement supérieure aux Canadiens français. Il décrit d'ailleurs les francophones ainsi : « An utterly uneducated and singularly inert population, implicitly obeying leaders who ruled them by the influence of a blind confidence and narrow national prejudices [...] » (Lambton, 1839, p. 11). Il perçoit toutefois les Anglais d'une manière bien différente, beaucoup plus positive :

I have found the main body of the English population, consisting of hardy farmers and humble mechanics, composing a very independent, not very manageable, and sometimes, a rather turbulent democracy. Although constantly professing a somewhat extravagant loyalty and high prerogative doctrines, I found them very determined on maintaining, in their own persons, a great respect for popular rights, and singularly ready to enforce their wishes by the strongest means of constitutional pressure on the government. (*ibid.*)

Durham va beaucoup plus loin quand il qualifie les Canadiens français d'ignares et d'illettrés : « no means of instruction have ever been provided for them, and they are almost universally destitute of the qualifications even of reading and writing » (*ibid.*, p. 13). Il avance donc que l'ignorance de la majorité canadienne-française a fait d'elle un peuple impossible à gouverner, ce qui a mené à l'instabilité politique dont la rébellion des patriotes fut l'apogée.

Par contre, Durham semble conscient des tensions linguistiques présentes entre les Canadiens français et les Britanniques. Il soutient que les anglophones et les francophones n'ont pas seulement des langues différentes, ils ont une vision du monde tout aussi différente, ce qui

inhibe tout effort de compréhension mutuelle. De plus, il y a très peu de contacts entre les deux groupes, ils ne se fréquentent pas à l'école et encore moins dans le monde des affaires ou dans la vie sociale. Il met donc en évidence le fait que les deux groupes linguistiques évoluent en parallèle, ne partageant que le banc des jurés, et certainement pas par choix (*ibid.*, pp. 18-19).

Quelques pages plus loin, Durham critique l'attitude du Gouvernement britannique à l'égard du Canada français. Il affirme que la création de deux provinces (le Haut et le Bas-Canada) était une erreur. Il était insensé de permettre la survie d'une communauté francophone au Bas-Canada, surtout que Londres encourageait également l'immigration anglaise au Bas-Canada (*ibid.*, p. 30). Ainsi, selon Durham, le fait que les francophones étaient constamment en contact avec la population anglaise des Cantons de l'Est est la cause du conflit. Ce contact a créé, chez les Canadiens français, de la jalousie et de l'animosité envers un peuple qui jouissait d'un statut supérieur. Durham explique également que la population anglaise les surpassera bientôt en nombre et qu'ils ont déjà plus de connaissances et de richesses et un meilleur sens des affaires. Ainsi, il serait absurde d'essayer de sauvegarder une identité canadienne-française (*ibid.*, p. 31).

En somme, Durham a une opinion très négative des Canadiens français ainsi que de leur langue et de leurs institutions. Il a une vision colonialiste et croit que le cœur du problème est que les francophones ont pu, jusqu'à présent, préserver une identité non seulement unique, mais francophone :

There can hardly be conceived a nationality more destitute of all that can invigorate and elevate a people than that which is exhibited by the descendants of the French in Lower Canada, owing to their retaining their peculiar language and manners. *They are a people with no history, and no literature* (*ibid.*, p. 127, nous soulignons).

Dans ce contexte, la solution est aussi simple que choquante : l'assimilation des Canadiens français. Bien qu'il admette que l'assimilation prendra du temps, tout doit être mis en œuvre pour qu'elle se produise : « in any plan which may be adopted for the future management of Lower Canada, the first object ought to be that of making it an English Province » (*ibid*, p. 127). Pour ce faire, la gouvernance reviendra aux Canadiens anglais : « Lower Canada must be governed now, as it must be hereafter, by an English population ». La solution proposée par Durham est une « federal union » ou l'union du Haut et du Bas-Canada, car une fois la population anglaise des deux Canada combinée, les anglophones seront plus nombreux. Ainsi, le Canada pourra être gouverné par une majorité anglophone : « I believe that tranquility can only be restored by subjecting the Province to the vigorous rule of an English majority: and that the only efficacious Government would be that formed by a legislative union. » (*ibid*, p. 131)

Lord Durham était un colonialiste britannique qui croyait fermement à l'infériorité des Canadiens français qu'ils jugeaient ingouvernables et ignorants, ce qui faisait en sorte qu'ils suivaient comme des moutons les agitateurs politiques tels que Papineau et le Parti patriote. Puisque la population anglaise est la race supérieure, la gouvernance du Canada doit lui revenir. Finalement, il propose l'assimilation des Canadiens français. À son avis, le fait que les francophones ont pu préserver leur langue et leurs institutions a contribué à faire d'eux un groupe inférieur et a mené aux rébellions. Ainsi, il serait bénéfique pour les Canadiens français d'adopter la langue et le mode de vie anglais.

L'Union du Haut et du Bas-Canada : l'anglais comme seule langue officielle

Le parlement britannique adopte l'*Acte d'union* en juillet 1840, qui entre en vigueur en février de l'année suivante. L'objectif principal est d'unifier les deux Canada en une seule assemblée. Ainsi le Canada-Ouest et le Canada-Est composent le Canada-Uni. Toutefois, l'*Acte d'union* n'instaure pas le gouvernement responsable (la représentation proportionnelle, où le nombre d'élus est proportionnel à la population), les deux provinces ont donc 42 élus chacune à l'Assemblée législative. Cette situation désavantage clairement le Canada-Est qui a une plus grande population que le Canada-Ouest. Concrètement, cela signifie que les élus du Canada-Ouest peuvent former des alliances avec les élus anglophones du Canada-Est et ainsi s'opposer à toutes les initiatives politiques des francophones.

Le désir d'assimiler les Canadiens français est bien visible dans l'*Acte d'union*. Son article 41 établit l'anglais comme la seule langue de la colonie :

And be it enacted, That from and after the said Reunion of the said Two Provinces all Writs, Proclamations, Instruments for summoning and calling together the Legislative Council and Legislative Assembly of the Province of Canada, and for proroguing and dissolving the same, and all Writs of Summons and Election, and all Writs and public Instruments whatsoever relating to the said Legislative Council and Legislative Assembly, or either of them, and all Returns to such Writs and Instruments, and all Journals, Entries, and written or printed Proceedings, of what Nature soever, of the said Legislative Council and Legislative Assembly, and of each of them respectively, and all written or printed Proceedings and Reports of Committees of the said Legislative Council and Legislative Assembly respectively, *shall be in the English Language only*: Provided always, that this Enactment shall not be construed to prevent translated Copies of any such Documents being made, but no such Copy shall be kept among the Records of the Legislative Council or Legislative Assembly, or be deemed in any Case to have the Force of an original Record. (*Acte d'union*, 1840, article 41, nous soulignons).

C'est la première fois que l'usage du français est interdit officiellement dans un texte constitutionnel. L'*Acte d'union* reconnaît l'anglais comme seule langue officielle de la législature. De plus, il est impossible pour les Canadiens français de protéger leur langue, car les anglophones détiennent la majorité à l'Assemblée législative. Au sein de la population francophone, l'opposition à l'Union est totale. En se positionnant contre l'Union dans le journal *Le Canadien*, Étienne Parent écrit le 27 janvier 1840 que l'Union «tend à rien de moins qu'à nous enlever ce que nous avons de plus cher au monde, notre langue, nos mœurs et nos droits, c'est-à-dire notre nationalité». Pour les francophones, il est évident que l'Union menace l'identité canadienne-française et pourrait entraîner la disparition du français.

Par contre, l'amitié entre Louis Hippolyte Lafontaine et Robert Baldwin sera salvatrice pour la langue française. Lafontaine et Baldwin seront à la tête du gouvernement en 1842 et en 1848. En septembre 1842, Lafontaine accepte le poste de procureur général. Il décide de s'adresser à l'Assemblée en français alors que, depuis l'Union, les débats avaient lieu en anglais seulement :

Je me défie de mes forces à parler la langue anglaise [...]. Mais quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferai pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes canadiens-français, ne fut-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de cette partie de l'acte d'union qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada. Je le dois à mes compatriotes, je le dois à moi-même... Si nous devons succomber, nous succomberons du moins en nous faisant respecter (Lafontaine, cite dans Groulx, 1960, p, 190).

Lafontaine est catégorique, il parlera français à l'assemblée même si cela déplaît à certains élus anglophones. Il croit fermement que c'est son devoir en tant que Canadien français d'utiliser sa langue maternelle. Par ce geste de respect de soi et de ses propres origines, Lafontaine réclame

également un respect de la part des Canadiens anglais. Le français est donc de nouveau utilisé à l'Assemblée, mais il n'a aucun statut légal.

En décembre 1844, Papineau, qui revient tout juste de l'exil, annonce qu'il souhaite demander la révocation de l'article 41 de l'*Acte d'union*. L'initiative de Papineau est accueillie favorablement par les autres membres de l'assemblée, et ce, même s'il est un personnage politique controversé. La mesure est adoptée par les élus de l'Assemblée législative du Canada-Uni le 21 février 1845, puis approuvée par le conseil législatif et envoyé à Londres. Le 18 janvier 1848, Lord Elgin (gouverneur du Canada) prononce le discours du Trône en anglais et en français. Il annonce que le Parlement britannique a révoqué l'article 41 de l'*Acte d'union* (Plourde, 2000, p. 70). Même si le français n'est plus interdit, il ne jouit toujours pas d'un statut officiel au sein de la législature. Ce retour à un bilinguisme parlementaire laisse la langue française dans un vide constitutionnel à nouveau, comme ce fut le cas de la Conquête (1763) jusqu'à l'*Acte d'union* (1840).

Loi de 1867 sur l'Amérique du Nord britannique : le français reconnu dans un texte constitutionnel

En 1867, le gouvernement britannique adopte la *Loi sur l'Amérique du Nord britannique (Loi constitutionnelle de 1867)*. Le Dominion du Canada voit le jour le 1er juillet 1867, unifiant les colonies britanniques de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick ainsi que la Province du Canada, le Canada-Ouest et le Canada-Est devenant l'Ontario et le Québec. Pour la première fois, le français est reconnu comme langue officielle du Canada et du Québec. Le français et l'anglais

peuvent être utilisés au Parlement du Canada et au sein de la législature québécoise. De plus, les deux langues peuvent être utilisées dans les tribunaux fédéraux et dans tous les tribunaux du Québec. L'entière du débat linguistique qui perdure depuis un siècle est contenue dans une seule section de la *Loi constitutionnelle de 1867* :

Dans les chambres du parlement du Canada et les chambres de la législature de Québec, l'usage de la langue française ou de la langue anglaise, dans les débats, sera facultatif; mais dans la rédaction des archives, procès-verbaux et journaux respectifs de ces chambres, l'usage de ces deux langues sera obligatoire; et dans toute plaidoirie ou pièce de procédure par-devant les tribunaux ou émanant des tribunaux du Canada qui seront établis sous l'autorité de la présente loi, et par-devant tous les tribunaux ou émanant des tribunaux de Québec, il pourra être fait également usage, à faculté, de l'une ou de l'autre de ces langues. Les lois du parlement du Canada et de la législature de Québec devront être imprimées et publiées dans ces deux langues.
(*Loi constitutionnelle*, 1867, article 133)

Cet article est important, car c'est la première fois que le français est reconnu dans un texte juridique, et ce depuis la Conquête. Il s'agit du premier pas vers le bilinguisme canadien tel que nous le connaissons aujourd'hui. Malgré cela, il faudra attendre cent ans avant que la *Loi sur les langues officielles* soit adoptée.

Ainsi, en garantissant un état provincial (le Québec), la Confédération assure une fois pour toutes la survivance de la langue française, et par le fait même du peuple canadien-français (Dumont, 1993, p. 191). Le gouvernement du Québec s'y voit octroyer de nombreuses responsabilités telles que l'éducation, le droit civil, la justice, les routes, l'agriculture, la colonisation et les ressources naturelles. *La Minerve* écrit d'ailleurs : « Si les horizons de la province de Québec sont moins vastes que ceux de la Puissance [le fédéral], ils renferment en revanche plus d'idées et d'objets applicables aux besoins de tous les jours; c'est la vie humaine

qui s’y déroule » (*La Minerve*, 6 avril 1867 cité dans Dumont, 1993, pp. 208-209). Cependant, les luttes politiques demeurent. Les provinces sont subordonnées au gouvernement central : le lieutenant-gouverneur, nommé par le fédéral, exerce un droit de regard sur la législation provinciale. Il a le pouvoir d’annuler des lois votées par Québec et il s’en servira (*ibid.*, p. 209).

La traduction dans les textes constitutionnels

Après ce survol de la situation du français dans l’Amérique du Nord britannique, il est pertinent de se demander, plus concrètement, comment s’est opérée la traduction des textes officiels au pays. Dans tous les documents examinés dans cette section (*Acte de Québec, Acte d’union, Loi constitutionnelle de 1867, Loi sur les langues officielles, Les 92 résolutions de l’Assemblée législative du Bas-Canada, Report on the Affairs of British North America*), il n’est mention de traduction que dans l’*Acte d’union*. Ce document contient 62 articles et plus de 10 000 mots, et malgré cela le mot « translated » n’apparaît qu’une seule fois à l’article 41 : « Provided always, that this Enactment shall not be construed to prevent *translated Copies* of any such Documents being made, but no such Copy shall be kept among the Records of the Legislative Council or Legislative Assembly, or be deemed in any Case to have the Force of an original Record. » (*Acte d’union*, 1840, article 41, nous soulignons).

Grâce à ce passage de l’*Acte d’union*, nous pouvons supposer l’existence d’une pratique de traduction des textes émanant de l’Assemblée et du Conseil législatif. Le simple fait d’écrire dans un texte constitutionnel que les traductions qui seraient réalisées ne seraient pas considérées comme officielles ni conservées témoigne de l’existence de la traduction administrative. Dans le

chapitre trois, nous examinerons quelle était la place que la traduction occupait dans le Canada français au XIX^e.

L'essor d'une littérature canadienne-française : l'influence sociale et religieuse

Malgré le statut précaire du français en matière de justice au Bas-Canada, une littérature réussit à s'y instaurer. Lucie Robert, dans *l'Institution du littéraire au Québec*, date l'apparition de l'imprimerie à 1764, un an après la Conquête anglaise. Avant cette date, il n'y a pas de librairie et les seuls livres en circulation sont importés d'Europe, soit par des institutions, soit grâce à des initiatives personnelles (Robert, 1989, p. 44). Le livre est un objet rare réservé à l'élite qui non seulement sait lire, mais qui a les moyens financiers de les faire venir de France et d'Angleterre. Les premiers libraires à ouvrir boutique sont des Américains et leur inventaire est constitué essentiellement de journaux, de catéchismes et de quelques pamphlets. Ainsi, le livre restera un produit d'importation jusqu'en 1820 (*ibid.*, p. 45), ce qui n'empêche pas plusieurs acteurs importants du Bas-Canada de se constituer d'imposantes bibliothèques personnelles. Par exemple, vers 1839, Papineau estime la valeur de sa collection à plus de 1500 livres (Lamonde et Montreuil, 2003, p. 22). Il faut toutefois mentionner qu'au début du XIX^e siècle, le taux d'alphabétisation est faible chez les Canadiens français : en 1839, on estime ce chiffre à seulement 27 % (Dumont, 1993, p. 196). À cette époque, la lecture demeure donc une activité réservée à l'élite. Au fur et à mesure que l'instruction publique prendra de l'ampleur, de plus en plus de gens auront accès à la lecture.

Activité principalement artisanale à ses débuts, l'imprimerie est réalisée à la main sur des presses en bois importées d'Angleterre. La production locale est surtout consacrée à la publication de journaux. L'édition d'autres ouvrages se fait selon le modèle de souscription, c'est-à-dire que l'écrivain qui souhaite publier son œuvre doit aller chercher, par le biais d'abonnements (de souscriptions), le montant nécessaire pour payer l'impression (Robert, 1989, p. 45). Mentionnons au passage que le premier roman québécois, *L'Influence d'un livre*, a été publié suivant ce modèle. Il est donc normal que le journal reste le mode de diffusion par excellence pour les écrivains, qui n'ont ni à déboursier pour l'impression, ni à avoir recours aux souscriptions pour être publiés. Revers de la médaille, ils ne tirent aucun profit de leur travail, le droit d'auteur n'étant pas encore en vigueur. Malgré tout, les journaux deviennent un endroit de choix pour lire et faire publier des poèmes et des nouvelles. On y retrouve également des romans sous forme de feuilletons, mais la majorité d'entre eux, au début, sont des réimpressions d'œuvres françaises. Avec le temps, le feuilleton, principale forme de diffusion des romans d'ici, prend de plus en plus de place dans les journaux. En effet, la majorité des romans de Laure Conan sont d'abord publiés sous cette forme. On assiste d'ailleurs à la naissance de certains périodiques destinés exclusivement à la diffusion des feuilletons (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 192). Le recueil littéraire est également un moyen de diffusion de la littérature. On retrouve dans cette catégorie les albums de *La Minerve* et de la *Revue canadienne*, ainsi que les célèbres *Soirées canadiennes*. À partir des années 1880, de plus en plus de magazines littéraires voient le jour, dont *Le Coin du feu*, première revue destinée aux femmes publiée en 1893. Fondée par Joséphine Marchand (journaliste et militante féministe canadienne-française), il s'agit aussi du premier journal à être dirigé par une femme. Il propose des articles agréables à lire qui, néanmoins, sont instructifs (*ibid.*, pp. 196-202).

La révolution industrielle amène une commercialisation de l'imprimerie qui rend possible la multiplication des journaux. Robert écrit que l'impression passe de 250 pages à l'heure en 1800 à plus de 288 000 pages à l'heure en 1887 (1989, p. 57). L'augmentation de la capacité d'impression fait en sorte que les journaux prennent une place importante dans la société canadienne-française. Ainsi, le journalisme devient une profession de premier plan, à un point tel qu'il est même possible d'envisager d'y faire carrière (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 115). D'ailleurs, au XIX^e siècle, la presse écrite est le principal vecteur d'informations. La presse d'opinion prend une part importante du marché; on dénombre de nombreux journaux, tels que *La Patrie*, *l'Avenir* et *Les Mélanges Religieux*, défendant des positions diverses. Soulignons également qu'un grand nombre d'écrivains de la fin du XIX^e siècle sont également journalistes. Selon Robert, ce serait le quart des écrivains et le tiers des écrivaines qui exerçaient en parallèle cette profession (1989, p. 58).

La formation des futurs écrivains débute dans les collèges classiques. Bien que le clergé ait la mainmise sur l'enseignement, l'éducation de la jeune génération n'est pas si étanche que l'on pourrait le croire. Grâce aux journaux, aux sociétés de débats et aux bibliothèques, les jeunes peuvent développer leur esprit critique et questionner l'autorité des maîtres d'école (*ibid.*, pp. 110-111). Les jeunes filles issues de familles aisées sont habituellement éduquées dans des couvents dirigés par des religieuses (*ibid.*, p. 113). Toutefois, seuls les hommes ont par la suite accès aux professions libérales. Les hommes de lettres, quant à eux, ont pour la plupart fait des études en droit ou, parfois, en théologie. Évidemment, le métier d'écrivain ne garantit pas de revenus stables : il est pratiquement impossible de vivre de sa plume au Bas-Canada. Ces écrivains

pratiquent donc généralement des professions religieuses ou libérales, telles que la prêtrise, le journalisme ou la députation (Robert, 1989, pp. 69-71).

Les bibliothèques jouent un rôle important dans la diffusion du savoir. Les premières sont de type « collectives » et sont implantées au Bas-Canada à la fin du XVIII^e siècle. On y retrouve une collection de livres payés par les souscriptions des abonnés, souvent des gens instruits et issus des classes aisées. Vers la fin des années 1820, les bibliothèques professionnelles viennent s'ajouter à celles des collèges et des associations scientifiques et culturelles (Robert, 1989, pp. 100-101; Lamonde et Montreuil, pp. 154-155). Au début du siècle, elles sont donc essentiellement privées et accessibles seulement à une fraction restreinte de la population. À partir des années 1840, l'essor des bibliothèques est menacé par la censure ecclésiastique qui cherche, entre autres, à freiner le projet d'instauration d'une bibliothèque publique à Montréal (Robert, 1989, p. 107). Le clergé veut également régir ce qu'il faut et ne faut pas lire, en produisant régulièrement des listes d'ouvrages recommandés à la lecture. L'église oriente également la production littéraire. L'abbé Casgrain assure un rôle exemplaire dans ce mouvement. Il prône la production d'œuvres historiques vantant la nation canadienne-française et ses valeurs catholiques (*ibid.*, pp. 110-111). C'est d'ailleurs grâce à (ou à cause de) ses commentaires si Laure Conan se tourne vers les romans historiques après la publication d'*Angéline de Montbrun*.

Sur le plan religieux, la seconde moitié du XIX^e siècle est caractérisée par la montée de l'ultramontanisme¹⁶. Dans les trente dernières années de ce siècle, le nombre de clercs augmente de 62 %. À titre comparatif, la population totale du Canada-Est connaît une augmentation qui ne dépasse guère les 26 %. Un grand nombre de ces religieux provient de France : selon Lemire et Saint-Jacques, auteurs de *La vie littéraire*, ce sont 14 nouvelles communautés religieuses françaises qui viendront alors s'établir au Canada français (1999, p. 43). Dans *La vie littéraire*, l'ultramontanisme est décrit comme « une sorte de fondamentalisme » qui condamne toute forme de libération de l'individu et qui perçoit la montée du laïcisme comme le résultat d'un complot maçonnique (*ibid.*). Une des publications phares du mouvement ultramontain est *Les Mélanges Religieux*. Dirigé par Monseigneur Bourget, évêque de Montréal, le journal a pour but d'enseigner et de diriger l'action du peuple (Lemieux, 1971, p. 64). On voit dans les *Mélanges* une volonté de subordonner la société civile à la société religieuse. D'autres publications telles que le *Nouveau Monde* et *La Gazette des campagnes* font également l'éloge de l'idéologie ultramontaine. D'ailleurs, pour les rédacteurs de *la Gazette*, « seul un type de société traditionnelle [agricole] offre les conditions idéales à la sanctification » (Galipeau, 1971, p. 152).

Le monde littéraire dans le Canada français au XIX^e siècle a donc été particulièrement influencé par le contexte politique et religieux. La montée du conservatisme à la fin du siècle s'exprime dans les pressions que l'Église exercera sur l'Institut canadien, l'obligeant à cesser ses

¹⁶ L'ultramontanisme est un courant catholique qui rejette tout compromis entre le catholicisme et la pensée moderne. Ses adeptes réclament la primauté de la société religieuse sur la société civile (par exemple la suprématie de l'Église en matière d'éducation et de mariage). Son dogme principal est l'attachement à la personne du pape et la croyance en son infaillibilité. Dans le Canada français, la figure clef de ce mouvement est l'évêque de Montréal, monseigneur Ignace Bourget. Ce dernier impose les idées ultramontaines dans les secteurs de la théologie, de l'éducation et des relations entre l'Église et l'État. Les ultramontains canadiens-français aspirent à une société autosuffisante dominée par l'Église. Les influences de ce mouvement religieux sont présentes au Québec jusqu'à la Révolution tranquille (Voisine, 2015).

activités et à fermer sa bibliothèque en 1880. Créé en 1844, l'Institut canadien de Montréal promouvait l'enseignement et le développement de l'intelligence et, pendant des années, sa bibliothèque a alimenté les querelles entre les libéraux et les ultramontains (Piette-Samson, 1971, p. 233). Avant sa fermeture, l'Institut a tout de même réussi à amasser un catalogue d'environ 10 000 titres, dont près de la moitié sont des œuvres littéraires. L'Église désapprouvait tellement les activités de l'Institut qu'elle avait même interdit la fréquentation de sa bibliothèque sous peine d'excommunication (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 226-227).

Pour résumer, c'est à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que l'imprimerie s'industrialise, que la vie littéraire au Canada français prend véritablement son envol. On assiste à une explosion du nombre de journaux qui permettent, entre autres, la diffusion d'écrits littéraires. Les bibliothèques permettent également à leurs abonnés d'avoir accès à un grand nombre d'ouvrages sans avoir à déboursier le coût de chacun. Que l'on approuve ou non l'idéologie et les pratiques de l'Église, qui ne parlait pas d'une seule voix, il est certain que le clergé, à travers des représentants tel l'abbé Casgrain, a permis la mise en place d'un mouvement littéraire au Québec. Ainsi, nous remarquons que le nombre croissant de lecteurs, le meilleur accès aux instruments d'imprimerie et l'engagement d'acteurs comme l'abbé Casgrain créent un climat favorable à l'émergence de la production romanesque. En conséquence, ce survol de la vie littéraire canadienne-française du XIX^e siècle permet de bien situer les œuvres à l'étude non seulement sur le plan littéraire, mais également sur les plans social, politique et religieux. Ces contextes influencent la production des romans ainsi que leurs thèmes – deux aspects dont nous traiterons dans les chapitres quatre à sept, portant sur les œuvres.

CHAPITRE 2 : LA RÉCEPTION DES TRADUCTIONS DE LANGUE ANGLAISE DES ROMANS CANADIENS-FRANÇAIS DU XIX^E SIÈCLE – INCIDENCE SUR LE RAPPORT ENTRE « SOI » ET « AUTRE »

L'objectif de ce chapitre est d'examiner les notions théoriques qui permettent de réfléchir sur le rapport entre « soi » et « autre ». Afin de discuter de ce rapport, nous nous proposons d'examiner les idées d'Henri Meschonnic, d'Antoine Berman, de Lawrence Venuti, de Gideon Toury ainsi que de Paul Ricœur. Par la suite, nous nous pencherons sur la notion théorique de la réception en examinant les travaux de Hans Robert Jauss, d'Umberto Eco et de Daniel Chartier. Nous croyons que la réception des traductions vers l'anglais nous permettra de réfléchir au rapport entre « soi » et « autre » qui se met en place dans les relations entre francophones et anglophones dans l'Amérique du Nord.

Comme nous l'avons expliqué dans l'introduction, Henri Meschonnic propose les termes « annexion » et « décentrement » afin de décrire le rapport entre « soi » et « autre » qui peut émerger à la suite du processus de traduction. Ainsi, Meschonnic développe sa pensée dans les « Trente-six propositions pour une poétique de la traduction » incluses dans *Pour la poétique II*, dont la douzième se lit comme suit :

Le décentrement est un rapport textuel entre deux langues-cultures jusque dans la structure linguistique de la langue, cette structure étant valeur jusque dans le système du texte. L'annexion est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel, le comme-si, comme si un texte en langue de départ était écrit en langue d'arrivée, abstraction faite des différences de culture, d'époque, de structure linguistique. Un texte est à distance : on la montre, ou on la cache. Ni importer, ni exporter. (Meschonnic, 1973, p. 308)

Plus loin dans le même ouvrage, il précise que « [l]a traduction si elle veut donner à lire le langage de ce texte dans la langue d'arrivée, doit être non seulement langue d'arrivée, mais rapport entre langue d'arrivée et langue de départ, et rapport entre texte en langue d'arrivée et texte en langue de départ, le maintien de cette contradiction » (*ibid.*, p. 345). En analysant une traduction, nous pourrions prétendre être en situation de décentrement si l'on met en évidence le fait que le texte produit dans la langue d'arrivée est la traduction d'un premier texte qui décrit une réalité qui est propre à la culture source et qui laisse intacte les différences qui existent entre le texte source et la traduction¹⁷. Nous pourrions donc dire qu'une traduction où le décentrement est à l'œuvre produit un texte dans lequel l'« autre » est accueilli, c'est-à-dire qu'on laisse intactes les spécificités culturelles qui se trouvaient dans le texte de départ.

De son côté, l'annexion est le contraire du décentrement. Comme l'illustre la citation placée ci-dessus, Meschonnic y entend la création d'une illusion où la traduction serait une œuvre originale et l'effacement, d'une part, du rapport entre les deux textes, de l'autre, des différences culturelles, historiques et linguistiques qui existent entre le texte de départ et le texte d'arrivée (*ibid.*, p. 308). Cet annexionnisme part du principe selon lequel une traduction ne doit pas donner l'impression qu'elle est une traduction (illusion du texte original). À ce concept sont étroitement liées les notions de transparence et de modestie du traducteur (*ibid.*). Puisqu'il ne faut pas voir que le texte est une traduction, il faut nécessairement que le traducteur s'efface, qu'il ne laisse voir sa présence ni dans le texte, ni dans son paratexte. Autrement dit, l'annexion est plutôt un repli sur

¹⁷ Il est à notre avis nécessaire de définir, au moins brièvement, ce que nous entendons par « culture », celle-ci ayant un lien direct avec la langue et l'identité d'un groupe. Bouchard nous rappelle que la culture va au-delà des croyances communes à un groupe, en apportant « un véritable code de significations permettant à l'individu d'interpréter le monde dans lequel il vit et de se définir lui-même dans cet univers » (1998, p. 19). Tout comme le langage, l'acquisition de la culture est progressive. Elle conditionne la perception que les membres du groupe ont des événements, voire du monde qui les entoure (*ibid.*).

« soi », où l'on efface l'« autre » ou, du moins, ce qui est différent et qui dérange chez lui. Si le décentrement montre l'« autre » au grand jour, l'annexion, elle, cherche à le cacher.

Antoine Berman – suivant la tradition des romantiques allemands, en particulier Friedrich Schleiermacher – soutient que l'annexion se manifeste dans la traduction ethnocentrique et hypertextuelle. Pour ce traductologue, il s'agit des formes traditionnelles et dominantes de la traduction, à savoir la manière dont sont réalisées la majorité des traductions. Ainsi, une traduction ethnocentrique est une traduction « qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes, à ses valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (Berman, 1999, p. 29). Pour ce qui est de la traduction hypertextuelle, il s'agit d'un texte qui a été produit par une transformation formelle d'un texte déjà existant (*ibid.*). Berman en vient donc à la conclusion que « [l]a traduction ethnocentrique est nécessairement hypertextuelle et la traduction hypertextuelle nécessairement ethnocentrique » (*ibid.*, p. 30), et ce, car la traduction ethnocentrique contient mille modifications qui sont des manifestations des tendances réductionnistes propres à toute culture et qui ont pour finalité « de censurer et de filtrer l'Étranger pour se l'assimiler » (*ibid.*, p. 31). Ainsi, une traduction ethnocentrique est le résultat d'une annexion, à savoir l'effacement, au moment de la traduction, des spécificités culturelles présentes dans le texte de départ. Nous tenons à mentionner ici que ce que Berman nomme « l'Étranger » est un synonyme de ce que nous nommons « l'autre », à savoir ce qui est différent des normes et des valeurs de la culture d'accueil. De plus, Berman oppose à la traduction ethnocentrique, la traduction éthique (*ibid.*, p. 27). Nous en venons donc à la conclusion qu'une traduction éthique serait une traduction où le désir de décentrement serait

manifeste, c'est-à-dire qu'au lieu d'être effacé, l'Étranger serait accueilli et montré dans le texte traduit.

S'inscrivant dans le courant de pensée de Schleiermacher et de Berman, Lawrence Venuti aborde ce qu'il nomme « l'invisibilité du traducteur », phénomène particulièrement présent dans la culture américaine et britannique. Cette invisibilité a pour cause le fait qu'une traduction est considérée comme acceptable lorsqu'elle est lisible (*fluency*) et qu'elle procure au lecteur une illusion de transparence, c'est-à-dire que le texte donne l'impression de rendre le message et la personnalité de l'auteur étranger sans gêner le lecteur avec des spécificités linguistiques et stylistiques. Plus une traduction est lisible, plus le traducteur est invisible (Venuti, 2012, p. 1). D'ailleurs, selon ce traductologue, l'importance de la lisibilité pour les traductions de langue anglaise devient évidente en examinant les critiques publiées dans les journaux et les revues. Il relève des termes comme « fluent », « flows », « natural-sounding », « seamlessly translated » et « breezes » (*ibid.*, pp. 2-3). Ainsi, selon Venuti, les traductions américaines et britanniques privilégient la lisibilité et l'idiomaticité, phénomène que nous observons d'ailleurs dans certaines des traductions à l'étude, nous y reviendrons.

Venuti introduit également l'idée de la violence de la traduction. Il postule que le sens, qui provient des différents réseaux de signifiants, est toujours dérivatif et que les textes (tant traduits qu'originaux) sont également dérivatifs, car leur matériel linguistique et culturel ne prend pas naissance chez les auteurs et les traducteurs. Ainsi la traduction est violence, car elle détruit certains éléments de la chaîne signifiante (élimination des éléments graphiques et acoustiques, mais également restructuration selon les principes stylistiques de la langue d'arrivée) (*ibid.*, pp. 13-

14). Confrontée à cette réalité, la traduction se retrouve avec la question du « comment traduire ». En s'appuyant sur les propos de Schleiermacher, Venuti conclut que la traduction peut être soit étrangéïsante (*foreignizing*) ou soit naturalisante (*domesticating*). La traduction étrangéïsante met de l'avant les différences du texte étranger en perturbant les codes culturels de la société d'accueil. L'étrangéïsation a donc pour effet de contrer la violence ethnocentrique présente dans la majorité des traductions de langue anglaise (*ibid.*, p. 16).

À notre avis, les termes « décentrement » et « annexion » permettent aussi de décrire l'attitude du traducteur vis-à-vis du texte de départ et qui influent sur la manière dont il réalisera la translation littéraire. Rappelons toutefois que le traducteur produit sa version dans un contexte sociohistorique bien précis et en fonction de normes établies. D'ailleurs, Toury nous explique que la traduction est une activité régie par les normes. La traduction fait entrer en jeu deux langues-cultures et, par conséquent, deux systèmes normatifs (Toury, 2012, p. 69). Pour expliquer le concept de « normes », il dit que :

Norms have long been regarded as the translation of general values or ideas shared by a community—as to what would count as right or wrong, adequate or inadequate—into performance « instructions » appropriate for and applicable to concrete situations. These « instructions » specify what is prescribed and forbidden, as well as what is tolerated and permitted in a certain behavioural dimension. (*ibid.*, p. 63)

Les normes se trouvent sur une échelle dont les deux extrêmes sont occupés par les règles et les idiosyncrasies. Ainsi, une norme observée par la majorité se retrouvera, sur l'échelle, beaucoup plus proche des règles. Toury ne soutient pas qu'un traducteur a l'obligation de se conformer aux normes en vigueur, mais met en évidence le fait qu'une personne cherche habituellement à éviter les sanctions qui résulteraient d'une action jugée inacceptable, de la même manière dont elle

cherche à obtenir les récompenses qui vont de pair avec un comportement acceptable (*ibid.*, p. 68). Bref, au moment de réaliser sa traduction, le traducteur est aux prises avec les normes en place. Il peut choisir de ne pas s'y plier, mais il en subira les conséquences. Dans le cas du Canada au XIX^e siècle, il s'agit parfois d'une question de censure; l'existence même de l'*Index* témoigne de ce phénomène. Toutefois, mentionnons que le roman n'est pas le genre littéraire le plus prisé, loin de là. Les ultramontains le considèrent comme suspect, voire comme le fruit d'une inspiration satanique (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 461).

Ce sont d'ailleurs les normes en place qui influent sur le choix entre annexion et décentrement ou, comme le dirait Toury, entre acceptabilité et adéquation. Ce dernier définit l'acceptabilité comme la production d'un texte dans une langue-culture donnée dans le but qu'il y occupe une certaine position ou remplisse un vide dans la culture d'accueil (2012, pp. 69-70). Au pôle opposé, l'adéquation est la production d'un texte qui est une représentation dans une langue-culture d'un texte préexistant dans une autre langue, appartenant donc à une différente culture et y occupant une place distincte. Plus précisément, « [a]n adequate translation is a translation which realizes in the target language the textual relationship of a source text with no breach of its own [basic] linguistic system » (*ibid.*). L'adhérence aux normes du texte source détermine donc l'adéquation de la traduction au texte source, alors que la souscription aux normes de la culture cible détermine l'acceptabilité de la traduction (*ibid.*, p. 79). Ainsi, deux types de normes entrent en jeu au moment de réaliser une traduction : les normes préliminaires et les normes opérationnelles. Les normes préliminaires font référence à deux ensembles principaux de considérations qui sont souvent reliés, à savoir celles portant sur l'existence et la nature d'une politique traductionnelle précise (les facteurs qui orientent les choix des textes à traduire) et la

stratégie globale de traduction (les langues que l'on a le droit de traduire). De leur côté, les normes opérationnelles permettent de prendre des décisions au cours du processus de traduction et elles servent de modèles pour les traductions à réaliser (*ibid.*, pp. 80-81).

À notre avis, c'est au niveau des normes préliminaires que se détermine le choix entre acceptabilité ou adéquation. Le traducteur doit jongler avec la politique traductionnelle en place qui lui dicte la manière dont il peut aborder la translation littéraire. Toutefois, comme l'explique Toury, une traduction ne peut être totalement acceptable, pas plus qu'elle peut être totalement adéquate. Il s'agit plutôt de réaliser un compromis entre les deux. Bien que Toury ne fasse pas ici explicitement mention du rapport entre « soi » et « autre », nous croyons qu'il est implicite, dans la mesure où nous voyons la traduction adéquate comme un décentrement, une façon d'aller vers l'« autre », et la traduction acceptable comme une annexion, un effacement des spécificités culturelles. En résumé, au moment de réaliser la translation littéraire, le traducteur doit faire un choix entre annexion et décentrement (ou entre acceptabilité et adéquation). Ce choix demeure grandement influencé par les normes en vigueur dans sa société et son époque spécifiques, en particulier les normes préliminaires qui gouvernent le choix des textes à traduire et la manière de les traduire. Ainsi le traducteur est libre de se plier ou non aux normes. Néanmoins, il est souvent plus avantageux de le faire. Les normes permettent donc de contextualiser la production d'une traduction annexionniste ou décentrée.

Nous croyons qu'il est ici pertinent d'aborder le concept de traduction-texte mis de l'avant par Meschonnic. Ce dernier postule que la traduction-texte ne peut être que le produit d'un décentrement (1973, p. 319). La traduction-texte s'oppose ainsi à la traduction-introduction, qui

se définit par le possible d'une époque et la somme de ses idées reçues, où la somme des idées reçues désigne ce qui peut être lu, écrit, traduit et ce qui ne peut pas l'être (*ibid.*, pp. 320-321). Les idées reçues englobent donc la norme préliminaire. Rappelons rapidement qu'au Canada français au XIX^e siècle, le clergé se donne la tâche de dicter ce qui peut être lu et écrit. À titre d'exemple, lorsque Laure Conan va à l'encontre du possible de son époque et produit un roman psychologique, elle est critiquée par l'abbé Casgrain, qui lui reproche de ne pas faire l'éloge du Canada français (Conan, 1884, p. 11). Ces mêmes critiques pousseront la romancière à se concentrer dorénavant à l'écriture de romans historiques. Mentionnons toutefois que l'Église ne réussit pas à contrôler l'entière de la distribution littéraire (pensons seulement à l'Institut canadien).

Notons au passage que l'idée du « possible d'une époque » s'apparente à notre avis à la notion d'horizon d'attente tel qu'elle est définie par Jauss, que nous aborderons en détail plus loin dans ce chapitre. Selon le théoricien de la réception, il s'agit du système de référence objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne (Jauss, 1978, p. 49). Dans le Canada français du XIX^e, la production romanesque en est à ses débuts et elle est relativement petite. Toutefois, le lecteur a accès aux romans français, car ils sont, entre autres, republiés sous forme de feuilletons (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 192). D'ailleurs, dans le discours littéraire de l'époque, c'est la description de la réalité quotidienne qui prime par rapport au monde imaginaire. Dans ce contexte, nous avançons que les termes utilisés dans notre corpus pour décrire cette réalité ont une fonction identitaire, c'est-à-dire qu'ils cimentent le caractère canadien-français des œuvres. Les canadianismes sont donc une représentation de l'identité

canadienne-française. Cette dernière devient le caractère étranger du texte au moment de la translation littéraire vers l'anglais.

Selon Meschonnic, la traduction-texte, contrairement à la traduction-introduction, peut résister au passage du temps, car elle devient œuvre à part entière dans la culture d'accueil. Les traductions demeurent des traductions-introductions tant que le moment de la traduction-texte n'est pas venu, autrement dit tant que la culture cible n'est pas prête à accueillir l'« autre ». Une manifestation de l'existence de la traduction-introduction est la présence de retraductions. D'ailleurs, Meschonnic explique que chaque époque retraduit pour contrer le vieillissement des traductions non-texte qui sont le produit d'une certaine idéologie et qui s'éteignent en même temps que cette idéologie (1973, p. 321). Cependant, le contraire n'est pas vrai : l'absence de retraductions n'indique pas forcément la présence d'une traduction-texte. Clarifions avec un exemple : *Les Anciens Canadiens* a été traduit trois fois. Les versions anglaises de 1864 et de 1890 seraient donc des traductions-introduction. D'ailleurs, selon Meschonnic, le prestige dont profite une traduction n'est pas, non plus, indicateur d'une traduction-texte. À titre d'exemple, la version anglaise de 1890 de *Canadians of Old* figure dans la collection *New Canadian Library*. De manière semblable, la dernière traduction (datant de 1996) ne peut à coup sûr être étiquetée comme traduction-texte, même si aucune autre retraduction n'a eu lieu depuis : il s'est écoulé un siècle entre la deuxième et la troisième versions. Afin d'attester qu'une traduction est « texte » dans la culture d'accueil, il faut vérifier et constater que celle-ci agit comme œuvre à part entière dans cette culture. À notre avis, il faut donc examiner la réception de la traduction.

Les termes identité et altérité tels qu'ils sont définis par Meschonnic permettent également de poser un regard différent sur le rapport entre « soi » et « autre ». D'emblée, Meschonnic met en garde contre l'opposition identité-altérité, voyant plutôt ces notions comme complémentaires (1999, p. 239). Selon lui, il faut voir l'identité comme un concept concret : « l'identité véritable, je veux dire empirique, individuelle, l'identité-historicité par opposé à l'identité abstraite, mythique [...] » (*ibid.*, p. 240). Cette citation nous permet de voir l'identité comme quelque chose de définissable. Ainsi, nous croyons que l'identité canadienne-française est présente dans les œuvres originales à travers les canadianismes, les représentations de la réalité comme la Fête du mai et les descriptions de repas, éléments qui deviennent altérité au moment de les rendre vers l'anglais. Meschonnic affirme d'ailleurs que la traduction est une activité qui a lieu dans la relation entre l'identité et l'altérité, ou entre le montré et le caché, le montré étant la version d'un texte, alors que le caché, pour le traducteur, comprend les idées sur le langage, les idées sur ce qui est propre à la langue de départ et ce qui est propre à la langue d'arrivée, ainsi que sur ce qui peut ou non passer entre les deux langues. Au final, ce que montre la traduction est la relation entre l'identité et l'altérité (*ibid.*). Nous avons déjà mentionné qu'à notre avis le texte de départ contient des spécificités culturelles. Au moment de la traduction, ces spécificités alimentent le rapport d'altérité que perçoit le traducteur. Pour le traducteur, qui est représentant de la culture d'accueil, l'altérité est donc présente dans le texte de départ.

Un des termes phare que nous avons identifiés dans *Sur la traduction* de Paul Ricœur est l'« hospitalité langagière ». Ricœur soutient que, dans l'acte de traduire, deux partenaires sont mis en relation : l'étranger et le lecteur. L'« étranger » comprend le texte de départ, son auteur et sa langue, alors que le « lecteur » est le destinataire de l'ouvrage traduit (2004, pp. 8-9). Le

traducteur, pour sa part, prend place entre l'étranger et le lecteur, et son rôle en tant que médiateur est de faire passer le message entre les deux langues. Pour Ricœur, le lecteur est naturellement enclin à refuser la présence de l'étranger dans sa langue-culture. Ricœur parle de « ce refus sournois de l'épreuve de l'étranger de la part de la langue d'accueil » (*ibid.*). Nous voyons ici que les idées de Ricœur sont grandement influencées par la pensée de Berman. Pour le philosophe, il existerait donc chez le lecteur une résistance à accueillir l'« autre », une résistance à la traduction. De son côté, le traducteur doit composer avec son désir de la traduction parfaite, de l'adéquation totale entre les deux langues et la réalité des langues et le fait qu'il ne peut produire qu'une équivalence. C'est à la suite de cette réflexion qu'il introduit l'hospitalité langagière, « où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » (*ibid.*, p. 20). L'hospitalité langagière est donc le moment où la culture d'accueil (le traducteur, le lecteur) renonce à l'idée de la traduction parfaite ou, comme le dirait Meschonnic, à l'illusion de l'œuvre originale, afin d'accueillir les spécificités culturelles présentes dans le texte de départ. Nous percevons donc l'hospitalité langagière comme l'endroit – ou le moment – où peut avoir lieu la rencontre entre le « soi » et l'« autre ». L'hospitalité langagière n'est pas simplement le moment de la traduction, mais bien le moment où une traduction accueille l'étranger, l'altérité. À titre d'exemple, nous avançons que pour les termes issus de la langue populaire canadienne-française, l'hospitalité langagière a lieu lorsque le traducteur est en mesure de trouver un équivalent au sens où l'entend Dubuc¹⁸. Ainsi, le fait de recourir en anglais à un terme désignant exactement le même objet que le texte français permet d'accueillir l'« autre ». Toutefois, l'« autre » peut être partiellement ou totalement effacé si le texte anglais a employé une correspondance qui ne recouvre que partiellement la signification du terme canadien-français

¹⁸ Pour Dubuc, « [d]eux termes sont dits équivalents s'ils affichent une identité complète de sens et d'usage à l'intérieur d'un même domaine d'application » (2002, p. 73).

(Dubuc, 2002, p. 74) ou encore si le terme anglais n'a rien à voir avec son versant francophone. L'« autre » peut également être montré dans le texte anglais avec l'usage d'un emprunt.

Dès lors, l'hospitalité langagière est l'endroit où se produit le décentrement. Le décentrement, cette rencontre de l'« autre », a lieu dans l'hospitalité langagière. Le décentrement est à la fois l'attitude du traducteur par rapport à la translation littéraire ainsi que le résultat de cet acte, le tout se produisant par le biais de l'hospitalité langagière, lieu ou moment où la culture d'accueil peut recevoir l'« autre ». Dans la dernière traduction anglaise des *Anciens Canadiens*, c'est par le biais de l'hospitalité langagière que Jane Brierley fait passer dans le texte anglais les spécificités culturelles présentes dans l'œuvre d'Aubert de Gaspé. Contrairement aux traductions précédentes, il n'y a dans le texte de Brierley que très peu de déformations aux sens où l'entend Berman, et les termes issus de la langue populaire canadienne-française sont généralement rendus de manière à mettre de l'avant les spécificités culturelles, ce qui nous permet de conclure à un décentrement. Brierley fait donc entrer dans le texte anglais, dans le Canada anglais, l'« autre », à savoir la représentation que se fait Aubert de Gaspé de la société canadienne-française au moment de la Conquête anglaise. Il est pertinent de noter que l'hospitalité langagière, dans ce cas-ci, n'est devenue possible que plus de 130 ans après la parution de l'original.

Positionner le « soi » et l'« autre »

Nous venons de démontrer que le « soi » peut être caractérisé par le lecteur, représentant de la culture d'accueil (la littérature anglophone de l'Amérique du Nord), alors que l'« autre » est le texte issu de la littérature source (la littérature canadienne-française). Dans la *République mondiale*

des lettres, Pascale Casanova aborde les rapports de force entre les littératures. Elle affirme d'abord et avant tout qu'il existe une relation de codépendance entre l'état et la littérature où la langue joue un rôle clef en permettant à ces deux entités de se renforcer mutuellement. Par conséquent, c'est la langue qui permet l'apparition des états et des littératures. La force d'un état permet à une littérature de s'épanouir, ce qui par le fait même donne du prestige à la nation. Les ressources littéraires d'une nation sont donc étroitement liées à son histoire. Il faut également comprendre que c'est un désir de différenciation qui est à la base de l'émergence des nouvelles littératures. Casanova explique que la défense spécifiquement littéraire des langues se fait à la fois sur le plan littéraire et sur le plan politique, à l'aide de l'exemple des langues vulgaires par rapport au latin à la Renaissance. En effet, durant cette période, les nations traduisent dans leur langue locale afin de s'émanciper du latin et, par la même occasion, de donner du prestige à leur langue et à leur nation (Casanova, 2008, pp. 62-63).

Une situation semblable, nous semble-t-il, se joue au Canada français au XIX^e siècle, où l'anglais revêt un statut de prestige (aidé par les instances politiques) que localement le français n'a pas. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà mentionné, à la suite de l'échec de 1837, le rapport de Durham et l'Union ramènent pour les Canadiens-français la menace de l'assimilation (Dumont, 1993, p. 205). La production littéraire est donc alimentée par le désir de survie de ce peuple. L'industrialisation de l'imprimerie conduit à une explosion du nombre de journaux qui à leur tour défendront les positions politiques de la nation canadienne-française.

Casanova poursuit en affirmant que l'espace littéraire mondial se construit à travers les rivalités qui existent entre les différentes nations. Dans ce contexte, les littératures ne sont pas

uniquement le produit de l'identité nationale, mais se construisent aussi, et parfois surtout, dans des rivalités et des luttes littéraires toujours internationales (Casanova, 2008, p. 64). Casanova conclut d'ailleurs que « le monde littéraire est donc un espace relativement unifié qui s'ordonne selon l'opposition entre les grands espaces littéraires nationaux qui sont aussi les plus anciens, c'est-à-dire les plus dotés, et les espaces littéraires plus récemment apparus et peu dotés » (*ibid.*, p. 128). Toutefois, elle met en garde contre l'opposition binaire entre littératures dominantes et littératures dominées. Il faut plutôt voir l'espace littéraire comme un continuum (et non une hiérarchie) où se jouent les oppositions, les concurrences et les multiples formes de dominations entre les littératures (*ibid.*, pp. 128-129). C'est d'ailleurs en suivant ce modèle que se construit la littérature canadienne-française au XIX^e siècle. À notre avis, il y a sur la scène quatre ou cinq acteurs principaux. Nous retrouvons premièrement les deux pôles européens : Londres et Paris. Le premier occupe principalement une place politique, mais certains grands auteurs britanniques sont bien connus. C'est d'ailleurs le cas de Walter Scott dont la plume a grandement influencé Aubert de Gaspé; nous y reviendrons. Paris est le modèle littéraire auquel on se compare et duquel on cherche à se distinguer. Les auteurs canadiens-français cherchent donc à démontrer l'existence de leur littérature et à l'affranchir des grandes littératures européennes. Toutefois, nous assistons à un repli sur « soi », alors que le thème de prédilection des romans canadiens-français est l'affirmation de l'identité nationale (Lemire et Saint-Jacques, 1999, p. 319). À ces deux pôles s'ajoutent, en périphérie, les littératures d'Amérique du Nord (dont la littérature canadienne-anglaise et la littérature américaine) ainsi que la littérature canadienne-française naissante.

Lorsque l'on examine la manière dont les littératures sont traduites, on peut voir que la traduction se fait soit de la périphérie vers le centre ou soit du centre vers la périphérie. Lorsque

des œuvres canadiennes-françaises sont traduites dans le Canada anglais (voire l'Amérique du Nord anglophone), c'est la littérature dominante qui importe des productions en provenance d'une langue dominée. Il est ici intéressant de mentionner que des traductions du XIX^e siècle, seule la première traduction des *Anciens Canadiens* est publiée au Canada (à Québec, en fait). La deuxième version de *Canadians of Old* paraît en 1890 aux États-Unis et il en va de même pour *The Master Motive*, qui est publié en 1909. Il sera donc pertinent d'examiner pourquoi les traductions ne sont pas publiées dans le Canada anglais.

Dans le cas des traductions des romans canadiens-français, le « soi » est symbolisé par l'anglophone, pour qui l'« autre » est la représentation de la société canadienne-française mise en scène dans l'œuvre traduite. L'anglophone choisit ce qui sera transmis de leurs compatriotes francophones, c'est-à-dire les œuvres qui seront traduites, mais aussi la mesure dans laquelle elles feront l'objet d'un décentrement ou, au contraire, d'une traduction acceptable. Casanova explique que c'est cependant l'annexion qui est le mot d'ordre lorsque la littérature traduisante profite d'un plus grand prestige que la littérature traduite. Autrement dit, plus une littérature est importante dans l'espace littéraire, plus elle traduit de manière annexionniste, c'est-à-dire que cette littérature dominante produira des traductions acceptables.

[...] pour les grandes littératures « cibles », c'est-à-dire lorsque la traduction est l'importation au centre de textes littéraires écrits dans de « petites » langues ou dans des littératures peu valorisées, *la translation linguistique et littéraire est une façon d'annexer, de détourner des œuvres au profit des ressources centrales* [...] (2008, p. 201, nous soulignons)

Nous verrons plus loin que la littérature états-unienne au XIX^e siècle a une plus grande autonomie que les littératures du Canada. Deux des traductions à l'étude étant publiées aux États-Unis, il faut

donc s'attendre à ce que ces versions soient annexionnistes. Nous prouverons d'ailleurs ces énoncés plus tard dans les chapitres consacrés aux traductions des romans de notre corpus. À titre d'exemple, nous démontrerons que les deux premières traductions des *Anciens Canadiens* n'ont pas su accueillir l'« autre », car elles contiennent un certain nombre de tendances déformantes. Les normes traductionnelles évoquées plus haut introduisent toutefois une nuance : la visée de ces versions n'était pas de présenter une traduction adéquate, qui transmettrait le caractère étranger du texte, mais plutôt de produire un texte qui serait apprécié du lecteur anglophone. Ainsi, la visée de la traduction entraîne la production d'une traduction-introduction¹⁹.

Qui est le « soi » et qui est l'« autre » : la relativité du rapport

Le « soi » et l'« autre » sont avant tout un rapport, une relation qui existe entre ces deux entités. Ricœur, en utilisant les notions de lecteur et d'étranger, est le seul à mettre de l'avant deux concepts concrètement identifiables pour définir le « soi » et l'« autre » (contrairement à Berman, qui utilise la notion d'étranger sans toutefois proposer d'appellation pour désigner le « soi »). Le lecteur est la personne qui reçoit la traduction, alors que l'étranger représente à la fois l'auteur, le texte original et la langue source. À notre avis, bien que ces notions puissent paraître simplistes, elles ont l'avantage d'amorcer la théorisation du rapport entre « soi » et « autre » dans le Canada du XIX^e siècle en identifiant d'entrée de jeu les acteurs. Le « soi » est représenté par l'anglophone qui reçoit l'« autre », à savoir la traduction d'un roman canadien-français. D'ailleurs, la notion de

¹⁹ Nous empruntons le terme « visée » à Antoine Berman. Pour le traductologue, la visée est l'objectif de la traduction. Élément central du projet de traduction, cette visée articulée n'est pas nécessairement énoncée discursivement par le traducteur. De plus, la visée « définit la manière dont, d'une part, le traducteur va accomplir la translation littéraire, d'autre part, assumer la traduction même, choisir un "mode" de traduction, une "manière de traduire" » (Berman, 1995, p. 76).

« lecteur » chez Ricœur permettra de faire le pas vers la réception des traductions, élément central de notre étude.

Les traductions des romans canadiens-français sont destinées à un public anglophone. Il va sans dire qu'elles ont été réalisées dans un contexte bien particulier et que des normes ont régi leur réalisation. En ce sens, le traducteur représentant de la culture d'accueil, du « soi », peut avoir adopté une attitude annexionniste ou décentrée face à l'œuvre issue de la culture étrangère. À partir du texte de départ, le traducteur peut accueillir l'« autre » ou l'effacer. Cette attitude est déterminée par le niveau d'étrangeté que le lecteur de la traduction sera en mesure d'accueillir chez lui. Dans notre thèse, la terminologie constituera un des outils permettant de se pencher sur les rapports entre « soi » et « autre ». En étudiant la manière dont les canadianismes ont été rendus dans les versions anglaises, nous pourrons voir si l'« autre » a été accueilli ou effacé, car nous postulons que le recours à l'équivalence ou à l'emprunt²⁰ démontre un désir de décentrement, alors que la correspondance²¹ ou l'utilisation d'un terme ayant une tout autre signification²² tend vers l'annexion.

²⁰ Selon Robert Dubuc « l'emprunt est un phénomène par lequel on transfère une unité lexicale d'un système ou d'un sous-système linguistique à un autre » (*ibid.*, p. 121). Dans le cadre de notre étude, il est question d'emprunt extérieur intégral, c'est-à-dire un emprunt où « le terme est transplanté sans modification formelle dans le système linguistique emprunteur pour désigner une réalité qui fait partie de l'univers des locuteurs de cette langue » (*ibid.*, p. 122).

²¹ Dubuc explique également que « très souvent, le terme de la langue A ne recouvre que partiellement le champ de signification du terme de la langue B ou vice versa; ou encore l'un des termes peut se situer à un niveau de langue différent de son homologue de l'autre langue » (*ibid.*, p. 74).

²² « L'utilisation d'un terme anglais dont la signification ne se recoupe pas avec le terme canadien-français » s'apparente d'après nous à ce que Delisle nomme un faux sens. Delisle définit le faux sens de la manière suivante « une faute de traduction qui consiste à attribuer à un mot ou à une expression du texte de départ une acception erronée qui altère le sens du texte, sans pour autant conduire à un contresens. Le faux sens résulte habituellement de l'appréciation erronée de la signification pertinente d'un mot. Ce glissement de sens dû à une interprétation fautive conduit généralement à une impropriété » (Delisle, 2013, p. 660).

Il est important de souligner que le rapport entre « soi » et « autre » est essentiellement relatif et que l'identité du « soi » et de l'« autre » dépend de la situation examinée et de l'éclairage qu'on lui donne. Rappelons que pour Annie Brisset, le « soi » et l'« autre » sont une illustration du « je » et du « tu » dont la position change dans un dialogue (2003, p. 102). Ainsi, tout comme le « je » et le « tu » changent selon l'éclairage de la communication, le « soi » et l'« autre » s'alternent et ne sont pas des notions figées. La culture d'accueil perçoit le texte traduit comme une représentation de l'« autre », de la culture source, mais cette relation est en soi relative. Donc, comme nous l'avons démontré, dans la perspective du de l'Amérique du Nord anglophone comme culture d'accueil, cette société incarne le « soi ». Pour les anglophones, l'« autre » est la société canadienne-française, et la rencontre de cet « autre » a lieu par l'entremise des traductions des auteurs de cette société.

Néanmoins, lorsque les écrivains canadiens-français prennent la parole au XIX^e, ils le font dans un contexte de survie. Nous assistons donc à un repli sur « soi », ce qui explique que les œuvres produites, de natures identitaires, vantent leur nation. Lorsque les canadiens-français écrivent, ils cherchent à se protéger de l'« Autre », avec un grand « A », c'est de l'Anglais, sous toutes ses représentations, dont ils parlent. Le Canada français en repli sur « soi » produit des œuvres identitaires certes, mais il n'est pas prêt à collaborer à la traduction de sa littérature, ni d'ailleurs à importer la littérature de l'« autre », à savoir du Canada anglais. De son côté, le Canada anglais n'est pas prêt à accueillir la littérature de son voisin qu'il voit comme son rival sur le plan politique. Nous avons d'ailleurs démontré que le système littéraire des traductions occupe une place périphérique dans le polysystème littéraire de l'Amérique du Nord anglophone. Il nous

semble donc que les deux Canadas sont beaucoup trop centrés sur leurs propres préoccupations identitaires pour être en mesure d'accueillir l'« autre », pour entretenir une telle relation.

Diffusion et réception : considérations théoriques

La problématique guidant la rédaction de cette thèse est celle du rapport entre le « soi » et l'« autre » dans la réception des traductions par la culture d'accueil anglophone de l'Amérique du Nord. Il est donc utile de se pencher sur les notions de « distribution », de « diffusion » et de « réception » dans le but de les définir et de circonscrire notre cadre méthodologique.

Avant d'aller plus loin, il importe de préciser que le concept de « littérature » n'a pas la même définition aujourd'hui qu'au XIX^e siècle, moment de la production des œuvres de notre corpus. En effet, alors qu'émergent dans les années 1830 et 1840 les premiers écrits expliquant l'importance de créer une littérature canadienne-française, le concept même de littérature est abstrait pour les journalistes de l'époque. Et ce, car la production d'écrits littéraires est inexistante dans le territoire canadien-français. On incite d'ailleurs les jeunes hommes éduqués à prendre la plume afin de produire une littérature nationale (Hayne, 1988, p. 127). En 1845, dans *La Revue canadienne*, Louis-Auguste Olivier explique que la littérature canadienne devrait se tourner vers le passé, vers l'histoire de la Nouvelle-France. Le 6 septembre 1845, il écrit que « de jeunes têtes bien douées de la nature s'agitent et commencent à comprendre qu'il est possible d'avoir une littérature canadienne, qu'il nous faut une histoire, un passé, un avenir, que le ciel est l'inspirateur ici comme ailleurs, et que notre sort est tout entier dans notre intelligence et notre industrie » (Olivier cité dans Hayne, 1988, p. 129). Nous voyons ici les éléments clefs de la future littérature

québécoise : des œuvres qui créent un héritage culturel et racontent le passé tout en gardant un caractère religieux.

Distribution

Les premiers agents à intervenir dans le cycle de la production littéraire sont habituellement les écrivains. Par contre, ces derniers doivent dans la plupart des cas soumettre leur travail à un éditeur qui peut accepter ou refuser le manuscrit. En contrepartie, l'éditeur prend en charge la fabrication du livre allant de l'impression à la distribution. Par la suite, le livre peut être vendu ou non. Ainsi, la valeur esthétique et économique du livre n'existe que dans le contexte de sa diffusion dans les bibliothèques, les librairies ou les écoles (Roberts, 1989, pp. 40-42). Le travail de l'écrivain peut également être soumis à un journal ou une revue littéraire. Le roman y est donc publié sous forme de feuilleton et la publication en volume vient plus tard. Les notions de « distribution » et de « diffusion » sont toutefois assez proches, car il faut envisager une diffusion potentielle afin de prendre les décisions quant au tirage et à la distribution.

La distribution, au XIX^e siècle, est donc effectuée par l'éditeur ou le libraire dans le but de vendre le livre. Nous parlons ici du tirage, des données sur les ventes, des librairies et bibliothèques où l'on pouvait se procurer le livre ainsi que des endroits géographiques où il était disponible.

Dans notre étude, nous tiendrons compte de la distribution des œuvres de notre corpus, mais plus encore de la distribution des traductions. Le tirage, tant l'impression initiale et que les réimpressions, nous informe sur le statut de l'œuvre, sur sa popularité. De plus, le fait de s'attarder

aux endroits géographiques où les traductions étaient disponibles nous permet de réfléchir sur le parcours de l'œuvre traduite, les endroits où elle a eu des échos, la nature de l'« autre » (canadien-anglais, américain, britannique) qu'elle a rejoint.

Diffusion de l'objet littéraire

L'objectif de la diffusion d'une œuvre est d'atteindre un public de lecteurs, au moyen, notamment, de la presse et de la critique littéraire et des écoles. Ainsi, une œuvre littéraire est d'abord distribuée par l'éditeur-imprimeur dans les bibliothèques et librairies, puis elle atteint un public, moment où commence sa diffusion.

Louis Jolicoeur précise que la traduction est le moteur de la diffusion culturelle de la littérature en dehors de ses frontières nationales. Pour lui, la nécessité de faire connaître la littérature québécoise est un principe généralement accepté dans notre société (Jolicoeur, 2010, p. 178). Plus loin, il explique que le rôle de la traduction, à savoir faire connaître l'« autre » chez « soi » et se faire connaître chez les « autres », est grandement influencé par des facteurs économiques et le poids des cultures dominantes. Jolicoeur postule également que le Québec est une culture de périphérie tant au Canada qu'en Amérique et dans le reste de la francophonie (*ibid.*, pp. 179-180). Rappelons que pour Sapiro, le champ littéraire est divisé entre centre et périphérie. Le centre est structuré de manière très hiérarchisée alors que la périphérie est très segmentée et les relations internes y sont faibles (Sapiro, 2006, p. 54). Sapiro conclut d'ailleurs que les flux de traduction vont du centre vers la périphérie plutôt que l'inverse (2007, p. 3).

Selon Jacques Michon, c'est par l'étude de la distribution et de la diffusion d'une œuvre qu'il est possible d'aborder la question du lecteur et de la lecture. À son avis, l'étude de la diffusion se fait dans les bibliothèques, les cabinets de lecture et les librairies, en passant, notamment, par l'examen des archives de prêts et des listes de best-sellers²³. Il est aussi possible d'inclure dans la catégorie « distribution/diffusion » les renseignements sur les tirages, les réimpressions et les rééditions (Michon, 1998, p. 71).

L'histoire de l'impression et de l'édition au Canada débute en 1764 lorsque William Brown et Thomas Gilmore fondent la première imprimerie dans la ville de Québec. Ils y publient le premier journal de la province, *La Gazette de Québec/Quebec Gazette* (Porter et Marsh, 2013). Soulignons qu'il n'y a alors pas d'imprimerie en Nouvelle-France et que les livres proviennent de France. Au XVIII^e et au XIX^e siècles dans le Canada français, l'édition est un commerce dominé par les anglophones et l'importation est très importante. Il faut attendre les années 1860 avant d'assister à un essor de l'édition francophone. C'est d'ailleurs la ville de Québec qui en est le centre (même si la maison montréalaise Beauchemin est la plus connue). Comme l'Église gère l'éducation, elle s'occupe également de l'édition de manuels scolaires, ce qui pousse les communautés religieuses à démarrer leurs propres maisons d'édition : les frères des Écoles chrétiennes (1877), la Congrégation de Notre-Dame (1881), la Librairie Saint-Viateur (1887), les frères de l'Instruction chrétienne (1900) et les frères du Sacré-Cœur (1902) (Lemire, 2013).

²³ Un « cabinet de lecture » est un concept français qui a été importé par les sulpiciens en 1857 (Lajeunesse, 2004, p. 4). Le livre étant un objet de luxe, les cabinets sont donc un endroit où le public peut s'adonner à la lecture. L'objectif des cabinets de lecture au Canada français est de proposer une collection de « bons livres », à savoir des livres qui permettent d'édifier les fidèles catholiques (*ibid.*, p. 19).

L'imprimerie canadienne-anglaise prend véritablement son essor à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, particulièrement à Montréal et à Toronto, où l'on retrouve quelques imprimeurs-éditeurs (Porter et Marsh, 2013). Une des figures clefs de l'industrie est John Lovell, dont la maison d'édition montréalaise John Lovell & Son est la plus prospère du siècle. Tout au long de sa carrière, Lovell milite pour la protection et le développement de la littérature canadienne (Parker, 1990). Vers la fin du XIX^e siècle, la maison d'édition la plus importante est à Toronto; il s'agit de Methodist Book and Publishing House (qui devient Ryerson Press en 1919). D'autres grandes maisons d'édition voient également le jour durant cette période : Musson Book Co (1894), G.N. Morang (1897), University of Toronto Press (1901), Oxford University Press (1904), McClelland and Goodchild (1906, qui devient McClelland and Stewart), entre autres (Porter et Marsh, 2013).

Ainsi, Lucie Robert appose l'année 1764 comme point de départ de la diffusion de la littérature, ce point étant marqué par l'instauration d'infrastructures telles que l'imprimerie, la presse, les bibliothèques et les librairies (1998, p. 79). Ainsi, l'histoire de la diffusion de l'imprimé au Québec débute 75 ans avant la parution de *L'Influence d'un livre*, le premier roman québécois. Pourquoi un tel délai? C'est que l'imprimerie est un monopole britannique, et donc les Canadiens français, peu familiers avec les appareils en cause, restent à l'écart de la vie littéraire (*ibid.*). Ainsi, même si, les mécanismes physiques pour distribuer les écrits sont disponibles dans la « Province of Quebec », les francophones n'y ont qu'un accès limité.

Dans les années 1840, les débuts embryonnaires du système d'éducation ont accru le nombre de lecteurs désirant avoir accès aux imprimés. Les politiques d'instruction publique

instaurées au cours de cette décennie contribueront à donner naissance aux bibliothèques francophones. Cependant, deux visions de la diffusion littéraire s'affrontent : la diffusion libre et préférentiellement gratuite par des institutions publiques et la diffusion de contenu jugée sans danger moral par les institutions catholiques (Lemire, 1996, p. 230). Il faut rappeler que, dans les années 1840-1850, la diffusion de la littérature passe essentiellement par les journaux. Ainsi, des avancées technologiques ont permis la modernisation des imprimeries, ce qui a pour effet d'augmenter les tirages tout en réduisant les coûts. De plus, l'effervescence de la vie politique contribue au rayonnement des journaux : chaque parti politique, chaque ministère veut son journal pour y diffuser ses idées (*ibid.*, p. 184). Les journaux deviennent également la plateforme idéale de diffusion des écrits littéraires, et de nombreux romans y paraîtront sous forme de feuilletons. Avec le temps, de plus en plus d'espace est consacré à la politique dans les journaux, laissant ainsi à la littérature une place marginale. En réponse à ce phénomène, on crée de nouveaux périodiques, tels que *Les Soirées canadiennes* et *La Revue canadienne*, destinés uniquement à la diffusion de la littérature (*ibid.*, p. 202).

Comme l'explique Lucie Robert, la presse à vapeur rend possible l'impression à grand tirage des journaux et des revues, contribuant ainsi à l'essor de la diffusion littéraire au Québec. En revanche, il ne faut surtout pas sous-estimer le rôle joué par l'abbé Henri-Raymond Casgrain²⁴. En effet, en 1867, il propose à Gédéon Ouimet, surintendant de l'Instruction publique, de mettre sur pied une collection de livres canadiens-français à distribuer dans les écoles. Casgrain conclut

²⁴ Henri-Raymond Casgrain (1831-1904) est prêtre catholique, auteur, éditeur et historien. Il est ordonné prêtre en 1856. À partir des années 1860, Casgrain s'intéresse à la littérature et publie des légendes. Casgrain est également un des membres fondateurs de la revue *Les Soirées Canadiennes*. En 1863, il devient propriétaire-éditeur de la revue *Foyer Canadien*. En 1866, il signe l'essai « le Mouvement littéraire en Canada » dans lequel il oriente la production littéraire canadienne-française, à savoir une littérature patriotique et religieuse. Il a également publié des recueils de littérature canadienne-française, des ouvrages historiques et des biographies. D'ailleurs Casgrain a cru en la viabilité d'une littérature nationale au Canada français, il s'est consacré à cette cause (Hudon, 1994).

avec Ouimet une entente de 10 ans. L'abbé prend en charge toutes les étapes de la production; il sélectionne les manuscrits ou feuilletons déjà parus à faire réimprimer, négocie le contrat avec l'imprimeur, assure la révision et empoche les bénéfices. L'entreprise permet l'impression et la distribution de 175 000 volumes dans les milieux scolaires, et fait de l'abbé Casgrain la première personne à vivre de la littérature au Québec (Robert, 1989, p. 50). De plus, l'abbé Casgrain jouit d'une grande reconnaissance de la part de ses contemporains. Dans l'*Écho de Québec*, publié en 1877, Napoléon Legendre qualifie Casgrain de « père nourricier de la littérature canadienne » (p. 35). D'ailleurs, toujours selon Legendre, l'abbé Casgrain s'est porté à la défense des écrivains canadiens-français :

Mais il y a, cependant, quelqu'un à qui nous devons encore plus, qui a été le véritable promoteur et soutien de ce nouvel état de choses; qui s'est interposé, avec toute l'autorité que lui donnait son indépendance, entre l'auteur et les éditeurs; qui a forcé ceux-ci à reconnaître la suprématie de ceux-là, et qui a imposé ce principe, juste d'ailleurs, que l'écrivain qui compose un livre a droit à une rémunération au moins aussi grande que celle du prote qui en fait l'impression. J'ai nommé M. l'abbé Casgrain. (*ibid.*)

L'abbé Casgrain n'est cependant pas à l'abri des reproches. Lucie Robert affirme, entre autres, que l'abbé Casgrain demandait aux écrivains qu'il éditait de lui céder leurs droits : « L'abbé lui-même disait aux écrivains que le seul fait qu'être choisi pour paraître dans sa collection était un honneur et l'autorisait à garder pour lui tous les droits et toutes les redevances » (1989, p. 54). Malgré tout, Casgrain demeure une figure incontournable de la littérature canadienne-française. Il a joué un rôle d'avant plan dans la production et la diffusion de cette littérature. Certes, il ne s'agit pas d'actes purement altruistes, car en plus de suggérer les sujets explorés, il en retire une grande reconnaissance sociale et une bonne compensation financière.

Mentionnons également que l'abbé Casgrain a joué un rôle important dans la diffusion des romans de notre corpus. Premièrement, dans sa biographie d'Aubert de Gaspé, Casgrain explique que l'auteur lui avait demandé de corriger les épreuves des *Anciens Canadiens*, tâche qu'il a effectuée durant l'année 1862 (Casgrain, 1871, p. 71). Ainsi, puisque Casgrain s'est lui-même chargé de la correction du manuscrit, nous supposons qu'il a également servi d'intermédiaire entre Aubert de Gaspé et l'éditeur-imprimeur. Deuxièmement, en 1864, l'abbé Casgrain prépare une version censurée de *L'Influence d'un livre* pour publication dans le *Foyer canadien*. Troisièmement, l'abbé Casgrain soutient Laure Conan dans son entreprise de faire publier *Angéline de Montbrun* sous forme de livre. Il met tout en œuvre pour aider la jeune romancière à se faire connaître. Il lui trouve un imprimeur et demande, entre autres, à Louis Fréchette d'écrire une critique du roman. L'abbé signe d'ailleurs la préface du roman.

Cependant, le concept des livres de récompense ne vient pas de Casgrain. Il a été mis sur pied par Pierre-Joseph-Olivier Chauveau afin de promouvoir la lecture chez les écoliers²⁵. Ainsi, les inspecteurs d'école distribuent aux élèves méritants des livres pendant leurs visites d'inspections (Lajeunesse, 2004, p. 84). Ce programme a également l'avantage de soutenir les éditeurs-imprimeurs du Bas-Canada, car il entraîne l'achat d'un grand nombre de titres. Lajeunesse avance que, grâce à ce programme, plus de 102 500 livres ont été distribués dans les écoles publiques entre 1857 et 1870 (*ibid.*, p. 85). Rappelons qu'entre 1867 et 1877, la collection de l'abbé Casgrain a permis la distribution de 175 000 volumes d'auteurs canadiens-français. En

²⁵ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890) devient, en 1855, le deuxième surintendant de l'Éducation au Canada-Ouest. À ce moment-là, il est député depuis 11 ans et ministre depuis quatre. Il a une carrière bien remplie : avocat, journaliste, biographe, romancier, poète, bibliophile, éducateur, professeur de droit et doyen, administrateur, orateur et homme politique. En 1867, lors de la Confédération, il devient le premier à occuper la fonction de premier ministre du Québec (Lajeunesse, p. 79).

conséquence, les programmes de livres de récompense ont grandement contribué à la diffusion du livre dans le Canada français.

La création d'un nouveau marché, le marché scolaire, entraîne également l'apparition d'un nouvel acteur, à savoir l'éditeur. Contrairement au modèle de l'impression par souscription, le livre doit maintenant être imprimé avant d'être vendu²⁶. Ainsi, il faut désormais un intermédiaire entre l'écrivain et le lecteur. L'éditeur, donc, a pour mandat de faire franchir au livre toutes les étapes de production, de sa rédaction par l'écrivain à la lecture par le public, en passant par l'impression et la distribution.

Du côté anglophone, l'essor du littéraire n'est pas beaucoup plus rapide. Pearson Gundy déplore d'ailleurs le fait que les éditeurs du Canada anglais ont encouragé les auteurs britanniques et américains au détriment de la littérature locale (Gundy, 1977, p. 188). La première presse est installée à Halifax en 1751 et, à cette époque, ce sont les propriétaires de journaux qui se chargent de l'impression. Les librairies voient le jour au début du XIX^e siècle, ainsi l'éditeur assume le risque financier, qu'il atténue souvent en ayant recours aux souscriptions. Vers les années 1830, les éditeurs les plus importants acquièrent leurs propres presses et, 20 ans plus tard, Toronto dépasse Montréal comme centre de l'édition (*ibid.*, p. 189). Malgré tout, le milieu de l'édition du Canada anglais ne connaît vraiment son essor qu'au tournant du XX^e siècle (*ibid.*, p. 189), car jusqu'à cette époque, les grands centres demeurent New York et Londres. Ainsi, le développement de l'édition dans le Haut-Canada ne semble pas plus rapide qu'au Bas-Canada.

²⁶ Rappelons que sous le modèle de souscription l'écrivain qui souhaite publier son œuvre doit aller chercher, par le biais d'abonnements (de souscriptions), le montant nécessaire pour payer l'impression (Robert, 1989, p. 45).

Néanmoins, ce sont les Canadiens anglais qui produisent le premier roman canadien, à savoir *The History of Emily Montague*, écrit en 1769 par Frances Brooke (Davies, 2008, p. 80). Frances Brooke est avant tout une romancière anglaise qui séjourne à Québec entre 1756 et 1768. Le roman est écrit au Canada, mais publié en Angleterre. Ainsi, il faut attendre le XIX^e siècle avant qu'un premier roman soit à la fois écrit et publié au Canada, par une anglophone. Il s'agit de *St. Ursula's Convent, or the Nun of Canada* paru en 1824, sous la plume de Julia Beckwith Hart (*ibid.*). Nous remarquons la présence beaucoup plus grande des femmes sur la scène littéraire canadienne-anglaise comparativement au Canada français avec des romancières telles que Frances Brooke, Julia Beckwith Hart, Rosanna Leprohon et Emily Beaven.

De plus, à cette époque les lecteurs font partie de la classe moyenne qui se concentre principalement dans les grandes villes des Maritimes ainsi qu'à Montréal et Toronto. La littérature s'exprime essentiellement dans les périodiques et reflète les valeurs conservatrices et nationalistes de cette société (*ibid.*). Par contre, Beaven romance dans *Life in the Backwoods of New Brunswick*, publié en 1845, la vie littéraire des colons britanniques. Elle écrit que les habitants attendaient avec impatience le facteur qui apportait non seulement des lettres, mais également des journaux. Elle explique que, trop pauvres pour acheter des livres, ces derniers se tournaient vers les feuillets afin d'avoir accès aux œuvres de fiction et ainsi lire autre chose que la *Bible* et des cantiques (Davies, 2008, p. 81).

La diffusion de la littérature canadienne-anglaise passe essentiellement par les journaux et les périodiques littéraires. Les auteurs anglophones peuvent cependant aspirer à une diffusion au-delà de leurs frontières. Ainsi, les auteurs publient et font parfois carrière dans le milieu de l'édition

américain (*ibid.*, pp. 86-87). D'ailleurs, la rétention des écrivains canadiens-anglais à l'intérieur des frontières est un problème, et ce, à cause de la petitesse du lectorat, des structures déficientes quant au droit d'auteur et du conservatisme social (*ibid.*, p. 87). Il est nettement plus facile de faire carrière dans le milieu de l'édition et du journalisme des grands centres urbains comme Boston, New York et Londres. L'absence de réglementation quant aux droits d'auteur est également un problème majeur : les auteurs peinent à toucher des redevances et même à garder le contrôle de leurs écrits (Gerson, 1988, pp. 94-95).

Dans le Canada anglais, le roman profite d'une grande popularité, bien qu'il soit lu presque en cachette. Gerson avance que l'attitude de la société canadienne-anglaise à l'égard du roman s'apparente à celle envers l'alcool : « nearly everyone indulged, but the practice was officially condoned for medical purposes only » (*ibid.*, p. 96). Ainsi, il n'est pas plus socialement acceptable de lire de la littérature de fiction que de consommer de l'alcool. Néanmoins, tous se cherchent des excuses pour s'adonner à la lecture de ces œuvres. En raison de ce côté « tabou », il est difficile d'obtenir de l'information à propos de la lecture et de la circulation du roman. On sait toutefois qu'en 1870, le roman compte pour les deux tiers des prêts à la bibliothèque du Montreal Mechanics' Institute et pour le trois quarts dans la filiale de Toronto de cette même institution (25 000 des 32 000 prêts) (*ibid.*).

Tout comme dans le Canada français, le roman est perçu comme un sous-genre qui n'a pas la valeur littéraire de l'histoire et de la poésie. On se réjouit d'ailleurs d'une baisse des ventes de ce genre littéraire chez le libraire montréalais Samuel Dawson (*ibid.*, p. 97). En 1851, le révérend Henry Giles écrit : « Constant indulgence in fiction weakens both the mind and motive, it

incapacitates the one for thoughts, and the other for action » (Giles cité dans Gerson, 1988, p. 97). Toutefois, d'autres critiques concèdent une certaine valeur au roman, surtout comme moyen d'instruction et de contrôle social. Le roman « pur » est celui qui permet l'édification de la population et qui encourage chez elle le patriotisme (*ibid.*). Il est donc facile ici de faire un parallèle avec le roman canadien-français qui, selon Casgrain, doit être patriotique et religieux.

Le roman suscite la controverse. Il s'agit d'ailleurs d'un genre littéraire relativement récent, dont la première manifestation serait soit Don Quichotte (tome I publié en 1605 et tome II publié en 1615) ou Robinson Crusoé (paru en 1719), selon les historiens (Robert, 1972, ch. 1). Le terme « roman » a été utilisé pour la première fois au Moyen Âge, où il désignait un ouvrage en langue romane, c'est-à-dire en langue vernaculaire, par opposition à un ouvrage rédigé en latin (Encyclopédie Larousse en ligne). Le roman est donc écrit dans la langue du peuple et est, dès son apparition, perçu comme un genre de second ordre. Il s'agit donc d'un phénomène propre à l'évolution de la littérature occidentale qui remonte aux origines du genre littéraire et qui dépasse le Canada anglais et le Canada français. De plus, la valeur du roman comme moyen d'instruction n'est ni un thème nouveau ni propre au Canada. Dans son *Traité philosophique de l'origine des Romans*, le Français Pierre Daniel Huet écrit que l'objectif principal du roman doit être l'instruction du lecteur :

La fin principale des Romans, ou du moins celle qui doit estre, & que se doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée, & le vice puni. [...] Ainsi le divertissement du lecteur, que le Romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit, & la correction des mœurs. (Huet, 1693, pp. 7-8)

Nous voyons donc que le genre romanesque a historiquement été perçu d'un mauvais œil, ce qui a freiné sa diffusion.

En résumé, les notions de distribution et de diffusion sont centrales, car elles permettent de décrire le parcours d'une œuvre à travers sa plateforme de publication (feuilletons dans un journal, entrée dans un périodique ou livre), son tirage, ses réimpressions, ses rééditions. Malgré tout, la visée pragmatique de la diffusion n'empêche pas de transcender les données empiriques. En se rappelant que la traduction est la diffusion d'une littérature par-delà ses frontières, il est possible de voir où la traduction a eu des échos, dans quelle culture – chez quel « autre » – elle a été accueillie.

Réception : concept théorique

Comme nous l'avons avancé dans l'introduction, les études de réception portent sur l'incidence d'un objet littéraire dans son champ social. Daniel Chartier résume en disant que ce type de réflexion est basé sur le lecteur²⁷. L'œuvre est étudiée du point de vue du récepteur et non de l'auteur comme c'est le cas pour les théories plus traditionnelles des études littéraires (2000, p. 24). Par conséquent, les notions « distribution », « diffusion » et « réception » peuvent être placées dans un continuum, car elles décrivent toutes le parcours d'une œuvre littéraire vers son lecteur ou, autrement dit, vers la société qui l'accueille.

²⁷ L'ouvrage de Daniel Chartier (2000) traite précisément de la réception de la littérature des années 1930. Cependant, dans le cadre de notre thèse, nous nous penchons sur les romans publiés au XIX^e, une époque antérieure. Les travaux de Chartier sont néanmoins pertinents, car ils traitent du parcours de diffusion et de réception des œuvres littéraires sous l'angle du Québec. Ainsi, Chartier propose une réflexion théorique et méthodologique sur la réception critique que nous pouvons appliquer aux romans de notre corpus.

Antoine Berman, dans *Pour une critique des traductions*, s'est très brièvement penché sur cette notion de réception, appliquée à l'objet traduit. Il écrit :

Cette étape de la critique sur laquelle je ne m'étendrai pas, peut être autonome ou intégrée à d'autres étapes selon le cas. Elle est fort importante, comme toute étude de la réception d'une œuvre — mais elle n'est pas toujours possible dans le cas d'une œuvre traduite. Car il y a plus de réception d'œuvres étrangères (dans la presse, c'est-à-dire dans les sections littéraires des quotidiens, des hebdomadaires, dans les revues et les magazines littéraires, dans les ouvrages critiques sur les auteurs étrangers, etc.) que de traduction comme telle. Il faut d'abord savoir si la traduction a été aperçue (concrètement, si l'on mentionne qu'il s'agit d'une traduction, faite par X). Si elle a été aperçue, il faut savoir si elle a été évaluée, analysée, c'est-à-dire voir comment elle est apparue à la critique, aux critiques, et, en fonction de cette apparition, a été jugée et présentée au « public ». Dans l'ensemble, les traductions ne font pas couler des flots d'encre [...] (Berman, 1995, pp. 95-96)

La citation en elle-même est assez longue, mais il s'agit ici de la quasi-totalité de son commentaire sur la réception des traductions. Berman prend soin de distinguer la réception des œuvres étrangères, à savoir la réception d'une œuvre en langue originale en dehors de la société dans laquelle elle a été produite, de la réception des traductions. Berman expose également certains paramètres qui permettent de mettre en lumière la réception d'une traduction. Selon lui, il importe d'examiner comment le critique a évalué et analysé la traduction, ainsi que la manière dont ce dernier cherche à présenter la traduction aux lecteurs potentiels. Toutefois, Berman explique qu'un facteur clef rend difficile l'étude de la réception des traductions, à savoir que peu d'articles critiques sont écrits sur les traductions. Pour faire l'étude de la réception d'une traduction, il faut avoir assez de renseignements pour mettre en lumière la manière dont elle a été perçue par les lecteurs, ainsi que la manière dont elle a été jugée par la critique littéraire. Dans le cadre de notre étude, qui examine la réception des traductions de langue anglaise de romans canadiens-français,

nous allons donc répertorier, analyser et comparer les échos que ces textes ont reçus dans les divers médias. Nous savons déjà que ces traductions n'ont pas toutes bénéficié du même accueil. Ainsi, alors qu'au moment de sa publication en 1909 la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* est passée presque inaperçue, nous avons répertorié plus de 20 articles de journaux annonçant la parution de la retraduction de 1890 des *Anciens Canadiens*. Nous devons aussi déterminer si certains de ces échos ne font que répondre au premier critère de Berman, à savoir que la traduction a été seulement aperçue et non pas évaluée par la critique littéraire.

Hans Robert Jauss a formulé, dans les années 1970, la théorie de la réception, concept qu'il a largement défini et étudié. Dans *Pour une esthétique de la réception*, Jauss explique que les courants littéraires associés au formalisme et au marxisme ont toujours examiné le fait littéraire dans un circuit fermé, en ne prenant en compte que l'esthétique de la production et de la représentation. Ainsi, les œuvres littéraires sont dépouillées d'une dimension qui est inhérente à leur nature même de phénomène esthétique ainsi qu'à leur fonction sociale. Il s'agit de la dimension de l'effet produit (*Wirkung*), à savoir l'effet que produit une œuvre et le sens que lui attribue un public, ou – autrement dit – la réception de l'œuvre en question (Jauss, 1978, pp. 43-44). Ainsi, pour Jauss, la « réception » d'une œuvre est l'effet que cette dernière a sur les lecteurs et le sens que ces derniers lui attribuent. En étudiant la réception, notre objectif sera donc de mettre en lumière le rapport qui existe entre une œuvre littéraire et ses lecteurs, dans notre cas la société anglophone nord-américaine qui reçoit des traductions de romans canadiens-français.

Jauss poursuit plus loin en expliquant ce rapport entre l'œuvre et le lecteur. À son avis, cette relation revêt un double aspect étant à la fois esthétique et historique. Autrement dit, la

réception d'une œuvre n'est pas un phénomène qui est figé dans le temps. Plutôt, les premiers lecteurs d'une œuvre formuleront un jugement esthétique basé sur les œuvres qui existaient déjà au sein de leur société, mais ce jugement peut être modifié au fil du temps ou, comme le dit Jauss, « se développer et s'enrichir de génération en génération, et va constituer à travers l'histoire une "chaîne de réceptions" qui décidera de l'importance historique de l'œuvre et manifestera son rang dans la hiérarchie esthétique » (*ibid.*, p. 45). Dans cette optique, il est donc possible d'étudier l'histoire d'une œuvre littéraire en retraçant ses multiples réceptions. Ainsi, ce que nous nous proposons de faire pour les romans de notre corpus c'est de déterminer l'importance historique de leurs traductions et d'étudier leur impact dans la société anglophone.

Dans ce contexte, nous croyons qu'il serait pertinent d'aborder le concept d'« horizon d'attente » que Jauss définit comme

le système de références objectivement formulables qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. (*ibid.*, p. 49)

L'horizon d'attente est donc une sorte de bagage littéraire, social et culturel avec lequel le lecteur entame la découverte d'une œuvre nouvelle. Ainsi, la reconstitution de l'horizon d'attente permet d'analyser la réception qui sera donnée à une œuvre littéraire par son public. D'ailleurs, Jauss soutient que contrairement à la production littéraire, qui est un phénomène hétérogène engendrant une multiplicité d'œuvres, la réception – grâce à un horizon d'attente commun, qui est fait d'attentes, de souvenirs, d'anticipations – permet de recomposer cette production littéraire, d'établir des rapports entre les œuvres et ainsi de déterminer leur signification (*ibid.*, pp. 70-71).

Pour Jauss, d'ailleurs, l'horizon d'attente du lecteur, tout comme la réception, est un objet dynamique, ce qui veut dire que l'horizon d'attente d'un groupe peut se modifier au fil de ses lectures. Selon lui, cependant, une œuvre littéraire n'a pas à être produite avec le but de répondre aux attentes du lecteur. Il postule qu'une des fonctions de la littérature est d'intervenir sur l'horizon du lecteur dans le but de modifier sa vision du monde et son comportement social (*ibid.*, p. 73). Dans cette optique, « une œuvre peut rompre avec l'attente de ses lecteurs en usant d'une forme esthétique inédite, et les confronter à des questions dont la morale cautionnée par l'État ou la religion ne leur a pas donné la réponse » (*ibid.* p. 79). Autrement dit, la lecture d'une œuvre qui diverge par rapport à ce que le lecteur est habitué de lire viendra modifier son horizon d'attente et aura un impact sur sa perception de la société. Chartier clarifie en disant que pour Jauss, il existe deux types d'horizons d'attente, à savoir celui du lecteur – constitué de ses expériences esthétiques antérieures – et celui du texte qui est défini à l'intérieur même du texte. De plus, l'horizon d'attente du lecteur se subdivise en deux catégories : un horizon d'attente littéraire et un horizon d'attente social (Chartier, 2000, p. 26).

Dans notre étude de la réception dans l'Amérique du Nord anglophone des traductions *The Influence of Book* (1993), *Canadians of Old* (1864, 1890, 1996), *Angeline de Montbrun* (1975) et *The Master Motive* (1906), nous chercherons à déterminer si les traductions ont été réalisées dans l'optique de se conformer à l'horizon d'attente du lecteur anglophone ou plutôt avec le but de le confronter à une réalité différente de la sienne, ici une représentation de la société canadienne-française. Cet examen suppose l'exercice préalable de déterminer l'horizon d'attente des lecteurs anglophones de chaque traduction. Nous postulons que, comme les traductions sont publiées à des

moments différents de l'histoire et dans des endroits géographiques différents, nous serons en présence de six groupes de lecteurs initiaux avec des horizons d'attentes fort différents.

Comme l'étude de la réception met à l'avant-plan la figure du lecteur, il est utile de chercher à en savoir plus sur ce dernier. Pour Umberto Eco, le texte n'est qu'un tissu de signes devant être interprétés (1985, sec. 3,1, paragr. 1) et ne peut tout simplement pas exister sans lecteur : « un texte postule son destinataire comme condition sine qua non de sa propre capacité communicative, mais aussi de sa propre potentialité significatrice » (*ibid.*, paragr. 9). Afin d'identifier le lecteur, Eco amène la notion de « lecteur modèle », à savoir un lecteur capable de coopérer à l'interprétation textuelle conçue par l'auteur (*ibid.*, sec. 3,2, paragr. 7). Ce lecteur modèle est en quelque sorte l'entité à qui l'auteur cherche à s'adresser. Eco poursuit en affirmant que « prévoir son lecteur modèle ne signifie pas uniquement “espérer” qu'il existe, cela signifie agir sur le texte de façon à le construire » (*ibid.*, sec. 3,2, paragr. 11). Dans cette optique, nous avançons que le traducteur, au moment de la réalisation des traductions des romans canadiens-français, a identifié un lecteur modèle et donc l'horizon d'attente de ce dernier. Avant même de réaliser sa traduction, le traducteur peut donc déterminer si le texte de départ se pliera aux attentes du lecteur ou si au contraire ce texte le confrontera à de nouvelles idées.

Réception critique

Dans le chapitre « Comment la réception des œuvres littéraires pourrait venir à la rescousse de l'histoire de la littérature », Kenneth Landry explique qu'il est pertinent pour les théoriciens de se recentrer sur ce qu'Even-Zohar nomme « la démarche d'analyse systémique du phénomène

littéraire » (1988, p. 10). Ainsi, toujours selon Landry, la pierre d'assise de cette démarche est la théorie de l'Institution qui comprend « un ensemble de mécanismes d'organisation qui se donne des règles propres de fonctionnement et qui impose ses normes et ses codes dont le pouvoir est de reconnaître et de sanctionner des produits de littérature, comme authentiques et valides » (*ibid.*). Cette théorie de l'Institution met donc à l'avant les instances de reconnaissance et de sanctions (légitimations). L'objectif est donc « d'identifier les divers réseaux de récepteurs et d'étudier le fonctionnement de leurs discours, alors qu'ils sélectionnent, étiquettent et classent les écrits au fur et à mesure de la parution » (*ibid.*). Il s'agit d'étudier la réception critique des œuvres littéraires, à savoir le discours qu'a produit une catégorie bien particulière de lecteurs : les critiques, dont le discours permet la légitimation des œuvres. De plus, comme l'explique Landry, au Québec, la réception critique des œuvres littéraires passe principalement par la critique journalistique, phénomène qui a été très peu étudié par les théoriciens de la littérature québécoise (*ibid.*, p. 11). Afin de mettre en lumière la réception critique, il importe donc de considérer trois composantes de la critique littéraire : 1) le périodique ou l'appareil de diffusion; 2) le signataire de l'article ou l'agent de légitimation; 3) l'article en question ou le texte médiateur (*ibid.*, p. 13). Nous nous proposons donc d'analyser non seulement le contenu de la critique, à savoir l'article de journal posant un jugement sur l'œuvre littéraire, mais également la personne qui formule le jugement, l'auteur de l'article et l'endroit où paraît le jugement, à savoir le type de (dans le sens d'orientation idéologique) journal, magazine ou revue spécialisée.

Landry propose également une méthodologie afin d'examiner la réception critique dans les périodiques québécois. Premièrement, il explique que dans le cas du périodique, il faut d'abord déterminer la nature de ce dernier : journal, magazine ou revue. Il importe de considérer les

éléments suivants : tirage, public cible et espace accordé à la littérature à l'intérieur du périodique. Deuxièmement, il est nécessaire d'établir si le signataire contribue régulièrement ou non au périodique. Il est également nécessaire de considérer sa formation, son domaine de spécialisation, ainsi que son rapport avec les éditeurs et les écrivains dont il commente la production littéraire. Troisièmement, pour ce qui est du contenu de l'article, il faut examiner sa longueur, l'analyse proposée, l'opinion exprimée ainsi que la conformité de l'œuvre recensée au discours idéologique dominant, c'est-à-dire le code linguistique, esthétique et social qui prévaut (*ibid.*, p. 13). Ainsi, dans le cadre de l'analyse de la réception critique des traductions des romans de notre corpus, nous retracerons les articles de périodiques recensant les traductions. Une fois ces articles répertoriés, nous nous pencherons sur la nature du périodique, les antécédents du signataire et le contenu de l'article.

Dans le Canada-Est à la suite de la montée du conservatisme au milieu du XIX^e siècle, la conception de la littérature change, et l'on met l'accent sur l'imposition de normes académiques, au sens français du terme, codifiées par la rhétorique classique et les belles-lettres. Ainsi, le rôle du critique littéraire est de faire respecter ces nouvelles normes et de soumettre les œuvres produites à ce jugement académique. Dans ce contexte, le critique littéraire doit faire preuve d'impartialité et ne considérer que le texte en mettant de côté l'auteur afin de déterminer si une œuvre individuelle respecte les normes académiques. À partir de la fin du XIX^e siècle, les règles changent et les critiques se détachent de la France. Ainsi, le critère important devient la promotion des intérêts de la communauté canadienne-française (Robert, 1988, p. 139).

Selon Chartier, « Entre la parution et l'éventuelle inscription dans l'histoire littéraire, se réalise un processus critique déterminant pour la survie ou l'oubli de l'œuvre » (2000, p. 17). Un des éléments de ce processus est la critique littéraire, qui permet d'admettre une œuvre dans le polysystème littéraire et ensuite de lui accorder une certaine reconnaissance.

Rappelons que nous préférons le concept de « polysystème » à celui de « champ littéraire » qui est utilisé par Chartier. Nous l'empruntons à Even-Zohar qui le définit comme un système qui englobe une multitude de systèmes : « a multiple system, a system of various systems which intersect with each other and partly overlap, using concurrently different options, yet functioning as one structured whole, whose members are interdependent » (Even-Zohar, 1990, p. 11). Autrement dit, le polysystème inclut de manière hiérarchisée un certain nombre de systèmes. Le système littéraire n'est qu'un système parmi d'autres, qui peut être englobé ou qui peut chevaucher les systèmes artistique, politique ou religieux (Guidère, 2010, p. 75). Le système littéraire canadien-français du XIX^e siècle, par sa dépendance au religieux et au politique, s'insère assez bien dans ce cadre théorique. Nous postulons qu'à cette époque la littérature canadienne-française ne constitue pas un champ autonome au sens bourdieusien du terme, car le discours sur cette production provient essentiellement de l'extérieur.

La critique littéraire est donc écrite par un groupe qui a le pouvoir d'émettre des jugements littéraires sur les œuvres en s'appuyant sur une série de normes (esthétiques, morales, formelles et politiques), sans oublier le premier pouvoir qui est celui de critiquer ou non une œuvre, à savoir de la reconnaître ou pas. À notre avis, la notion d'horizon d'attente et de normes est ici apparentée. Le critique étant un lecteur, son horizon d'attente (le bagage littéraire, social et culturel avec lequel

il aborde l'œuvre) oriente la série de normes avec lesquelles il juge cette œuvre. Le critique agit donc comme intermédiaire entre l'auteur et le public, entre l'éditeur et l'acheteur (Chartier, 2000, p. 17). Un jugement critique favorable peut entraîner une plus grande diffusion de l'œuvre auprès du public (lecteurs-acheteurs) et ainsi faire en sorte qu'elle soit plus largement reçue.

D'ailleurs, selon Chartier, la parution de critiques au moment de la publication d'une œuvre n'est pas un simple processus d'accumulation de discours, mais plutôt une lutte de laquelle émerge une interprétation dominante qui sera consacrée historiquement (2000, p. 29). Dans ce contexte, les interprétations critiques qui viendront après devront nécessairement se positionner par rapport à la vision dominante qui a été donnée de l'œuvre. Il se crée ainsi un système de réception composé des éléments publiés dans les journaux et les revues qui alimentent le discours critique sur une œuvre littéraire (*ibid.*, p. 30). Pour Chartier, l'étude du système de réception à la parution, composé essentiellement de la critique, permet de démontrer que la survie d'une œuvre dépend de la réussite de ce passage, du bon fonctionnement de ce système (*ibid.*). Alors, nous comprenons qu'il est essentiel pour une œuvre littéraire, originale ou traduite, de réussir sa première réception auprès des critiques littéraires. Autrement dit, une œuvre doit absolument être remarquée lors de sa publication et profiter d'une réception favorable auprès des critiques et d'une bonne diffusion auprès du public, sinon elle risque de passer inaperçue.

Chartier continue en expliquant que pour les romans, on assiste durant la période suivant leur parution à une concurrence et à une accumulation de critiques, conduisant ensuite à la production d'un discours dominant et unifié à propos de ce roman. Ce processus permet l'inscription du roman dans l'histoire littéraire (*ibid.*, p. 31). Bref, pour qu'un roman (ou sa

traduction) passe à l'histoire, il faut qu'il soit remarqué par la critique et que cette dernière en produise une lecture dominante. Dans notre étude de cas, les romans que nous avons sélectionnés sont inscrits sur le continuum de l'histoire littéraire du Québec. Ce que nous cherchons à déterminer c'est si leurs traductions ont à leur tour profité d'une bonne réception et si ces traductions ont été inscrites à l'histoire littéraire dans la société d'accueil. Autrement dit, quel est le discours critique — bien sûr, si discours il y a — qui s'est articulé autour de *Influence of a Book*, *Canadians of Old*, *Angeline de Montbrun* et *The Master Motive*? Ce discours leur permettra-t-il de s'intégrer à l'histoire littéraire de la société d'accueil?

Pour conclure, en se basant sur les réflexions de Jauss et d'Eco, nous en venons à penser qu'il est possible de reconstruire l'horizon d'attente d'un lecteur modèle et ainsi retrouver la manière dont il a potentiellement accueilli une traduction. Il faut toutefois tenir compte de la mise en garde de Berman selon laquelle les traductions ne font pas couler beaucoup d'encre. La difficulté est donc de trouver les écrits critiques sur la traduction. Cette difficulté nous indique, à la lumière du travail de Chartier, que le succès de ces traductions est peut-être problématique. À la lumière de cette réflexion, notons que seule la traduction de 1890 des *Anciens Canadiens*, signée par Roberts, s'est inscrite à l'histoire littéraire. Il s'agit de la seule traduction sur laquelle il existe un discours critique au moment de sa publication. Nous en viendrons donc à tirer quelques conclusions sur les raisons expliquant ce phénomène. Déjà, nous postulons que la traduction de Roberts a profité d'une réception favorable, car ce dernier est un auteur reconnu.

Par contre, Chartier apporte une piste de solution lorsqu'il postule que, dans le cas où le système de réception à la parution n'a pas produit un discours unifié autour de l'œuvre, il revient

à l'histoire de reconstituer l'insertion de l'œuvre dans la production du genre. Certes, Chartier nous met en garde en affirmant que ce processus risque d'être « un scénario d'échec, voire d'oubli » (Chartier, 2000, p. 31), mais il reste qu'il est possible d'examiner la réception de romans ayant moins rayonné au moment de leur publication, comme c'est le cas des autres traductions de notre corpus. Il faut toutefois le faire dans une perspective historique et dans le but de reconstruire le discours autour de l'œuvre tout en étant conscient des limites de cette entreprise. Ainsi, si l'histoire a oublié une traduction, les écrits critiques à son sujet seront donc nécessairement moins nombreux et éparpillés dans le temps et l'espace ainsi que dans divers médias. D'un point de vue méthodologique, il faut être conscient de la difficulté de retracer les écrits critiques portant sur des traductions que l'histoire a oubliées, car ces écrits n'ont peut-être pas été systématiquement catalogués et conservés dans des fonds d'archives.

CHAPITRE 3 : MISE EN CONTEXTE – HISTOIRE DE LA TRADUCTION AU CANADA

L’histoire de la traduction : considérations théoriques et méthodologiques

Dans ce chapitre, nous explorerons premièrement les aspects théoriques et méthodologiques des études historiques de la traduction, afin de situer notre propre étude de la réception des traductions des romans canadiens-français du XIX^e siècle à l’intérieur de ces courants de pensée. Deuxièmement, nous dresserons les grandes lignes du début de l’histoire de la traduction au Canada afin de fournir un aperçu des politiques et des pratiques traductionnelles en place au moment de l’écriture des romans à l’étude et de la réalisation de leurs traductions. Néanmoins, à notre avis, les études dans ce domaine demeurent incomplètes, en particulier en ce qui a trait à la traduction littéraire au Canada avant la mise sur pied du programme d’aide à la traduction par le Conseil des arts du Canada.

En 1984, Berman déclare : « la constitution d’une histoire de la traduction est la première tâche d’une théorie moderne de la traduction. À toute modernité appartient, non un regard passéiste, mais un mouvement de rétrospective qui est une saisie de soi » (Berman, 1984, p. 12). Ainsi, la construction d’une histoire de la traduction permettra à la traductologie d’avoir une meilleure « saisie de soi », ou une meilleure conscience des phénomènes qui ont influencé la discipline.

L’idée de « saisie de soi » est à notre avis particulièrement importante, car elle revêt une double fonction. Premièrement, du point de vue traductologique, elle implique une meilleure

connaissance de l'histoire de la traduction au Canada. Deuxièmement, d'un point de vue identitaire, c'est un rapprochement des francophones et des anglophones. À travers le décentrement, la traduction permettra donc au lecteur anglophone d'aller vers l'« autre ». La traduction entre les langues officielles permet à la société canadienne dans son ensemble une meilleure connaissance de son identité, de son histoire. La traduction est donc une « saisie de soi ».

Pour poursuivre, Judith Woodsworth rappelle que le discours historique sur la traduction est antérieur à la naissance de la traductologie. Dès 1661, dans son ouvrage *De interpretatione*, Pierre-Daniel Huet revient sur les grands courants de traduction véhiculés par Quintilien, Cicéron, Saint-Jérôme et Érasme (Woodsworth, 2001, p. 100). Une réflexion sur les discours traductionnels n'implique pas toutefois la construction d'une histoire de la traduction qui, selon Woodsworth, reste à faire. Il est par conséquent nécessaire de se pencher sur la définition du concept et la méthodologie de recherche en histoire de la traduction.

L'histoire comme concept compte plusieurs sens différents. Premièrement, Woodsworth explique que pour Edward Hallett Carr, la définition est double, car elle comprend à la fois la recherche menée par l'historien et les événements du passé qui sont l'objet d'études de la recherche (*ibid.*). Elle poursuit en opposant les concepts d'« histoire », d'« historiographie » et d'« historiologie ». Chez Woodsworth, l'histoire est la narration des événements du passé alors que l'historiographie représente les discours formulés sur les données historiques et l'historiologie fait référence à la méthodologie de la formulation du discours historique (*ibid.*, p. 101). Lieven D'hulst fait également la distinction entre les concepts d'« histoire » et d'« historiographie ». L'histoire est donc un mode narratif de présentation des idées, des événements et des discours où

l'homme est l'acteur central. L'historiographie peut être comprise comme l'histoire des histoires, c'est-à-dire que l'historiographie se concentre sur les différentes pratiques d'écriture des faits, des événements et des discours historiques. L'historiographie est donc une méthode de pensée scientifique qui combine les concepts et les méthodes historiques avec l'expertise intellectuelle du domaine à l'étude. Ainsi, l'historien de la traduction doit à la fois maîtriser les concepts de l'histoire et de la traduction comme discipline et comme pratique (D'hulst, 2014, pp. 21-22). Nous comprenons donc que seuls les traductologues ont les connaissances nécessaires pour entreprendre l'étude de l'histoire de la traduction. Ils doivent toutefois s'armer de la méthode de recherche historique.

Nous nous proposons d'étudier la production et la réception de quatre traductions vers l'anglais de romans canadiens-français du XIX^e siècle. Il s'agit donc d'une histoire de la pratique de la traduction en tant que processus et résultat. D'ailleurs, selon Woodsworth l'histoire de la pratique permet de répondre aux questions suivantes : qu'est-ce qui a été traduit, par qui, dans quelles circonstances et dans quel contexte sociopolitique (2001, p. 101). Il s'agit exactement des questions auxquelles nous répondrons lorsque nous analyserons le contexte de production des traductions de *L'Influence d'un livre*, des *Anciens Canadiens*, d'*Angéline de Montbrun* et d'*À l'œuvre et à l'épreuve*. Nous nous pencherons donc sur la nature du roman (l'auteur, le type de roman, la trame narrative, la narration et la réception critique) avant de nous attarder au traducteur et au contexte de production. Nous examinerons également la réception critique de la traduction dans l'Amérique du Nord anglophone ainsi que la manière dont la translation littéraire a été accomplie.

Woodsworth aborde également la notion de « dividing lines », qui sont des catégories qui permettent de structurer l'analyse des éléments du passé. Les frontières mises de l'avant sont celles du temps et de l'espace ainsi que le type d'œuvre à l'étude (*ibid.*, pp. 101-102). Ainsi, dans le cadre de ce travail, nous nous limitons aux premières traductions des romans canadiens-français dans l'Amérique du Nord anglophone; ainsi les frontières d'espace et de type d'œuvre sont très bien définies. La frontière du temps est plus vaste, car notre étude s'étend sur une période allant de 1837 à 1996. Dans ce contexte, nous avons choisi de mettre l'accent sur une analyse terminologique diachronique des termes décrivant la réalité culturelle canadienne-française.

Dans son ouvrage *Essais d'histoire de la traduction*, D'hulst explique que l'historiographie de la traduction a comme objet les différents domaines d'étude de la traduction, qui sont par exemple les processus de traduction, les théories et les institutions (2014, p. 28). Comme nous venons de l'énoncer, notre objet d'étude est la pratique de la traduction telle que définie par Judith Woodsworth. D'hulst, pour sa part, propose un parcours méthodologique inspiré de la rhétorique antique afin d'examiner les objets (domaines d'études) de la traduction. D'hulst formule donc une série de questions qui permettent de définir les lieux d'investigation de l'histoire de la traduction :

- 1) *Quis?* (le *Qui* ou l'étude de la communauté traductive);
- 2) *Quid?* (le *Quoi* ou l'étude des critères de sélection des œuvres : ce qui est traduit et ce qui n'est pas traduit);
- 3) *Ubi?* (le *Où* ou l'étude des espaces de production et de réception des œuvres);
- 4) *Quibus auxiliis?* (les *Auxiliaires* ou le réseau qui entourent les traducteurs);
- 5) *Cur?* (le *Pourquoi* ou l'étude des causes de la traduction et des effets qu'elles produisent);
- 6) *Quomodo?* (le *Comment* ou l'étude des manières de traduire);
- 7) *Quando?* (le *Quand* ou l'étude des temporalités traductives : origines, fluctuations et périodisations) (*ibid.*, pp. 28-41).

Dans le cadre de notre étude de cas, le *Quis* sera l'étude des traducteurs des versions anglaises des romans de notre corpus : qui sont-ils, quel est leur parcours professionnel en traduction, ont-ils formulé un discours sur la traduction en générale ou sur la traduction des œuvres de notre corpus. Pour ce qui est du *Quid*, nous chercherons à définir dans le contexte de production les motifs qui ont mené à la publication des traductions. L'*Ubi* occupe une place centrale dans notre étude, car nous cherchons à mettre en lumière le parcours des traductions des romans canadiens-français du XIX^e siècle, de la formulation du projet de traduction à la réception par les lecteurs nord-américains. Pour ce qui est du *Quomodo*, nous examinerons comment les canadianismes ont été rendus dans les versions anglaises et nous réaliserons une analyse textuelle du premier chapitre des versions anglaises des romans de notre corpus afin de déterminer si les traductions ont su faire preuve d'hospitalité langagière au sens où l'entend Ricœur. Le *Quando* nous incite à étudier le moment de production des traductions des romans de notre corpus (rappelons qu'elles sont produites à différents moments dans l'histoire allant de 1864 à 1996). Le *Cur*, puisqu'il met en lumière une problématique sur la traduction dans un sens plus large, à savoir pourquoi traduire ou ne pas traduire – ne sera abordé que dans la conclusion, alors que nous tenterons d'expliquer pourquoi il y a eu si peu de traductions des romans canadiens-français du XIX^e siècle.

La traduction au Canada : des origines à la Confédération

L'histoire de l'interprétation commence dès les explorations françaises. D'ailleurs, les débuts de l'interprétation en Nouvelle-France sont marqués par les attitudes colonialistes de l'époque : au retour de son premier voyage en 1534, Jacques Cartier embarque deux Iroquois pour qu'ils

apprennent le français et facilitent ainsi les échanges. Puis, lors de son troisième voyage, Cartier tente l'expérience contraire et décide de confier deux jeunes Français à des Autochtones (Trudel, 1963, p. 150). Au début du XVII^e, Samuel de Champlain cherche à établir une colonie permanente en Nouvelle-France. Lorsque vient le temps de créer des liens commerciaux avec les peuples de la coalition laurentienne (Algonquins, Montagnais, Hurons), les Français se heurtent à des barrières linguistiques. Champlain met donc sur pied le programme des interprètes-résidents : de jeunes hommes français dignes de sa confiance iront vivre dans des tribus autochtones où ils pourront apprendre non seulement leur langue, mais aussi leur culture (Delisle, 1977, p. 7). Grâce à leur plurilinguisme, ces interprètes avaient le monopole des relations entre les Français et les Autochtones. Ils occupent donc l'avant-scène de la croissance politique et commerciale de la colonie.

La traduction après la Conquête

En 1763, par l'entreprise du Traité de Paris, la France cède tous ses territoires nord-américains à l'Angleterre. L'anglais devient donc la langue du pouvoir : de la législation, de l'armée et de la justice. Selon Paul Horguelin, c'est à ce moment que débute véritablement l'histoire de la traduction au Canada, en considérant que jusqu'alors il s'agit plutôt de l'histoire de l'interprétation (1977, p. 15).

De 1760 à 1764, le territoire de la Nouvelle-France est administré par les forces armées britanniques. Comme le fait remarquer Horguelin, les capitulations de Montréal et de Québec ne font aucunement mention de la langue. Ainsi, Vaudreuil et Lévis ne parlent pas de la protection du

français. Néanmoins sous le régime militaire, le français a presque un statut officiel; après tout, il faut bien s'adresser au peuple dans une langue qu'il comprend. C'est un état de fait, car aucune directive n'est incluse dans les capitulations ou dictée par Londres (Horguelin, 1977, pp. 15-16). Bien que les Canadiens français voient leurs perspectives d'avenir grandement limitées, une nouvelle carrière s'offre à eux, à savoir celle de traducteur. Ainsi, les gouverneurs en poste à Montréal, Québec et Trois-Rivières nomment ce qu'on appelle des « secrétaires-traducteurs », dont la tâche est de traduire vers le français les décrets et les proclamations (Delisle, 2011, p. 363). Dans ce contexte, le bilinguisme, et par conséquent la traduction, s'implante progressivement dans les domaines des proclamations officielles, de l'administration, de la justice et du commerce (Horguelin, 1977, p. 16). Paul Horguelin commente également la traduction des proclamations réalisées par les secrétaires et publiées dans le *Rapport de l'archiviste du Canada* en 1918 en expliquant qu'il s'agit de rédaction parallèle. Horguelin note que les textes traduits par les secrétaires contiennent des canadianismes tels que « traîne », « cajeux » et « piastre ». Il remarque une tendance à la francisation des noms propres : « le gouverneur Jacques Murray » [James Murray]. Il souligne quelques erreurs de sens et des anglicismes (Horguelin, 1977, p. 19).

Puis, en 1764, l'administration militaire fait place à un régime civil. C'est à cette époque que la rédaction parallèle des proclamations laisse place à la traduction proprement dite. Horguelin souligne que ce phénomène est accompagné par un déclin dans la qualité des textes français produits (1977, pp. 19-20). De plus, les textes de loi seront traduits vers le français dans *The Quebec Gazette/la Gazette de Québec*, journal bilingue qui voit le jour en 1764 (Delisle, 2011, pp. 363-364). Les traducteurs de la *Gazette* n'ont pas d'expérience dans le domaine, ce qui malheureusement produit des textes d'une qualité discutable (Horguelin, 1977, p. 20).

En 1767, Guy Carleton remplace James Murray comme gouverneur de la *Province of Quebec*. Carleton est plus à l'écoute des besoins linguistiques de la majorité francophone que son prédécesseur. D'ailleurs, l'année suivante, il nomme François Joseph Cugnet au titre de traducteur officiel. Pour ce poste, Cugnet obtient une rémunération de 5 shillings sterling par jour. En 1789, il est remplacé par son fils Jacques-François Cugnet. Par la suite, Xavier de Lanaudière, Philippe Aubert de Gaspé et Edward Bowen ont occupé le poste de traducteur officiel (Delisle, 2011, p. 364). De plus, de 1777 à 1786, un interprète officiel dessert toutes les cours provinciales (Delisle, 1987, p. 8).

En 1791, le parlement britannique adopte l'*Acte constitutionnel* divisant la Province of Quebec en deux colonies : le Haut-Canada et le Bas-Canada. En 1793, l'Assemblée législative adopte une résolution prévoyant la traduction française des lois. Par contre, dans les faits, la loi n'est pas appliquée, même si un traducteur est bien nommé (*ibid.*, p. 9). Néanmoins, la situation évolue et les lois de la colonie sont éventuellement traduites vers le français, car en 1809, deux traducteurs sont à l'emploi de l'Assemblée législative (Delisle, 2011, p. 364).

Jacques Gouin explique que de 1791 à 1812, la traduction au Canada a largement été assurée par les anciennes élites seigneuriales. Il note également que la qualité des textes traduits se détériore constamment à partir de 1789 jusqu'en 1850. Il postule que la raison est que l'activité est de plus en plus confiée à des Britanniques (Gouin, 1977, p. 29).

L'*Acte d'union* de 1840 vient sérieusement menacer la survie du français dans la colonie. Rappelons qu'il est adopté à la suite des recommandations de Lord Durham, qui prône l'assimilation des Canadiens français. Étienne Parent réagit très rapidement et dépose un projet de loi en 1841 : *An Act to provide for the translation into the French language of the Laws of this Province, and for other purposes connected therewith* [*Acte pour voir à ce que les lois de cette Province soient traduites dans la Langue française, et pour d'autres objets y[sic] relatifs*]. Ce projet de loi exige la traduction vers le français de toutes les lois du nouveau parlement canadien ainsi que de toutes les lois du gouvernement britannique concernant le Canada. Le projet de loi est d'ailleurs adopté le 18 septembre (*ibid.*).

La traduction connaît un deuxième souffle à partir des années 1850. D'ailleurs, en 1854, Antoine Gérin-Lajoie propose une réorganisation de la traduction au sein de l'Assemblée législative. La traduction est donc divisée en trois sections : 1) lois, 2) documents, 3) votes et délibérations (Delisle, 1987, pp. 10-11; Delisle, 2011, p. 364). L'équipe du bureau de la traduction de la Chambre d'assemblée est composée de sept personnes. L'équipe est petite, certes, mais il n'en demeure pas moins qu'Antoine Gérin-Lajoie a beaucoup travaillé à la reconnaissance de la traduction entre 1850 et 1860. Un autre traducteur de renom à l'époque est François-Xavier Garneau (Gouin, 1977, pp. 30-31).

À la suite de la Confédération canadienne en 1867, le français et l'anglais sont reconnus comme les langues officielles du parlement canadien, des cours fédérales et de la province de Québec. La traduction des textes parlementaires et de lois se poursuit (Delisle, 2011, p. 365).

La traduction et la justice criminelle anglaise

À la suite de la Conquête et de l'instauration du droit criminel anglais, la justice criminelle est régie par la langue anglaise, ce qui pourrait mener à la réalisation de traductions, puisque les membres de la magistrature, tels que les juges de paix, tout comme les justiciables, sont francophones. Dans ce contexte, la justice criminelle est l'endroit idéal pour examiner la place accordée à la traduction dans la société canadienne-française à la suite de la prise de possession du territoire par les forces britanniques.

Soulignons que les juges de paix, pour la plupart, n'ont alors pas de formation en droit. Ainsi, afin de remplir leurs fonctions, les magistrats bas-canadiens se réfèrent à des manuels destinés aux juges de paix tels que *The Justice of Peace and Parish Officer* de Richard Burn (Fyson, 2010, p. 212). Bien que très important, le manuel de Burn est disponible seulement en anglais, ce qui est un obstacle majeur pour bien des juges de paix dans le Bas-Canada. Dans ce contexte, Joseph-François Perrault entreprend le projet de traduire le manuel de Burn avec une diffusion sous un principe de souscription. Toutefois, malgré l'importance de rendre disponible en français des livres de droit anglais et une importante liste de souscripteurs, Perrault ne produit qu'une traduction partielle (*ibid.*, p. 214). Malgré cela, Fyson suppose que la traduction de Perrault fut très utile aux juges de paix. Il va jusqu'à postuler qu'elle a une influence sur la compétence des juges de paix qui en possèdent un exemplaire (*ibid.*). D'ailleurs, les nombreuses traductions de termes juridiques anglais proposées par Perrault dans son ouvrage *Questions et réponses*, paru en 1814, seront longtemps en usage :

Ses suggestions sont parfois judicieuses, parfois bien maladroites.
« Indictement », « assaut et batterie », « nuisance », « offense », « quartiers

généraux de la paix », « affidavit », « termes de la cour » ne constituent pas ses trouvailles les plus heureuses; mais voilà des expressions qui auront la vie dure : on les retrouvera non seulement dans la littérature juridique et dans la langue des avocats, mais dans les textes de loi, pendant tout le siècle dernier. (Morel, 1976, pp. 115-116)

L'accès aux textes de législatures est aisé dans le Bas-Canada : les ordonnances coloniales et les actes sont publiés en anglais et en français dans la *Gazette de Québec* (Fyson, 2010, p 215). Ainsi, avant l'*Acte d'union*, les textes législatifs sont disponibles en traduction française dans le Bas-Canada. Pour Morel, cependant, la justice criminelle est un univers fermé au Canadien français unilingue, et ce, jusqu'à la parution du traité de Jacques Crémazie en 1842. Et malgré tous les efforts de Crémazie et de Perrault, toute la jurisprudence, pierre d'assise du droit criminel anglais, n'est publiée qu'en anglais (Morel, 1976, p. 115).

Malgré l'affirmation de Morel, certains juristes canadiens-français ont œuvré pour acclimater le système judiciaire. En 1836, François-Réal Angers publie la brochure *Système de sténographie, applicable au français et à l'anglais* alors qu'il est étudiant en droit. Quelques années plus tard, il est corédacteur de la *Revue de législation et de jurisprudence*, ouvrage que les historiens André Beaulieu et Jean Hamelin décrivent comme « l'une [des] plus anciennes collections des décisions des tribunaux du Bas-Canada » (cités dans Boivin, 1985). De plus, à partir de 1851 jusqu'à sa mort en 1860, Angers est parmi les principaux collaborateurs des volumes de jurisprudence *Décisions des tribunaux du Bas-Canada* (Boivin, 1985).

Qu'en est-il de l'accessibilité à la magistrature pour les francophones? Fyson mentionne clairement qu'une des compétences recherchées avant de procéder à la nomination d'un juge de paix canadien-français est le bilinguisme. G.W. Allsopp aborde même l'importance de connaître

le français : « Quoique la langue anglaise soit une acquisition désirable, le français est la plus nécessaire dans les paroisses de campagne » (Allsopp cité dans Fyson, 2010, p. 167)²⁸. Sur ce point, les juges de paix francophones sont particulièrement actifs. Ainsi, à Montréal, les juges de paix francophones représentent entre 40 à 50 % de la profession. Toutefois, si l'on considère les juges de paix actifs, leur représentation monte à 50 ou 60 %, et ils sont responsables d'une proportion plus élevée encore des actes judiciaires (Fyson, 2010, p. 200).

Nous venons de démontrer qu'un nombre non négligeable de juges de paix sont francophones. Toutefois la langue de la justice criminelle demeure l'anglais. Comment cela affecte-t-il l'*habitant*? On perçoit souvent la justice criminelle comme inaccessible aux Canadiens français ordinaires, la plupart des juristes professionnels francophones œuvrant d'ailleurs dans les tribunaux civils. D'après Fyson toutefois, certains accommodements sont mis en place pour les francophones à la Cour du banc du roi. Ainsi, bien que la plupart des documents et des procédures soient rédigés en anglais, les témoins francophones peuvent effectuer leur déposition et subir leur contre-interrogatoire en français. Les actes d'accusation, toutefois, sont toujours rédigés en anglais. Fyson souligne qu'un grand nombre de juges de paix utilisent le français s'il s'agit de la langue des parties, particulièrement en milieu rural. Toutefois, la réalité est plus complexe : ce ne sont pas tous les juges de paix qui acceptent d'employer le français et plusieurs s'opposent à son utilisation dans le système de justice criminel, particulièrement dans les décennies très tendues de 1820 et 1830 (Fyson, 2010, pp. 396-401). En 1849, une loi réorganisant la cour du banc du roi imposera l'anglais comme seule langue de cette cour (Morel, 1976, p. 118). Dans ces conditions,

²⁸ George Waters Allsopp a été homme d'affaires, seigneur, juge de paix, politicien et fonctionnaire. Il est baptisé à Québec le 12 octobre 1769 et décède le 28 septembre 1837 à Cap-Santé, Bas-Canada. Il a été nommé juge de paix en 1794 (Roberts, 1988).

un Canadien français devant faire face au système de justice criminel après l'*Acte d'union* ne pourra qu'espérer que sa cause se déroule en français. Dans le pire des scénarios, il pourra probablement s'adresser à la cour en français, mais que comprendra-t-il vraiment des procédures si tout le reste a lieu en anglais? Par conséquent, l'absence de traduction et d'interprétation fait en sorte que la justice criminelle n'est pas accessible pour le Canadien français. La langue française et le francophone ont donc clairement un statut inférieur. Comme nous l'avons vu, la situation évoluera pour le mieux. Dès 1848, l'article 41 de l'*Acte d'Union* (qui reconnaissait l'anglais comme seule langue de la colonie) est révoqué et l'on assiste à un retour non officiel du français. Puis la *Loi constitutionnelle de 1867* vient garantir l'usage de cette langue dans les tribunaux fédéraux et québécois.

De la traduction administrative à la traduction littéraire

La traduction littéraire ne connaît aucun essor au XIX^e siècle, et ce, même si nous assistons à une augmentation de la traduction judiciaire, administrative et pragmatique. D'ailleurs, dans son article « Literary Translation in Canada: A Survey », Philip Stratford affirme qu'avant 1920, seulement 12 œuvres ont été traduites au Canada (10 vers l'anglais et 2 vers le français). À son avis, les francophones et les anglophones se sont donc largement ignorés, laissant souvent aux grands centres littéraires de Paris, Londres et New York le soin de traduire la littérature canadienne (Stratford, 1977, p. 37). Dans ce contexte, Stratford rappelle qu'historiquement, la traduction au Canada s'est effectuée au Parlement et dans le secteur privé. Il postule donc que la grande quantité de textes à traduire produits par un pays bilingue fait en sorte que la traduction pragmatique a dominé au Canada. Ainsi, les traducteurs sont souvent des fonctionnaires anonymes, quoique

compétents et bien rémunérés. Dans un tel contexte, la traduction littéraire était une activité marginale, perçue comme étant quelque peu futile et sans attrait économique (*ibid.*, p. 38).

D'ailleurs, il faut attendre les années 1960 avant que l'on puisse parler d'une initiative de traduction littéraire au Canada. Selon Stratford, seulement une soixantaine de livres ont été traduits avant cette période (1977, p. 37). Un changement d'attitude a lieu dans les années 1970. Premièrement, soulignons que la création du programme d'aide à la traduction par le Conseil des arts du Canada en 1972 a permis une meilleure diffusion de la littérature par l'entremise de la traduction. Notons également la mise sur pied du prix du Gouverneur général pour la traduction en 1974 et la constitution de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada en 1975 (Delisle, 2011, pp. 367-368).

Les traductions que nous étudions sont publiées avant 1920 ou après 1970. Les premières versions anglaises sont effectuées à un moment où la traduction littéraire est une activité marginale presque absente de la scène canadienne, ce qui explique d'ailleurs que la retraduction *Canadians of Old* (1890) et la traduction *The Master Motive* (1909) sont publiées par des maisons d'éditions américaines. La situation est différente pour les trois dernières traductions, produites alors que l'on assiste à un essor de la traduction littéraire au Canada. D'ailleurs, les deux dernières traductions – *The Influence of a Book* (1993) et *Canadians of Old* (1996) – ont reçu le soutien du programme d'aide à la traduction du Conseil des arts.

Terminologie diachronique : considérations théoriques relatives à notre démarche

Rappelons que nous examinons les traductions des termes canadiens-français afin de réfléchir sur le rapport entre le « soi » et l'« autre ». Ces termes étant la manifestation par excellence des spécificités culturelles présentes dans les textes originaux, l'étude de leurs traductions permettra de mettre en lumière des phénomènes d'annexion ou de décentrement. Comme nous l'avons annoncé dans l'introduction, nous procéderons à l'analyse, en nous servant de fiches terminologiques, afin d'examiner comment les termes propres à la réalité canadienne-française du XIX^e siècle ont été rendus dans les différentes traductions. Nous nous proposons donc une étude terminologique à partir des œuvres littéraires historiques de notre corpus²⁹. Évidemment, notre approche est diachronique, les traductions des œuvres de notre corpus ayant eu lieu à divers moments dans l'histoire. Les points de contact entre le français et l'anglais au XIX^e siècle sont rares. En tenant compte du contexte plus large de toutes les traductions, nous réalisons que les points de contact ont lieu non seulement entre deux langues, mais également entre deux époques.

Comme nous nous penchons sur un corpus littéraire, notre approche terminologique est inhabituelle. Cependant, elle est inspirée de la méthodologie de Marie-Claude L'Homme. Nous pensons qu'il est pertinent de nous appuyer sur la terminologie textuelle afin de théoriser la terminologie dans notre travail. La terminologie textuelle considère le texte comme le point de départ pour décrire les termes. Le terme est donc un objet « construit » par le terminologue, provenant de l'analyse de la place qu'occupe le terme dans un corpus, d'une validation des experts

²⁹ Nous utilisons l'expression « œuvre littéraire historique » afin de mettre l'accent sur le fait que les œuvres de notre corpus ont avant tout été marquantes dans l'histoire de la littérature canadienne-française. Nous nous distinguons ainsi de la démarche classique en terminologie qui consiste à utiliser des corpus composés d'ouvrages scientifiques et qui a comme objectif de répondre au besoin immédiat des usagers (Dubuc, 2002, pp. 1-3).

et des objectifs visés par une description terminographique donnée (L'Homme, 2004, p. 25). Selon L'Homme, cette terminologie est née de préoccupations applicatives, par exemple le traitement des corpus spécialisés et l'élaboration d'ontologies ou de tout autre outil pour représenter les connaissances. Bref, le terme est vu comme le résultat de l'analyse faite par le terminologue en tenant compte de sa place dans le corpus. Le discours est donc un élément important, où le corpus est l'élément de base du terminologue (L'Homme, 2005, pp. 1115-1116). La terminologie textuelle est descriptive, car elle analyse le fonctionnement d'unités lexicales en corpus (Bourigault et Slodzian, 1999, p. 32). L'approche textuelle se révèle pertinente pour nous, car notre démarche terminologique a un but précis : créer des fiches terminologiques afin d'examiner comment les termes propres à la réalité canadienne-française ont été rendus dans les traductions vers l'anglais.

Par conséquent, la notion d'équivalence telle qu'elle est définie par Robert Dubuc est centrale à notre étude. Ainsi, selon le terminologue « [d]eux termes sont dits équivalents s'ils affichent une identité complète de sens et d'usage à l'intérieur d'un même domaine d'application » (Dubuc, 2002, p. 73). Lors de la création de nos fiches, nous aurons pour but de déterminer si les termes anglais utilisés par les traducteurs ont un sens équivalent aux termes français relevés dans les romans. Autrement dit, est-ce que le terme anglais décrit le même objet, la même réalité, que le terme français? Clarifions par un exemple. Dans *Les Anciens Canadiens*, nous trouvons le terme *cabrouette* : « Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 42). Un *cabrouette* est une voiture à deux roues (Massignon, 1972, p. 374). Dans la traduction de Roberts, le terme est rendu par *wagon* (Aubert de Gaspé, 1890, p. 40), qui signifie « a wheeled carriage; a

vehicle on four wheels, and usually drawn by horses; especially, one used for carrying freight or merchandise » (*Webster*, 1895, p. 1622). Nous voyons ici que *cabrouette*, voiture à deux roues, est rendu par *wagon* qui décrit une voiture à quatre roues utilisée pour le transport des marchandises. Comme les deux termes ne décrivent pas le même objet, ils ne sont ni équivalents ni correspondants³⁰. Roberts utilise donc un générique de la langue anglaise afin de rendre un terme canadien-français ayant une signification très précise.

Selon L’Homme, le « terme » est non seulement une unité lexicale (association d’une forme linguistique et d’un sens lexical), mais il possède également un sens spécialisé, plus précisément un sens qui peut être mis en rapport avec un domaine de spécialité (L’Homme, 2005, p. 1124). Dans le contexte de notre étude, nous parlons de termes tels que *averdingle*, *berdas*, *cabrouette*, *chenue*, *guevalle*, *mitasse*. Certains de ces termes sont issus de la langue populaire comme *berdas* et *guevalle*, alors que d’autres (*cabrouette*, *canot* et *cassot*) pourraient être décrits comme des canadianismes (Dulong, 1999, pp. 111; 119; 124). Contrairement aux études traditionnelles en terminologie, notre corpus est de nature littéraire et diachronique. Dans ce contexte, le niveau de langue est important pour notre étude, certains termes provenant de la langue populaire comme nous venons de le mentionner.

La création de fiches multilingues est, à notre avis, le moyen idéal et le plus rapide pour comparer un terme français dans l’œuvre originale canadienne au terme anglais dans la traduction (ou les traductions, en ce qui concerne *Les Anciens Canadiens*). La fiche terminologique est

³⁰ Dubuc explique également que « très souvent, le terme de la langue A ne recouvre que partiellement le champ de signification du terme de la langue B ou vice versa; ou encore l’un des termes peut se situer à un niveau de langue différent de son homologue de l’autre langue » (*ibid.*, p. 74).

traditionnellement composée de rubriques (ou champs) comme le contexte, la source, le synonyme et l'équivalent anglais, mais peut également contenir des rubriques moins communes (Mortchev-Bouveret, 2007, pp. 293; 295). Pour la création de nos fiches, nous avons utilisé le modèle synthétique mis de l'avant par Robert Dubuc (voir la section suivante), afin de produire des fiches claires et précises.

Dans le cadre de notre étude, les contextes francophones proviendront des œuvres originales et les contextes anglophones seront issus des œuvres traduites vers l'anglais. Mentionnons ici que, selon nos recherches préliminaires, nous retrouvons très peu de contextes définitoires dans notre corpus (Josselin-Leray et Roberts, 2007, pp. 152-153). Dans cette même lignée, pour L'Homme, le sens se construit en contexte et dans le corpus (L'Homme, 2005, p. 1128). Cependant, dans le cadre de notre étude, les contextes textuels ou linguistiques ne suffisent pas. Nous devons nous tourner vers des sources externes pour l'élaboration des définitions. Cette absence de contextes définitoires s'explique par le fait que notre corpus est composé d'œuvres littéraires et non d'ouvrages spécialisés. De plus, comme la littérature n'est pas un champ autonome au Canada français au XIX^e siècle, le corpus d'œuvres littéraires que nous pourrions potentiellement consulter est fort restreint. D'ailleurs, les termes identifiés plus haut appartiennent à de nombreux domaines, notamment le vêtement et le transport équestre. Bref, nous ne faisons pas la terminologie d'une langue spécialisée, mais l'examen d'un type bien précis de la langue courante, à savoir le terme canadien-français, à une époque donnée et dans un contexte géographique précis : le Canada français au XIX^e siècle.

Notre démarche terminologique est non-traditionnelle : nous proposons de faire une étude comparative de termes et de leurs traductions dans un corpus littéraire. Il est donc nécessaire de nous détacher de la terminologie traditionnelle, telle qu'elle est véhiculée par Dubuc, entre autres, qui proscrit l'utilisation des ouvrages traduits et recommande l'usage de corpus comparables. Pour Altenberg et Granger, le corpus comparable « consists of original texts in each language, matched as far as possible in terms of text type, subject matter and communicative function » (cité dans Josselin-Leray et Roberts, 2007, p. 147). Le recours aux traductions (ou aux textes écrits par des locuteurs non natifs) est déconseillé, car ces textes peuvent contenir des expressions qui ne sont pas idiomatics (*ibid.*, p. 148). Cependant, puisque le but de l'étude sera justement d'examiner comment les termes canadiens-français ont été rendus dans les traductions, ces dernières sont essentielles. En plus d'être littéraire et non spécialisé, notre corpus est composé d'œuvres historiques. En ce sens, il est impossible de trouver des œuvres anglophones comparables aux *Anciens Canadiens*, par exemple. Pour qu'un texte soit véritablement comparable aux *Anciens Canadiens*, il faudrait trouver un roman (type de texte) canadien-anglais qui traite des habitudes de vie des colons français dans les années qui ont suivi la Conquête (sujet) dans le but de préserver la mémoire de ce peuple (fonction). En dépit de cette situation, notre approche reste de nature terminologique, car nous n'aborderons qu'un seul sens possible du mot, à savoir celui qui se dégage du contexte (Quirion et Lanthier, 2007, p. 228). D'ailleurs, il va sans dire que les définitions que nous proposerons seront inspirées de sources unilingues qui contribueront à attester du sens et de l'usage d'un terme dans son contexte sociohistorique particulier.

L'étude terminologique que nous nous proposons de réaliser relève de la terminologie descriptive : en s'appuyant sur des données extraites de corpus, l'analyse permet de décrire des

phénomènes, de les observer et de faire des généralisations (Cabré, 2007, pp. 89-90; Gambier, 1993, p. 236). La terminologie descriptive ne vise donc pas à normaliser l'usage, mais bien à l'analyser. De plus, nous croyons qu'il serait inapproprié de chercher à normaliser un emploi qui n'a plus cours aujourd'hui. De fait, dans notre étude, nous identifierons les termes canadiens-français tirés de notre corpus. Ensuite, nous analyserons comment ces termes ont été rendus dans les traductions. Rappelons ici que l'équivalence ou l'emprunt démontre souvent un désir de décentrement, alors que la correspondance ou l'utilisation d'un terme anglais dont la signification ne se recoupe pas avec le terme canadien-français tend plutôt vers l'annexion.

Au premier chapitre de notre thèse, nous avons démontré que les Canadiens français et les Canadiens anglais évoluent en parallèle, à savoir que les tensions entre les deux groupes sont profondes et qu'ils ont peu de points de contact au XIX^e siècle. C'est ce qui nous amène à nous interroger sur l'existence de termes anglais équivalents aux termes canadiens-français que nous relèverons dans notre étude puisque l'existence de deux termes désignant la même réalité dans deux langues différentes à la même époque est la définition d'un point de contact.

La fiche terminologique

Nous avons bâti nos fiches terminologiques en utilisant simplement la fonction de dessin de tableaux disponible dans le logiciel de traitement de texte MS Word. Le logiciel répondait amplement à nos besoins dans le cadre de notre thèse. Pour ce qui est du choix des champs, nous sommes inspirées des recommandations de Robert Dubuc. Nous trouvons donc les champs *vedette*, *source*, *date de la source*, *référence*, *marques grammaticales*, *marques d'usage* et de

logique, contexte, définition, domaine et signature. Le champ *vedette* présente l'unité terminologie sous sa forme lemmatisée à savoir au singulier (ou à l'infinitif s'il s'agit d'un verbe) et sans majuscule, sauf si l'unité s'écrit toujours au pluriel ou prend toujours la majuscule. Le champ *source* donne la référence de l'unité terminologique et du contexte. Cette information est présentée sous la forme d'un code à cinq lettres. L'*année* est constituée de quatre chiffres et renvoie à l'année de publication de la référence bibliographique et la *référence* donne le numéro de page où nous trouvons l'unité terminologique en contexte. Ensuite, les *marques grammaticales*, utilisées seulement si elles ont une incidence terminologique, permettent d'illustrer la nature grammaticale du terme (nom, adjectif et adverbe, entres autres) lorsqu'il pourrait y avoir confusion. Les *marques d'usage et de logique* servent à indiquer l'usage géographique (par exemple, FQ : français québécois). Puis, le *contexte* est composé d'une citation provenant de la source, où nous trouvons l'unité terminologique, alors que le champ *définition* propose une définition de la vedette. Comme nous avons réalisé des fiches ponctuelles, le champ *domaine* inclut le domaine général d'application de l'unité terminologique. La fiche ponctuelle est le résultat d'une recherche ponctuelle, qui, elle, sert à traiter des problèmes isolés (Dubuc, 2002, p. 41). Un fichier ponctuel s'oppose à un fichier thématique qui compte un grand nombre de fiches et qui a comme objectif d'inventorier le vocabulaire d'un domaine ou d'un sous-domaine (*ibid.*, p. 49). Nos fiches servent donc à traiter un problème particulier : la traduction des termes canadiens-français dans notre corpus. Chaque terme canadien-français entraîne une recherche terminologique ponctuelle et conduit à la création d'une fiche. Enfin, la *signature* est composée du code du rédacteur et de la date de la rédaction de la fiche (Dubuc, 2002, pp. 82-83; 92). Aux champs suggérés par Dubuc, nous avons décidé d'ajouter celui de *commentaire*, ce qui nous permettra de faire des remarques sur l'utilisation du terme dans son contexte, notamment la mise en italique. Le terme *cassot*

(Aubert de Gaspé, 1863, p. 116), par exemple, est laissé en français et italisé dans la traduction de Pennée parue l'année suivante (Aubert de Gaspé, 1864, p. 93). Il va sans dire que l'emprunt est un point de contact important. De plus, nous sommes en présence d'un contact de nature diachronique lorsque la dernière traduction des *Anciens Canadiens* emprunte le terme *orogane* (Aubert de Gaspé, 1996, p. 41).

Quatre œuvres : deux modèles de fiches

Nous avons créé deux modèles de fiches puisque les quatre romans dont proviennent les termes à l'étude n'ont pas le même nombre de traductions. Rappelons que *L'Influence d'un livre*, *Angéline de Montbrun* et *À l'œuvre et à l'épreuve* n'ont été traduits vers l'anglais qu'une seule fois, alors qu'il existe trois versions anglaises des *Anciens Canadiens*. Dans un tel contexte, le modèle utilisé pour les termes provenant des trois romans cités ci-dessus est calqué sur la fiche bilingue (voir annexe 1). Par contre, pour ce qui est des termes provenant des *Anciens Canadiens*, nous nous sommes basée sur la fiche multilingue (voir annexe 2).

CHAPITRE 4 : *L'INFLUENCE D'UN LIVRE*

L'œuvre originale

L'auteur : Philippe Aubert de Gaspé fils

Il n'existe qu'une seule biographie d'Aubert de Gaspé fils, signée par Michel A. Noreau et publiée en 2010. La distribution de cet ouvrage autoédité est assurée par le Musée de la mémoire vivante³¹.

De Gaspé fils naît à Québec le 8 avril 1814³². La famille Aubert de Gaspé résidera à Québec jusqu'en 1823, moment où le père, criblé de dettes, décide de se retirer au domaine seigneurial de Port-Joly (Noreau, 2010, p. 32). Avant d'entrer au collège classique en 1827, l'éducation du jeune De Gaspé est assurée par son père (*ibid.*, pp. 32-33). D'ailleurs, l'éducation reçue de son père permet au jeune De Gaspé d'intégrer directement une classe de deuxième année au Séminaire Nicolet : il est un élève brillant. Malgré le fait qu'il réussisse bien, De Gaspé ne poursuivra pas ses études au collège au-delà de 1827. Ce n'est pas un non-paiement qui en est la cause, car un remboursement est accordé au père (*ibid.*, pp. 38-41). L'auteur de la biographie suppose qu'à cette époque, le jeune De Gaspé est informé des déboires financiers et judiciaires de son père et que c'est ce qui motive son départ (*ibid.*, p. 44).

³¹ Le Musée de la mémoire vivante, situé à Saint-Jean-Port-Joli, a été mis sur pied par la Corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé sur les terres du domaine seigneurial des Aubert de Gaspé.

³² Dans sa biographie de De Gaspé fils, Michel A. Noreau explique que Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé, fils de Philippe Aubert de Gaspé utilise simplement le patronyme « De Gaspé » (2010, p. XI-XIII).

Les activités de De Gaspé entre 1830 et 1832 ne sont pas connues. À l'automne 1832, il sollicite un emploi auprès d'Étienne Parent qui est le rédacteur du journal *Le Canadien*. Parent suggère au journal *La Minerve* que De Gaspé devienne reporter des débats de la Chambre d'assemblée. Ainsi, en 1835, De Gaspé est sténographe à la Chambre d'assemblée pour les journaux *Le Canadien* et *Quebec Mercury* (*ibid.*, pp. 45-46).

Le 6 novembre 1835, Edmund Bailly O'Callaghan signe un article dans le *Vindicator* de Montréal dans lequel il attaque les compétences de reporter du jeune De Gaspé. Cet article entraîne la colère du journaliste qui va jusqu'à menacer physiquement O'Callaghan. Le Sergent d'Armes de la Chambre doit intervenir et prendre De Gaspé sous sa garde. Le lendemain, à la suite d'un vote, De Gaspé est envoyé en prison pour un mois pour violation de privilège (*ibid.*, pp. 53-57).

Une autre affaire vient secouer la carrière de De Gaspé. Le 12 février 1836, il jette sur le poêle de la Chambre de l'assa-fœtida, ce qui répand une odeur nauséabonde dans tout l'édifice, afin de se venger d'un député qui l'a accusé d'avoir malhonnêtement rapporté les débats³³. À la suite de cet événement, Louis Joseph Papineau lance un mandat d'arrestation contre De Gaspé. Afin d'éviter une arrestation, le jeune homme quitte Québec pour aller se réfugier au manoir seigneurial à Saint-Jean-Port-Joli (*ibid.*, pp. 61-63). C'est au cours de l'année passée au manoir que Philippe Aubert de Gaspé fils écrit le premier roman québécois.

³³ L'assa-fœtida est « une résine malodorante provenant de la fêrûle » (Antidote 9). La fêrûle étant une « plante odorante des régions méditerranéennes appartenant à la famille des ombellifères, munie de très grosses racines et dont une espèce fournit l'assa-fœtida » (Antidote 9).

Au printemps 1837, De Gaspé reprend le chemin de Québec. Il a en sa possession le manuscrit de son roman qu'il cherche à faire publier. Il aura donc recours au modèle de souscription. Il sollicite d'ailleurs l'aide d'un ancien ami du séminaire afin qu'il recueille des souscripteurs à Montréal (*ibid.*, pp. 73-74). Vers mars 1837, De Gaspé trouve un imprimeur : William Cowan et Fils. C'est dans un climat politique agité que paraît le premier roman québécois. D'ailleurs lorsque le journal le *Télégraphe* annonce la parution de *L'Influence d'un livre* pour le mois de mai, il est clairement indiqué que le texte n'est pas de nature politique et que l'auteur : « [a évité] aussi soigneusement que possible toute tendance à une couleur politique quelconque ou qui pourrait amener de longues controverses toujours fatigantes pour le public et le plus souvent peu méritoires pour l'auteur » (cité dans Noreau, 2010, p. 76)³⁴. Cette mise à distance entre le roman, son auteur et le contexte politique est probablement nécessaire, surtout que le nom de De Gaspé est toujours associé aux incidents avec O'Callaghan et l'assa-foetida. Mentionnons finalement que le roman sera publié à la mi-septembre seulement (*ibid.*, p. 80).

Pendant les années 1838 et 1839, De Gaspé a probablement contribué au journal *Le Fantastique* dont Napoléon Aubin, son ami, était le rédacteur en chef. De plus, le 28 mai 1838, Aubert de Gaspé père est incarcéré à la prison de Québec pour dettes envers la Couronne. Il sera libéré le 2 octobre 1841 (*ibid.*, p. 113). L'année 1840 est difficile pour De Gaspé; entre le 2 mai et le 29 septembre 1840, il est accusé trois fois d'avoir troublé la paix et condamné à chaque fois aux travaux forcés (*ibid.*, p. 137). À l'automne 1840, De Gaspé quitte Québec pour Halifax. Grâce à l'intervention d'un ami de son père, il obtient un poste d'instituteur dans un orphelinat de la ville. Ensuite, il devient reporter à la Chambre d'assemblée de la Nouvelle-Écosse. Finalement, Philippe

³⁴ Le *Télégraphe* est fondé le 22 mars 1837 par De Gaspé et Napoléon Aubin. Le journal sera de très courte durée, son dernier numéro étant imprimé le 3 juin 1837 (Noreau, 2010, pp. 76; 80).

Aubert de Gaspé fils décède le 7 mars 1841, à l'âge de 26 ans (*ibid.*, p. 141). Pour expliquer le décès de De Gaspé, Noreau analyse, entre autres, la lettre que Thomas Pyke a envoyée à Aubert de Gaspé père, et ce, car il n'existe ni rapport ni autopsie. Avant sa mort, De Gaspé était dans un état physique et mental malheureux; on suppose ainsi que sa mort a été subite et précédée d'une période d'inconscience de 24 heures. De plus, la thèse de l'abus d'alcool est soutenue par l'abbé Casgrain (cousin germain de la mère de De Gaspé). Pour Noreau, il est également possible que le jeune ait abusé de l'opium et que son corps ait été donné pour dissection, car la lettre de Pyke ne fait aucune mention du lieu de l'enterrement. Noreau examine également la possibilité qu'il ait souffert d'hystérie, bien qu'il soit peu probable que ces deux conditions, l'hystérie et l'abus d'alcool, causent une mort subite. Ainsi, Noreau avance que la cause la plus probable de la mort de De Gaspé serait une infection comme la fièvre typhoïde (*ibid.*, pp. 153-161). Noreau conclut en expliquant que le lieu le plus probable d'inhumation est le cimetière du Poor House de Halifax. Aujourd'hui, la bibliothèque publique d'Halifax est érigée sur ce terrain. Grâce aux efforts de la corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé, une plaque commémorative est inaugurée à Halifax le 26 octobre 2003 (*ibid.*, pp. 176-179).

Type de roman

En 1837, le roman de Philippe Aubert de Gaspé fils est publié sous l'appellation de « roman historique » : c'est ce que nous pouvons lire sur la couverture de l'édition originale : *L'Influence d'un livre. Roman historique*³⁵. Malgré cette appellation, nous retrouvons plusieurs éléments

³⁵ Sur la page couverte de l'édition originale de *L'Influence d'un livre*, il est inscrit « PAR PH. A. DE GASPÉ, JUNR. ». Il s'agit sans aucun doute d'un anglicisme. Dans ce travail nous utiliserons donc le terme équivalent français « fils ».

fantastiques dans le récit, par exemple l'inclusion de deux légendes et la place prépondérante donnée à l'alchimie pratiquée par le personnage principal. Dans la préface de l'édition de 1968, Léopold LeBlanc remarque également ce caractère composite : « La structure du roman qui semblait être une mosaïque d'éléments épars s'avérerait plutôt comme la compénétration du fantastique au cœur du réel [...] » (Gaspé, 1968, p. III). Bref, *L'Influence d'un livre* n'est ni un récit réaliste ou historique, ni un récit fantastique, mais plutôt un amalgame de divers éléments qui forment néanmoins un tout cohérent.

Trame narrative

Le roman de De Gaspé relate l'histoire de deux personnages : Charles Amand et St. Céran³⁶. Le premier, suite à son étude de l'alchimie, tente de devenir riche, alors que le second fait des études de médecine afin de se sortir de la pauvreté et d'épouser la fille d'Amand. Les péripéties des deux protagonistes, qui se déroulent surtout en parallèle, sont entrecoupées d'intrigues et de légendes. L'auteur introduit les deux légendes, à savoir celle de Rose Latulipe et celle de l'Homme du Labrador, en créant une rencontre entre un des personnages principaux et un autre personnage. Ce personnage secondaire a alors la tâche de raconter la légende. De Gaspé fait ainsi passer ces histoires de l'oral à l'écrit.

Une des intrigues parallèles qui est insérée dans le récit est l'histoire du meurtre de Guillemette par Joseph Lepage. Bien que ce passage semble de prime abord être une digression, il permet de faire avancer l'histoire puisque la main de gloire d'Amand proviendra du cadavre. Le

³⁶ Pour « St. Céran », nous reprenons la graphie utilisée dans l'édition originale. Aujourd'hui, la graphie en usage serait plutôt « St-Céran ».

chapitre 11, « La tempête », semble également constituer une digression, alors qu'un capitaine de navire et son équipage doivent combattre une tempête. Néanmoins à la fin du chapitre, le personnage d'Amand est réintroduit alors qu'il est sauvé des eaux et accueilli sur le bateau. En somme, les passages qui semblent être des parenthèses dans l'histoire permettent en fait de faire avancer celle-ci. Toutefois, les légendes n'ont aucun impact sur la progression des personnages. Par conséquent, De Gaspé les a probablement introduites dans le but de donner un plus grand statut à la littérature orale qui était très présente à l'époque. LeBlanc fait une analogie entre la structure du roman et un enfant qui retire une boîte d'une plus grande (Gaspé, 1968, p. 111). Il y aurait en fait trois boîtes : la plus grande contient les péripéties d'Amand, la deuxième, le meurtre de Guillemette et la troisième, les légendes. À notre avis, bien que ces parenthèses digressives aient leur raison d'être au niveau de l'intrigue, elles sont un peu forcées d'un point de vue esthétique, parce qu'elles ne sont pas habilement introduites dans le récit.

La narration

À la lecture du roman de De Gaspé, nous remarquons qu'il s'agit d'une narration à la première personne du pluriel. Puisque l'action est racontée à la première personne, le point de vue est limité : le lecteur n'a nécessairement accès qu'à ce que le narrateur connaît de l'histoire. Habituellement, dans ce type de narration, le narrateur participe à l'histoire, il se retrouve parmi les personnages du récit. Toutefois, le texte n'est pas narré au « je », mais au « nous » : « dont nous ignorons le nom », « Cet homme que nous appellerons Charles Armand » (Gaspé, 1837, p. 5). De plus, aucun indice dans le récit ne permet d'identifier les personnages qui forment le « nous » de la narration, et ces derniers ne semblent pas participer à l'histoire. Il semble peu probable que ce « nous » soit

réellement témoin des aventures de tous les personnages. En cela, malgré le nous, le texte de De Gaspé a toutes les apparences d'une narration omnisciente.

À la suite de nos recherches, nous avons également remarqué que l'utilisation du « nous » était une pratique courante dans les romans publiés au XIX^e siècle dans le Canada français³⁷. Citons comme exemple le roman *Charles Guérin* : « L'époque où comme cette histoire, le jeune homme dont *nous* allons raconter la vie [...] » (Chauveau, 1853, p. 1, nous soulignons), « Celui qui se voue aux professions spéciales que *nous* venons de nommer » (*ibid.*, p. 2, nous soulignons). Nous retrouvons également ce type de narration dans *La Fille du brigand* : « [...] où étaient réunis en ce moment *nos* trois gentilshommes, que *nous* nommerons Stéphane, Émile et Henri [...] » (L'écuyer, 1914, p. 20, nous soulignons). En examinant des extraits, nous remarquons que nous sommes en présence d'un « nous d'auteur ». Autrement dit, le narrateur (ou l'auteur) intervient directement dans l'histoire en employant le « nous ».

D'autres types de narration sont également présents dans le roman. L'introduction à la légende de l'étranger est à la première personne du singulier alors qu'un seul personnage prend la parole afin de relater les circonstances dans lesquelles cette légende lui fut racontée : « Je revenais à Montréal » (De Gaspé, 1837, p. 36). Néanmoins, la légende elle-même est narrée à la troisième personne : « Il y avait autrefois un nommé Latulipe » (*ibid.*, p. 40). Il ne s'agit pas d'une narration omnisciente, car le lecteur n'a pas accès aux pensées des personnages de la légende. Pour ce qui est de la seconde légende du récit, « l'Homme au Labrador », l'introduction est à la troisième personne alors que la légende est à la première personne du singulier. C'est l'homme qui a vécu

³⁷ En plus des romans de notre corpus, nous avons examiné les œuvres *La terre paternelle*, *Les fiancées de 1812*, *Charles Guérin* et *La Fille du brigand*.

les événements à la source du récit fantastique qui raconte ce qui lui est arrivé. Finalement, l'histoire du meurtre de Guillemette par Lepage est narrée par St. Cérant à la troisième personne, et ce, bien que ce passage soit central au récit et inclut un des personnages principaux.

Réception critique

Maurice Lemire, dans l'introduction à la traduction anglaise de *L'Influence d'un livre*, affirme que l'œuvre a bénéficié d'une bonne réception, et ce, même avant sa publication, puisque la maison William Cowan et Fils accepta de l'imprimer. William Cowan est un libraire-imprimeur d'envergure qui tient boutique sur la rue de la Fabrique à Québec. De plus, avant 1840, les libraires anglophones impriment des ouvrages tant en français qu'en anglais (Galarneau, 1986, p. 4). Toutefois, l'accueil de la critique est plus négatif (De Gaspé, 1993, p. 19), exception faite d'Edmond Lareau. En 1874, ce dernier écrit : « Le style est clair, sans prétention. L'auteur a eu le talent de mêler à son récit plusieurs petits épisodes de la vie canadienne. Cette nouvelle est trop courte, c'est son seul défaut » (Lareau, 1874, p. 303). Lareau utilise le terme « nouvelle » plutôt que celui de « roman » pour définir le récit de De Gaspé³⁸. Selon nous, avec ses 122 pages, le récit De Gaspé est un peu long pour être qualifié de nouvelle. Néanmoins, comme Lareau écrit qu'il est regrettable que l'auteur n'ait pas développé davantage son récit, le terme « nouvelle » lui permet d'illustrer son propos.

³⁸ La nouvelle a plusieurs points en commun avec le roman : il s'agit d'un texte en prose, sa fonction est narrative et son contenu fictif. De plus, les mêmes catégories sont utilisées pour classer le roman et la nouvelle, à savoir, entre autres : policier, sentimental, fantastique. L'élément clef distinguant le roman de la nouvelle est la longueur du récit.

Le roman de De Gaspé fils n'était pas condamné à rester dans l'ombre, car, en 1864, l'abbé Casgrain en prépare une version censurée pour le *Foyer canadien*. Il demande au père la permission de corriger le texte, et ce dernier lui donne carte blanche. Casgrain supprime donc les allusions aux auteurs à l'*Index* et les citations de leurs œuvres. Il élimine également les passages qu'il juge scandaleux et retouche ceux qui pourraient porter atteinte aux bonnes mœurs (ceux traitant de la danse, du théâtre, et de tous les autres vices, ainsi que les jurons). La version de Casgrain est imprimée en volume une fois à Québec en 1878 et trois fois à Montréal en 1885. Elle sera distribuée aux écoliers comme livre de récompense (Senécal, 2006, pp. 348-350). Casgrain change également le titre du roman pour *Le chercheur de trésor* et l'ouvrage de De Gaspé devient connu surtout sous ce nom.

De Gaspé fils a souvent été perçu comme inférieur à son père, et l'on a souligné la maladresse de la narration. En 1972, un article, paru dans la revue *Voix et images du pays*, propose un regard nouveau sur l'œuvre. Les auteurs disent que l'on a reproché à *L'Influence d'un livre* le manque de liens entre les histoires des personnages principaux et le fait que Gaspé ne donne pas vie à ses personnages. Ils en viennent donc à la conclusion que le premier roman canadien-français est un antiroman, car l'acte de dire est mis à l'avant-plan (Desforges et Piché, 1972, p. 54). Néanmoins, nous croyons qu'il faut voir le roman De Gaspé pour ce qu'il est : une première tentative. Il s'agit d'un court récit où les personnages ne sont pas développés et où le manque d'expérience et d'habileté de l'auteur fait en sorte qu'il introduit des parenthèses narratives dans son texte plutôt que de joindre ces éléments à l'intrigue principale.

Il est également possible de comprendre le roman de De Gaspé comme une représentation de la société au début du XIX^e siècle. Selon nous, cette interprétation est fort plausible puisque Gaspé écrit son roman durant l'hiver 1836, alors qu'il se cache au manoir familial après l'incident de l'assa-fœtida. Il est possible de conclure que De Gaspé profite de son roman pour poser un regard critique sur sa propre société. Selon Richard Lefebvre, deux types de personnages cohabitent dans le récit : ceux qui proviennent de la culture orale et populaire et ceux qui proviennent de la classe intellectuelle. Les personnages appartenant à la culture orale sont les paysans et les conteurs de légendes. Malgré des compétences en lecture, Charles Armand est également plus familier avec la culture orale, tandis que la classe des intellectuels est représentée par les étudiants en médecine (Lefebvre, 2009, pp. 102-103; 105). La grande place laissée à la tradition orale (aux paysans, aux légendes) permet de voir le roman comme un précurseur du roman nationaliste.

En somme, au moment de sa publication, le premier roman issu de la nation canadienne-française passe plutôt inaperçu. Néanmoins, il n'est pas totalement oublié : les légendes contenues dans le livre sont rééditées dans le *Répertoire national* et l'Abbé Casgrain en publie une version censurée en 1864.

La traduction-introduction :

« The Influence of a Book: An English Translation of Philippe-Ignace-François

Aubert de Gaspé's *L'Influence d'un livre* »

Malgré les rééditions dont fait l'objet le texte de De Gaspé fils, le premier roman produit au Québec ne fera l'objet d'une traduction qu'un siècle et demi plus tard. La première traduction de roman de De Gaspé n'est jamais publiée. En fait, elle est réalisée dans le cadre du mémoire de maîtrise en littérature canadienne comparée de Patrick E. Lahey. Le mémoire, intitulé « The influence of a book, an English Translation of Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé's *L'Influence d'un livre* », est déposé à l'Université de Sherbrooke en août 1990 (Lahey, 1990).

Rappelons que la notion de « traduction-introduction » est proposée par Meschonnic dans l'article *Propositions pour une poétique de la traduction*. Il écrit : « Selon l'historicité du traduire, une traduction est traduction-introduction, avant que soit produit, s'il peut l'être, le moment d'une traduction-texte » (Meschonnic, 1972, p. 53). La traduction-introduction est le produit d'une idéologie et dans ce sens vieillit mal, alors que la traduction-texte fonctionne comme écriture dans la culture cible, donc elle ne vieillit pas; elle se transforme (*ibid.*, p. 321). D'ailleurs, la première traduction est souvent associée à une traduction-introduction, alors que les retraductions ont plus de chance de devenir des traductions-textes. À notre avis, une traduction est introduction tant qu'elle ne fonctionne pas comme un texte dans la culture d'accueil. Ainsi, il est approprié de qualifier les versions non publiées de traductions-introductions.

Afin de dresser un portrait de Lahey, nous avons contacté le Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke où il a effectué sa traduction. Patrick E. Lahey, détient un premier baccalauréat en anglais et philosophie, un deuxième en journalisme, ainsi qu'une maîtrise en communication. Au moment d'entamer sa maîtrise en littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke, il possède de solides compétences en journalisme (Marc-André Fortin, communication personnelle, 11 avril 2016, voir annexe 3). Il enseignera plus tard la communication à l'Université Acadia. Sa traduction de *L'Influence d'un livre* est accompagnée d'une introduction de 15 pages qui propose une notice biographique de De Gaspé fils dans laquelle il décrit le contexte de production du roman. Ensuite, dans la section portant sur le roman original, il décrit la réception critique et résume l'intrigue et les thématiques (Lahey, 1990, pp. 5-19).

Lahey conclut son introduction avec « A Note on the Translation ». Dans cette section qui tient sur une page, Lahey nous informe qu'il a effectué sa traduction à partir de l'édition de 1837. Il explique les moyens qu'il a utilisés afin d'indiquer dans la traduction les changements qui ont été effectués par Casgrain. Il mentionne qu'il souligne seulement les changements qui influent sur le sens, laissant de côté les corrections linguistiques (orthographe, ponctuation, entre autres). Les notes de fin d'ouvrage sont utilisées afin de fournir des informations de nature biographique, historique et géographique. Il mentionne également ne pas avoir traduit les noms des lieux et avoir gardé dans leur langue d'origine les citations d'auteurs français (bien qu'il fournisse pour celles-ci une traduction en note). Ainsi, Lahey n'effectue pas une traduction commentée, c'est-à-dire qu'il ne réfléchit pas sur le processus de traduction littéraire qu'il a entrepris. La traduction est toutefois accompagnée d'un important appareil de notes s'étalant sur 21 pages.

Au mieux de notre connaissance, la traduction de Patrick Lahey est passée inaperçue. À titre d'exemple, Claire Holden Rothman, qui signe la traduction publiée de *L'Influence d'un livre*, ignorait l'existence de cette traduction (Claire Holden Rothman, communication personnelle, 31 mars 2016). De plus, la fiche de retour de la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke placée à l'intérieur du mémoire indique cinq dates de retour : 5 octobre 1992; 23 octobre 1992; 19 novembre 2010; 12 décembre 2013; 16 avril 2016 (les deux derniers étant nos emprunts). Mentionnons également que le mémoire n'est pas disponible en format électronique. Il est toutefois conservé en format microfiche à la Bibliothèque nationale du Canada. Il existe donc trois exemplaires : deux microfiches à la Bibliothèque nationale du Canada et un exemplaire papier à la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke.

Bien que la réalisation de la traduction de *L'Influence d'un livre* par Patrick Lahey soit un fait intéressant, nous n'étudierons pas cette traduction. La raison est fort simple : comme la traduction n'a pas été publiée, il n'y a pas de réception à étudier. Elle n'a donc eu aucun impact sur le rapport entre « soi » et « autre » dans les relations entre les anglophones nord-américains et les Canadiens-français.

La traduction-texte : *The Influence of a Book*

La traductrice : Claire Rothman

Cette traduction est signée Claire Holden Rothman. Romancière et traductrice, elle a enseigné l'anglais au Collège Marianopolis et la création littéraire à l'Université McGill (Ten Questions

with Claire Holden Rothman, 2009). Rothman n'accompagne sa traduction d'aucune réflexion sur son travail. Mentionnons, toutefois, que l'absence de préface de la traductrice n'a rien de surprenant. Selon les souvenirs de Claire Rothman, c'est l'éditeur Robert Davies qui l'a approchée pour lui proposer de traduire le roman. Elle était très enthousiasmée par le projet et heureuse d'être sollicitée pour traduire une œuvre littéraire de qualité (Claire Holden Rothman, communication personnelle, 31 mars 2016).

En 2011, dans un article paru dans *Cyberpresse*, Valérie Lessard recueille les réflexions de Claire Rothman sur la traduction. Nous ne prétendons pas ici que la vision que Claire Rothman entretient sur la traduction en 2011 soit en tout point identique à celle qu'elle avait en 1993. Toutefois, nous remarquons que certains de ces commentaires rejoignent la note de l'éditeur que nous examinerons à la section suivante : « nous espérons avoir été fidèles à la représentation de l'époque et à l'intention de l'auteur » (De Gaspé, 1993, n.p.). Rothman, elle, soutient que le traducteur doit être en synchronie avec l'auteur du texte original :

Il faut capter la voix de l'autre, sentir son souffle pour en saisir les nuances, explique Claire Holden Rothman. On dépend de lui, ou d'elle, et il faut l'écouter soigneusement pour ensuite pouvoir recréer sa voix. À mes yeux, c'est un peu une question d'alchimie, tout ça. Ça prend parfois du temps avant que notre cœur batte au même rythme que celui de l'auteur dont on traduit le texte. (Lessard, 2011, n.p.)

Ainsi, si nous nous référons au propos de Claire Rothman, il est important pour elle de respecter le rythme de la version originale au moment d'effectuer sa traduction. Les résultats de notre analyse littéraire du premier chapitre, que nous présenterons plus loin, nous permettent en revanche de démontrer qu'elle a privilégié la simplification et l'ennoblissement, déformations qui font en sorte que le texte traduit est plus fluide et plus facile d'approche que celui de De Gaspé.

En 1994, elle a reçu le prix John-Glassco (décerné chaque automne par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada) pour sa traduction de *L'Influence d'un livre*. Le prix est accordé pour une première traduction littéraire vers le français ou vers l'anglais. La traduction doit avoir paru sous forme de livre au cours de l'année précédente (Prix John-Glassco, Site web de l'ATTLC). L'attribution du prix a eu très peu d'échos dans la presse cette année-là. Seuls deux journaux avaient publié le communiqué envoyé par l'ATTLC : *La Presse* et *The Gazette* (où la lauréate était chroniqueuse). De plus, le nombre de candidatures reçues pour le prix était particulièrement faible : trois candidatures. Les causes avancées étant le manque de visibilité du prix et le contexte économique difficile qui faisait en sorte que les éditeurs se tournaient vers des traducteurs d'expérience (Procès-verbal de la réunion du bureau de l'ATTLC, 6 avril 1994, voir annexe 4; Procès-verbal de l'assemblée générale annuelle de l'ATTLC, 14 mai 1994, voir annexe 5). Malgré tout, nous supposons que Rothman est très fière de sa traduction de *L'Influence d'un livre*, car la majorité des notices biographiques de la romancière font état de sa traduction de *L'Influence d'un livre*, lauréate du prix John-Glassco.

Le contexte de production

La traduction est réalisée par Claire Holden Rothman et publiée en 1993 chez Robert Davies Publishing, une division de l'Étincelle éditeur. Les seules informations trouvées à propos de l'Étincelle éditeur proviennent du *Registraire des Entreprises du Québec*. Fondée en 1990, la maison d'édition montréalaise a probablement cessé ses activités autour de l'année 1998 et a été radiée d'office en 2000. En 1995, elle y déclare également le nom Robert Davies Publishing —

Les publications Robert Davies, dont Robert Davies est actionnaire principal et président (*Registraire des Entreprises*, 2016). En 1998, la maison d'édition ouvre ses portes sous un nouveau nom « Robert Davies Multimedia Publishing », Davies étant toujours l'actionnaire principal et le président de la société d'édition. Selon le *Registraire*, la société est radiée sur demande le 25 août 2010. Le bureau d'avocat Lazare & Altschuler s'est occupé de la clôture de l'entreprise (*Registraire des Entreprises*, 2016). La traduction a été distribuée au Canada par Stewart House, vraisemblablement une division ou un autre nom pour la prestigieuse maison d'édition McClelland & Stewart. Toutefois, sur le site internet de McClelland & Stewart, il n'y a aucune entrée ni information consacrée à *The Influence of a Book*.

Cependant, Robert Davies Publishing a reçu le soutien du Conseil des arts du Canada pour la réalisation de la traduction et la publication de l'ouvrage : « The publisher gratefully acknowledges the support of the Canada Council for the translation and publication of this book » (De Gaspé, 1993, n.p.). Nous tenons à mentionner ici que les informations relatives à la subvention que la maison d'édition Robert Davies a obtenu dans le cadre du programme « Aide à l'édition de livres : subventions à la traduction » ne sont plus disponibles. En effet, une lettre de Debbie Stenson, coordonnatrice de l'AIPRP (accès à l'information et de la protection des renseignements personnels), nous informe que les documents relatifs aux subventions octroyées par le Conseil des arts sont détruits après 20 ans (Debbie Stenson, communication personnelle, 30 mars 2016, voir annexe 6). Néanmoins, comme le Conseil des arts subventionne les traductions d'œuvres littéraires canadiennes dans l'autre langue officielle, nous supposons que le but de la traduction était de faire découvrir au Canada anglais le premier roman issu de la littérature canadienne-française.

À la page consacrée aux informations de publication, nous retrouvons une note de l'éditeur :

This first Quebec Novel, published in the autumn of 1837, was penned by the son and namesake of the celebrated nineteenth-century author of *Canadians of Old*. The younger De Gaspé was a colourful personality, faithfully reflecting hopes and the effervescence of his time. In publishing this translation of one of the rare jewels of Canadian literature, it is our hopes that we have remained true to the feeling of that period and true to the intent of the author. (De Gaspé, 1993, n.p.)

Cette note d'un quart de page est la seule justification de l'éditeur quant à la production et la publication d'une traduction du premier roman canadien-français plus de 150 ans après l'impression de l'original. L'éditeur ne juge pas nécessaire de discuter des raisons et du contexte qui ont mené à la première traduction d'un incontournable de la littérature canadienne-française. Un entretien téléphonique avec Claire Rothman nous permet toutefois d'en apprendre davantage à propos des facteurs qui ont mené à la traduction du premier roman canadien-français. Selon les souvenirs de la traductrice, le fait que *L'Influence d'un livre* n'avait jamais été traduit vers l'anglais indignait Robert Davies. Il aurait donc obtenu le nom de Claire Rothman par l'intermédiaire de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (Claire Holden Rothman, communication personnelle, 31 mars 2016). Dans sa critique de la traduction parue dans la *Gazette* du 2 avril 1994, Wendy Thatcher écrit que l'éditeur Robert Davies s'était donné comme mission de faire connaître les textes québécois oubliés de la période allant de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle (Thatcher, 1994, p. I2). Le projet de traduire *L'Influence d'un livre* s'inscrit donc dans cette mission.

Pour poursuivre, rappelons que l'éditeur affirme : « nous espérons avoir été fidèles à la représentation de l'époque et à l'intention de l'auteur » (De Gaspé, 1993, n.p., notre traduction). Dans ce cas, nous pouvons supposer que la « fidélité à l'auteur » ou plutôt le respect de la lettre pour reprendre les idées de Berman a guidé la réalisation de la version anglaise. En regardant le premier chapitre, nous avons remarqué que la traductrice suit généralement l'ordre des idées à l'intérieur des phrases. Par contre, elle réorganise le discours en modifiant la ponctuation et en introduisant plus de paragraphes que n'en contient l'original. De plus, nous remarquons dès le premier paragraphe une clarification : alors que l'original se lit comme suit : « en ayant éloigné ses autres habitants » (De Gaspé, 1837, p. 5), la traduction est plus précise « having chased away the two other occupants » (De Gaspé, 1993, p. 29). Dans l'original, il faut lire beaucoup plus loin avant de savoir qu'il s'agit de sa femme et sa fille donc deux personnes. De toute manière, le fait qu'il existe un écart entre l'intention du traducteur et le résultat qu'est la traduction n'invalide en rien le fait qu'ici le désir initial est de produire une version qui respecte la lettre.

L'éditeur choisit d'accompagner la traduction d'une introduction de Maurice Lemire, professeur retraité de l'Université Laval, historien de la littérature et instigateur du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et de *L'Histoire de la vie littéraire du Québec*. Le centre documentaire du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises à l'Université Laval porte son nom. Il va sans dire qu'une introduction signée par Lemire confère du prestige, de la crédibilité et une meilleure visibilité à l'ouvrage. Si l'introduction de Lemire apporte des informations biographiques sur l'auteur, résume la trame narrative du roman et fait état des conditions de publication et de réception de l'original, elle ne fait aucunement mention de la traduction. L'introduction de Lemire n'a pas été écrite spécialement pour l'occasion; il s'agit en

fait d'une traduction de l'article « *L'Influence d'un livre*, roman de Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé » paru en 1978 dans le premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires*. Il n'est jamais fait mention de la traduction du roman dans l'introduction, car le texte a été écrit 15 ans avant la publication de *The Influence of Book*. Bref, il est probable qu'on reprend cet article parce que le nom de Maurice Lemire confère du prestige et permet par le fait même d'informer le lecteur anglophone sur Aubert de Gaspé fils et son roman. Nous postulons que l'objectif est de créer l'illusion d'une introduction écrite par Maurice Lemire spécialement pour l'occasion. Premièrement, l'introduction est simplement signée « Maurice Lemire », et n'est pas suivie par la date de première publication, à savoir 1978. De plus, l'article du *Dictionnaire des œuvres littéraires* n'est pas cité dans la bibliographie commentée de la fin de l'ouvrage. On y retrouve 8 entrées : l'édition originale de *L'Influence d'un livre*, l'édition de Casgrain, les annonces de parution de l'original, les critiques immédiates du roman, le manuscrit des *Souvenances canadiennes* de l'abbé Casgrain, un article de l'abbé Albert Dandurand, un article de 1953 sur la première édition de *L'Influence d'un livre* et une nouvelle édition de l'ouvrage ayant inspiré le personnage principal des *Admirables et merveilleux secrets du Grand et du Petit Albert*. Comme l'article de Lemire n'est pas inclus dans la bibliographie, nous supposons qu'il y avait clairement un désir de le présenter comme écrit spécialement pour accompagner la première traduction vers l'anglais. D'ailleurs, dans son compte rendu de la traduction publié dans la *Gazette*, Wendy Thatcher écrit, « Maurice Lemire notes in the introduction to the translation that “kiss, breast and love” were removed », en parlant des modifications au texte apportées par l'abbé Casgrain à la réédition de 1864 (1994, p. I2).

Réception de la traduction dans le Canada anglophone

Nous n'avons retrouvé qu'une seule annonce de la parution de la traduction de *L'Influence d'un livre*, dans le « Literary Calendar » de la *Gazette* du 30 octobre 1993. Ce calendrier, qui annonce les activités du mois de novembre qui vient, nous apprend qu'il se tiendra un grand lancement de livres le samedi 27 novembre à l'atrium de la *Gazette*. Un des ouvrages à l'honneur est *The Influence of a Book*, publié par Robert Davies Publishing (1993, p. J7).

Nous avons également retracé deux critiques de la traduction *The Influence of a Book*. La première critique du roman est publiée par Wendy Thatcher dans la *Gazette* du 2 avril 1994. L'article, intitulé « Quebec's first novel is a dark, bloody affair », mentionne brièvement que le premier roman vient d'être traduit. Comme c'est souvent le cas, la majorité de la critique porte sur l'original de De Gaspé. Thatcher éclaire le lecteur quant au contexte de production de l'original, puis émet ses commentaires sur l'intrigue et le style narratif de l'auteur. Les deux derniers paragraphes portent sur la traduction du roman. Elle explique que l'éditeur a choisi d'utiliser la version originale publiée en 1837 et de noter les changements majeurs effectués par Casgrain à la fin de l'ouvrage. Par la suite, Thatcher écrit que l'entreprise de traduction a été bien réussie par Rothman : « This is Claire Rothman's first literary translation, and she does a fine job of reproducing the English of the period » (1994, p. I2). Elle continue d'ailleurs en soulignant que les faiblesses du roman, à savoir le manque de développement des personnages et la narration décousue, sont des défauts appartenant à l'original de De Gaspé et non à la traduction. Elle conclut en disant que la traduction de *L'Influence d'un livre* permet d'ouvrir une fenêtre sur la vie littéraire du début du XIX^e siècle (*ibid.*). Ainsi, la critique de Thatcher est essentiellement positive.

Toutefois, la majorité de son article a pour objectif de contextualiser le roman de De Gaspé et elle ne fait qu'un seul commentaire sur la traduction.

La deuxième critique paraît dans le numéro de l'été 1994 de la revue *Matrix*. L'article vante les mérites de la traduction dès le premier paragraphe. Anne Cimon écrit que *L'Influence d'un livre*, que l'on considère comme le premier roman québécois, vient tout juste d'être traduit vers l'anglais. À propos des talents de traductrice de Rothman, elle écrit : « It is a little-known work now skillfully and smoothly translated by Montreal writer Claire Rothman » (Cimon, 1994, p. 76). Par la suite, Cimon contextualise, elle aussi, la production de *L'Influence d'un livre* tout en décrivant brièvement l'intrigue. Elle conclut en affirmant que le roman vaut la peine d'être lu : « Today *The Influence of a Book* proves an entertaining, lively and atmospheric book, most valuable as an historical document privy to the first stirrings of the Quebec literary imagination » (*ibid.*, p. 77).

Nous avons également cherché les articles de journaux annonçant la remise du prix John-Glassco à Claire Rothman. Comme nous l'avons écrit plus haut, la *Gazette* et *La Presse* ont publié le communiqué de presse de l'ATTLC. Dans la *Gazette*, l'article « Columnist wins translation prize » est publié deux fois, à savoir le vendredi 7 mai et le samedi 8 mai 1994. À propos de la traduction de Rothman, nous lisons : « The judges described Rothman's translation as "thoroughly enjoyable and full of verve" and "an invaluable contribution to Canadian literature." » (Montreal Gazette, 1994a, p. I3). Il faut toutefois attendre le 29 mai avant que *La Presse* reprenne l'information en français. Dans l'article « Le prix de traduction littéraire », on apprend que « [l]e jury a loué le

formidable travail de la traductrice et son intention de révéler aux lecteurs canadiens-anglais une œuvre importante, malheureusement encore méconnue d'eux » (*La Presse*, 1994, p. B4).

Il est trop tôt pour déterminer si *The Influence of a Book* saura résister au passage du temps. Toutefois, il est difficile de faire des prédictions positives, car la traduction n'a pas été réimprimée. Il faut se la procurer chez des marchands de livres rares ou usagés et, selon Worldcat, il n'y a que 57 bibliothèques dans le monde qui possèdent un exemplaire de l'ouvrage. La publication d'une retraduction nous semble également improbable, car il a fallu 150 ans avant qu'il y ait un intérêt pour une version anglaise. Pour conclure, il est indéniable que la traduction est née du désir de faire connaître cette icône de la littérature canadienne-française aux Canadiens de langue anglaise. Une question demeure toutefois sans réponse : pourquoi s'est-il écoulé plus d'un siècle et demi avant la publication d'une version anglaise du premier roman canadien-français?

Analyse des fiches terminologiques

À la lecture du roman, nous avons sélectionné huit termes à inclure dans notre fichier terminologique, à savoir « capot », « chenu », « guevale », « mitasse », « nippe », « piastre », « prendre un coup » et « tavelle ». L'analyse de la traduction de ces huit termes, parce qu'ils sont issus de la langue populaire, nous permettra de nous éclairer sur la présence d'annexion ou de décentrement.

Les premiers termes sur lesquels nous nous penchons sont donc « capot », « mitasse » et « tavelle ». « Capot » est un terme familier qui a été en usage au Québec et en Acadie, alors que

« mitasse » est utilisé seulement au Québec (Antidote 9). De son côté, « tavelle » est un canadianisme et un terme aujourd'hui considéré comme vieilli (Dulong, 1999). Les trois termes relèvent du domaine du vêtement et se trouvent dans un chapitre où De Gaspé relate la légende de l'Étranger (aussi appelée Légende de Rose Latulipe). La légende sert de mise en garde pour une jeune fille avant l'arrivée de son copain José. Le terme « capot » est utilisé pour décrire l'habillement du jeune homme :

José fit le galant; et vous auriez bien ri vous autres qui êtes si bien nippés de le voir dans son accoutrement des dimanches : d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un *capot* d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge complétait cette bizarre toilette. (De Gaspé, 1837, p. 38, nous soulignons)

La traduction de Rothman de ce passage se lit comme suit :

José was Marguerite's suitor, and you who are so finely dressed would have laughed to see his attire. A grey cap covered his head and he wore a *coat* of black cloth whose waist sagged six inches below the hips, as well as a woven belt of many colours which dragged at his heels. A pair of green *leggings* bordered in red completed the bizarre outfit. (De Gaspé, 1993, p. 67, nous soulignons)

Ainsi, comme traduction au terme « capot », Rothman propose « coat ». Nous remarquons donc que la traduction utilise un terme générique de la langue courante afin de rendre ce canadianisme. Selon le *Trésor de la langue française*, « capot » est un dérivé de « cape », dont l'usage remonte à la fin du XVI^e siècle (CNRTL, 2012). Or, les deux termes sont des correspondants. En effet selon la définition de « capot » figurant dans *L'Encyclopédie canadienne* (2012) : « Au XVII^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote » alors que l'*Oxford English Dictionary* (2012) explique que « coat » est « [an] outer garment worn by men; usually of cloth,

with sleeves. »³⁹ À notre avis, il en va de même pour la traduction de « mitasse » par « leggings », c'est-à-dire l'emploi de la correspondance où l'anglais utilise un générique pour rendre un québécoisme⁴⁰. Nous en venons à cette conclusion puisque d'après Blais (1998, p. 234), la définition de « mitasse » est « [s]orte de vêtement en usage chez nos Sauvages, qui sert à couvrir la jambe. Considérée aujourd'hui comme un terme appartenant à la culture amérindienne dans cette acception; le mot est cependant encore vivant en français québécois au sens de chaussure de laine, de feutre ou d'étoffe portée par grand froid ». Selon le dictionnaire *Usito*, « mitasse » est un terme d'origine algonquienne dont l'usage remonte à 1669 (2014). L'*Oxford English Dictionary* (2012) explique que « leggings » renvoie à « [a] pair of extra outer coverings (usually of leather or cloth), used as a protection for the legs in bad weather, and commonly reaching from the ankle to the knee, but sometimes higher. ».

Il en est autrement pour « tavelle », dont la signification est « Dentelle ou lisière de coton ou de laine servant à border les robes » (Boivin, 2001, p. 29, n. 9). Rappelons que le segment où se trouve le terme se lit comme suit : « [...] et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge complétait cette bizarre toilette » (De Gaspé, 1837, p. 37) et la traduction comme suit : « A pair of green *leggings* bordered in red completed the bizarre outfit » (De Gaspé, 1193, p. 67). Nous remarquons que la version anglaise ne propose pas d'équivalent pour « tavelle ».

³⁹ Comme la traduction de *L'Influence d'un livre* est contemporaine (1993), nous avons choisi de consulter l'*Oxford English Dictionary*, car ce dernier est un dictionnaire étymologique donnant la signification ainsi que l'emploi des mots à travers les époques. Nous tenons également à mentionner que nous avons eu recours à des ouvrages étudiant le vocabulaire canadien-français du XIXe siècle, car ce fait est rarement mis en évidence par la date de parution des ouvrages cités.

⁴⁰ Mentionnons qu'un « québécoisme » est un fait de langue propre au français québécois alors qu'un canadianisme est un fait de langue propre au français parlé au Canada (Antidote 9). Ainsi, lorsque nous utilisons « québécoisme », nous le faisons pour souligner que le terme est en usage au Québec seulement (historiquement le Canada français). Si nous utilisons « canadianisme », le terme est également en usage dans d'autres régions de la francophonie canadienne.

Nous observons donc une tendance vers l'annexion : l'utilisation de générique de la langue courante et l'omission d'un terme faisant pencher la balance vers un effacement de l'« autre », à savoir les spécificités culturelles canadiennes-françaises.

Les deux prochains termes que nous examinerons appartiennent au domaine de la consommation d'alcool, à savoir « nippe » et « prendre un coup ». Le premier terme est utilisé alors qu'un groupe d'étudiants en médecine sont réunis dans la chambre de dissection de la ville de Québec, et qu'un nouvel étudiant entre dans la pièce : « Ah! Bonjour donc St. Cérant, dit Rogers qui avait gardé le silence jusqu'alors; d'où viens-tu? Tu as froid, vas prendre une *nippe* » (De Gaspé, 1837, p. 61, nous soulignons). Selon Estelle Dansereau « *Prendre une nippe* veut dire boire un verre d'alcool » (2003). Afin de traduire le canadianisme « nippe » (Dulong, 1999), *The Influence of a Book* emploie le terme « nip » dont la définition est « Originally: †a half-pint or less of ale (*obs.*). In later use: a small quantity of spirits, usually less than a glass; a small measure or sip of any (usually strong) drink, *esp.* One taken hurriedly or surreptitiously » (*Oxford English Dictionary*, 2012). De son côté, l'expression « prendre un coup » est utilisée au début du chapitre portant sur la légende de l'étranger, lorsque le narrateur se réfugie dans une petite maisonnette afin d'échapper au mauvais temps. L'homme de la maison lui dit donc : « Donnez-vous la peine de vous assoir Monsieur; vous paraissez fatigué; notre femme rince un verre; Monsieur prendra un coup, ça le délassera » (De Gaspé, 1837, p. 37). Nous retrouvons ce passage dans les actes du colloque *Français du Canada, français de France* et les auteurs proposent les définitions suivantes pour « prendre un coup » : « boire un verre », « trop boire », « boire à l'excès, être adonné à l'ivrognerie »; « aimer la boisson, en prendre », « s'enivrer »; (Straka, 1993, p. 44). Selon le contexte du roman, il est ici question de boire un verre d'alcool et non de consommation excessive.

Cette expression a été traduite en anglais par « take a drink » : « Please sit down, Sir. You must be tired. Wife, rinse a glass. The gentleman will take a drink to refresh himself » (De Gaspé, 1993, p. 66). En anglais, « take a drink » est une collocation (Longman, s.d.). Ainsi, nous observons que « nippe » et « nip » sont des correspondants. Le canadianisme ne fait référence ni à la quantité ni au type ni à la vitesse de consommation d'alcool, contrairement au terme anglais. Dans le cas de l'expression « prendre un coup », la traduction « take a drink » est une collocation que nous proposons de traiter comme un correspondant. Ici, nous concluons plutôt à un léger effet d'annexion.

Les trois derniers termes, « chenu », « guevale » et « piastre », appartiennent à des domaines différents, à savoir la langue générale, le transport équestre et la monnaie. Le terme « chenu » est utilisé alors que le personnage d'Amand est rescapé des eaux et accueilli sur un navire : « Je m'appelle Amand, dit le nouvel arrivé, aussitôt qu'il eut bu, et je vous assure que j'ai passé une nuit *chenue* » (De Gaspé, 1837, p. 102). Pour traduire ce québécoïsme issu de la langue familière (Antidote 9), Rothman fait usage de « bitter » : « “My name is Amand,” the newcomer said as soon as he had wet his lips, “and I assure you I spent one bitter night” » (De Gaspé, 1993, p. 140). « Bitter » signifie « Unpalatable to the mind; unpleasant and hard to ‘swallow’ or admit » (*Oxford English Dictionary*, 2012). La signification de « chenu » est la suivante : « *Canada* 1930 et Bél. 1957 enregistrent le sens “petit, de peu de valeur”, que le premier illustre par le syntagme *discours chenu* et le second par le syntagme *repas chenu* (CNRTL, 2012). À notre avis, les deux termes se recoupent partiellement dans « unpleasant » et « de peu de valeur ». En contexte, nous les considérons donc comme des correspondants, même si la correspondance est faible. Toutefois, « bitter » est un terme de la langue générale alors que « chenue » est un

québécoisisme. Le terme « guevale », pour sa part, est également utilisé dans le chapitre relatant la légende de l'étranger. José interroge le père de la jeune fille qu'il courtise : « Que craignez-vous, père, dit José, en se tournant tout-à coup, et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de vous traîner? » (De Gaspé, 1837, p. 39). Comme l'illustre le *Glossaire du parler français au Canada*, « guevale » est un terme familier utilisé pour désigner une jument (Société du parler français au Canada, 1968, n.p.). Dans la version anglaise, ce passage est traduit ainsi : « “What are you afraid of, Father?” José asked, turning suddenly and cracking a splendid whip whose red handle was fashioned of eel skin. “Do you think my horse is too weak to pull us?” » (De Gaspé, 1993, p. 68). La traductrice a donc recours au mot « horse » issu de la langue courante pour rendre le terme familier « guevale ». Finalement, le dernier terme que nous examinons est « piastre ». Amand, qui cherche à devenir riche, finit par trouver un trésor : « Ses perquisitions ne furent pas inutiles, un jour il trouva, à trois brasses d'eau, une petite caisse qu'il retira, avec des peines infinies; en l'ouvrant, il y trouva cinquante piastres qu'il enterra promptement dans le sable » (De Gaspé, 1837, p. 104). Il s'agit d'un terme familier utilisé au Canada francophone pour désigner les dollars dont l'origine remonte à la piastre espagnole qui était une monnaie d'or. Le terme est rendu en anglais par son équivalent « piaster » : « His searches were not fruitless. One day he spied a small box three fathoms under the water which, after great effort, he salvaged. In it he found five hundred piasters which he buried immediately in the sand. » Bien que la définition de « piaster » n'inclut pas l'usage familier : « A Spanish or Spanish-American peso or dollar, originally equal to eight reals; a monetary unit of similar value in other countries. Now *hist* » (*Oxford English Dictionary*, 2012), les deux termes sont équivalents, car dans le contexte du roman, il s'agit ici de pièces d'or et non de dollars. Pour la traduction des trois derniers termes, nous sommes en présence d'une utilisation d'un terme

générique de la langue courante lorsque « chenu » et « guevale » sont rendus par « bitter » et « horse », et de l'utilisation d'un équivalent en contexte lorsque « piastre » est rendu par « piaster ». Il y a donc une forte tension entre décentrement et annexion, car nous avons postulé que l'emprunt est synonyme de décentrement et que l'utilisation d'un générique anglais est une manifestation d'annexion. Par contre, comme « piastre » n'est pas utilisée pour décrire une réalité canadienne-française, la présence de son équivalent, dans ce contexte, ne démontre pas un désir de décentrement, car la réalité canadienne n'est pas accueillie dans le texte anglais. L'utilisation de « bitter » et de « horse » démontre plutôt un gommage des spécificités culturelles canadiennes-françaises.

En somme, dans *The Influence of a Book* nous observons une tendance vers l'annexion dans la traduction des spécificités culturelles canadiennes-françaises. Cet effet est plutôt léger lorsque « nippe » est rendu par le correspondant « nip » et lorsque « prendre un coup » est traduit par la collocation « take a drink ». Toutefois, le terme « tavelle » n'est pas traduit. De plus, trois termes familiers sont rendus par des mots de la langue courante : « capot » devient « coat »; « chenu » devient « bitter » et « guevale » devient « horse ». Dans ces instances, l'étrangeté du texte de De Gaspé est cachée.

Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre

Premièrement, à la lecture du chapitre, nous en venons à la conclusion que le texte utilisé pour la traduction est celui qui a été remanié et corrigé par Casgrain en 1864, comme en témoigne la page réservée aux informations bibliographiques : « Original title: *L'Influence d'un livre, ou le*

chercheur de trésors ». De plus, dans l'original, la phrase indiquant le genre romanesque se lit comme suit : « *L'Influence d'un livre* est historique comme son titre l'annonce » (De Gaspé, 1837, p. iv), alors que la version de Casgrain contient un ajout : « *Le Chercheur de trésor ou L'influence d'un Livre* est historique, comme son titre l'annonce » (De Gaspé, 1864, p. 4). De son côté, la traductrice rend la version de Casgrain : « As the title suggests, *The Influence of A Book, or The Treasure Seeker*, is an historical account » (De Gaspé, 1993, p. 26). Mentionnons toutefois que le roman de De Gaspé a bel et bien porté deux titres à travers l'histoire, son titre original « *L'Influence d'un livre* » et le titre donné par Casgrain « *Le Chercheur de trésor ou L'influence d'un Livre* ». Dans toutes les réimpressions, « *Le chercheur de trésors* » est la première appellation.

En survolant la préface de la version anglaise, nous remarquons en premier lieu l'ajout de paragraphes : la traduction est divisée en quatre paragraphes alors que le texte de 1864 n'en contient que deux. L'ajout de paragraphes est d'ailleurs une tendance présente dans toute la traduction de Rothman. Le remaniement du texte fait entrer en jeu la tendance déformante de la rationalisation, une opération qui porte sur les structures syntaxiques de l'original, où les phrases et les séquences de phrases sont recomposées selon une certaine idée préconçue de l'ordre du discours (Berman, 1999, p. 53). Dans la traduction, cette tendance ne s'exerce pas au niveau des phrases, mais au niveau du texte. La version anglaise introduit de nouveaux paragraphes, car, selon les règles de rédaction, un paragraphe ne doit contenir qu'une seule idée. Subdiviser les paragraphes déjà existants introduit une autre tendance, la clarification. En créant des paragraphes supplémentaires, la traduction vient clarifier le texte en séparant les idées. La traduction est donc plus fluide et plus facile à lire que le texte remanié par Casgrain. Une autre conséquence de cette

rationalisation est la destruction des rythmes, déformation qui peut perturber considérablement la rythmique d'un texte en modifiant, par exemple, sa ponctuation (Berman, 1999, p. 61). En remaniant le texte de cette façon, la traduction en change partiellement le rythme, y introduit de longues pauses, en ralentit le tempo.

Nous remarquons que le texte de Rothman contient un certain nombre d'ajouts. La première phrase se lit d'ailleurs comme suit : « Those who read this book with their trusty Laharpe's Literary Guide in hand, seeking the unities prescribed by that 18th century critic, will be sorely disappointed » (De Gaspé, 1993, p. 25). Ainsi, « their trusty » n'a pas d'équivalent dans la version originale : « Ceux qui liront cet ouvrage, le cours de Littérature de Laharpe à la main, et qui y chercheront toutes les règles d'unité requises par la critique du dix-huitième siècle, seront bien trompés » (De Gaspé, 1864, p. 3). La traduction de la phrase « Il a donc fallu me contenter de peindre des hommes tels qu'ils se rencontrent dans la vie usuelle » (De Gaspé, 1864, p. 3) contient également un ajout, car la version anglaise fait mention de « [...] depicting men *and women* as they exist in quotidian life » (De Gaspé, 1993, p. 26, nous soulignons).

De plus, l'explicitation s'emploie souvent dans la traduction. Il s'agit d'un procédé de traduction qui a comme résultat l'introduction d'information dans le texte cible afin de rendre explicite ce qui était présent seulement de manière implicite dans le texte source et qui pouvait être déduit du contexte (Klaudy, 2001, p. 80). Ainsi, « la France [...] commence à voir qu'il est ridicule de faire parler un valet dans le même style qu'un prince » (De Gaspé, 1864, p. 3) devient dans la version anglaise « France [...] begins to perceive how absurd it is for a valet to speak in the same *high-flown language* as a prince » (De Gaspé, 1993, p. 25, nous soulignons). Alors que le français

ne parle que du « style », l'anglais clarifie avec « high-flown language » qui signifie selon l'*Oxford English Dictionary* : « Of language, style, etc.: using elevated or formal expressions; extravagant, hyperbolic; bombastic, grandiose ». Dans le texte de De Gaspé, on suggère qu'il est ridicule que les gens du peuple utilisent le même registre formel que les nobles. À notre avis, il s'agit ici d'une explication qui n'est pas nécessaire, l'objectif étant de clarifier le texte et de rendre la compréhension plus fluide. Le même procédé est à l'œuvre dans la traduction du passage suivant : « *I thought the plot a good one until I realized I was merely reproducing tired ideas and overused sentiments* » (De Gaspé, 1993, p. 25-26, nous soulignons), car la version française est moins précise : « Je croyais bien faire » (De Gaspé, 1864, p. 3).

Nous souhaitons également nous pencher sur la traduction présente dans la préface : « Les mœurs pures de nos campagnes *sont une vaste mine à exploiter*; peut-être serais-je assez heureux pour faire naître, à quelques-uns de mes concitoyens, plus habiles que moi, le désir d'en enrichir ce pays » (De Gaspé, 1864, p. 4, nous soulignons). Dans la traduction, nous retrouvons également une métaphore à cet endroit : « The manner of our people *are a rich lode, waiting to be mined*. Perhaps I will be fortunate enough to stir in the hearts of those more able than myself the desire *to mine that lode* and enrich our land » (De Gaspé, 1993, p. 26). Dans un premier temps, notons que la traductrice réussit à garder la métaphore minière, mais cette dernière est plus soignée dans la version anglaise. Le terme minier « lode » dont l'équivalent français est « filon » est absent du texte français, de même que la reprise de la métaphore « *to mine that lode* » qui constitue un ajout. Pour reprendre la terminologie de Berman, il s'agit d'un ennoblissement, une tendance qui produit une traduction qui est plus belle que l'original, elle utilise des phrases plus élégantes, où l'original est utilisé comme matière première (Berman, 1999, p. 57). De plus, le couple « *mine that lode* » et

« enrich our land » constitue, pour nous, une contradiction : comment peut-on enrichir la terre tout en extrayant un minerai de ce sol? L'ennoblissement est d'ailleurs présent ailleurs dans la préface : « It is about human nature that one must write in this pragmatic century grown weary of pastoral scenes, of *trysts* beneath the elms and lonely forest walks » (De Gaspé, 1993, p. 25, nous soulignons). Ici « tryst » est utilisé pour traduire « tête-à-tête ». Selon l'*Oxford English Dictionary*, « tryst » est un mot rare et obsolète qui est sorti de l'usage avant le XIX^e siècle et qui signifie : « A mutual appointment, agreement, engagement, covenant ». Afin de lire *L'Influence d'un livre*, il ne faut pas se référer au guide de Laharpe, mais pour bien saisir la traduction, mieux vaut avoir en main son dictionnaire. D'ailleurs, « amour contrarié » (De Gaspé, 1864, p. 3) devient en traduction « thwarted love » (De Gaspé, 1993, p. 25), et « vie usuelle » (De Gaspé, 1864, p. 4) est traduit par « quotidian life » (De Gaspé, 1993, p. 26).

Nous retrouvons également des erreurs de sens dans la traduction de Rothman. Vers la fin de sa préface, De Gaspé écrit : « L'opinion publique décidera si je dois m'en tenir à ce premier essai » (De Gaspé, 1864, p. 4). Ce passage est rendu en traduction de cette manière « The public's reaction must determine the success of this first literary endeavour » (De Gaspé, 1993, p. 26). Dans l'original, De Gaspé sous-entend que si son roman est mal reçu par l'opinion, il ne reprendra plus la plume et que *L'Influence d'un livre* sera son seul roman. Par contre, dans la traduction, il est plutôt écrit que le public devra juger du succès de son premier roman. Cette interprétation fautive conduit donc à ce que Delisle nomme un « faux sens », à savoir un glissement de sens. Ainsi, bien que similaire, le passage traduit propose une version différente des intentions de De Gaspé quant à la réception de son roman. Nous retrouvons également des faux sens de moindre importance lorsque de « promenades solitaires dans les bosquets » (De Gaspé, 1864, p. 3) est rendu par

« lonely *forest* walks » (De Gaspé, 1993, p. 25, nous soulignons), où « bosquets » et « forest » ne décrivent pas le même objet, car un « bosquet » est un petit groupe d'arbres ou d'arbustes (Antidote 9), alors que « forest » désigne « An extensive tract of land covered with trees and undergrowth » (*Oxford English Dictionary*).

Dans notre analyse de l'œuvre, nous avons remarqué que le roman était narré à la première personne avec l'utilisation du « nous d'auteur ». Cependant, la traduction ne reprend pas systématiquement les occurrences de ce « nous d'auteur ». Ainsi, dans le passage suivant, le nous est supprimé : « On the southern shore of Saint Lawrence River, in a plain that stretches to the foot of a mountain range whose name *I* do not know, stands an ordinary-looking cottage » (De Gaspé, 1993, p. 29, nous soulignons), alors qu'il est préservé quelques lignes plus loin : « This man, whom *we* shall call Charles Amand, was the sole inhabitant of the premises [...] » (*ibid.*, nous soulignons). Nous remarquons également une restructuration afin d'éliminer le nous de narration : « Charles Amand was of medium height, dressed in the manner of a local farmer » (*ibid.*, p. 30), car le texte original utilise « L'homme dont nous parlons » (De Gaspé, 1864, p. 6).

Nous avons également relevé un passage où les ajouts et l'utilisation de la voix passive conduisent à la présentation d'un tout nouveau portrait de la scène en question. L'apprenti alchimiste, Charles Amand, vient de passer des heures à faire chauffer des métaux dans l'espoir d'obtenir de l'or. Alors que minuit approche, Amand craint que son ami lui fasse faux bond. Juste à ce moment, il entend cogner à la porte :

« — Qui va là? dit-il, en donnant un accent menaçant à sa voix.
– Un ami, fut la réponse.
– Ah! c'est lui. Ouvrez; et l'inconnu entra aussitôt. »
(De Gaspé, 1864, pp. 7-8)

En revanche la version anglaise de ce passage se lit comme suit :

« “Who goes there” he asked in a menacing voice.
“A friend,” came the response.
It was Dupont! Amand felt relief flood through him. “Come in,” he said and the
door creaked open » (De Gaspé, 1993, p.32).

Premièrement, nous remarquons dans la version anglaise l’omission de l’inconnu. Cette réalité étant plutôt remplacée par l’ajout de « It was Dupont! Amand felt relief flood through him », qui ensuite introduit l’utilisation de la voix passive avec « the door creaked open ». L’ajout de « It was Dupont! » n’est pas justifié à notre avis puisque dans la version originale, deux lignes de dialogue plus loin, l’inconnu est identifié comme Dupont. Par conséquent, l’explicitation est superflue. Ensuite, « Amand felt relief flood through him » est simplement un ajout, car ce segment n’apparaît nulle part dans le texte de 1864 ni dans l’édition originale de 1837.

Nous remarquons un autre remaniement du discours un peu plus loin dans ce chapitre. Alors qu’Amand et Dupont sont sur le point de se séparer, le premier dit : « Touche là, dit Amand; à demain, vers minuit. Et les deux amis se séparèrent » (De Gaspé, 1864, p. 10). Toutefois, en traduction, ce passage devient : « “Give me your hand,” Amand said. “Until tomorrow at midnight.” The door closed, leaving Amand alone once more » (De Gaspé, 1993, p. 34). Dans un premier temps, nous relevons une explicitation lorsque « Touche là » est rendu par « Give me your hand ». La version anglaise a l’avantage de faciliter la compréhension de la scène. De plus, une traduction comme « up top » aurait probablement été d’un registre trop familier et trop moderne. Cependant, à notre avis, l’ajout n’est pas justifié. Il est implicite dans la version française que Dumont quitte la chaumière d’Amand si Amand et Dumont, qui n’ont point quitté la demeure du premier, se séparent. Ainsi, l’ajout « The door closed, leaving Amand alone once more » est superflu.

Tout de suite après le dialogue examiné ci-haut, un remaniement fait entrer en jeu des omissions. En français, le passage se lit ainsi : « La nuit était sombre, le vent faisait trembler la chaumière, mal assurée sur ses fondements, et quelques gouttes de pluie poussées par l'orage suintaient au travers des planches mal jointes de son toit. Le tonnerre se faisait entendre au loin. Tout présageait une nuit horrible » (De Gaspé, 1864, p. 10). L'anglais de son côté est beaucoup plus court : « The night was black and the wind shook the frail cottage. Rained seeped through cracks in the roof and thunder echoed in the distance, portending a dreadful ahead » (De Gaspé, 1864, p. 34). Nous remarquons que « frail » est utilisé pour rendre « mal assurée sur ses fondements », et que « poussées par l'orage » et « planches mal jointes » sont absents de la version anglaise.

Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction de *L'Influence d'un livre*

La traduction anglaise de *L'Influence d'un livre* paraît en 1993, soit plus de 150 ans après la parution du texte original par Philippe Aubert de Gaspé fils en 1837. Initiative de l'éditeur Robert Davies, il s'agit de la première traduction littéraire de Claire Rothman, pour laquelle elle rapporte le prix John Glasco l'année suivante. L'objectif de l'éditeur était de permettre au lecteur anglophone d'avoir accès à un joyau de la littérature canadienne-française qui représente adéquatement en anglais les mœurs de l'époque et l'intention de l'auteur.

En ce qui a trait à la réception, nous avons retrouvé une annonce de parution et deux annonces pour le prix John-Glassco. Nous avons également trouvé deux articles critiques, le premier publié dans la *Gazette de Montréal* le 2 avril 1994, et le deuxième, le même été dans la revue *Matrix*. Les deux articles mentionnent brièvement le travail de la traductrice. Dans la *Gazette*, on fait la remarque que Rothman reproduit avec justesse l'anglais du XIX^e siècle (Thatcher, 1994, p. 12), alors que la critique de la revue *Matrix* met de l'avant le fait que le roman a été traduit avec adresse (Cimon, 1994, p. 76). Bien que la traduction n'ait pas fait couler beaucoup d'encre, elle a été remarquée par la critique et prisée par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada. Malgré cela nous doutons de la circulation de *The Influence of a Book* : l'ouvrage est épuisé et seulement disponible dans 57 bibliothèques dans le monde.

De manière générale, nous observons que c'est la simplification qui est le mot d'ordre dans la traduction de Rothman. Selon Sara Laviosa, la notion de simplification a été introduite par Mona Baker dans le cadre de ses travaux sur les universaux de la traduction (p. 157). Pour Baker, la simplification est le résultat d'un processus de traduction, où la langue ou le message sont simplifiés de manière inconsciente par le traducteur (*ibid.*). Cette simplification, qui a lieu à travers des ajouts, des omissions et des explicitations, fait en sorte que la traduction est plus fluide et plus facile à comprendre que l'original, ce qui conduit à un ennoblissement général du texte. À notre avis, la simplification et l'ennoblissement présents dans *The Influence of a Book* produit une traduction annexionniste. Rappelons que cette version est la traduction-texte, par opposition à la traduction réalisée par Patrick Lahey qui n'a pas été publiée. Néanmoins, la traduction de *L'Influence d'un livre* est ethnocentrique en ce sens où les tendances déformantes démontrent une

propension à assimiler l'Étranger (l'« autre ») afin de produire une traduction plus simple, plus jolie et plus lisible.

Cette attitude annexionniste est également présente dans la traduction des termes propres à la réalité canadienne-française. Notre analyse terminologique nous a permis de conclure qu'en somme, l'« autre » (les spécificités canadiennes-françaises) est généralement effacé dans la traduction des termes canadiens-français. Des termes comme « tavelle », « capot » et « guevale » sont soit omis dans la version anglaise, soit traduits par un générique de la langue courante.

Finalement, ce qui se dégage de *The Influence of Book*, c'est que la production d'une traduction annexionniste qui ne choque par le lecteur, qui privilégie la simplification ainsi que l'usage de termes génériques n'est pas nécessairement le gage d'une grande diffusion et d'une réception réussie. Comme, la majorité des lecteurs de *L'Influence d'un livre* (en version française originale) sont des étudiants, on peut supposer qu'on ne lise plus le roman pour connaître le développement de la littérature canadienne-française, mais plutôt par simple souci d'histoire littéraire. Ce manque d'enthousiasme envers le roman peut en partie expliquer le faible nombre de lecteurs de la traduction. La traduction anglaise de ce roman (aujourd'hui lu par obligation par les étudiants francophones) n'a pas réussi à s'inscrire dans l'histoire littéraire, surtout étant donné le fait qu'elle n'a jamais profité du privilège d'être ajoutée aux listes de lectures universitaires.

CHAPITRE 5 : *LES ANCIENS CANADIENS*

L'œuvre originale

L'auteur : Philippe Aubert de Gaspé, père

Dans cette première sous-section, notre objectif n'est que de présenter une notice biographique d'Aubert de Gaspé, car la vie et la carrière de l'écrivain sont déjà bien documentées⁴¹. Philippe-Joseph Aubert de Gaspé est né le 30 octobre 1786 à Québec et il est décédé le 29 janvier 1871. Il est inhumé à Saint-Jean-Port-Joli. Il a fréquenté le Séminaire de Québec puis fait ses études de droit chez Jonathan Sewell et chez Jean-Baptiste-Olivier Perrault. Il est admis au barreau le 15 août 1811 et le 25 septembre, il épouse Susanne Allison (Lacourcière, 1972).

Aubert de Gaspé connaît un début de carrière très fructueux, étant nommé, le 9 mai 1816, shérif du district de Québec. Malgré tout, au cours de cette période, il accumule une importante quantité de dettes qu'il est incapable de rembourser. Il est donc destitué de sa fonction de shérif le 14 novembre 1822. À la suite du décès de son père le 13 février 1823, il se réfugie dans la seigneurie familiale à Saint-Jean-Port-Joli. Cette retraite forcée durera 14 ans et, le 29 mai 1838, il est emprisonné pour dettes. Il n'est libéré qu'en octobre 1841 (Lacourcière, 1972). Aubert de Gaspé est incarcéré au moment du décès de son fils, en mars 1841.

⁴¹ Voir les biographies suivantes : *Philippe Aubert de Gaspé* (Casgrain, 1871); *Philippe Aubert de Gaspé : his life and his works* (Curran, 1957); *Philippe Aubert de Gaspé : seigneur et homme de lettres* (Castonguay, 1991).

Suivant les décès de sa mère et de sa tante, Aubert de Gaspé reçoit l'usufruit de la seigneurie de Saint-Jean-Port-Joli. À partir de 1850, il se remet à fréquenter la société de Québec. Un des événements marquants de la vie d'Aubert de Gaspé, outre les joies quotidiennes que lui procure sa famille, est la parution des *Anciens Canadiens* en 1863. En janvier 1863, Aubert de Gaspé confie le manuscrit à l'abbé Casgrain pour relecture. Aubert de Gaspé reprendra la plume à deux reprises. Les *Mémoires* publiées en 1866 sont une suite logique aux « Notes et éclaircissements » qui se trouvent à la fin des *Anciens Canadiens*, alors que *Divers* paraît à titre posthume en 1893 (Lacourcière, 2014).

Type de roman

Cette œuvre, comme son titre le suggère, porte sur les mœurs des anciens Canadiens, soit les habitants de la Nouvelle-France qui ont vécu la guerre de Sept Ans et la prise du Canada par les forces britanniques. Centré sur le passé, à savoir les années qui ont précédé et suivi la Conquête, l'ouvrage peut être qualifié de roman historique. L'entreprise d'écriture d'Aubert de Gaspé est claire : documenter et glorifier la vie et les exploits des gens de l'époque. Ainsi sont retranscrites dans l'ouvrage la légende de la Corriveau ainsi que de nombreuses chansons populaires. Le thème de la mémoire est d'ailleurs central dans le roman. De plus, Biron *et al.* affirment que « *Les Anciens Canadiens* a souvent été lu comme un roman de la réconciliation entre les Canadiens français et les Canadiens anglais » (Biron *et al.*, 2007, p. 126). Aubert de Gaspé est très conscient de l'objectif. Dans les quelques paragraphes qui servent de préface à son œuvre, il soutient :

Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée : voilà toute mon ambition. Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs : qu'ils

jettent le blâme sur quelques-uns de nos meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien omettre sur les mœurs des Anciens Canadiens. (Aubert de Gaspé, 1863, p. 7)

Ainsi, lorsque le septuagénaire prend la plume pour la première fois, il le fait dans le but précis, et avoué, de préserver les souvenirs d'une époque révolue.

Néanmoins, il est intéressant de mentionner que l'auteur ne fait aucun effort particulier pour faire entrer son œuvre dans une catégorie prédéfinie : « Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ses défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri, peu m'importe!... » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 8).

Le projet d'écriture des *Anciens Canadiens* selon l'abbé Casgrain

En 1871, l'abbé Casgrain signe une biographie d'Aubert de Gaspé père. Cette biographie, qui est entremêlée d'extraits des écrits d'Aubert de Gaspé, met également en scène les conversations que les deux hommes ont eues, selon le souvenir de Casgrain bien sûr. Pour Casgrain, l'écriture des *Anciens Canadiens* est directement liée à la fondation de la revue *Les Soirées canadiennes* (février 1861). L'abbé explique qu'Aubert de Gaspé avait été interpellé par l'épigraphe du recueil : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées. – Charles Nodier ». Ainsi, Casgrain relate l'origine de l'écriture des *Anciens Canadiens* :

Voilà une pensée patriotique, se dit [Aubert de Gaspé]. La mémoire des anciens Canadiens est remplie de ces traditions intéressantes qui vont se perdre, si la génération actuelle ne s'empresse de les recueillir. Mais la plupart de ces écrivains sont des jeunes gens qui ne peuvent puiser ces souvenirs que dans la mémoire de vieillards comme moi. C'est donc un appel qui m'est fait à moi-même : et il prit la plume. Telle est l'origine des *Anciens Canadiens*. (Casgrain, 1871, p. 68)

Il va sans dire que le projet d'écriture tel que le relate Casgrain paraît idéalisé, car ce dernier cherche ici à mettre en valeur l'homme et son œuvre. Il décrit d'ailleurs Aubert de Gaspé comme un auteur humble, ouvert aux critiques et pas du tout conscient qu'il venait d'écrire un livre d'une grande qualité et fort divertissant (*ibid.*, pp. 68-71). Casgrain explique ensuite qu'Aubert de Gaspé lui avait demandé de corriger les épreuves, tâche que Casgrain a acceptée et qu'il décrit comme « une bonne fortune et une source de jouissances » (*ibid.*, p. 71). Ainsi, la correction des épreuves a lieu durant l'année 1862. Puisque Casgrain s'est lui-même chargé de la correction du manuscrit, nous supposons qu'il s'est chargé de choisir l'imprimeur.

De plus, selon l'avis de l'abbé, la totalité des *Anciens Canadiens* est inspirée de faits réels et raconte la vie des anciens colons français : « Je puis affirmer qu'il n'y a presque pas une ligne de cet ouvrage qui n'ait sa réalité dans la vie de notre peuple. C'est là son grand mérite et ce qui le fera vivre » (*ibid.*, p. 73). D'ailleurs, *Les Anciens Canadiens* connaît un grand succès et les deux éditions (1863 et 1864) s'écoulent très rapidement : « En quelques mois, la première édition des *Anciens Canadiens* fut enlevée et une seconde la suivit de près » (*ibid.*, p. 74).

Toujours selon l'abbé Casgrain, *Les Anciens Canadiens* a profité d'une très bonne réception critique au moment de sa publication : « Toute la presse canadienne retentit des éloges les plus flatteurs » (*ibid.*). L'abbé lui-même ainsi que Nazaire Petit ont écrit des critiques de l'œuvre d'Aubert de Gaspé⁴². Ils en vantent, entre autres, la narration et la fluidité du style ainsi

⁴² Casgrain présente Petit comme un jeune écrivain distingué, mais nous n'avons pas trouvé d'autres traces de l'homme. Comme Casgrain ne mentionne pas dans quel journal est parue la critique de Petit, il est difficile de poursuivre les recherches à son sujet.

que les descriptions. Le grand atout du livre est de coucher sur papier les souvenirs de la glorieuse histoire du peuple canadien-français (*ibid.*, pp. 74-78). De plus, le roman est adapté en pièce de théâtre par deux professeurs du collège de l'Assomption et joué par les élèves du collège en présence de l'auteur en 1865 (*ibid.*, p. 87).

Trame narrative

L'action se déroule à l'époque de la conquête de la Nouvelle-France, principalement dans le village de Saint-Jean-Port-Joli. Nous suivons le parcours des protagonistes, Jules d'Haberville et Archibald (Arché) Cameron of Lochiel, de leur sortie du collège des Jésuites de Québec jusqu'à leurs vieux jours. L'action se déroule en trois temps : le voyage de Jules et d'Arché du collège jusqu'au manoir de la famille d'Haberville et leur séjour, les péripéties d'Arché lors de la guerre de Sept Ans et, finalement, les actes de réparation effectués par Arché.

Nous avons mentionné qu'Aubert de Gaspé a publié ce roman afin de promouvoir les mœurs des anciens Canadiens. Dans cette optique, l'auteur s'éloigne de l'intrigue principale afin d'inclure dans le récit la légende de la Corriveau. Dans la version de l'auteur, José raconte aux deux personnages principaux que le squelette de la Corriveau aurait suivi la carriole de son père et lui aurait demandé de lui faire traverser le fleuve Saint-Laurent afin qu'il puisse rejoindre ses amis à l'île d'Orléans. Il est évident que l'auteur cherche à préserver et promouvoir les légendes canadiennes.

À la fin du roman, toutefois, l'écriture est un peu maladroite; l'auteur boucle le récit en précipitant les décès du seigneur d'Haberville, de sa femme et de José. Puis, nous retrouvons les personnages principaux, alors qu'Arché approche la soixantaine. Il se fait tard et le roman se termine alors que Jules se retire du salon pour aller se coucher.

Narration

À la lecture du roman, nous remarquons rapidement que la narration est effectuée à la troisième personne. Dès le premier chapitre, nous constatons que le narrateur a une grande connaissance des personnages principaux, de leur personnalité et de leur histoire personnelle : « Archibald Cameron de Locheill, fils d'un chef de clan des montagnes d'Écosse et d'une Française, n'avait que quatre ans lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. [...] Cet enfant, vrai spartiate par l'éducation, semblait faire ses délices de cette vie sauvage et vagabonde » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 16). Bien que le roman soit raconté à la troisième personne, nous ne sommes pas en présence d'une narration omnisciente, puisque le narrateur n'a pas accès aux pensées et aux sentiments intérieurs des personnages. Dans ce contexte, le lecteur a l'impression que le narrateur, ou peut-être l'auteur, relate bel et bien la vie de gens qui ont vécu à une autre époque.

Dans cet esprit, Aubert de Gaspé amorce le récit en interpellant directement son lecteur : « Que ceux qui connaissent notre bonne cité de Québec se transportent, en corps ou en esprit, sur le marché de la haute ville [...] » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 8). D'ailleurs, nous remarquons qu'Aubert de Gaspé père fait également usage du « nous » : « [n]ous sommes à la fin d'avril » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 9). Ce type de narration, cependant, semble n'être présent que dans le

premier chapitre. Il pourrait donc s'agir d'une technique utilisée par l'auteur afin d'établir un lien avec son lecteur, car le « nous » crée chez ce dernier un sentiment d'inclusion.

Réception critique

Philippe Aubert de Gaspé père écrit *Les Anciens Canadiens* vers la fin de sa vie, dans le cadre de l'appel à la préservation du passé lancé par le journal *Les Soirées canadiennes* (Casgrain, 1871, p. 67). L'ouvrage est publié par Desbarats et Derbshire. La famille Desbarats a œuvré dans l'impression pendant trois générations de 1798 jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1841, George-Paschal Desbarats et Stewart Derbshire sont nommés imprimeurs de la reine, et leur imprimerie est basée tour à tour à Québec, à Kingston, à Montréal et à Toronto, avant de revenir finalement à Québec. Ils s'occuperont de l'imprimerie jusqu'à leur décès en 1863 (Derbshire) et en 1864 (G. P. Desbarats). C'est George-Edouard Desbarats qui reprend les rênes de l'entreprise (Galarneau, 1991, pp. 132-133).

Au moment de sa publication, l'œuvre d'Aubert de Gaspé a obtenu une réception très favorable. Selon l'abbé Casgrain, la première édition fut écoulee en quelques mois seulement et qu'il en fut de même pour la suivante. Ici, nous tenons à souligner que, selon Biron *et al.*, le premier tirage contenait 2000 exemplaires et le deuxième, 5000. En conséquence, il s'agirait du plus grand succès commercial du siècle (Biron *et al.*, 2007, p. 123).

De plus, toujours selon l'abbé Casgrain, le roman d'Aubert de Gaspé est très bien accueilli par les critiques littéraires et a reçu des commentaires très favorables : « [t]oute la presse

canadienne retentit des éloges les plus flatteurs » (Casgrain, 1871, p. 74). Dans la biographie d'Aubert de Gaspé, l'abbé répertorie une dizaine de critiques, toutes positives, de l'œuvre (*ibid.*, pp. 75-81). Dans la même lignée, pour l'historien littéraire Edmond Lareau, *Les Anciens Canadiens* est une œuvre qui fait autorité :

La bonne opinion littéraire ne mettra jamais sur un pied d'égalité le *Charles Guérin* de M. Chauveau et *Les Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, parce que le premier n'est qu'une ébauche inachevée et incomplète des mœurs canadiennes; au contraire l'autre fait connaître la vie canadienne à peu près sous tous ses aspects (1874, p. 302).

Dans un article publié dans la revue *Port Acadie* et provenant d'une communication présentée dans un colloque consacré à l'édition critique, Aurélien Boivin avance : « *Les Anciens Canadiens* a connu une étonnante fortune : j'ai répertorié au cours de nos recherches vingt-quatre éditions en volume, quatre en feuilleton, et plus de dix-sept extraits de chapitres dans autant de périodiques [...] ». Il mentionne également la production de deux traductions en anglais et d'une en version espagnole, *Los Antiguos Canadienses*, publiée à Buenos Aires en 1946⁴³. Finalement, il explique que l'œuvre d'Aubert de Gaspé a fait l'objet de trois adaptations théâtrales (Boivin, 2011-2012, p. 17). Ces informations nous permettent de conclure que *Les Anciens Canadiens* est une œuvre incontournable de la littérature canadienne-française.

Néanmoins, en 1965, Nicole Deschamps affirmait que quiconque entreprenait de lire *Les Anciens Canadiens* comme un roman serait déçu (p. 3). Comme nous l'avons mentionné plus haut, Aubert de Gaspé lui-même ne cherche pas à catégoriser son ouvrage. Selon nous, il s'agit plutôt

⁴³ Aurélien Boivin a publié son édition critique en 2007 et l'article dont il est question paraît en 2011-2012. Toutefois, il ne fait mention que des deux premières traductions vers l'anglais publiées en 1864 et en 1890, respectivement. Il omet donc celle qui est parue à Montréal en 1996.

des mémoires, des souvenirs de l’auteur. Autrement dit, en puisant dans son histoire, il relate à travers les personnages de Jules et d’Arché une version romancée de la Conquête. Deschamps postule également qu’Aubert de Gaspé raconte le rêve collectif d’une société mourante, celles des seigneurs (2009, p. 4). Bref, Aubert de Gaspé fait un portrait de sa société de 1860, où le paysan et l’Anglais sont des personnages valorisés et où les belles valeurs des seigneurs et des nobles sont en train de disparaître. Donc, en contrepartie, il cherche à mettre de l’avant dans son récit les valeurs canadiennes-françaises. Ce fervent nationalisme est également caractérisé dans le récit par le refus de Blanche d’épouser l’Écossais Arché, malgré son amour pour lui. Toutefois, comme nous l’avons mentionné auparavant, il est également possible de lire l’œuvre d’Aubert de Gaspé comme un roman de la réconciliation. Après avoir combattu dans des camps ennemis, les deux amis d’enfance renouent leurs liens et vieillissent ensemble. De plus, Arché décide de s’établir près de la seigneurie des Habervilles et fournit du travail aux Dumais, qui représentent les paysans canadiens-français. Toutefois, cette réconciliation demeure partielle, puisque Blanche refuse la demande en mariage de l’Écossais.

Dans cet ordre d’idées, Lisa M. Gasbarrone nous propose une autre lecture du personnage de Blanche. Elle écrit que « [d]ans le contexte de la littérature québécoise du XIX^e siècle, on peut identifier au moins deux chronotopes traditionnels et opposés : celui de la campagne et celui de la ville » (2007, p. 105). Le terme « chronotope » a été proposé par Bakhtine et signifie « temps-espace » ou, tel que Gasbaronne le définit, « la “fusion” des indicateurs temporels et spatiaux qui changent selon le genre du récit » (*ibid.*, p. 104). Dans les romans *Les Anciens Canadiens* et *Angéline de Montbrun*, un troisième chronotope voit le jour : le chronotope féminin. Les personnages de Blanche et d’Angéline refusent de choisir entre la campagne et la ville. En fait,

elles désirent un avenir qui leur soit propre. En refusant d'épouser Arché, l'avenir que Blanche choisit pour elle-même n'est pas nécessairement heureux, mais il est différent de celui réservé traditionnellement aux femmes par le scénario masculin. Gasbarrone explique également que le chronotope des anciens Canadiens survit en Blanche. En refusant le mariage avec Arché, elle se fait la gardienne de la Nouvelle-France et son sacrifice se fait par fidélité non pas à la France, mais au Québec (*ibid.*, pp. 109-110). Le fait que Blanche refuse la demande d'Arché répond à l'idée que la femme ne doit pas s'associer à l'ennemi. Il s'agit ici d'une lecture féministe du roman d'Aubert de Gaspé où, par devoir envers sa patrie et son pays, Blanche se refuse de vivre heureuse aux côtés d'Arché. Toutefois, à notre avis, il faut faire attention de ne pas pousser le raisonnement trop loin et voir dans le refus de Blanche une victoire sur les relations patriarcales oppressives. Blanche représente avant tout le rôle féminin de la préservation du passé et de la mémoire collective.

En somme, *Les Anciens Canadiens* est une œuvre qui a connu un grand succès et qui a su résister au passage du temps : elle a été traduite à trois reprises vers l'anglais et republiée à six occasions (Lamonde *et al.*, 2005, p. 420). Le roman a également fait l'objet d'études dans les œuvres portant sur l'histoire littéraire du Québec. D'ailleurs, Maurice Lemire, dans *La vie littéraire au Québec*, soutient que l'œuvre d'Aubert de Gaspé est l'un des premiers monuments de la littérature canadienne (Lemire, 1999, p. 319).

Les traductions de langue anglaise des *Anciens Canadiens*

Rappelons que la première traduction de l'œuvre d'Aubert de Gaspé, signée Georgiana M. Pennée, paraît un an après la publication de l'original, en 1864. Suivent ensuite deux retraductions. La première ne tarde guère : en 1890, une nouvelle version est signée par Charles G. D. Roberts. Il faudra toutefois attendre plus d'un siècle avant que Jane Brierley commette la deuxième retraduction, en 1996. Du point de vue des retraductions, *Les Anciens Canadiens* représente un cas de figure unique, car il a été traduit et retraduit très rapidement au cours du XIX^e siècle. D'ailleurs, selon nos recherches, il s'agirait du seul roman canadien-français paru au XIX^e siècle à faire l'objet d'une traduction au cours de ce même siècle, et peut-être même du seul roman issu du Canada français au XIX^e siècle à être retraduit.

La première traduction : *Canadians of Old* (1864) de Georgiana Ward Pennée

La traductrice : Georgiana Ward Pennée

La première traduction des *Anciens Canadiens* paraît l'année suivant la parution de l'original. Elle est signée « Georgiana M. Pennée », un patronyme qu'on devine être le nom d'épouse de Georgiana M. Ward. Dans *WorldCat*, c'est sous le nom « G. M. Ward » que nous retrouvons, entre autres, la traduction anglaise de 1864, intitulée *The Canadians of Old* (*WorldCat*, 1992-2012). En plus des *Anciens Canadiens*, elle aurait traduit au moins trois autres textes : *The Bible and the Rule of Faith* (1875); *The Pilgrim's Manual of Devotion to St. Anne de Beaupré* (1886) et *In and Around Tadousac* [sic] (1891). Nous savons que Georgiana Pennée a une très bonne connaissance du

français, car elle enseigne cette langue. La preuve se trouve dans la préface de son ouvrage *Guide to French Genders*, qu'elle publie en 1871. Elle y écrit :

No human system is perfect, but the one I now offer to the public is the result of long experience and much patient toil, [...] and *I also earnestly request my fellow-workers in the field of literature and instruction*, to make known to me any errors they may discover, or any ameliorations in my plan that may occur to them » (Pennée, 1871, p. iv, nous soulignons).

Elle est d'ailleurs probablement établie dans la région de Québec, car plusieurs de ses travaux sont publiés par des imprimeurs établis dans la ville de Québec. Autre indice de son lieu de résidence, la préface de *Guide to French Genders* est signée « Georgiana M. Pennée – Québec, Sept. 1st, 1871 » (*ibid.*). Deux de ses traductions sont accompagnées d'un mot de la traductrice; elle signe une préface dans *The Bible and the Rule of Faith* et écrit « A word to the pious Pilgrim » dans *The Pilgrim's Manual of Devotion to St. Anne de Beaupré*. Par contre, ses traductions d'ouvrages non religieux ne contiennent aucun commentaire de sa part. La préface de *The Bible and the Rule of Faith* nous apprend que Georgiana M. Ward Pennée est anglophone : « I have ventured to translate the book into my own tongue » (Bégin, 1875, p. ix), et surtout, son propos nous permet de voir la vision qu'elle a de son travail de traductrice : « My share of the work is therefore very small, and, I cannot but fear, very imperfectly performed. I have aimed at accurate translation rather than at elegant writing » (*ibid.*). Nous comprenons ici que la traductrice perçoit sa propre tâche comme subordonnée à celle de l'auteur de l'œuvre originale. De plus, elle démontre clairement que son but premier a été de rendre le sens et que cela a primé sur la lisibilité et l'idiomaticité. De son côté, « A word to the pious Pilgrim », la préface de *The Pilgrim's Manual of Devotion to St. Anne de Beaupré*, ne contient aucun commentaire sur la traduction. Ward Pennée y rappelle que le père rédemptoriste qui a écrit l'œuvre demandait à être inclus dans les prières des lecteurs. Ainsi, elle

écrit : « The humble translator begs for a remembrance also and a special memento for the soul of a beloved son recently deceased » (1895, n.p.). L'appellation « humble translator » vient renforcer notre affirmation : en tant que traductrice, Ward Pennée se considère comme inférieure à l'auteur. Le contraire aurait été surprenant : il s'agit bien là d'ouvrages religieux écrits par des prêtres et d'une traductrice animée d'une fervente croyance. Il est également possible que Ward Pennée s'inscrive dans une posture de fidélité qui était typique et commune lors de la traduction des textes sacrés.

Le contexte de production

Dans sa thèse de doctorat sur la vie et l'œuvre d'Aubert de Gaspé, Verna Isabel Curran écrit :

The Canadians of Old, is the work of Madame Georgiana Pennee, whose brother, Dr. William George Ward, was a contemporary of Cardinal Newman at Oxford. An English woman converted to Catholicism, she had emigrated to Quebec where she became very interested in Canadian history. She translated *Les Anciens Canadiens*, including the notes, so that English people unable to read French could enjoy this depiction of early Canadian society. (Curran, 1957, p. 128)

Cette affirmation est un universel : toute traduction a pour but de rendre l'œuvre accessible et de la faire connaître dans une autre culture. De plus, Sherry Simon explique clairement qu'on traduit la littérature canadienne-française en anglais afin de connaître cette société, car la littérature est un reflet de la situation sociopolitique. Ainsi, la traduction littéraire a la fonction ethnographique de rendre une réalité étrangère moins opaque et d'être la clef d'une société qui autrement est obscure (1988, p. 31).

La première traduction des *Anciens Canadiens*, publiée en 1864 et signée Georgiana M. Pennée, ne contient aucune préface, ni de la traductrice ni de l'éditeur. Le roman n'a pour seule mention qu'une phrase brève en page de titre : « Translated by Georgiana M. Pennée ». Dans ce contexte, il est difficile de connaître les raisons qui ont motivé Ward Pennée à entreprendre sa traduction. Cette dernière est publiée par la maison d'édition à Québec qui a publié *Les Anciens Canadiens* en 1863 et une réédition revue par Aubert de Gaspé en 1864. Nous supposons que le succès de l'édition originale française a suffi à convaincre la traductrice et l'éditeur G. & G.E Desbarats de se lancer respectivement dans la traduction et dans son impression. Bref, nous croyons que l'engouement pour le roman d'Aubert de Gaspé père aurait eu des échos jusque chez les anglophones, ce qui aurait mené à la production d'une traduction. Il se pourrait aussi que ce soit Aubert de Gaspé lui-même qui ait demandé que son roman soit traduit. D'ailleurs, l'auteur s'intéressait à la culture anglaise, et les influences du romancier écossais Walter Scott sont évidentes dans *Les Anciens Canadiens* (Simon, 1988, p. 35). Ces hypothèses, malheureusement, ne sont pas vérifiables.

Réception de la traduction

Curran mentionne que la traduction de Pennée a reçu des critiques favorables dans *The London Review* et *The Dublin Review* (*ibid.*, p. 129). Près du tiers de la critique du *The Dublin Review* vante d'ailleurs les mérites de la traductrice :

Much credit is due to the translator. The work is rendered into good flowing and easy English, and bespeaks not only a perfect knowledge of both tongues, seldom possessed by those who undertake the task, but a power of thinking out the ideas of one tongue in another, still more rare, contained with much freedom of style and mastery of language. (*The Dublin Review*, 1865, pp. 248-249)

La critique de la traduction de Pennée se trouve dans la section « Notices of Books » du périodique. Toutefois, ni la critique ni la section n'est signée (*The Dublin Review*, 1865, pp. 227-250). Cette critique très positive étonne, particulièrement le fait que l'on mette de l'avant « le style libre et la maîtrise de la langue » de la traductrice, car dans les faits la traduction de Ward Pennée est plutôt littérale et le style, maladroit. Ward Pennée disait elle-même privilégier le sens au détriment du style. Selon Jane Brierley, la troisième traductrice de l'œuvre, la syntaxe abuserait des virgules, ce qui créerait un style archaïque (Aubert de Gaspé, 1996, p. 15).

Ici, il est intéressant de souligner que le frère de Georgiana Ward Pennée est William George Ward, un auteur et théologien reconnu de l'époque. Il est ordonné prêtre dans l'église anglicane en 1840 et rejoint le « Mouvement d'Oxford »⁴⁴. En 1845, il se convertit au catholicisme et, de 1851 à 1858, enseigne la théologie au Collège St. Edmund. Puis, entre 1863 et 1878, il est éditeur du *Dublin Review*, un trimestriel catholique d'envergure (*Encyclopédie Britannica*, 2016). Dans ce contexte, il est aisé d'en venir à la conclusion que William George Ward est responsable du commentaire favorable que reçoit la traduction des *Anciens Canadiens* dans le périodique qu'il édite.

L'abbé Casgrain mentionne également la traduction anglaise réalisée par celle qu'il nomme « Madame Pennée de Québec » dans la biographie d'Aubert de Gaspé. Selon lui, cette traduction a permis de faire connaître *Les Anciens Canadiens* aux Britanniques. Casgrain écrit d'ailleurs que

⁴⁴ Le mouvement d'Oxford est un courant idéologique qui a lieu au sein de l'Église anglicane dans le milieu du XIX^e siècle. L'objectif du mouvement est de raviver les éléments catholiques de l'Église tout en préservant son indépendance à l'égard du Pape (Nédoncelle, 2016).

la traduction a été remarquée par *The London Review*. À la fin de la biographie, il reprend la critique du *London Review* (1871, pp. 117-123) qui commence avec un rappel du contexte politique canadien au moment de la Conquête et ensuite présente un très bon résumé du livre d'Aubert de Gaspé. Selon la critique, le livre a le mérite de raconter la vie quotidienne de la population locale, comme le sort qui lui est réservé lors de grands événements historiques tels que la Conquête, ce qui est toujours absent des livres d'histoire (*The London Review*, 29 octobre 1864, cité dans Casgrain, 1871, p. 122). Le critique conclut d'ailleurs en disant : « It is as a picture of Canadian society as it existed in the days of the author's boyhood, however, that his book is most valuable and interesting. This picture he professes to paint without exaggeration, and we are inclined to trust him for the most part unhesitatingly » (*The London Review*, 29 octobre 1864, cité dans Casgrain, 1871, p. 123). Malgré la longueur de la critique et la qualité de son résumé, il n'est jamais fait mention de la traduction ou de la traductrice, sauf dans les informations bibliographiques.

Ainsi, il n'est pas surprenant que la traduction ait reçu des critiques en Angleterre plutôt qu'au Canada. En effet, comme nous l'avons illustré au chapitre deux (voir la sous-section « Diffusion de l'objet littéraire »), les structures de presse du Canada anglais, à l'époque, sont déficientes. De surcroît, le fait que la traduction ait été remarquée en Europe plutôt qu'aux États-Unis démontre l'importance des réseaux : Ward Pennée, immigrante britannique, profite de l'influence de son frère.

Finalement, mentionnons que la traduction de Pennée a été rééditée en 1929 par Thomas Guthrie Marquis sous le titre *Seigneur d'Haberville (Canadians of Old): A romance of the Fall of*

New France à la maison d'édition torontoise The Musson Book Company. Marquis est enseignant, poète, écrivain et historien de la littérature. Nationaliste canadien, il a écrit et édité de nombreux volumes sur l'histoire canadienne et sur la littérature canadienne-anglaise (Shurtleff, 2011). Dans la note de l'éditeur, Marquis affirme :

In 1864, Mrs. Georgiana M. Pennée published an excellent translation of De Gaspé's masterpiece. Mrs. Pennée was thoroughly familiar with seigneurial life and habitant life and her translation admirably reproduces the spirit of the original. Unfortunately, it abounds in printers' errors, and occasionally a too literal translation has left certain passages obscure to the modern reader. In this edition the errors have been corrected, and some alterations made to the translation (Aubert de Gaspé, 1929, p. v).

Après avoir comparé le premier chapitre des deux versions, nous en venons à la conclusion que Marquis présente une version abrégée de la traduction de Pennée, car plusieurs passages sont omis de sa traduction; les omissions les plus frappantes sont la préface d'Aubert de Gaspé et toute la section « Notes et éclaircissements ». De plus, certaines observations sur la religion catholique sont effacées. Au-delà des nombreuses omissions, nous avons remarqué que très peu de modifications ont été apportées au texte de Pennée. En fait, la seule altération apportée au premier chapitre est que Marquis change le passage que Pennée avait gardé, « ma frine (foi) » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 13; Pennée, 1864, p. 10), pour « My faith » (1929, p. 5). De plus, à notre avis, aucune des erreurs de traduction de Pennée n'a été corrigée. Dans les ouvrages savants, la réédition de Marquis est présentée tantôt comme une version abrégée, tantôt comme une version révisée (voir, entre autres, Simon, 1988, pp. 35; 36-38).

La deuxième traduction : *Canadians of Old* (1890) de Charles G. D. Roberts

Le traducteur : Charles G. D. Roberts

La vie et la carrière de Charles G. D. Roberts sont très bien documentées⁴⁵. Charles George Douglas Roberts est né le 10 janvier 1860 dans la ville de Douglas, au Nouveau-Brunswick. Son père, le révérend George Goodridge Roberts, a été recteur à Sackville ainsi qu'à l'Église Saint Ann's à Fredericton. Durant son enfance, Roberts est principalement scolarisé par son père. Il publie ses premiers écrits à l'âge de 12 ans : trois articles portant sur l'agriculture dans *The Colonial Farmer* (Hodd, 2011).

Roberts fait ses études à l'Université du Nouveau-Brunswick. Il obtient un baccalauréat en arts en 1879. Au cours des deux années suivantes, tout en faisant sa maîtrise en art, il devient directeur de la Chatham High School and Grammar School. L'année 1880 est marquante : il publie son premier recueil de poésie au printemps et, en décembre, épouse Mary Fenety (Hodd, 2011).

En 1881, il devient directeur de la York Street School à Fredericton. Puis, en 1883, il part pour Toronto et prend la direction du magazine *The Week*. En 1885, il accepte un poste de professeur au Département d'anglais, d'économie et de français du King's College à Windsor, en Nouvelle-Écosse. Les années que Roberts passe au King's College sont également productives sur le plan de l'écriture. Il publie, entre autres, deux recueils de poésie (1886 et 1893), un guide de

⁴⁵ Afin d'en apprendre davantage sur Charles G. D. Roberts on peut consulter, entre autres, *Sir Charles G. D. Roberts A Biography* (1943) de E. M. Pomeroy, *Sir Charles God Damn : The Life of Sir Charles G. D. Roberts* (1986) de John Coldwell Adams et *The Collected Letters of Charles G. D. Roberts* (1989) édité par Laurel Boone.

voyage (1893) et la traduction anglaise des *Anciens Canadiens* (1890) en plus d'un très grand nombre de nouvelles sur cette période de 10 ans (Hodd, 2011).

Roberts quitte le King's College en 1895, où il se sent isolé, pour retourner à Fredericton. L'année 1896 représente un essor de production littéraire, car il publie son premier roman, son quatrième recueil de poésie, un recueil de nouvelles, ainsi qu'un livre pour enfants. Il devient un écrivain reconnu au Canada. Puisqu'à cette époque, l'épicentre de la littérature anglophone est New York. Il s'y rend donc et obtient un emploi de rédacteur adjoint pour le magazine *The Illustrated American* en février 1897 (Hodd, 2011).

L'année suivante, Roberts quitte son poste d'adjoint pour se concentrer sur l'écriture. Il fait paraître un recueil de poésie romantique et son deuxième roman. En 1900, il publie son roman le plus populaire, *The Heart of the Ancient Wood*. La majorité des publications new-yorkaises de Roberts sont des œuvres de fiction. De 1901 à 1906 paraissent trois ouvrages, en plus de nombreuses nouvelles dans des magazines américains et britanniques (Hodd, 2011).

En 1906, il quitte New York et retourne au Nouveau-Brunswick. Cette année-là, il reçoit un doctorat honorifique en droit de l'Université du Nouveau-Brunswick et il connaît à nouveau le succès avec son roman *The Heart that Knows*. Il ne reste que peu de temps dans les Maritimes, car il part pour l'Europe en 1907. Il y demeurera 18 ans, dont cinq ans passés dans diverses villes de France et d'Angleterre avec son fils Douglas. De 1910 à 1912, il part seul et visite Munich et l'Italie avant de se poser en Angleterre. En 1913, il publie *A Balkan Prince*, son seul roman d'aventures. Malgré ses 54 ans lors de l'éclatement de la Première Guerre mondiale, il participe à

l'effort de guerre. Dans un premier temps, il entraîne de jeunes soldats, puis se met à travailler pour le Bureau canadien des Archives de guerre. Au cours de cette période, il publie une trilogie commanditée par Lord Beaverbrook et intitulée *Canada in Flanders* (1918) qui relate le rôle des forces canadiennes (Hodd, 2011).

En 1924, plusieurs membres de la famille de Roberts lui demandent de revenir au pays afin de participer à une tournée organisée par sa belle-sœur. Cette tournée pancanadienne est un franc succès et Roberts décide de s'établir à Toronto. En 1927, il publie un recueil de poésie et est élu président de la Canadian Authors' Association. Sa femme décède en 1929. En 1932, il publie un recueil de nouvelles et commence à travailler sur le projet de biographies *Canadian Who Was Who*. Au cours de l'année 1934, il publie deux recueils de poésie. Puis, il est nommé chevalier de l'Empire britannique l'année suivante (Hodd, 2011).

Vers la fin de sa vie, Roberts produit un recueil de poésie et une anthologie s'inspirant de ses expériences à la guerre, respectivement *Canada Speaks of Britain* (1941) et *Flying Colours* (1942). En 1942, il reçoit un doctorat honorifique de l'Université Mount Allison à Sackville au Nouveau-Brunswick. Le 23 octobre 1943, il épouse Joan Montgomery, qu'il côtoyait depuis plus de 10 ans. Cette union, toutefois, est de très courte durée, car Roberts meurt le 26 novembre (Hodd, 2011). La première biographie portant sur sa vie paraît de son vivant, en avril 1943. Elle est intitulée *Sir Charles G. D. Roberts: a Biography* et signée E. M. Pomeroy. L'histoire se rappelle

de Roberts comme le père de la littérature canadienne, comme un des « poètes de la Confédération »⁴⁶ ainsi que comme un historien et un nationaliste canadien.

Dans un article paru dans *Meta* en 1968, Philip Stratford écrit que Roberts a traduit le recueil *La Noël au Canada* de Louis Fréchette sous le titre *Christmas in French Canada* (p. 185), information qui est reprise par Barbara Godard en 2000 (p. 478). L'édition anglaise paraît en 1899 aux éditions George H. Morang & Company à Toronto et Charles Scribner's Sons à New York, alors que l'édition française est publiée chez le même éditeur torontois en 1900. L'édition anglaise de 1899 cite Louis Fréchette comme auteur et il n'est pas du tout mention d'un traducteur. La dédicace, qui est signée L. F., indique d'ailleurs qu'il s'agit de son premier ouvrage dans la langue de Shakespeare : « To My Three Excellent Friends and Brother Poets [...] This first English book of mine is cordially and thankfully dedicated. » (1899, n.p.) De plus, dans la préface, Fréchette mentionne clairement que l'anglais n'est pas sa langue maternelle et que son objectif est de faire connaître le Canada français aux lecteurs anglophones (*ibid.*, p. vii). De son côté, la version française est accompagnée d'une note des éditeurs qui explique qu'il s'agit d'une auto-translation effectuée par Fréchette lui-même : « Ce livre a déjà été publié en anglais sous le titre de *Christmas in French Canada*. Nous disons “ce livre”, faute d'une expression plus juste – car en réalité ce que nous donnons aujourd'hui n'est pas une traduction du texte anglais; c'est plutôt le même ouvrage sous une forme plus ou moins identique » (Fréchette, 1900, p. ix). Nous croyons que la confusion est peut-être attribuable à une annonce de publication d'une quinzaine de lignes du *New York Times* du 2 décembre 1899. Il est écrit que C. G. D. Roberts publiera bientôt *The Heart of the Ancient*

⁴⁶ Les « poètes de la Confédération » ou « Confederation poets » est le nom donné par Malcolm Ross à un groupe de poètes incluant Charles G. D. Roberts, Bliss Carman, Archibald Lampman et Duncan Campbell Scott dans l'ouvrage *Poets of the Confederation* (1960, p. ix).

Wood, alors que Louis Fréchette a publié *Christmas in French Canada* chez Charles Scribner's Sons. Il est possible que l'erreur soit attribuable aux deux « Charles » qui sont si rapprochés. Néanmoins, *Christmas in Canada* n'est pas de la plume de Roberts, alors nous affirmons que *Canadians of Old* est sa seule entreprise de traduction.

Le contexte de production

La première retraduction du roman d'Aubert de Gaspé paraît en 1890. Cette version est chapeautée par D. Appleton and Company, une maison d'édition américaine basée à New York. Cette maison d'édition d'envergure se spécialisait dans la publication d'ouvrages provenant de toutes sortes de disciplines (Grant Wilson et Fiske, 1888, p. 84), dont des encyclopédies, des manuels scolaires, des livres médicaux et scientifiques, entre autres (*ibid.*, pp. 84-85). Les archives de la maison d'édition sont conservées dans la Lilly Library Manuscript Collections de l'Université de l'Indiana; malheureusement, nous n'y avons trouvé aucun document portant sur la traduction des *Anciens Canadiens*. Toutefois, dans les années qui ont précédé la traduction de Roberts, il y avait un grand intérêt pour les relations canado-américaines, tant sur le plan politique que culturel. En 1890, près d'un million de Canadiens résident aux États-Unis (Woodsworth, 2011, p. 139). C'est dans ce contexte qu'Erastus Wiman fonde le premier Canadian Club of New York où se rencontre l'élite canadienne expatriée aux États-Unis (*ibid.*, pp. 140-141). D'ailleurs, Roberts est membre de la Canadian Society of New York mise sur pied en 1897 (*ibid.*, p. 151). Nous croyons donc que cet intérêt pour les relations entre le Canada et les États-Unis a représenté un contexte favorable à la traduction de la littérature canadienne-française.

La traduction publiée sous le titre *Canadians of Old* est signée Charles G. D. Roberts. La correspondance de Roberts révèle que la maison d'édition Appleton l'a approché à l'été 1890 pour traduire *Les Anciens Canadiens*, lui offrant pour cette tâche une compensation de 200 \$. Nous mentionnons au passage que le montant reçu par Roberts serait aujourd'hui équivalent à environ 5 250 \$⁴⁷. Étant donné la précarité financière dans laquelle se trouve Roberts, il ne peut refuser l'offre (Boone, 1989, p. 121). D'ailleurs dans une lettre écrite à Bliss Carman et datée du 19 mai 1890, Roberts demande à son ami de garantir un prêt de 150 \$ (Boone, 1989, pp. 119-120). Elsie Pomeroy, biographe de Roberts, soutient d'ailleurs que son salaire cette année-là est de 1 000 \$, alors qu'il est professeur au King's College (1943, p. 99). Bien que Roberts entretienne une correspondance-fleuve, il ne parle que très peu sur son expérience de traduction. Ses lettres révèlent qu'il a engagé une secrétaire afin de l'assister dans cette tâche (*ibid.*, p. 120), qu'il a d'ailleurs trouvé particulièrement ardue. En effet, le 23 août, il écrit : « Am grinding fiercely at the book for Appletons » (*ibid.*, p. 123). Le 9 septembre, il renchérit : « As soon as I got the book done, I fled & have abhorred the pen ever since. I completed the thing on Aug 31st » (*ibid.*). De plus, Roberts a effectué sa traduction rapidement : il la mentionne pour la première fois dans ses lettres du 16 juillet et, le 31 août, il dit qu'il l'a terminée.

Nous croyons qu'il aurait peut-être sous-estimé l'ampleur de la tâche. Néanmoins, traduire près de 300 pages en 6 semaines est un défi colossal, ce qui explique probablement pourquoi Roberts a tant détesté l'expérience. Permettez-nous également de supposer que son manque d'expérience dans la pratique de la traduction a fait en sorte qu'il ait été incapable d'estimer le

⁴⁷ Afin d'effectuer ce calcul, nous nous sommes référée à l'indice des prix à la consommation qui se trouve sur le site de la *Federal Reserve Bank of Minneapolis*, car les données de *Statistiques Canada* ne vont pas au-delà de 1920. Voir http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc/hist1800.cfm [consulté le 24 avril 2014].

temps que demanderait ce travail. Selon nos vérifications, le texte en version brute des *Anciens Canadiens* compte environ 120 000 mots. Il est généralement accepté qu'un traducteur pragmatique en début de carrière peut traduire environ 1 500 mots par jour s'il s'agit de textes de nature générale, donc sans grandes difficultés. Bref, en admettant qu'il s'agisse d'un texte général, il lui aurait fallu 80 jours à temps plein pour effectuer la traduction de l'œuvre d'Aubert de Gaspé. Évidemment, cette approximation ne tient pas compte de la grande difficulté de l'œuvre. En effet, les textes littéraires demandent un souci de la prose et une minutie des plus importants, sans compter le fait que *Les Anciens Canadiens* regorge de termes propres à la réalité canadienne-française du XVIII^e siècle qui nécessitent une recherche terminologique approfondie. Nous supposons donc que le temps que Roberts a alloué à la réalisation de sa traduction était tout simplement insuffisant. Ainsi, il faut comprendre que c'est la nécessité financière plutôt que l'intérêt pour l'œuvre d'Aubert de Gaspé, ou pour la traduction en générale, qui pousse Roberts à accepter de traduire le roman en moins d'un été. En effet, il ne peut pas refuser les deux cents dollars que lui offre la maison d'édition Appleton. D'ailleurs, *Les Anciens Canadiens* sera la première et la dernière traduction née de la plume de Roberts.

Dans sa thèse de doctorat portant sur la vie et les œuvres de Philippe Aubert de Gaspé, Verna Isabel Curran confirme que Roberts avait reçu le mandat de traduire *Les Anciens Canadiens* en juin 1890 et qu'il la réalisa en moins de deux mois⁴⁸. Pour ce qui est de l'acte de traduction, Curran écrit : « Working at his home, Roberts walked up and down as he dictated his translation to Miss Annie Prat, dean of women at King's College, Windsor, Nova Scotia, who took it all down

⁴⁸ Elsie Pomeroy avance également que la traduction des *Anciens Canadiens* fut effectuée en moins de deux mois (1943, p. 102).

in longhand » (1957, p. 129). Dans les notes à la fin de la thèse, Curran précise qu'elle a obtenu ces informations lors d'une entrevue réalisée le 6 mai 1957 avec Elsie Pomeroy, biographe de Roberts, qui, elle, a obtenu ces renseignements de Roberts et de Prat (*ibid.*, p. 273). Il est toutefois important de mentionner qu'en 1890, Annie Prat (1861-1960) est étudiante; elle ne sera doyenne du King's College qu'entre 1917 et 1920⁴⁹. La jeune femme est d'ailleurs fiancée à Goodridge Bliss Roberts, frère cadet de notre traducteur. Roberts engage donc Annie Prat comme secrétaire lorsque ses moyens financiers le lui permettent (Pomeroy, 1943, p. 77).

La publication de l'ouvrage a été très rapide. En effet, le 21 septembre, Roberts écrit « The book with Appletons comes out next month [...] » (Boone, 1989, p. 124), ce qui situe la publication de *Canadians of Old* au mois d'octobre. Nous avons d'ailleurs retrouvé plusieurs annonces de la parution de la traduction dans des journaux américains, notamment dans l'édition du jeudi 23 octobre du *New York Sun*. Sous l'onglet « New Publications – Appleton & Co's New Books », cette brève notice annonce la parution de la traduction d'une des grandes romances historiques canadiennes, offerte en couverture papier pour 50 sous, ou un dollar pour une couverture en tissu (*The Sun*, 1890, p. 7).

La préface de Roberts

Cette expérience de traduction, que l'on devine moins que paisible, n'entache néanmoins pas les mérites que Roberts trouve à l'œuvre d'Aubert de Gaspé. Pour accompagner sa traduction, Roberts signe une introduction de quatre pages. Roberts s'adresse probablement en premier lieu au lecteur

⁴⁹ Ces informations proviennent de la section dédiée aux sœurs Prat du site des archives de la Nouvelle-Écosse : <https://novascotia.ca/archives/prat/essay.asp>

des États-Unis qui connaît peu le Canada et encore moins son pendant francophone. Par contre, il se veut très rassembleur dans ses propos, et l'on sent qu'il garde en tête ses compatriotes canadiens-anglais, notamment lorsqu'il écrit « We of English speech ». Roberts amorce donc son texte en abordant le thème des différences culturelles et linguistiques des deux peuples canadiens. Il insiste sur le fait que le Canada compte deux nations, deux langues et deux peuples distincts. Ainsi sont produites deux littératures : « In Canada there is settling into shape of a nation of two races; there is springing into existence, at the same time, of a literature in two languages » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 3). Roberts se garde bien d'affirmer la supériorité d'une des deux langues-cultures, mais il souligne le fait que leur existence dans un même territoire crée une série de défis. À son avis, ces défis devront être résolus à l'avenir. Bien qu'il ne propose pas de solutions pour rapprocher ces deux peuples, il croit qu'ils doivent apprendre à se connaître et à se comprendre.

Ce survol des rapports entre les francophones et les anglophones lui permet d'amener le fait que les anglophones se tournent naturellement vers la production littéraire canadienne-française pour obtenir de l'information à propos de ce peuple. Roberts inscrit sa traduction dans ce mouvement. L'œuvre d'Aubert de Gaspé, bien qu'elle ait été écrite dans le but premier de divertir le lecteur, regorge d'informations pertinentes. Il s'agit d'une juste reconstruction de la vie des premiers Canadiens français. À la lecture de la traduction, le lecteur anglais pourra cerner les objectifs et les ambitions de ce peuple (Aubert de Gaspé, 1890, p. 3).

Après avoir expliqué l'intérêt de l'œuvre pour le lecteur, Roberts s'affaire à vanter ses mérites. Selon lui, *Les Anciens Canadiens* est sans aucun doute un classique, la meilleure des romances historiques provenant du Canada français (Aubert de Gaspé, 1890, p. 3). Le roman

d'Aubert de Gaspé couche sur papier, pour la pérennité, certaines des chansons, légendes, coutumes, idées et valeurs d'une civilisation qui évolue rapidement. Bref, pour Roberts qui a pourtant effectué sa traduction trente ans après la parution de l'original, tout l'intérêt du roman repose sur son caractère historique. La traduction permet d'offrir aux anglophones un portrait des Canadiens français à l'époque de la Conquête.

Fait notable, Roberts se porte ensuite à la défense du nationalisme canadien-français. Pour lui, les étrangers à cette communauté gagneraient à se familiariser avec les Canadiens français par le biais du portrait fidèle qu'offre *Canadians of Old* avant de qualifier le nationalisme canadien-français de rêve inatteignable. En connaissant mieux les francophones du Canada, ils comprendraient qu'il n'est pas déraisonnable pour cette minorité de vouloir préserver leur langue et leurs institutions, qui sont menacées par la simple prépondérance de la majorité.

Après une brève notice biographique d'Aubert de Gaspé, Roberts explique que *Les Anciens Canadiens* est accompagné de notes et de clarifications. À son avis, cette section est une masse d'informations curieuses qu'il ne traduit pas, car elle revêt peu d'intérêt pour le lecteur moyen (Aubert de Gaspé, 1890, p. 6). Il s'agit ici à notre avis d'une contradiction importante. Dans sa préface, Roberts souligne l'importance pour les anglophones d'en apprendre davantage sur les Canadiens français, mais dit vers la fin qu'une centaine de pages de notes portant explicitement sur les particularités de la vie et de l'histoire de ce peuple n'est pas d'une grande importance. Ainsi, la non-traduction des « Notes et éclaircissements » ne cadre pas avec la visée traductionnelle avancée par Roberts : faciliter la compréhension des deux peuples.

Pour terminer, Roberts vante le style charmant, vieillot et peu pressé de l'auteur. La trame narrative du roman, bien que directe, se permet des digressions pour introduire des représentations festives et des chansons. Dans ses dernières lignes, Roberts s'attarde sur *Les Mémoires*, ouvrage qui traite de la vie des seigneurs et des habitants du temps d'Aubert de Gaspé.

En 1905, la traduction de Roberts est réimprimée sous le titre *Cameron of Lochiel*. Cette édition reprend la préface de 1890, mais la précède d'une « Preface to the new edition » qui est également signée de la main de Roberts. Dans ce court texte d'à peine une page et demie, Roberts met de l'avant le fait que, selon lui, Archibald Cameron of Lochiel est le véritable héros de l'histoire d'Aubert de Gaspé. Il justifie également le nouveau titre en disant que cela permet de conférer à Aubert de Gaspé le statut d'auteur de fiction qui lui revient.

Pour la première fois, il explique ce qui l'a poussé à produire une version anglaise. Ce n'est pas la qualité littéraire des *Anciens Canadiens* qui l'intéressait, mais bien les qualités historiques du roman. Il souligne également qu'il souhaitait contribuer, bien que de façon très modeste, à la compréhension mutuelle des deux Canada : « [...] my own anxiety to contribute, in however humble way, to the increase of understanding and confidence between the two great branches of the Canadian people » (Aubert de Gaspé, 1905, p. ii). D'ailleurs, à son avis, l'œuvre d'Aubert de Gaspé met de l'avant des personnages aux grands idéaux et, à la lecture, cette histoire permet de bien comprendre les Canadiens français.

Nous voyons ici que Roberts reprend, quoique plus brièvement, le thème de la distance entre les deux groupes linguistiques formant le Canada et de la nécessité pour les locuteurs de deux

langues-cultures d'apprendre à mieux se connaître et se comprendre. Roberts est un nationaliste canadien-anglais vivant dans les Maritimes. Au Nouveau-Brunswick, il côtoie donc probablement des Acadiens, ce qui a pu le rendre plus sensible aux enjeux linguistiques des francophones. D'ailleurs, les revendications des Québécois ne le laissent pas indifférent. Il traduit donc *Les Anciens Canadiens* dans le but d'augmenter la compréhension qu'ont les anglophones de cette nation, ce qui est un objectif fort louable. Malgré l'incitatif financier, Roberts est conscient du fossé qui sépare les Canadiens anglais et les Canadiens français. Ainsi, il croit vraiment que les deux peuples doivent apprendre à mieux se connaître et que la traduction (littéraire) est un moyen d'y parvenir.

Traduire pour le lecteur américain : l'idiomaticité

Mentionnons que la préface de 1890 ne fait aucunement mention de la traduction de Georgiana Ward Pennée. Ni Roberts ni l'éditeur n'ont jugé nécessaire d'expliquer pourquoi une retraduction de l'œuvre était nécessaire, alors qu'une première version anglaise avait été publiée moins de 30 ans auparavant. Nous croyons toutefois qu'une nouvelle version a été produite spécifiquement afin de conquérir le public américain. Ainsi, la version de Roberts s'éloigne de la littéralité qui caractérisait la première traduction pour privilégier l'idiomaticité, et donc satisfaire aux attentes du lecteur américain et à l'usage et la norme de la langue anglaise. Bref, une version facile à lire qui ne donne pas au lecteur anglophone l'impression de lire une traduction. Rappelons d'ailleurs que Venuti explique qu'une traduction lisible (fluide) est une caractéristique principale des traductions américaines.

Un exemple de traduction idiomatique se trouve dans la manière de rendre les expressions en utilisant une équivalence dans la langue anglaise. Ainsi, dans le premier chapitre des *Anciens Canadiens*, Aubert de Gaspé écrit : « Pendant ce colloque, Jules part comme un trait au-devant de deux hommes s’avançant à grands pas, le long de la cathédrale, avec chacun un aviron sur l’épaule droite » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 12). La traduction de Roberts se lit comme suit : « During this conversation Jules darts off like an arrow to meet two men, each with an oar on his right shoulder, who are hastening along by the cathedral » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 15). La locution « partir comme un trait » est vieillie et signifie partir très vite (Antidote 9). Ainsi, le fait de rendre cette locution par « darts off like an arrow » est un exemple de traduction idiomatique où l’on utilise une expression de la langue anglaise et l’on s’attend à cela de toute traduction privilégiant la facilité de lecture. Toutefois, Roberts se démarque plutôt par la manière dont il restructure la phrase. Afin de faciliter la compréhension, il positionne le segment « each with an oar on his right shoulder » tout de suite après « two men ». Cette restructure, absente de la première traduction, corrige un problème d’antécédents qui était présent dans la phrase française et fait en sorte qu’elle coule mieux.

La scène où les deux personnes quittent le collège des Jésuites se termine comme suit : « – Promets-nous de revenir! cria-t-on de toutes parts » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 12). Dans sa traduction, Roberts utilise l’explicitation afin de rappeler qui sont les personnes présentes : « “Promise us that you will be back,” cried all the students » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 15). Ces deux exemples, parmi tant d’autres, illustrent la manière dont Roberts aborde la traduction, en cherchant à rendre plus fluide le texte d’Aubert de Gaspé et à en faciliter la compréhension pour le lecteur américain.

Nous remarquons également que Roberts essaie de ne pas troubler le lecteur américain en diluant les termes canadiens-français, comme en témoignent les omissions et l'emploi de termes génériques. Ainsi, dans la phrase suivante : « nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 128), le terme « averdingles » disparaît simplement de la traduction : « we're taking our precautions » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 11).

Réception de la traduction de Charles G. D. Roberts dans l'Amérique du Nord anglophone

La traduction des *Anciens Canadiens* de Roberts est la version anglaise de notre corpus qui offre le plus d'informations quant à sa réception critique. Nous sommes ainsi à même d'inférer que la traduction *Canadians of Old* a profité d'une bonne réception chez nos voisins du Sud. Dans un premier temps, à la fin d'un autre ouvrage publié par Appleton en 1891, nous retrouvons une section faisant la liste des précédentes publications de la collection « Appleton's Town and Country Library ». Une entrée est consacrée à la traduction des *Anciens Canadiens*, où sont retranscrits des extraits de sept critiques publiées dans les importants journaux américains suivants : *New York Tribune*, *New York Herald*, *Brooklyn Eagle*, *Boston Saturday Evening Gazette*, *Boston Beacon*, *Buffalo Courier* et *San Francisco Bulletin*.

Des recherches à la Library of Congress ainsi que dans la base de données *Chronicling America* nous ont permis de retracer vingt-neuf mentions de la traduction dans les journaux, qui vont de la simple annonce à la critique. Parmi elles, quatre articles portent sur la réédition sous le titre *Cameron of Lochiel* en 1905.

La première annonce de la traduction des *Anciens Canadiens* paraît dans l'édition du 25 septembre 1890 du *Northern Christian Advocate*. Nous lisons qu'Appleton fera paraître une traduction du roman de Philippe Gaspé en novembre de la même année. On annonce que l'ouvrage met de l'avant la guerre entre Français et Anglais, la vie de vieux seigneurs, ainsi que des légendes et des chansons populaires. On mentionne finalement que la version anglaise est le fruit de Charles G. D. Roberts (*Northern Christian Advocate*, 1890, p. 3). Un certain nombre d'autres articles couvre essentiellement les mêmes points, à savoir la parution de l'œuvre traduite et les points clefs de l'intrigue. Les noms de Philippe Aubert de Gaspé et de Charles G. D. Roberts sont toujours mentionnés, de même que l'appellation « historical romance ». Les journaux qui suivent ce modèle sont : *Cincinnati Commercial Tribune* (11 octobre 1890), *New York Tribune* (18 octobre 1890), *The New York Sun* (18 octobre 1890), *The Evening Star* (23 octobre 1890), *The Boston Herald* (24 octobre 1890), *Cincinnati Commercial Tribune* (29 octobre 1890), *Charleston News and Courier* (30 octobre 1890), *Kansas City Times* (30 octobre 1890), *Oregonian* (3 novembre 1890), *San Francisco Bulletin* (3 novembre 1890). Il est évident que la maison d'édition Appleton publicisait ses nouvelles parutions dans un grand nombre de journaux américains, allant de New York à la Californie. Ses annonces habituellement parues dans la section « D. Appleton & Co.'s New Books » sont donc souvent identiques.

Un journal suit essentiellement le modèle expliqué ci-haut, mais insère un commentaire à propos de la traduction. C'est le cas du *Philadelphia Inquirer* qui ajoute le commentaire suivant : « An admirable translation of the story and the songs has been made by Mr. Charles G. D. Roberts, the Canadian poet » (*The Philadelphia Inquirer*, 1890a, p. 6).

Un petit nombre de brèves notices ne font pas mention de Roberts. C'est le cas des annonces parues dans le *Daily Inter Ocean* (18 octobre 1890) et dans le *Baltimore Sun* (5 décembre 1891). D'autres sont encore plus courtes, exposant seulement les informations bibliographiques, comme celle publiée le 25 octobre dans *The Evening Star* : « THE CANADIANS OF OLD. An Historical Romance. By Philippe Aubert de Gaspé. New York : D. Appleton & Co. » (*The Daily Evening Star*, 1890b, p. 6). Il en va de même pour l'entrée dans le *Worcester Daily Spy* (10 novembre 1890) et pour l'entrée dans le *Springfield Republican*, qui inclut toutefois « translated by Charles G. D. Roberts » (*Springfield Republican*, 1890, p. 3).

Nous avons également retrouvé trois critiques. Celles-ci paraissent un peu plus tard, à partir de la fin novembre 1890. Dans l'édition du dimanche 30 novembre de l'*Omaha World-Herald*, on explique que le roman – écrit par « an old gentleman of 70 » – porte sur les coutumes et la vie des premiers Canadiens français et qu'il plaira à un lectorat désireux de se renseigner sur ces gens. Par la suite, la notice commente le style d'Aubert de Gaspé qui est teinté de son inexpérience comme auteur (*Omaha World-Herald*, 1890, p. 14).

Dans l'édition du dimanche 7 décembre du *New York Tribune*, *Canadians of Old* profite d'une critique de plus d'une demi-colonne. Dans un premier temps, la critique mentionne le style de l'original et le fait que le roman porte sur les seigneurs et les habitants du siècle passé. On souligne également les mérites du traducteur : « The quaintness of the style has been preserved in a remarkable degree by the translator [...] » (*New York Tribune*, 1890b, p. 14). La critique mentionne également que le roman d'Aubert de Gaspé permet de mieux comprendre le patriotisme

des Canadiens français. Ensuite, on propose un résumé du roman. Malheureusement, le reste de la critique est illisible, la qualité de l'image ne permettant pas la lecture du texte. On peut toutefois déchiffrer la dernière phrase : « [...] this fascinating book, a book which, though new to the United States, has long been esteemed a classic in Canada » (*ibid.*).

La critique dans le *Philadelphia Inquirer* commence comme suit : « Professor Charles G. D. Roberts has done a real service to American readers by translating from the French Philippe Aubert de Gaspé his historical romance of French Canada [...] » (*The Philadelphia Inquirer*, 1890b, p. 5). Par la suite, la critique suit le schéma expliqué plus haut en faisant l'éloge du style d'Aubert de Gaspé et du thème du roman, à savoir la vie des Canadiens français à l'époque de la Conquête. De façon générale, on vante le portrait qu'Aubert de Gaspé brosse des habitants du Canada et de la vie d'une autre époque ainsi que le caractère historique son œuvre. Bien qu'il ne soit pas explicitement question des qualités de la traduction elle-même, le nom de Charles G. D. Roberts est, très souvent, mis en avant-plan.

Finalement, l'entrée du 19 avril 1891 dans le *Columbus Daily Enquirer* fait la liste des livres qui sont maintenant disponibles à la bibliothèque de la ville de Columbus, en Géorgie. Parmi les ouvrages cités, on retrouve l'entrée « Canadians of Old, P. A. de Gaspie [sic] » (*Columbus Daily Enquirer*, 1891, p. 4). Nous avons également retrouvé une rubrique intitulée « Late Additions to the Public Library » dans le *Bay City Times* (12 juillet 1891) de Bay City au Michigan. Ces brèves mentions peuvent sembler insignifiantes, mais elles ont le mérite de nous apprendre que des bibliothèques américaines se sont procuré la traduction de Roberts, élargissant

ce faisant considérablement le lectorat de l'œuvre. Cela démontre par le fait même que l'œuvre a profité d'une réception favorable.

La publication de la traduction a eu des échos dans le Canada français. Dans *La littérature au Canada en 1890*, Georges Lemay écrit que le *Herald* a annoncé la publication de la traduction des *Anciens Canadiens* (1891, pp. 307-308), et que le journal fait du roman « un éloge auquel nous applaudissons de tout cœur » (*ibid.*, p. 307). Nous supposons que Georges Lemay fait ici référence à la critique publiée dans le *New York Herald* dont nous avons parlé plus haut.

Nous tenons également à mentionner que la traduction de Roberts a su résister au passage du temps. Rappelons qu'une réédition a paru sous le titre *Cameron of Lochiel* en 1905 (Aubert de Gaspé, 1905). Comme nous l'avons mentionné au début de cette section, nous avons retrouvé quatre articles de journaux portant sur cette édition. Le premier article est dans la sous-section « Other Books » de la section « New Books » de l'édition du 22 juillet 1905 du *Sun*. Dans cette critique, on juge négativement le changement de titre : « It might be wished that the translator had more feeling for the aspirations of the French in Canada. The new title seems a mistake, for it hides the real subject of the book by a name that calls up utterly different associations » (*Sun*, 1905, p. 5). Le changement d'éclairage vers le personnage de Cameron of Lochiel n'a pas fait l'unanimité. Cette critique explique que le nouveau titre fait de l'ombre au véritable objectif du roman : raconter des épisodes de la vie des habitants de la Nouvelle-France au moment de la Conquête.

La deuxième mention est dans une annonce de publication parue le 6 août 1905 dans le *Plain Dealer* de Cleveland. Cette longue annonce se base principalement sur la nouvelle préface de Roberts pour expliquer le changement de titre :

[Roberts] adds, in a new preface to the present edition, that it was not its many merits as a romance that induced him to translate the work, but the riches of the Canadian tradition, folklore and perished customs embalmed in the clear amber of its narrative; its pictures of a life of high ideals and family devotion, and chivalry and courage. (*Plain Dealer*, 1905, p. 37)

Ce que nous remarquons tout de suite est que la citation a été modifiée pour exclure le commentaire de Roberts sur son désir de contribuer à l'amélioration des relations entre les francophones et les anglophones du Canada. Bien que ce passage soit très important, nous sommes consciente qu'un lecteur américain peu au fait des tensions linguistiques au sein du Canada ne se sentirait pas interpellé par ce passage.

La réédition fait également l'objet d'une longue annonce de publication le 30 août 1905 dans le *The Daily Morning Journal and Courier*. La nouvelle préface de Roberts y est également mentionnée. Selon la critique, c'est le portrait de la vie canadienne-française qui fait en sorte que le roman mérite d'être lu (*The Daily Morning Journal and Courier*, 1905, p. 6).

Nous avons également retrouvé une critique de plus d'une demi-colonne publiée dans l'édition du 2 septembre du *Brooklyn Daily Eagle*. La critique commence ainsi : « Professor Charles G. D. Roberts has just brought out a new edition of the roman of Philip Aubert de Gaspé » (*Brooklyn Daily Eagle*, 1905, p. 5). Selon la critique, des « raisons littéraires » (notre traduction) et le fait que l'œuvre est une représentation absolue de la vie des Canadiens français justifient la

production d'une nouvelle édition (*ibid.*). De plus, on explique les motifs qui ont poussé Roberts à produire la traduction, notamment « the better understanding which it might help to cultivate between the two races in Canada » (*ibid.*). Le paragraphe suivant commente le travail d'écrivain de Roberts et insiste sur le fait que la traduction des *Anciens Canadiens* rejoint thématiquement certains de ses propres romans. L'article se termine en vantant le traducteur : « Professor Roberts deserves the thanks of his reader for giving a wider audience an opportunity to enjoy this striking bit of French Canadian Literature » (*ibid.*). Le premier article désapprouve le changement de titre en soulignant qu'il détourne le sujet du roman, alors que nous remarquons que les deux autres critiques de 1905 mettent surtout de l'avant le rôle et les opinions de Roberts. La situation s'explique par le fait qu'à cette époque Roberts est plus connu aux États-Unis qu'en 1890, car il séjourne à New York depuis 1901. De plus, il a, depuis la parution de sa traduction en 1890, publié plusieurs romans qui furent très remarqués.

Il est également important de souligner que c'est la traduction de Roberts qui est reprise dans la collection « New Canadian Library » en 1974. La « New Canadian Library » est une collection prestigieuse dédiée uniquement à la republication, en format de poche, des classiques de la littérature canadienne dans le but de les rendre facilement accessibles au grand public (Random House of Canada, 2013). Le choix de la retraduction de Roberts démontre que cette dernière jouissait d'un plus grand prestige que la première traduction. D'ailleurs, Roberts est un auteur connu, alors que Ward Pennée a été oubliée par l'histoire.

Sherry Simon s'est également penchée sur la réception de la traduction de Roberts. Dans un article de 1988, elle explique que la version de Roberts est un texte historiquement significatif,

parce qu'il s'agit d'une retraduction et que les éditions de 1890 et de 1905 sont accompagnées de longues préfaces. De plus, lors de l'inclusion de l'œuvre dans la New Canadian Library, le nom de Roberts obscurcit totalement celui d'Aubert de Gaspé. Elle conclut que la traduction de Roberts est celle qui s'est imposée (au détriment de la traduction de Pennée et de la version abrégée de Marquis). Simon s'interroge ensuite sur le type de traduction produite par Roberts. Elle postule que la version de Roberts est ethnocentrique et hypertextuelle. Pour Simon, l'ethnocentrisme est démontré, entre autres, par le fait que Roberts élimine les marqueurs dialectaux présents chez le personnage de José et l'hypertextualité par les procédés de réécriture utilisés pour créer des effets de style (Simon, 1988, p. 36-37). Ainsi, pour Simon le fait que la version de Roberts soit passée à l'histoire littéraire témoigne de l'importance que l'on donne au style : « The translation has been accredited on the grounds of its acceptability within the literary canons of the receiving culture » (ibid., p. 38). En privilégiant la lisibilité et en mettant l'accent sur le style, Roberts a donc produit une version acceptable pour son lectorat, ce qui a grandement contribué à la réception favorable dont a profité (et profite toujours) sa traduction.

La troisième traduction : *Canadians of Old* (1996) de Jane Brierley

La traductrice : Jane Brierley

Nous aimerions maintenant nous pencher sur la deuxième retraduction des *Anciens Canadiens*, publiée en 1996 et signée par Jane Brierley. Cette dernière a obtenu un baccalauréat de l'Université Bishop en 1956 et une maîtrise de l'Université McGill en 1982. Mentionnons que son mémoire de maîtrise consiste en la traduction intégrale commentée des *Mémoires* d'Aubert de Gaspé. Elle a

travaillé brièvement comme journaliste à Montréal. Puis, alors qu'elle résidait à Paris (1961-1964), elle a commencé à travailler comme traductrice. Par la suite, elle a été traductrice au sein du bureau montréalais du *Globe and Mail* (Holmes, 1999, p. 122).

La traductrice a précédemment traduit les deux autres ouvrages d'Aubert de Gaspé : *Mémoires* (*A Man of Sentiment: The Memoirs of Philippe-Joseph Aubert de Gaspé*) en 1988 et *Divers* (*Yellow-Wolf & Other Tales of the Saint Lawrence*) en 1990. Les trois traductions des écrits d'Aubert de Gaspé sont publiées par la maison d'édition montréalaise Véhicule Press. Véhicule Press a été fondée en 1973. L'actuel éditeur en chef, Simon Dardick, en est d'ailleurs un des membres fondateurs. Véhicule Press est une petite maison d'édition montréalaise qui se spécialise dans la poésie, la fiction, l'essai, la traduction et l'histoire sociale (Véhicule Press, 1996-2017).

Jane Brierley est une traductrice littéraire reconnue : sa traduction, *Yellow-Wolf & Other Tales of the Saint Lawrence*, est lauréate du prix du Gouverneur général alors que *A Man of Sentiment* a été mis en nomination pour ce prix. Plusieurs autres de ses traductions ont également été mises en nomination pour ce prix, dont sa traduction des *Anciens Canadiens*. En 1992, elle a également reçu le prix Félix-Antoine Savard pour sa traduction *White Desert* (*Le désert blanc*) de Jean Éthier-Blais. Le prix était remis par le Translation Center de l'Université Columbia avec la collaboration de la Délégation générale du Québec à New York (Anon., 1992, p. 56).

De plus, Brierley a été présidente de l'Association des traducteurs et des traductrices littéraires du Canada (ATTLC)⁵⁰. Depuis 1998, elle a reçu deux reconnaissances financières de la

⁵⁰ Ces informations proviennent de la notice biobibliographique disponible sur le site internet de l'ATTLC. <http://www.attlc-ltac.org/bak/Brierley.htm>

part du Conseil des arts du Canada dans le cadre des Prix littéraires du Gouverneur général, soit en 2003 pour sa traduction *Memoirs of a Less Travelled Road : A Historian's Life* et en 2005 pour sa traduction *America : The Lewis and Clark Expedition and the Dawn of a New Power*⁵¹. Sa traduction de *The Maerlande Chronicles* lui a valu une nomination pour le prix américain Philip K. Dick Fiction Award, une première pour une auteure étrangère (Holmes, 1999, pp. 122-123).

Le contexte de traduction

Il semblerait que Jane Brierley ait elle-même pris l'initiative de produire une traduction du roman d'Aubert de Gaspé. Dans un article publié en 1995 où elle parle de sa traduction des *Anciens Canadiens* et, surtout, des deux traductions précédentes, elle écrit : « In fact, knowing that I would one day want to do a new translation of this particular work, I had studiously avoided taking anything more than a brief look at the two earlier translations » (Brierley, 1995, p. 163). Un peu plus loin : « I felt it was time to give *Les Anciens Canadiens* a fresh chance to emerge for the novel it was. With the blessing of my publisher and the Canada Council, I set to work » (*ibid.*, p. 165).

Nous apprenons donc que Jane Brierley a bénéficié d'une subvention du Conseil des arts du Canada pour la réalisation de sa traduction. Cette information se trouve également dans la section des remerciements : « I wish to thank the Canada Council for generously assisting this translation with a grant-in-aid; » et « Published with the assistance of the Canada Council » (Aubert de Gaspé, 1996, n.p.). Jane Brierley et l'éditeur Simon Dardick ont déposé une demande

⁵¹ Ces informations sont disponibles sur le site internet du Conseil des arts du Canada, dans la section « Liste des bénéficiaires d'une subvention ». <http://conseildesarts.ca/conseil/subventions/liste-desbeneficiaires?recipient=Brierley&sort1=discipline&sort2=program&sort3=recipient>

dans le cadre du programme d'aide à la traduction le 22 novembre 1991. Pour justifier le financement d'une retraduction, Dardick explique que la traduction de Roberts est maintenant épuisée, que cette traduction regorge d'embellissements propres à l'époque victorienne et que pour la première fois les « Notes et éclaircissements » seraient traduits. D'ailleurs dans le commentaire de la traduction qui accompagne la demande, Brierley écrit : « Robert's English version, while more lively than the first translation, was written in a style that bordered on the pompous at times. In my view it lacked the engaging, conversational tone of the *raconteur* that is one of de Gaspé's charms » (voir annexe 7). Ainsi, Brierley et Dardick ont déposé une demande de financement de 12 303,74 \$, demande qui sera acceptée le 9 décembre 1991 (voir annexe 8). Selon l'estimation de Brierley, le texte des *Anciens Canadiens* compte 123 037,37 mots (voir annexe 7). La rémunération de Brierley est donc équivalente à 0,10 \$ le mot (tarif courant à l'époque).

Il s'agit donc d'une décision mûrement réfléchie de la part de Brierley et d'un projet de longue date. Dans la préface à sa traduction, elle explique qu'une retraduction de l'ouvrage d'Aubert de Gaspé était nécessaire, car les deux traductions précédentes n'étaient pas adéquates. À son avis, bien que la première traduction rende correctement le sens de l'œuvre, sa syntaxe est lourde, surabondante en virgules et verbeuse, alors que Roberts, en privilégiant une approche adaptative, s'est trop détaché de l'original et que son texte comprend de nombreuses omissions. Brierley a développé ses conclusions sur les traductions passées dans l'article « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old » paru en 1995. Elle y présente, entre autres, les résultats de son analyse contrastive des traductions de Pennée et Roberts (Brierley, 1995, pp. 174-181). Toutefois, cette analyse a été effectuée alors que sa propre traduction était déjà au stade de la révision (*ibid.*, p 164). Brierley n'a pas retraduit *Les Anciens Canadiens* pour corriger les fautes

graves des deux premières versions, mais plutôt parce qu'elle avait l'impression générale qu'elles n'étaient pas adéquates, une impression qu'elle confirme et justifie par la suite dans son article. Brierley nourrit surtout un intérêt marqué pour Aubert de Gaspé. Après avoir traduit ses deux autres œuvres, elle souhaitait s'attaquer à l'œuvre phare de la petite production littéraire d'Aubert de Gaspé. Elle disait également avoir l'impression d'avoir su, au fil de ses traductions, développer pour cet auteur une voix anglaise appropriée (*ibid.*, p. 165).

Un échange de courriels avec Simon Dardick, directeur de Véhicule Press, met en lumière le fait que la traduction des *Anciens Canadiens* a requis plus de temps que ce qui avait été prévu au départ. Dardick explique : « In the case of *Les anciens Canadiens* [sic], time-consuming research was required that touched on history and old or uncommon French terms. Jane Brierley was meticulous. As a result, the translation took longer than expected » (Communication personnelle, 13 mai 2015, voir annexe 9). Dardick nous a fourni des lettres qu'il a échangées avec le Conseil des arts du Canada⁵². La première lettre est datée du 26 octobre 1995 et signée par Dardick (voir annexe 10). On y apprend que la parution de la traduction avait déjà été reportée à quelques reprises. Pour justifier le fait que le projet de traduction a pris beaucoup plus de temps que prévu, il écrit « For the first time, de Gaspé's annotations and notes to the original text will be included in an English edition. Jane Brierley's research has been meticulous and the resulting translation is truly a remarkable achievement. » Simon Dardick explique ensuite que la traduction sera imprimée sous peu (Simon Dardick, lettre à Carole Boucher, 26 octobre 1995). Il reçoit une réponse de Carole Boucher, responsable de programmes de la section des lettres et de l'édition du Conseil des arts, le 19 décembre 1995 (voir annexe 11), qui lui confirme que le deuxième

⁵² Le contenu de ces lettres est reproduit dans cette thèse avec la permission de Simon Dardick et de Véhicule Press. Nous tenons à les remercier pour leur précieuse contribution à nos recherches.

versement de la subvention, un montant de 6 000 \$, parviendra sous peu à la maison d'édition et qu'il restera 304 \$ à remettre à la parution de la traduction (Carole Boucher, lettre à Simon Dardick, 19 décembre 1995). Finalement, le 1^{er} avril 1996 (voir annexe 12), Dardick reçoit une lettre dans laquelle on peut lire que le 9 décembre 1991, Véhicule Press a reçu une subvention de 12 304 \$ de la part du Conseil des arts pour la traduction des *Anciens Canadiens*. On demande à Véhicule Press de fournir un exemplaire de la traduction avant le 30 avril 1996. Si le Conseil des arts ne reçoit pas la traduction d'ici cette date, le dossier sera fermé et le dernier paiement annulé. Véhicule Press devra également rembourser l'argent reçu (Marcel Hull, lettre à Simon Dardick, 1^{er} avril 1996). Cette dernière correspondance est particulièrement parlante. Nous apprenons que le projet de traduire *Les Anciens Canadiens* a vu le jour au tout début des années 1990. Il s'est écoulé plus de cinq ans entre la demande de subvention d'aide à la traduction et la publication de l'ouvrage. Ce retard serait attribuable au temps requis par Jane Brierley pour effectuer les recherches portant sur les « Notes et éclaircissements » et tous les termes historiques présents dans l'ouvrage d'Aubert de Gaspé. Finalement, une lettre de Carole Boucher, datée du 1^{er} avril 1997 (voir annexe 13) et obtenue dans le cadre de loi sur l'accès à l'information, nous apprend que le Conseil des arts a reçu un exemplaire de *Canadians of Old*. La traduction est parue à la fin de l'année 1996.

Pour ce qui est de la réception, mentionnons d'entrée de jeu que Jane Brierley a reçu en 1997 une nomination pour le Prix du Gouverneur général pour sa traduction de *Canadians of Old*. Lorsque vient le temps de présenter la traduction, on met d'ailleurs l'accent sur le fait que Jane Brierley a par le passé gagné de nombreux prix : « With this new translation by an award-winning translator, English-language readers will at last be able to appreciate de Gaspé's book in its

entirety. » Cette même description se retrouve également sur Amazon.ca, Amazon.com et sur le site internet du libraire américain Barnes and Noble. « In its entirety » insiste sur le fait que, contrairement à la traduction de Roberts, Brierley a traduit l'entièreté des *Anciens Canadiens*, y compris les « Notes et éclaircissements ».

Préface de Jane Brierley

Jane Brierley appose ses initiales à une introduction de huit pages. Dans un premier temps, elle y présente l'œuvre originale et son auteur. Pendant plus de deux pages, elle relate la vie et la carrière d'Aubert de Gaspé. Bien que ces informations puissent être intéressantes pour le lecteur anglophone, nous ne nous y attarderons pas, car il s'agit d'une présentation factuelle. Brierley passe ensuite aux *Anciens Canadiens* en tant qu'œuvre. Elle mentionne qu'il s'agit du premier roman à mettre en scène des personnages, des événements et des valeurs d'un monde qui n'est plus (Aubert de Gaspé, 1996, p. 11). Nous revoyons ici le thème de la mémoire également présent chez Roberts : *Les Anciens Canadiens* est un ouvrage important, car il brosse un tableau d'une époque révolue de l'histoire canadienne.

Tout comme Roberts, Brierley vante les mérites du roman d'Aubert de Gaspé. Elle met toutefois l'auteur à l'avant-plan. *Les Anciens Canadiens* est un ouvrage exceptionnel, car Aubert de Gaspé est un homme de culture, la lecture et l'érudition ont toujours fait partie de sa vie (*ibid.*, pp. 12-13). Il faut toutefois mentionner que Jane Brierley produit sa traduction à la toute fin du XX^e siècle, une centaine d'années après celle de Roberts. En ce sens, une mise en contexte plus détaillée est de mise. D'ailleurs, pour les Québécois, Aubert de Gaspé n'est un nom familier que

si l'on a des connaissances en histoire de la littérature québécoise. Ainsi, il n'est pas erroné de penser que bien des Canadiens anglophones n'ont jamais entendu parler de cet homme.

Ensuite, Brierley établit un parallèle entre Aubert de Gaspé et Sir Walter Scott. Elle postule qu'Aubert de Gaspé a été influencé par la production littéraire de Scott. Elle met de l'avant les liens dans la vie personnelle des deux hommes et démontre qu'Aubert de Gaspé a repris plusieurs des stratégies littéraires utilisées par Scott, telles que l'inclusion de poésie et de chansons ainsi que l'insertion de notes de bas de page et de fin de chapitre⁵³. À notre avis, Brierley soulève cette influence littéraire afin de donner de la crédibilité au roman d'Aubert de Gaspé auprès des lecteurs anglophones. L'auteur canadien-français peut ainsi être placé dans la même catégorie que le romancier écossais de renom. On peut ainsi émettre l'hypothèse selon laquelle Brierley trouve pertinent de souligner que des écrivains comme Aubert de Gaspé ont puisé leur inspiration littéraire chez les anglophones, démontrant ainsi la présence de facteurs de rapprochement interculturel.

Représentante de notre époque, Brierley se penche ensuite sur la place des femmes dans le roman d'Aubert de Gaspé. À son avis, les personnages féminins qu'Aubert de Gaspé met en scène sont plus complexes qu'il n'y paraît à première vue. En effet, les femmes incarnent la force de caractère, la résilience et le sacrifice de soi. Pourquoi Brierley consacre-t-elle un paragraphe à décrire et à vanter les personnages féminins de l'œuvre qui, avouons-le, à première vue, paraissent assez secondaires dans l'histoire? Il s'agit peut-être d'un clin d'œil aux articles publiés qui analysent justement la représentation des femmes dans *Les Anciens Canadiens*. Comme pour les

⁵³ Pour de plus amples informations sur les influences littéraires de Scott sur Aubert de Gaspé, voir *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* de Rainier Grutman (1997).

remarques sur Scott, il nous semble que Brierley cherche à souligner et à se positionner par rapport aux études et réflexions contemporaines sur Aubert de Gaspé et son œuvre. Il nous apparaît également que le fait de mentionner la représentation des femmes est une manière d'interpeller le lectorat féminin, une préoccupation qui était absente au XIX^e siècle.

Finalement, contrairement à Roberts, Jane Brierley explique clairement pourquoi elle a choisi de retraduire *Les Anciens Canadiens*, « Why, since this novel has twice been translated into English, was it worthwhile preparing a new version? » (*ibid.*, p. 15). Soulignons qu'à son avis, la version produite par Pennée, bien qu'assez juste, est alourdie par une prose verbeuse et maladroite. La traduction de Roberts, quant à elle, est beaucoup plus lisible. Selon Brierley, toutefois, il a privilégié une approche adaptative et est allé trop loin. Elle lui concède toutefois une certaine indulgence en raison du fait qu'il a dû produire sa traduction en un été. Cependant, il n'a pas rendu en anglais les « Notes et éclaircissements » en plus d'avoir omis plusieurs sections de l'original sans justification. Pour Brierley, l'attitude de Roberts face aux *Anciens Canadiens* est hautaine : « His was a rather cavalier approach—designed, one can't help thinking, to give de Gaspé a fin-de-siècle facelift » (*ibid.*, p. 16). Bref, pour elle, en privilégiant l'idiomaticité, Roberts produit une version anglaise qui tend beaucoup trop vers l'acceptabilité et délaisse l'adéquation et le respect de la lettre (au sens bermanien) de l'original. Ainsi, Brierley espère que les lecteurs, tant les nouveaux que ceux connaissant déjà *Les Anciens Canadiens*, puissent « make a fresh acquaintance with de Gaspé's delightful work » (*ibid.*). Bref, Brierley nous mentionne ce qui, selon elle, cloche dans les traductions précédentes, mais elle n'explique pas son approche traductive. Elle ne donne ainsi aucun indice sur la manière dont elle a entrepris son projet de traduction. En fait, ces

informations se trouvent plutôt dans un article savant publié l'année précédant la publication de sa traduction, en 1995.

Après avoir analysé les préfaces rédigées par Charles G. D. Roberts (1890, 1905) et Jane Brierley (1996), nous remarquons que les deux traducteurs mettent de l'avant des préoccupations bien différentes. Ainsi, la préface de Brierley est plutôt une introduction à la vie et à l'œuvre de Philippe Aubert de Gaspé. Écrite pour le lecteur canadien-anglais du tournant du XXI^e, sa préface privilégie les informations factuelles sur la vie d'Aubert de Gaspé et ce qui l'a amené à l'écriture. Elle se penche également sur l'influence qu'ont eue les œuvres de Walter Scott sur la production littéraire d'Aubert de Gaspé. Dans la préface de Brierley, c'est l'importance littéraire des *Anciens Canadiens* et d'Aubert de Gaspé qui est mise de l'avant. Chez Roberts, la traduction des *Anciens Canadiens* est plutôt justifiée par la nécessité pour les deux Canadas d'apprendre à mieux se connaître. La traduction de 1890 de *Canadians of Old* est donc un outil pour rapprocher les « deux solitudes ». Roberts et Brierley n'ont en commun qu'un seul aspect : il est crucial de traduire *Les Anciens Canadiens*, car ce roman rappelle et commémore les mœurs des colons français de l'ancien régime. Ainsi, le seul thème à avoir retenu l'attention des traducteurs à travers les époques est celui de la mise en récit de la mémoire. En effet, grâce à l'œuvre d'Aubert de Gaspé, les lecteurs de notre époque peuvent apprivoiser un mode de vie tant social que culturel depuis longtemps révolu. C'est le grand mérite de ce récit mémoriel. C'est sans doute aussi pour cette même raison qu'il a été traduit et retraduit.

Puisque Jane Brierley a elle-même réfléchi aux deux premières traductions, nous croyons qu'il est pertinent d'explorer sa position traductive ainsi que son projet de traduction. La position

traductive, telle que définie par Berman, est le rapport précis qu’entretient le traducteur avec sa propre activité, la conception ou la perception que ce dernier a du traduire (1995, p. 74). Une citation de l’article de Brierley, « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old », permet de bien cerner sa perception de la traduction :

In my view, the translator’s task is to trust to the author’s choice of material and recreate it—hopefully with insight and literary sensitivity—in the most appropriate English, that is an English that includes all the elements (apart from commonsense editing), uses English punctuation techniques for rhythm and emphasis, has some sense of period, yet is without affectation in syntax and vocabulary, and has required dramatic tension. (Brierley, 1995, p. 179)

En étudiant les propos de Jane Brierley, nous comprenons que sa vision de la traduction s’apparente à une approche sourcière. Pour Jean-René Ladmiral, les sourciers sont « ceux qui, « en traduction (et, particulièrement, en théorie de la traduction), s’attachent au *signifiant* de la *langue* du texte-*source* qu’il s’agit de traduire » (2014, p. 4). Ainsi, l’approche sourcière part du principe qu’une traduction réussie est une traduction qui rend compte du texte source dans toutes ses dimensions, à la fois linguistiques et culturelles. Elle est fondée sur les principes de fidélité à l’auteur et de respect du texte (Guidère, 2010, p. 101). Pour Brierley, il est donc important de traduire adéquatement, c’est-à-dire de rendre tous les éléments du texte français tout en produisant un texte anglais grammaticalement, syntaxiquement et stylistiquement correct.

Le projet de traduction, quant à lui, constitue selon Berman la visée articulée portant toute traduction, mais qui n’est pas nécessairement énoncée discursivement par le traducteur. De plus, « le projet définit la manière dont, d’une part, le traducteur va accomplir la *translation* littéraire, d’autre part, assumer la traduction même, choisir un “mode” de traduction, une “manière de traduire” » (Berman, 1995, p. 76). Le projet de traduction de Brierley était de proposer une

nouvelle version de l'ouvrage incontournable qu'est le roman d'Aubert de Gaspé. La toute dernière phrase de la préface de sa traduction se lit comme suit : « It is my sincere hope that, through this new translation, old and new readers will make a fresh acquaintance with de Gaspé's delightful work » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 16). Une nouvelle traduction était donc nécessaire puisque, d'après Brierley, les deux premières traductions comportaient de sérieuses lacunes. Pourtant, dans son article de 1995, Brierley affirmait avoir analysé en détail les deux versions précédentes seulement lorsque sa propre traduction était au stade de la révision (Brierley, 1995, p. 164). Nous croyons donc que la réalisation d'une troisième version de *Canadians of Old* découle d'un intérêt personnel de la traductrice pour Aubert de Gaspé et ses œuvres.

Réception de la traduction de Jane Brierley dans le Canada anglophone

Nous n'avons trouvé que très peu de critiques de la traduction de Jane Brierley. Par contre, son projet de traduction des *Anciens Canadiens* n'est pas passé inaperçu. Déjà, en 1992, lorsque *Le Soleil* souligne sa nomination pour le Prix Félix-Antoine Savard, il est annoncé que Jane Brierley « travaille actuellement à la traduction du célèbre roman historique d'Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens* » (*Le Soleil*, 1992, p. C3).

De plus, la traduction *Canadians of Old* fut mise en nomination pour le prix du gouverneur général en 1997. Nous avons donc trouvé quatre articles de journaux qui mentionnent la nomination de Jane Brierley pour le prix du Gouverneur général dans la catégorie traduction du français vers l'anglais. Il s'agit d'articles publiés dans *The Canadian Press NewsWire* (22 octobre 1997), *The Globe and Mail* (23 octobre 1997), le *Edmonton Journal* (23 octobre 1997)

et le *Daily News* (23 octobre 1997). Nous avons également découvert une annonce de parution publiée le 1^{er} mars 1997 dans le *Globe and Mail*. Cette annonce accorde beaucoup de place à la traduction et à la traductrice. On y explique qu’il s’agit de la troisième fois que Jane Brierley traduit une des œuvres d’Aubert de Gaspé. On indique également que le roman a déjà fait l’objet de traductions, mais que « Brierley wants to improve on ornately wordy early translations [sic], and on the Charles G. D. Roberts version (1890), which while readable, “took an adaptive approach that, in my view, went too far” » (Kirchoff, 1997, p. D15). Rappelons qu’il s’agit des motifs avancés par Brierley dans la préface afin de justifier la réalisation d’une troisième traduction.

Il existe également deux critiques de la traduction. La première, qui paraît dans la *Gazette* du 5 janvier 1997, affirme que la traduction des œuvres d’Aubert de Gaspé pourrait contribuer à la réconciliation entre les francophones et les anglophones, ou pour reprendre les mots de l’auteure de la critique, les « deux solitudes » (Kozinska, 1997, p. C5). Dans la critique sont également relayés les propos d’une entrevue réalisée avec Brierley. Ainsi, nous apprenons que selon elle, la valeur des *Anciens Canadiens* ne repose pas seulement sur le caractère historique, mais également sur son caractère social : « Not to knock the historical context, I think the importance of the book lies in the social aspect, and by that I include personal relationships and the sense of fun that people have. They used to have an awfully good time, and this comes through » (Brierley citée dans Kozinska, 1997, p. C5). L’article nous informe sur la vision que Jane Brierley a d’Aubert de Gaspé, de ses œuvres et de la littérature de l’époque, mais il n’est jamais question de la traduction comme telle. Il n’en demeure pas moins que cet article nous permet de constater que la traduction a été remarquée.

La deuxième critique paraît dans la revue savante *University of Toronto Quarterly* et est signée par Jane Koustas⁵⁴ ⁵⁵. Dans cet article scientifique, Koustas se penche sur les œuvres québécoises traduites vers l'anglais et publiées en 1997 (Koustas, 1998/99, p. 329). Dans le cas de *Canadians of Old*, Koustas mentionne d'entrée de jeu que les retraductions soulèvent des problématiques particulières, dont la nécessité de justifier l'entreprise de traduction et l'obligation pour la nouvelle traduction de se démarquer des précédentes. Pour Koustas, il ne fait aucun doute qu'une retraduction était nécessaire : « One only has to read the caption of the illustration on the first page of Penné's [sic] translation, "How are you Jose? and how have you left them all at home?" and the title of Roberts's final version [*Cameron of Lochiel*, NDA] to appreciate the need for a makeover » (*ibid.*, p. 340) Brierley fait plus que produire une bonne traduction, elle apporte son expérience en tant qu'experte des œuvres d'Aubert de Gaspé, toutes ayant demandé beaucoup de recherches. Koustas écrit également : « *Canadians of Old* [...] offers English readers the first complete and delightfully readable version of Aubert de Gaspé's classic novel » (*ibid.*), apposant ainsi un jugement favorable à la traduction de Brierley. Koustas explique donc que la traduction de Brierley comprend l'intégrale du texte des *Anciens Canadiens*, alors que Roberts avait éliminé certains passages ainsi que les « Notes et éclaircissements », en plus de contenir des notes de la traductrice. Bref, il s'agit d'un travail méticuleux : « Brierley's thoughtful, careful, and complete translation brings all of this to the English-speaking audience » (*ibid.*).

⁵⁴ L'*University of Toronto Quarterly* est une revue phare des sciences humaines. Il s'agit de la seule instance à passer en revue toutes les traductions publiées au Canada. Ces dernières sont critiquées par des traductologues (University of Toronto Press, 2016).

⁵⁵ Jane Koustas est professeure au Département de langues et littératures modernes à la Brock University. Elle est une experte de la traduction de la littérature canadienne-anglaise, de la traduction du théâtre québécois ainsi que de l'histoire de la traduction au Canada (<https://brocku.ca/humanities/departments-and-centres/modern-languages/faculty-and-staff-ml/koustas-jane>).

Jane Koustas mentionne à quelques reprises la traduction des *Anciens Canadiens* de Jane Brierley dans ses contributions scientifiques. Koustas est l'auteur de la section « Translation » de l'*Encyclopedia of Literature in Canada*. Elle y écrit dans une note entre parenthèses que « Jane Brierley's 1997 translation, *Canadians of Old*, is the only complete and highly readable version » (2002, p. 1124). Elle répète ce commentaire mot pour mot dans son ouvrage *Les Belles Étrangères : Canadians in Paris* (Koustas, 2008, p. 8). Elle réitère enfin son opinion dans un article pour la revue *TTR* (Koustas, 2009, p. 39).

Finalement, dans son blogue, Brian Busby écrit que la traduction de Jane Brierley est bien supérieure à celle de Roberts : « I imagine that Roberts' translation is the most read; a great shame since it has been surpassed by Jane Brierley's 1996 translation. The only one currently in print, it is highly recommended, as are her other translations of Aubert de Gaspé's [...] » (24 septembre 2009)⁵⁶.

Analyse de fiches terminologiques

Nous avons déjà plusieurs fois relevé l'affirmation de Jane Brierley selon laquelle les deux traducteurs précédents n'ont pas su (re)découvrir l'auteur. Nous avons également souligné que, pour cette dernière, un traducteur doit être en mesure de rendre tous les éléments du texte original. Nous croyons par conséquent qu'il est pertinent de vérifier si Brierley a réussi à se distinguer de ses prédécesseurs. Pour ce faire, nous avons choisi d'examiner comment les trois traducteurs ont

⁵⁶ Brian Busby est un auteur canadien. Il a collaboré à l'écriture de nombreuses séries télévisées canadiennes, américaines et britanniques. Il a également codirigé la publication de six anthologies portant sur la littérature canadienne. Son œuvre la plus connue est *Character Parts: Who's Really Who in CanLit* (<http://penguinrandomhouse.ca/authors/48415/brian-busby>).

traité certains termes issus de la langue populaire canadienne-française. Nous comparerons donc les différentes traductions de ces termes afin de déterminer si elle a su, comme elle le dit, faire confiance au contenu choisi par Aubert de Gaspé et le reproduire. Nous cherchons à déterminer si Jane Brierley a rendu avec exactitude les termes de la langue populaire, si les termes populaires canadiens-français ont traversé la frontière qui sépare le texte d'Aubert de Gaspé de la traduction de Brierley. Bref, nous examinerons la traduction de termes provenant de la langue populaire, du transport équestre, de la vaisselle, de la pâtisserie, de l'anatomie, de l'alcool et de la démographie afin de déterminer si les textes de Pennée et de Roberts tendent vers l'annexion et celui de Brierley vers le décentrement.

Commençons avec trois termes de la langue générale, à savoir « averdingle », « berdass » et « itou ». Le terme « averdingle » est utilisé dans le contexte suivant : « [...] vous comprenez, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que ce n'est pas qu'on craigne un tel affront pour notre Seigneur! mais comme il y a toujours des chétifs partout, nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles (avanies) » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 128). Ce terme sort de la bouche d'un personnage secondaire, le père Chouinard. Dans le cadre des préparatifs de la fête du mai, le père Chouinard avertit Jules d'Haberville que l'arbre de mai sera gardé toute la nuit afin d'éviter toute mauvaise surprise⁵⁷. Ainsi, « averdingle » est un terme en usage dans le Canada français au XIX^e siècle qui signifie « avanie, insulte, affront, tendant à humilier, à bien marquer le mépris » (Clapin, 1894, p. 31). Toutefois, Pennée utilise un terme générique dans sa traduction : « “You understand,” he

⁵⁷La fête du mai fait référence à la plantation du mai, une coutume que les colons importèrent en Nouvelle-France. On plantait, le premier jour du mois de mai, devant l'Église, le manoir seigneurial ou la demeure du capitaine de milice, un arbre vert et décoré afin de demander de bonnes récoltes. La plantation du mai était à l'occasion suivie d'un repas chez le seigneur ou le capitaine de milice (*Le Réseau de diffusion des Archives du Québec*). Ainsi « mai » désigne l'arbre planté.

added, in a serious tone, “that we are not afraid of such insults being offered to our Seignior, but as there are always mean fellows everywhere, we are taking precautions in case of any insult being offered.” » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 104). Selon le *Webster*, « insult » signifie « Gross abuse offered to another, either by word or act; an act or speech of insolence or contempt; an affront; an indignity » (*Webster*, 1907, p. 773). En plus d’être un terme générique, « insult » est plus connoté négativement que l’est « averdingle ». De son côté, Roberts fait usage de l’omission : « You understand,” he added seriously, “we don’t think no such trick is going to be played on our good master; but there be always some rascals everywhere, so we’re taking our precautions » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 110). Ici, le terme canadien-français est tout simplement éliminé dans la traduction. Pour ce qui est de Brierley, sa version se lit comme suit : « You understand,” he added solemnly, “we’re not afraid of anyone insulting our worthy seigneur in that way. Still, the world is full of good-for-nothings, and we’re making sure there’ll be no shenanigans here.” » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 100). La signification de « shenanigans » selon l’*Oxford English Dictionary* est « Trickery, skulduggery, machination, intrigue; teasing, ‘kidding’, nonsense; (usu. *pl.*) a plot, a trick, a prank, an exhibition of high spirits, a carry-on » (*Oxford English Dictionary*, 2012). Ainsi, « averdingle » et « shenanigans » sont des équivalents. Nous remarquons par conséquent que l’utilisation d’un générique et l’omission sont des procédés qui révèlent un phénomène d’annexion dans les traductions alors que le recours à l’équivalent est une manifestation de décentrement.

Examinons à présent le terme « berdás » dans : « Ça me réjouit moi au contraire, maintenant que tout le berdás (vacarme) est fini » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 112). Il s’agit d’une variante orthographique de « barda », qui est un canadianisme lorsqu’utilisé dans le sens de « vacarme » (Dulong, 1999). Selon le *Trésor de la langue française*, il s’agit d’un mot familier,

dont l'usage remonte à 1848, qui désigne l'équipement que les soldats africains portaient sur leur dos (CNRTL, 2012). Le « berdás » en question fait référence aux événements du chapitre précédent, où Arché s'est jeté à l'eau afin de sauver un autre personnage de la noyade. La signification de « berdás » est d'ailleurs donnée par Aubert de Gaspé : vacarme. Nous remarquons ici qu'Aubert de Gaspé fournit une explication entre parenthèses au terme « berdás » à savoir « vacarme ». Comme *Les Anciens Canadiens* est un roman historique, nous supposons que l'auteur vient clarifier les termes qui seraient peu familiers au lecteur du XIX^e siècle. Aubert de Gaspé utilise d'ailleurs ce procédé à quelques reprises, dont dans l'exemple examiné ci-haut : « nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles (*avanies*) » (*ibid.*, p. 128, nous soulignons). Dans le *Dictionnaire du bon langage* (1914), « berdás » est défini de manière plus exhaustive : « faire du bruit, du potin, du chahut, du remue-ménage, causer du désordre » (Blanchard, 1914, p. 58). Encore une fois, Pennée utilise un générique, à savoir « uproar » qui signifie : « Great tumult; violent disturbance and noise; noisy confusion; bustle and clamor » (*Webster*, 1907, p. 1585). De son côté, Roberts se sert du terme « racket » dont la définition est « Confused, clattering noise; din; noisy talk or sport » (*Webster*, 1907, p. 1182). Le terme de Roberts laisse de côté l'idée de désordre pour se concentrer uniquement sur le bruit. De fait, « berdás » et « racket » ne sont pas équivalents. Brierley, elle, propose l'équivalent « rumpus » dont la signification est « Commotion, uproar, noise, disagreement ».

Pour ce qui est du terme « itou », il s'agit d'un régionalisme de la langue familière (Antidote 9) dont l'usage remonte au début du XVII^e siècle et qui provient de l'ancien français « atout » ou « atos » selon *Usito* (2014). De plus, selon *Le parler populaire des Canadiens français*, ce terme signifie « aussi » (1909, p. 394). Aubert de Gaspé l'utilise dans le contexte

suivant : « Les sorciers paraissaient, cependant, attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière; mon défunt père regarde itou (aussi) » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 45). Les trois traducteurs emploient un générique pour rendre le terme canadien-français. Pennée traduit par « my defunct father looked also » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 35) alors que Roberts et Brierley rendent par « looked in the same direction » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 42; Aubert de Gaspé, 1996, p. 44). Nous nous gardons de conclure qu'il s'agit ici d'un phénomène d'annexion, en revanche comme Brierley a souvent recouru à l'emprunt, nous ne pouvons pas expliquer le générique « same » dans son cas. L'utilisation du générique cadre avec la visée de la traduction de Roberts qui est la lisibilité et l'idiomaticité.

Examinons le terme « cabrouette ». Dans le roman, José, un personnage secondaire, raconte la mésaventure dont son père a été victime. Cette mésaventure présente en fait la légende de la Corriveau. Le père de José, qui est parti tard d'une soirée bien arrosée, décide de s'arrêter sur le bord de la route pour dormir : « Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 42). Le mot « cabrouette » est un dérivé de « cabriolet », et il s'agit d'une voiture légère à deux roues et à un seul cheval (Massignon, 1962, p. 374). Les deux premières traductions de ce terme ne sont pas adéquates. Pennée utilise le terme « cabriolet » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 33), dont la signification à l'époque était « A one-horse carriage with two seats and a calash top » (*Webster*, 1907, 200). Le correspondant utilisé n'est pas adéquat, car le concept de légèreté est absent de la définition de « cabriolet » et que le terme anglais introduit la notion d'un toit rétractable. La signification du terme utilisé par Roberts, à savoir « wagon » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 40), est encore plus éloignée de celle du terme canadien-français : « A wheeled carriage; a vehicle on four

wheels, and usually drawn by horses; especially, one used for carrying freight or merchandise » (*Webster*, 1895, 1622). Un « wagon » a quatre roues, et non deux, est tiré par plusieurs chevaux, plutôt qu'un seul, et est utilisé surtout pour la marchandise et non pour des personnes. Brierley, de son côté, utilise le mot « gig » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 43) qui, selon l'*Oxford English Dictionary*, est « [a] light two-wheeled one-horse carriage » (2012). Nous remarquons que la traduction est adéquate. Le terme « gig » reprend exactement le concept d'une voiture légère à deux roues tirée par un seul cheval. Nous voyons donc que seule la dernière traductrice a su rendre le terme « cabrouette » par un correspondant anglais ayant la même signification.

Le terme « cassot » mérite que nous nous y attardions. En arrivant au manoir des Haberville, il y a une fontaine et bâtisse : « Des sièges, disposés à l'extérieur et au-dedans de cet humble kiosque, des *cassots* d'écorce de bouleau ployée en forme de cônes et suspendue à la paroi, semblaient autant d'invitations de la naïade généreuse aux voyageurs altérés par les chaleurs de la canicule ». Il s'agit d'un québécoïsme et d'une variante orthographique peu utilisée de « casseau » provenant de l'ancien français « casse » et dont l'usage remonte au XVIII^e siècle (*Usito*, 2014). Sa signification est « contenant d'écorce de bouleau servant autrefois à différents usages, dont la cueillette de la sève d'érable » (Dulong, 1990). Par contre, en se référant au contexte, les « cassots » sont plutôt utilisés pour boire l'eau de la fontaine. Pennée a recourt à l'emprunt : « The seats, placed both outside and inside the humble kiosk, as well as *cassots* (of birch bark bent into a conical form) which were hung on the wall » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 93). De son côté, Roberts utilise le générique « drinking-cups » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 100), où « Drinking is used adjectively, or as the first part of a compound » (*Webster*, 1907, p. 455). Notons que Brierley ne propose pas de traduction pour le terme « cassot » : « Seats were placed both outside and inside

this modest pavilion, and around the wall hung little birchbark cones » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 92). Cette omission va à l'encontre du projet de Brierley qui était de traduire l'entièreté du texte des *Anciens Canadiens*. Pour cette traductrice qui a pris tout le temps nécessaire pour effectuer des recherches exhaustives, il s'agit d'une incongruité. Ainsi, en faisant usage de l'emprunt, la version de Pennée est la seule à préserver en traduction l'étrangéité de la réalité canadienne-française représenté dans le terme « cassot ».

Plus loin, Aubert de Gaspé utilise le terme « croquecignole » (Aubert de Gaspé, 1868, p. 129). Au chapitre sept, il décrit les activités ayant lieu à la cuisine du manoir d'Haberville la veille de la fête du mai, où deux cuisinières travaillent : « Une grande chaudière, à moitié pleine de saindoux frémissant sous l'ardeur d'un fourneau, recevait les *croquecignoles* que deux cuisinières y déposaient et retiraient sans cesse » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 129). Il s'agit d'une variante de « croquignole » qui fait référence à un biscuit croquant dans la cuisine française ou à une pâtisserie constituée de pâte frite dans la cuisine nord-américaine et dont l'usage date du XVI^e siècle (Usito, 2014). Selon *Le parler populaire des Canadiens français* publié en 1909, il s'agit d'une « sorte de pâtisserie, ainsi nommée parce qu'elle imite assez la forme que prennent les doigts lorsqu'on veut donner une croquignole ou chiquenaude sur le nez. ». Encore une fois, Pennée privilégie l'emprunt : « A large copper, half full of lard, simmering in the heat of a stove, received the *croquecignoles* which two cooks were incessantly putting in and taking out » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 105). La traduction de Roberts utilise le terme générique « doughnuts » pour remplacer le terme : « A great kettle, half full of boiling lard, received the doughnuts which two cooks kept incessantly dropping in and ladling out » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 111). De son côté, Brierley fait le même choix que Pennée et a conservé le mot canadien-français dans sa traduction.

Toutefois, Brierley y va également d'une explication : « Meanwhile, two cooks stood beside a large, piping-hot kettle half-filled with simmering lard, continually dipping and retrieving the lacy doughnuts called *croquecignoles* » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 101). Bien que Brierley se serve du terme français dans sa traduction, elle explique qu'il s'agit de « lacy doughnuts ». Cette explication peut être considérée comme superflue, car Aubert de Gaspé fournit une note en fin d'ouvrage pour définir ce terme inusité pour le lecteur francophone. L'ajout de « lacy doughnuts » introduit une explication en rendant clair ce qui ne l'est pas dans l'original.

Regardons le terme « orogane » : « Ça me coûte pas mal, reprit José, car, voyez-vous je n'ai pas la belle accent, ni la belle orogane (organe) du cher défunt » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 40). Le terme fait ici référence à la voix selon *Le parler populaire des Canadiens français* : « Un orateur qui porte une belle orogane » (1909, p. 473). Dans sa traduction, Pennée utilise le correspondant « organ » : « “Well, it is a little hard for me,” said José, “for you see I have not the fine accent nor the fine organ (voice) of the dear defunct” » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 31). Toutefois, nous remarquons l'utilisation de l'explication avec le placement de « voice » entre parenthèses. Pour sa part, Roberts privilégie l'emploi du générique de la langue courante « voice » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 38). Brierley a de nouveau recourt à l'emprunt « “It won't be easy, because I haven't my dear defunct father's fine accent or splendid *orogane*,” said José, meaning voice » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 41). Cependant, tout comme avec le terme « croquignole », elle accompagne sa traduction d'une explication « meaning voice ». Nous ne croyons pas que l'explication était nécessaire, surtout dans le contexte où Jules et Arché implorant José de leur raconter une mésaventure dont son père a été victime (il s'agit d'un passage servant à l'introduction de la légende de La Corriveau). Toutefois, nous croyons que l'explication contribue à casser le

registre familial propre au personnage de José. D'ailleurs, la déformation « orogane » permet de marquer le niveau d'éducation du personnage. José (qui est probablement analphabète) cherche à bien s'exprimer, mais ne connaît pas tout à fait le mot. Afin de rendre l'effet, la traduction aurait pu mettre en œuvre une déformation du mot « organ ».

Passons à « pintocher », terme provenant du domaine de l'alcool qu'Aubert de Gaspé place dans la bouche de José : « Si donc qu'un jour, mon défunt père qui est mort avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous; il s'était même diverti, comme qui dirait à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis : il aimait un peu la goutte le brave et honnête homme! » (1863, p. 40). Selon le *Dictionnaire canadien-français* (1894), le terme signifie « Bambocher, faire la noce » (p. 246), alors que la définition de « bambocher » est « Mener une vie déréglée, allant même parfois jusqu'à la débauche et l'ivrognerie, etc. » (p. 35). Dans sa traduction, Pennée utilise l'équivalent « jolly » : « Well, one day my defunct father who is dead, had left town a little latish to return home; he had even stopped Pointe-Lévis a little while to amuse himself—in fact to be pretty jolly with his friends; the good man liked a drop of comfort » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 31). D'ailleurs, selon l'*Oxford English Dictionary*, « jolly » se définit comme suit : « Exhilarated with drink, slightly intoxicated ». Roberts se sert encore une fois de l'omission : « It happened one day that my late father, who is now dead, had left the city for home somewhat late. He had even diverted himself a little, so to speak, with his acquaintances in Pointe-Lévis. Like an honest man, he loved his drop » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 38). Brierley utilise plutôt une expression qui rend le sens du terme canadien-français familier : « One day my defunct father—who's-dead left town quite late, heading for home. The fact was, he'd had *a drop too many* with his friends in Pointe-Lévis. He did like his nip, the honest fellow. » Nous voyons donc que,

dans ce cas précis, le sens est privilégié au détriment du registre familial présent dans le terme « pintoche ».

Nous croyons qu'il est pertinent de regarder le terme « habitant ». Le terme est utilisé pour la première fois à la page 10 des *Anciens Canadiens* : « Les habitants en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent dévotement l'Angelus » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 10). Dans une note de bas de page, l'auteur explique tout de suite l'usage de ce terme : « Habitant est synonyme de cultivateur, en Canada » (Aubert de Gaspé, 1863, 10, n.1). D'ailleurs, selon le *Glossaire du parler français au Canada*, « l'abbé Paul Vigué, dans le Canada français de 1918-19 (t. I. pp. 217-219) soutient que le mot "habitant" avait autrefois le sens d'habitant de la campagne, de cultivateur » (1968, n.p.). *Usito* note qu'il s'agit d'un terme historique qui est défini de la manière suivante : « Au 17^e siècle, en Nouvelle-France, toute personne venue s'installer définitivement dans la colonie » (2014). Les trois traducteurs ont recours à l'emprunt. Cependant, Pennée utilise les guillemets et l'italique pour mettre le terme en évidence alors que Roberts utilise seulement l'italique et Brierley aucune marque graphique. De plus, seules Pennée et Brierley traduisent la note d'Aubert de Gaspé. Malgré tout, il s'agit du seul terme qui est rendu de la même manière par nos trois traducteurs. Ce fait témoigne certes d'un décentrement, mais le terme étant si rattaché à la réalité canadienne-française, nous ne croyons pas qu'il existait une autre solution adéquate.

Regardons un dernier exemple, soit le terme « survenant ». Dans le roman, Jules, un personnage principal, raconte une mésaventure dont fut victime José : « Ceci me rappelle l'aventure d'un pauvre diable amoureux qui avait mené sa belle à un bal sans être invité; ils furent,

quoique survenants, reçus avec politesse; mais le jeune homme eut la maladresse de faire tomber en dansant la fille de la maison [...] » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 110). Cette narration de Jules sert en fait à introduire une chanson folklorique dans l'ouvrage. Toutefois, ce qui nous intéresse est le terme « survenant » qui, grâce au roman de Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, est facilement reconnu comme étant issu de la langue canadienne-française. « Survenant » est un régionalisme canadien (CNRTL, 2012) dont la signification est « personne qui arrive au milieu d'un banquet ou d'une réunion d'amis, sans y avoir été invitée, et qui dans nos campagnes, est toujours bien reçue (Dionne, 1909, p. 620). L'usage de ce terme vieilli en France remonte au XII^e siècle (*Usito*, 2014). Roberts traduit par « intruder » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 94) dont la signification est « One who intrudes; one who thrusts himself in, or enters without right, or without leave or welcome; a trespasser » (Webster, 1907, 783). Ici, le terme anglais ne reflète pas la définition de « survenant », à savoir une personne qui arrive sans être annoncée. Pennée et Brierley font toutes les deux appel à l'adjectif « unexpected » dans leur traduction. La dernière traduction se lit donc comme suit : « I'm reminded of what befell some poor amorous devil called José Blais who escorted his lady-love to a ball without being invited. Although unexpected, the couple were greeted politely [...] » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 88). La signification de « unexpected » est « not expected: unlooked-for, unforeseen, surprising » (*Webster*, 2012). Ici, le correspondant choisi par Brierley rend le sens, à savoir le fait que le couple n'avait pas été invité au préalable. Toutefois, à notre avis, il y a perte puisque le terme populaire utilisé par Aubert de Gaspé est rendu dans la traduction par un adjectif de la langue générale. Il est évident que le terme « unexpected » ne

traduit pas toutes les nuances de « survenant ». Soulignons que nous sommes consciente de la grande difficulté, voire de l'impossibilité, de trouver un équivalent pour « survenant »⁵⁸.

Nous venons de relever dix exemples de termes de la langue populaire canadienne-française issus du roman *Les Anciens Canadiens*. Premièrement, lorsque vient le temps de déterminer si la traduction de Pennée tend principalement vers l'annexion ou le décentrement, nous remarquons un manque de cohérence quant aux choix de la traductrice. Dans le cadre des termes « averdingle », « berdass », « itou » et « survenant », elle utilise des génériques de la langue courante, à savoir « insult », « uproar », « also » et « unexpected ». Pour ce qui est du terme « cabrouette », nous remarquons que le terme de Pennée « cabriolet » introduit la notion d'un toit rétractable, ainsi les termes ne réfèrent pas au même objet. Les cinq exemples ci-haut démontrent une tendance vers l'annexion dans le texte. Toutefois, elle utilise l'emprunt pour les termes « cassot », « croquignole » et « habitant ». Elle utilise également le correspondant « organ » pour le terme « orogane », mais l'accompagne d'une explication. De plus, Pennée emploie l'équivalent « jolly » pour rendre « pintoche ». Les traductions de « cassot », « croquignole », « habitant », « orogane » et « pintoche » illustrent plutôt un décentrement. L'usage de génériques et de l'explication, nous permet toutefois de conclure que la balance penche très légèrement vers l'annexion.

Deuxièmement, pour ce qui est de la traduction de Roberts, nous remarquons quelques omissions. Les termes « averdingles » et « pintoche » ne sont pas rendus en anglais. De plus, pour

⁵⁸ Eric Sutton a réalisé la traduction anglaise du roman *Le Survenant*. Publiée à Londres en 1950, le titre de l'édition britannique est *The Monk's Reach*. La traduction est publiée simultanément à New York sous le titre *The Outlander*. En 1978, la New Canadian Library reprend le titre de l'édition américaine.

les termes « berdás », « cabrouette » et « survenant », les traductions ne sont pas adéquates : le « racket » n'inclut pas la notion de désordre, un « wagon » n'est pas du tout le même type de voiture et un « survenant » n'est pas un « intruder ». Le traducteur fait également usage de génériques, traduisant « mon défunt père regarde itou » par « My late father looked in the same direction » ou rendant « cassot », « croquignole » et « orogane » respectivement par « drinking-cup », « doughnut » et « voice ». Robert n'emploie qu'une seule fois l'emprunt dans le cas du terme « habitant ». Ainsi, il y a dans la traduction un phénomène d'annexion. Néanmoins, cela n'a rien de surprenant, car comme nous l'avons mentionné à quelques reprises déjà, Roberts produit avant tout une traduction idiomatique pour un lecteur américain.

Pour terminer, Jane Brierley est la seule traductrice à avoir utilisé l'équivalent, à savoir « gig » pour « cabrouette ». De plus, comme aucun correspondant à « croquecignole », « orogane », « habitant » n'existe dans la langue anglaise, elle se sert de l'emprunt, stratégie qui nous paraît justifiée puisque la traductrice cherche à rendre tous les éléments de l'original. Néanmoins, pour « survenant » elle utilise plutôt un adjectif de la langue générale pour rendre un mot connu du parler canadien-français. Bien que « unexpected » rende très bien le sens et n'introduise aucune faute de traduction, cette solution ne nous semble pas adéquate. Nous n'arrivons pas non plus à justifier l'omission du terme « cassot ». Comme la position traductive de Brierley est « to trust the author's choice of material », nous ne comprenons pas la raison pour laquelle la traductrice n'utilise pas l'emprunt, stratégie qu'elle a non seulement déjà employée, mais qui lui permettrait ici de conserver le caractère canadien-français du roman. Néanmoins, dans la traduction de Brierley nous sommes généralement en présence d'un phénomène de décentrement.

Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre

Nous présenterons maintenant notre analyse textuelle contrastive de la préface des *Anciens Canadiens*. Il s'agit d'un passage d'environ quatre pages placé au début du premier chapitre, Aubert de Gaspé entamant véritablement le récit à la page 8. Rappelons que Brierley a procédé à sa propre analyse des traductions de Pennée et de Roberts. Elle en vient d'ailleurs à la conclusion que : « Although Pennée has lost our interest because of her choppy, wordy prose, and in this sense has betrayed her author, Roberts by omission or heightening, has put us equally out of touch with the original » (Brierley, 1995, p. 176). Notre objectif sera donc de démontrer que non seulement son évaluation est juste, mais également que Brierley a su produire une version anglaise où le décentrement est le mot d'ordre.

Analyse textuelle de la traduction de Pennée (1864)

Pour commencer, nous remarquons une erreur de sens dès la première phrase de cette traduction : « This chapter must serve as a preface, for I have no intention of composing a work *secundum artem*, and still less of assuming the position of a classic author [sic] » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 3, nous soulignons⁵⁹). Dans la version de Pennée, le premier chapitre doit servir de préface puisqu'Aubert de Gaspé n'a nullement l'intention de rédiger un ouvrage selon les grandes règles de l'écriture classique. Toutefois, l'original se lit plutôt ainsi : « Ce chapitre peut, sans

⁵⁹ Nous avons utilisé le soulignement plutôt que l'italique, car la citation contenait déjà un passage en italique. Nous utiliserons le soulignement pour marquer notre emphase lorsque l'italique est déjà présent dans le texte cité.

inconvenients, servir, en partie, de préface; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*; encore moins de me poser en auteur classique » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 5, nous soulignons). Dans la version originale, il est possible de considérer les premières pages du chapitre un comme préface. Bref, dans la traduction, nous sommes en présence d'un faux sens, car Pennée écrit que le chapitre doit servir de préface, tandis que le texte original considère qu'une partie du chapitre peut servir de préface à l'ouvrage.

Nous remarquons également un style maladroit dans la traduction de Pennée, c'est-à-dire que les phrases sont lourdes se rapprochant du mot à mot : « “How are you José? And how have you left them all at home?” said Jules, throwing himself into his arms » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 10). De plus, pour utiliser la terminologie de Jean Delisle, le mot juste lui échappe souvent⁶⁰. D'ailleurs, au tout début de la préface, Aubert de Gaspé relate sa rencontre avec un ami à Québec. Ce dernier explique à Aubert de Gaspé qu'il est le premier homme d'esprit qu'il croise ce matin, les autres étant qualifiés parfois d'« insignifiants » ou parfois d'« imbéciles » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 6). Dans la traduction, ces expressions sont rendues par « non-entities » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 4). Selon, l'*Oxford English Dictionary*, le mot « nonentity » signifie : « The condition of being a person or thing of no significance; insignificance » (2016). Toutefois, à notre avis, il ne s'agit pas du mot juste pour rendre « imbéciles », car ce dernier est plus connoté négativement. Il en va de même lorsque que Pennée rend « privé qu'il serait d'engager une *polémique* avec moi » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 7) par « he would be unable to provoke me into any *discussion* » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 4).

⁶⁰ D'après Delisle, le « mot juste » est un mot qui témoigne d'une précision lexicale et qui rend mieux que tout autre mot une nuance du texte de départ (2013, p. 670).

Environ trois lignes plus loin, nous retrouvons une autre erreur de sens dans la traduction de ce passage : « Je suis très vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour tenir, le moins du monde, à mes productions littéraires » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 7). Ainsi, la version anglaise se lit : « I glory in my age and idleness, like the Figaro of ironic memory, and besides, have not enough *amour-propre* to be the least tenacious about my literary productions » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 5). Dans un premier temps, Aubert de Gaspé explique dans la phrase française que comme il est vieux, il se permet d'être paresseux. La version de Pennée entraîne ainsi un faux sens. De plus, selon l'*Oxford English Dictionary*, la définition qui conviendrait le mieux à « tenacious » dans le contexte de la phrase est « Unwilling to part with ». Il s'agit toutefois d'une acception obsolète dont les deux exemples d'utilisation remontent au XVII^e siècle. Dans ces conditions, « tenacious » n'est pas le mot juste pour rendre « tenir à mes productions littéraires ». Par contre, l'emprunt « amour-propre » permet de préserver une certaine étrangeté dans la version anglaise.

La tendance déformante de l'allongement est également présente dans cette version dès le premier paragraphe : là où l'original compte 85 mots, la traduction en fait 101. Selon Berman, l'allongement est une conséquence de la rationalisation et de la clarification. Autrement dit, il s'agit d'un ajout qui n'ajoute rien et d'un relâchement portant atteinte au rythme de l'œuvre (1999, p. 56). La version du premier paragraphe de Pennée ne comporte pas d'éléments additionnels (qui n'étaient pas présents dans l'œuvre originale), mais elle a besoin de 16 mots de plus pour rendre le contenu de l'original. Cet allongement ne s'explique pas non plus par le coefficient de foisonnement. Dans un article publié dans *TTR* en 1995, Guylaine Cochrane se penche sur ce phénomène. Elle explique qu'il s'agit de l'allongement des textes traduits par rapport à leur

original (Cochrane, 1995, p. 175). D'ailleurs, selon Gilbert Barth tous les textes traduits sont plus longs que leur original, ce qui s'explique non seulement par des contraintes stylistiques, grammaticales et lexicales, mais également par le fait que les traductions ont plus naturellement tendance à ajouter de l'information afin de clarifier que d'en omettre dans le but de simplifier. Il soutient donc que pour les textes littéraires, le coefficient de foisonnement serait de 5 % pour un texte traduit du français vers l'anglais (Barth, 1971, p. 40). Ainsi, pour reprendre notre exemple, la traduction anglaise de Pennée aurait besoin d'environ 90 mots pour exprimer la même idée que dans le texte d'Aubert de Gaspé. En utilisant 101 mots, Pennée a un coefficient de foisonnement de 18 %. Voici un premier exemple : alors qu'Aubert de Gaspé utilise la phrase courte et déclarative « un incident assez trivial m'a décidé » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 5), la version de Pennée comprend des mots inutiles qui rendent le style lourd et maladroit, « had not a trivial incident made me decide in doing so » (Pennée, 1864, p. 3). Nous retrouvons le même phénomène dans ce deuxième exemple : « Heureux de vous voir » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 6) devient « I am fortunate in meeting with you » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 3). L'allongement est présent tout au long de la préface et du chapitre un, ce qui est un exemple de la prose verbeuse soulignée par Brierley (1995, p. 176).

De plus, dans la première traduction, la tendance déformante de la rationalisation apparaît lorsque Pennée fusionne trois paragraphes du texte d'Aubert de Gaspé (Aubert de Gaspé, 1863, pp. 7-8; Pennée, 1864, p. 5). Dans ce cas précis, la déformation ne s'exerce pas sur le plan des phrases, mais sur celui des paragraphes.

Nous trouvons également un ennoblissement quand le segment « ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne foi » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 6) est traduit par « it would be a useless task for a *bonâ fide* critic [sic] » (Pennée, 1864, p. 4). Afin de respecter la lettre de l'original, l'expression « de bonne foi » aurait pu être rendue par son équivalent anglais « in good faith ». Le latin produit donc nécessairement un texte plus noble que celui d'Aubert de Gaspé.

Pour terminer, en regardant la version de Pennée, cette dernière suit l'ordre des phrases de l'original (elle semble traduire phrase à phrase le contenu du roman d'Aubert de Gaspé). Le fait de ne pas modifier la structure du texte pourrait témoigner d'un phénomène de décentrement, c'est-à-dire de chercher à reproduire en anglais l'ordre du discours d'Aubert de Gaspé pour accueillir ainsi l'étranger. Toutefois, le résultat n'est pas une traduction qui respecte la *lettre*, mais une traduction qui se rapproche du mot-à-mot avec les erreurs de sens et l'illisibilité que cela implique. De plus, son style est lourd et maladroit et l'on retrouve également dans sa traduction de la préface au moins cinq erreurs de sens. D'ailleurs, le fait que nous ayons relevé plusieurs déformations prouve que la traductrice n'a pas réussi à respecter la *lettre*. Nous croyons que c'est principalement l'inexpérience et des erreurs d'interprétation qui minent la traduction de Pennée et confèrent au texte un style laborieux qui rend la traduction difficile d'approche pour le lecteur.

Analyse textuelle de la traduction de Roberts (1890)

Nous n'avons pas été en mesure de déterminer si Roberts utilise l'édition de 1863 ou de 1864 afin de réaliser sa traduction. Cependant, à la suite d'une lecture comparative des deux éditions, nous avons vu que les seules différences sont au niveau de la ponctuation : l'élimination des virgules.

Encore une fois, dès la première phrase de la préface, nous remarquons une erreur de sens : « As my story lays no claim to classicism, either in style or structure, *this opening chapter may as well be made to play the part of a preface* » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 9, nous soulignons). Rappelons que le passage se lit comme suit dans la version française : « *Ce chapitre peut, sans inconvénients, servir, en partie, de préface*; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*; encore moins de me poser en auteur classique » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 5, nous soulignons). Dans la version de Roberts, c'est également tout le chapitre qui fait office de préface, alors que dans le roman d'Aubert de Gaspé, seule une partie du premier chapitre sert de préface. Nous remarquons également que Roberts prend de grandes libertés avec la transmission du message lorsqu'il écrit : « As my story lays no claim to classicism, either in style or structure. » En plus de ré-énoncer le passage, Roberts omet l'idée qu'Aubert de Gaspé n'a pas l'intention de rédiger un ouvrage selon les règles admises (*secundum artem*). Nous perdons également dans la version anglaise le ton lent et posé d'Aubert de Gaspé.

D'ailleurs, en plus d'adopter une approche près de la réécriture, Roberts ajoute un élément quelques lignes plus loin : « My acquaintances will, doubtless, open their eyes on seeing me thus enter, at this age of seventy-six, on the *perilous* paths of authorship » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 9, nous soulignons). D'ailleurs, la version française se lit assez différemment : « Ceux qui me connaissent seront, sans doute, surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante-et-seize ans » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 5). Non seulement Roberts introduit une figure de style « the paths of authorship », mais il introduit également des éléments nouveaux avec « *perilous paths* », Aubert de Gaspé n'ayant pas mentionné qu'il été périlleux de devenir auteur.

Nous relevons également un glissement de sens dans la phrase : « I will frankly admit that my book has a thousand faults, of most of which I have a lively consciousness » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 10). Comme nous l'avons expliquée plus haut, Aubert de Gaspé soutient que son roman contient mille défauts et qu'il connaît ces défauts. Toutefois, dans la version de Roberts, Aubert de Gaspé a conscience de la majorité des failles de son roman, ce qui introduit un faux sens. Une autre erreur de sens se produit lorsque Roberts rend « « Je suis très vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 7) par « I am old and indolently content, like Figaro of *merry* memory » (Aubert de Gaspé, 1890, p. 10), car « merry » signifie « characterized by happiness or joy » (*Oxford English Dictionary*).

L'examen du passage suivant dévoile trois éléments la réécriture, l'ennoblissement et l'explicitation :

Ce livre ne sera ni trop bête, ni trop spirituel : trop bête! Certes, un auteur doit se respecter tant soit peu. Trop spirituel! Il ne serait apprécié que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité. (Aubert de Gaspé, 1863, p. 7)

Le même passage se lit de la manière suivante dans la version anglaise :

This production of mine shall be neither very dull nor surpassingly brilliant. An author should assuredly have too much self-respect to make his appeal to the commonplace; and if I should make the work too fine, it would be appreciated by none but the beaux esprits. Under a constitutional government, a candidate must concern himself rather with the number than the quality of his votes. (Aubert de Gaspé, 1890, p. 11, nous soulignons)

Dans un premier temps, nous remarquons l'élimination de la répétition « trop bête » et « trop spirituel ». Roberts remanie toutefois le message et introduit de l'information nouvelle avec le

segment « make his appeal to the commonplace », car dans la version d'Aubert de Gaspé, il n'est pas question de la transmission du propos. Nous retrouvons également un ennoblissement avec l'utilisation du français « beaux esprits » dans la version anglaise. Premièrement, il ne s'agit pas d'un emprunt direct au texte. Deuxièmement, l'emploi du français n'est pas nécessaire et confère un certain prestige à la version anglaise, comme le fait le latin dans la traduction de Pennée. Finalement, dans le segment « a candidate must concern himself rather with the number than the quality of his votes », Roberts introduit une explicitation, car le concept de « votes » était implicite dans l'original.

Dans cet ordre d'idées, rappelons que Jane Brierley reproche à Roberts d'avoir trop remanié le discours, d'avoir utilisé le texte comme une matière première. Penchons-nous sur les ennoblissements qui se trouvent dans la préface. Premièrement, nous remarquons que Aubert de Gaspé utilise à quelques reprises l'expression « homme d'esprit » ou « faire de l'esprit » (Aubert de Gaspé, 1863, pp. 5-6). Roberts de son côté élimine la répétition et l'expression des manières suivantes : « a man of parts » (Roberts, 1890, p. 9); « any way brilliant » (Roberts, 1890, p. 10); « easy enough to shine » (*ibid.*); « I had more brains » (*ibid.*). Dans la première page et demie, Aubert de Gaspé a recours à quatre reprises à l'expression « esprit »; le fait de supprimer la répétition constitue donc un ennoblissement, car le style de la version traduite est plus élégant. Deuxièmement, Roberts relève le niveau de langue dans la traduction. Alors que, dans l'original, il est écrit : « Tout fier de cette découverte » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 6), on lit dans la traduction : « Much elated with this discovery » (Roberts, 1864, p. 10). Contrairement à « fier », « elated » ne fait pas partie du langage courant. Troisièmement, Roberts réorganise l'ordre du discours pour améliorer la lisibilité et la fluidité de la prose. Alors, « “Ce qui paraîtra insignifiant

et puéril aux yeux des étrangers, me disaient-ils, ne lassera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire, né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France" » devient dans la version de Roberts « "That which will appear insignificant and childish to the eyes of strangers," they urged, "in the records of a septuagenarian, born but twenty-eight years after the conquest of New France, will not fail to interest true Canadians" ». Le segment « dans la chronique d'un septuagénaire » a été déplacé. Ce remaniement systématique des phrases d'Aubert de Gaspé ayant une carence syntaxique embellit considérablement le discours et présente un texte qui est différent de l'original. Enfin, nous remarquons que la tendance déformante de l'ennoblissement est très présente dans cette traduction.

L'affirmation de Brierley est donc exacte : la prose de Pennée est maladroite et verbeuse, alors que Roberts a tendance à ennoblir son texte. En introduisant des déformations dans leurs versions, les deux premiers traducteurs n'ont pas respecté la lettre de l'original. Une nuance s'impose cependant. Compte tenu du projet de traduction de Pennée et de Roberts, la visée de ces versions n'était pas de présenter une traduction qui respecterait scrupuleusement la lettre, et donc de rester proche du texte original et de transmettre le caractère étranger du texte, mais plutôt de produire un texte qui serait apprécié du lecteur anglophone. D'ailleurs, les deux premières traductions ont été commandées par des maisons d'édition. Dans ce contexte, le caractère idiomatique et la lisibilité sont des critères essentiels auxquels Roberts répond sans aucun problème. De plus, rappelons qu'Appleton fait appel à Roberts parce qu'il est un auteur connu. Par conséquent, son style de traduction est nécessairement influencé par ses habiletés d'écrivain. Comme il est avant tout écrivain, plutôt que traducteur, Roberts se permet certaines libertés afin

de produire une traduction fluide. Ce pari peut être considéré comme réussi, car sa traduction a profité d'une longue réception favorable.

Analyse textuelle de la traduction de Brierley (1996)

Afin de démontrer que Jane Brierley a su respecter la *lettre* de l'original, passons à l'analyse contrastive de la préface dans la troisième traduction des *Anciens Canadiens*. Dans la page relative aux informations bibliographiques, il est clairement indiqué que la traductrice a utilisé l'édition de 1864 : « This translation is based on the 1864 edition of *Les Anciens Canadiens* revised by the author » (Aubert de Gaspé, 1996, n.p.). Ainsi, pour effectuer notre analyse, nous nous référons au texte de 1864.

Même dans la traduction de Brierley, la première phrase de la préface mérite d'être commentée : « This chapter may quite suitably serve as a preface, since I have absolutely no intention of writing a work *secundum artem*—that is, according to popular literary tenets—and even less of claiming to be a classical author » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 19, nous soulignons). Premièrement, nous remarquons une erreur de sens alors que la traduction n'explique qu'une partie du chapitre seulement sert de préface : « Ce chapitre peut, sans inconvénient, servir, en partie, de préface; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*; encore moins de me poser en auteur classique » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 5, nous soulignons)⁶¹. Nous avons également relevé une explication lorsque la traductrice explicite le terme latin « *secundum artem* » en introduisant dans sa version « that is, according to the popular literary tenets » (Brierley,

⁶¹ Dans l'édition de 1864 des *Anciens Canadiens*, la locution « *secundum artem* » est écrite sans accent (Aubert de Gaspé, 1864, p. 5) alors qu'il y a en un dans l'édition de 1863 : « *secundùm artem* » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 5).

1996, p. 19). Le terme latin, dont le sens peut être obscur dans le texte français, est expliqué dans cette version anglaise. Ce terme avait préalablement été conservé tel quel par Pennée et omis par Roberts. Nous concédons toutefois que le terme latin était probablement bien connu des contemporains d'Aubert de Gaspé, alors qu'il est probablement incompréhensible pour le lecteur actuel qu'il soit francophone ou anglophone. Ainsi, l'explicitation peut se justifier par un désir de simplification du texte afin de le rendre plus accessible au lecteur, alors que l'introduction de l'explicitation témoigne de la tendance déformante de la clarification.

Nous soulevons un ajout vers le milieu de la préface. Aubert de Gaspé met en garde ceux qui voudrait perdre leur temps à critiquer son ouvrage : il est un homme de bonne composition et il est conscient que son roman comporte des défauts : « je suis, moi, de bonne composition et [...] j'admettrai franchement qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 7). La version de Brierley va comme suit : « I'm an amiable man, *always ready to meet people more than half way*. [...] I shall frankly admit that this book has a thousand faults and I know what they are » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 20, nous soulignons). À notre avis, l'ajout sert ici à expliciter le sens de « amiable », mais nous ne croyons pas que l'explicitation soit justifiée puisqu'il s'agit d'un mot de la langue générale.

Nous avons également relevé une autre explicitation vers la fin de la préface. Rappelons qu'Aubert de Gaspé explique que son livre ne serait ni trop bête ni trop spirituel : « sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité » (1864, p. 7). Tout comme Roberts, Brierley clarifie la métaphore du gouvernement constitutionnel :

This book will be neither too dull nor too clever. Too dull—well, an author must have *some* self-respect! As for too clever, then he runs the risk of only appealing to people with plenty of wit; and so, like a candidate under constitutional government, the aspiring author favours quantity over quality in his readers. (Aubert de Gaspé, 1996, pp. 20-21)

Dans ce passage, Brierley introduit une comparaison en rendant explicite la similitude entre l’auteur et le candidat aux élections, à savoir que l’auteur préfère avoir une grande quantité de lecteurs plutôt que quelques lecteurs de qualité. La question à se poser, pour le lecteur canadien actuel, le segment « sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité » a-t-il besoin d’être expliqué?

Nous retrouvons une autre déformation, à savoir la rationalisation, opération qui porte sur les structures syntaxiques de l’original, où les phrases et les séquences de phrases sont recomposées selon une certaine idée préconçue de l’ordre du discours (Berman, 1999, p. 53). À de nombreuses reprises, Brierley modifie la ponctuation, c’est-à-dire qu’elle scinde les phrases, particulièrement là où Aubert de Gaspé avait utilisé des deux-points ou des points-virgules, pour réorganiser son propos. Cette déformation en amène une autre, celle de la destruction des rythmes. En scindant les phrases, Brierley introduit dans la version anglaise de plus longues pauses que celles qui sont présentes dans le texte original. Nous tenons toutefois à mentionner que ce type de modification est très présent dans les traductions contemporaines de textes anciens, car les règles régissant la ponctuation ont beaucoup changé au fil des époques. Il n’en demeure pas moins que la traductrice réorganise les phrases en se basant sur une vision moderne de la ponctuation, modifiant le discours d’Aubert de Gaspé, ce qui est la définition même de la rationalisation. La tendance déformante de la rationalisation est également présente lorsque Jane Brierley réorganise l’ordre des idées à l’intérieur des phrases. Par exemple, le passage suivant : « Un de mes amis,

homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai, l'année dernière, dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec [...] » (Aubert de Gaspé, 1864, p. 5) devient, dans la traduction : « Last year, in the Rue Saint Louis of this good city of Quebec, I met a friend—a man of great wit and intellect » (Aubert de Gaspé, 1996, p. 19). Les clauses subordonnées sont ici placées en début de phrase ce qui améliore la logique interne de la phrase et facilite la lecture ainsi que la compréhension, menant encore une fois à une clarification. Néanmoins, notons que de manière générale Brierley conserve l'ordre des idées à l'intérieur des phrases contrairement à Roberts qui réécrivait souvent.

Somme toute, nous n'avons relevé que très peu d'occurrences de déformation dans le chapitre traduit par Brierley. Nous remarquons qu'elle conserve même la glose d'Aubert de Gaspé à propos du papier foolscap : « je vole chez mon libraire, j'achète un rame de papier *foolscap*, c'est-à-dire, peut-être, papier-bonnet ou tête de fou, comme il en plaira au traducteur, — et je me mets à l'oeuvre » (Aubert de Gaspé, 1863, p. 6, nous soulignons). Ainsi Brierley traduit de la manière suivante : « I flew to my bookseller, bought a ream of *foolscap* (an expression that the reader may choose to take as meaning *dunce's cap* or blockhead), and set to work » (Brierley, 1996, p. 20, nous soulignons). Probablement à cause de l'interpellation directe au traducteur qui nous semble difficile à rendre au moment de la traduction, le segment souligné avait été omis dans les deux premières versions anglaises.

Bref, de manière générale, Brierley a su respecter la *lettre* de l'original. Ce résultat s'explique notamment par son « projet de traduction »; la traductrice a elle-même choisi de réaliser la traduction des *Anciens Canadiens*. Pour elle, ce projet est beaucoup plus qu'un simple travail,

puisque Brierley a un intérêt personnel pour les œuvres d'Aubert de Gaspé, ayant préalablement traduit *Les Mémoires*. Il n'est donc pas surprenant qu'elle cherche à préserver le plus possible le discours tel qu'il est présenté dans le texte d'Aubert de Gaspé et surtout son caractère étranger et canadien-français.

Conclusion de l'analyse de la production et de la réception des traductions des *Anciens Canadiens*

Les Anciens Canadiens, perçu comme le premier succès commercial du XIX^e siècle, est sans aucun doute le roman le mieux connu de notre corpus. C'est le caractère historique du roman qui motive sa lecture. En effet, Aubert de Gaspé écrit *Les Anciens Canadiens* dans le but de préserver les mœurs et les coutumes d'une époque révolue et c'est pour cette même raison qu'il a été traduit et retraduit. La traduction de Georgiana Ward Pennée paraît l'année suivant la parution du roman chez Desbarats, l'éditeur des *Anciens Canadiens*. Grâce à l'influence du frère de Pennée, le roman a été remarqué par la critique en Europe, recevant des critiques positives dans *The London Review* et *The Dublin Review*. La traductrice est également nommée à l'époque par l'abbé Casgrain dans sa biographie d'Aubert de Gaspé. Nous remarquons que la traduction de Pennée contient plusieurs erreurs de sens qui s'expliquent par un manque de compréhension de l'original et son inexpérience comme traductrice. Ainsi, de manière générale, son texte est lourd, comportant des erreurs de style, de grammaire et de syntaxe. Malheureusement, le cycle de lecture de la traduction sera court, celle-ci ayant été remplacée dès 1890 par une première retraduction.

En 1890 paraît, à la maison d'édition new-yorkaise Appleton, *Canadians of Old*, traduit par Charles G. D. Roberts. Professeur, poète et romancier reconnu, Roberts produit sa traduction en un été. Malgré un contexte de production que l'on devine difficile, Roberts signe une préface dans laquelle il vante les mérites de l'œuvre d'Aubert de Gaspé et explique que les traductions d'œuvres canadiennes-françaises permettent aux anglophones de mieux connaître cette nation. D'ailleurs, la traduction de Roberts est très remarquée par la presse américaine au moment de sa publication à l'automne 1890. Nous concluons qu'Appleton a beaucoup investi dans la promotion de la traduction de Roberts, traitant cette dernière comme une œuvre originale. Par contre, les critiques ne se penchent pas sur le travail de traduction effectué par Roberts. Il va sans dire que la traduction produite a profité d'une très bonne réception. Non seulement elle est très publicisée au moment de sa parution, elle est également rééditée en 1905. Elle est d'ailleurs intégrée à la prestigieuse New Canadian Library en 1974. Privilégiant l'idiomaticité, la traduction de Roberts a été la plus lue jusqu'à maintenant. Comme nous l'avons mentionné, Roberts a adopté une approche près de la réécriture et produit un texte plus fluide et plus facile à lire qui contient de nombreux ennoblissements. Le mot d'ordre de cette traduction est d'ailleurs manifestement l'annexion, parce que les termes canadiens-français sont souvent effacés.

Publiée en 1996 à Montréal par Véhicule Press, la traduction de Jane Brierley est le fruit d'une initiative personnelle et de plusieurs années de travail. Jane Brierley avait déjà traduit les deux autres ouvrages d'Aubert de Gaspé et voulait boucler la boucle en traduisant toutes ses œuvres. Elle effectuera d'ailleurs des recherches méticuleuses afin de trouver des équivalents et des correspondants aux termes canadiens-français. Toutefois, la traduction de Brierley a clairement été moins remarquée que celle de Roberts; seulement une annonce de parution et quatre articles de

journaux font mention de sa mise en nomination pour le prix du Gouverneur général. Nous avons également trouvé deux critiques qui portent sur la traduction de Brierley. Ici, le travail de la traductrice est mis à l'avant-plan. Notre analyse textuelle relève d'ailleurs qu'à l'exception de quelques explicitations, le décentrement est à l'œuvre dans cette version. La traductrice a clairement cherché à montrer l'« autre », à savoir la réalité canadienne-française représentée dans le texte d'Aubert de Gaspé.

La question qui demeure sans réponse est : laquelle des traductions saura résister au passage du temps, celle de Roberts ou celle de Jane Brierley? À notre avis, il n'est pas évident que la dernière traduction s'imposera : la traduction de Roberts, qui profite d'une longue réception favorable, est toujours plus facilement accessible que celle de Brierley. En bibliothèque, en Amérique du Nord, il est plus facile de se procurer la traduction de Roberts (plus de 300 exemplaires sont en circulation dans les bibliothèques), alors qu'il faut chercher spécifiquement la traduction de 1996 si l'on souhaite lire la version de Brierley. À notre avis, la réponse viendra lorsqu'une traduction des *Anciens Canadiens* sera rééditée.

CHAPITRE 6 : *ANGÉLINE DE MONTBRUN*

L'œuvre originale

L'auteure : Laure Conan (pseudonyme de Félicité Angers)

Laure Conan est le pseudonyme utilisé par Félicité Angers, née le 9 janvier 1845 à La Malbaie et décédée le 6 juin 1924 à Québec. Notons qu'elle ne s'est jamais mariée. Les Angers sont bien établis à La Malbaie, ils y possèdent un magasin général et s'occupent du bureau de poste depuis la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, Félicité a la chance de poursuivre ses études au couvent des Ursulines à Québec. Elle s'y démarque par ses talents littéraires (Brunet, 2005). Félicité Angers est une femme très pieuse. Sa grande confidente est d'ailleurs la mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, fondatrice d'une communauté religieuse à Saint-Hyacinthe.

Félicité Angers retourne à La Malbaie à l'été 1862. À cette époque, elle commence probablement à fréquenter l'arpenteur Pierre-Alexis Tremblay. Le couple rompt toutefois entre 1867 et 1870. Certains critiques littéraires postulent que l'on retrouve des traces de cet échec amoureux dans ses écrits. Puis, Félicité doit composer avec le décès de ses parents, son père en 1875 et sa mère quatre ans plus tard. Elle se retrouve donc dans une situation financière précaire alors que le bureau de poste est en déficit. C'est la nécessité financière qui la pousse à se tourner vers l'écriture ou, plutôt, à faire publier ses œuvres afin de subvenir à ses besoins. De 1881 à 1882, son premier roman, *Angéline de Montbrun*, paraît en feuilletons dans la *Revue canadienne*. Désireuse de faire imprimer son roman sous forme de livre, elle se tourne vers l'abbé Casgrain.

Ce dernier, connu comme le père de la littérature canadienne-française, met tout en œuvre pour aider la jeune romancière et la faire connaître. Il lui trouve un éditeur et demande, entre autres, à Louis Fréchette d'écrire une critique du roman. D'ailleurs Casgrain essayera, en vain, de lui obtenir un emploi de bibliothécaire à Ottawa. Casgrain cherche aussi à révéler la véritable identité de la femme derrière le pseudonyme, chose à laquelle Angers s'oppose farouchement et qui créera un froid dans leur relation (Brunet, 2005).

En prenant la plume et en faisant publier ces romans, Laure Conan joue un rôle de précurseur dans l'écriture féminine canadienne-française. D'ailleurs, selon Manon Brunet, à son époque, elle est la seule femme à vivre de son métier d'écrivaine au Canada-français (Brunet, 2005). Cependant, il est important de comprendre que ses écrits ne sont pas de nature féministe. La piété, le renoncement et le sacrifice de soi sont en effet particulièrement évoqués chez les personnages féminins qu'elle met en scène. De plus, dans le cadre d'une entrevue pour *le Coin du feu* en décembre 1893, Laure Conan répond à Joséphine Dandurand : « Je vous avoue, madame, que le droit de voter me semble pour nous assez peu désirable. Mais, si jamais il nous était accordé – ce dont je n'ai cure – c'est ma conviction que les femmes n'en pourraient guère user plus mal que les hommes » (Brunet, 2005)⁶². Le Québec est à l'époque une société patriarcale où l'Église joue un rôle prépondérant. Ainsi, les femmes n'obtiennent le droit de vote qu'en 1940, et elles l'exercent pour la première fois en 1944. Il n'en demeure pas moins que la romancière est consciente des barrières qui sont imposées à la femme par la société québécoise patriarcale. C'est ce que révèlent des lettres échangées avec le premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier. Le

⁶² Joséphine Marchand Dandurand (1861-1925) est journaliste, écrivaine et militante féministe canadienne-française. En 1893, elle fonde *le Coin du feu*, première revue canadienne-française dirigée par des femmes et destinée exclusivement à ces dernières (Gosselin, 2005).

6 avril 1907, elle lui écrit : « Si j'étais homme, on me traiterait bien autrement. », et le 18 avril : « Tout va à ces Messieurs et je serai toujours sacrifiée si vous ne m'honorez de votre protection » (Conan cité dans Brunet, 2005).

Après la publication d'*Angéline de Montbrun*, Laure Conan se tourne vers le roman historique. Elle écrira, entre autres, *À l'œuvre et à l'épreuve*. À partir des années 1890, Laure Conan entame une carrière de journaliste. Entre 1894 et 1898, elle dirige à Saint-Hyacinthe la revue *Voix du Précieux Sang*, ce qui lui rapporte un salaire de 800 \$ par année, en plus du gîte et du couvert. La majorité des articles qu'elle rédige pour la revue sont des biographies religieuses. Elle publie également dans *Rosaire*, la revue des dominicains de Saint-Hyacinthe. Elle collabore également à la revue montréalaise *Journal de Françoise* ainsi qu'à d'autres périodiques. Au total, elle écrira 195 articles (Brunet, 2005).

Finalement, vers la fin de sa vie, Laure Conan revient au récit intimiste avec la parution de *l'Obscure Souffrance* (en feuilletons, de 1915 à 1919, puis en livre en 1919) et de la *Vaine Foi* (en feuilletons en 1921 et en livre la même année). De 1910 à 1923, elle séjourne régulièrement à l'Institut des Petites Filles de Saint-Joseph à Montréal (première communauté religieuse canadienne destinée au service des prêtres et des aspirants au sacerdoce). À l'automne 1923, elle entame l'écriture de son dernier roman, *La Sève immortelle*, qu'elle termine le 20 mai. Le 26 mai, son petit-neveu, Dr Roland Desmeules, lui diagnostique un cancer de l'ovaire. Elle est opérée à l'Hôtel-Dieu de Québec, mais décède des suites d'une défaillance cardiaque le 6 juin 1924 (Brunet, 2005).

Type d'œuvre

Angéline de Montbrun est perçu comme le premier roman psychologique de la littérature québécoise (Biron *et al.*, 2007, p. 144). Contrairement au roman de la terre, le thème principal du livre de Conan est l'amour, et les sentiments sont à l'avant-plan⁶³ (Biron *et al.*, 2007, p. 144). À cet égard, comme nous l'avons mentionnée dans l'introduction, l'abbé Casgrain reprochera à l'auteure la forme européenne de son œuvre et un manque de nationalisme :

[o]n regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes telles que celles du pèlerinage d'Angéline au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitudes, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie : c'est sa condition d'existence. (Conan, 1884, p. 11)

Avec *Angéline de Montbrun*, Laure Conan se distingue de ses contemporains masculins en plusieurs points. En effet, outre le caractère psychologique novateur pour l'époque, Conan place au cœur de son roman le thème de l'amour et les sentiments des personnages qui en découlent. Cet investissement romanesque dans les émotions est alors très rare et la différencie de ses contemporains. La première partie prend la forme d'un roman épistolaire. Des lettres sont échangées entre Maurice et sa sœur Mina, entre Maurice et le père d'Angéline, entre Mina et Angéline, entre Mina et son amie Emma, ainsi qu'entre Maurice et Angéline. L'intrigue est exposée au fil de ces lettres. Puis, un changement de voix survient, et la brève deuxième partie est racontée par un narrateur omniscient. Finalement, la troisième partie est constituée du journal intime d'Angéline, entrecoupé de certaines lettres provenant de sa correspondance personnelle.

⁶³ « Roman de la terre » ou « roman du terroir » est l'appellation donnée à l'une des trois catégories majeures de la production romanesque québécoise jusqu'aux années 1930 ou 1940, les deux autres étant le roman historique et le roman d'aventures. Le roman du terroir décrit la réalité rurale où la campagne est perçue comme un endroit idéal procurant bonheur et prospérité. La campagne est souvent mise en opposition avec la ville qui représente un lieu de vices et de péchés (Boivin, 2006, p. 32).

Trame narrative

Dans la première partie de l'œuvre, Maurice Darville demande à Charles de Montbrun la permission d'épouser sa fille unique Angéline. Ce dernier consent, mais demande que le mariage ne soit célébré que deux ans plus tard, à savoir lorsqu'Angéline aura 20 ans. Dans la deuxième partie, un narrateur omniscient prend la parole. Le lecteur apprend le décès subit du père d'Angéline. Par la suite, la jeune fille est défigurée par l'ablation d'une tumeur au visage, et l'amour qu'éprouvait Maurice à son égard s'étiole⁶⁴. En conséquence, Angéline rompt ses fiançailles et se réfugie dans la maison qu'elle habitait jadis avec son père. La troisième partie est constituée du journal intime d'Angéline, testament de son deuil, où elle décrit son chagrin insurmontable et ses réflexions religieuses. Le roman se termine sur deux lettres échangées entre Maurice et Angéline. Dans la première, Maurice, qui déclare n'avoir jamais cessé de l'aimer, supplie Angéline de l'épouser. Dans la seconde lettre, selon notre interprétation, Angéline explique à Maurice que, malgré ses prières, elle a décidé de se soumettre à la volonté de son père et de Dieu. D'autres interprétations ont également été avancées, par exemple, qu'Angéline refuse un mariage qui serait uniquement basé sur le devoir du fiancé, où Maurice va de l'avant avec le mariage seulement pour ne pas manquer à sa parole.

⁶⁴ Seule l'édition originale explique le défigurement d'Angéline par une tumeur. Les éditions subséquentes font plutôt mention d'une chute : « Un jour qu'elle était sortie seule, prise tout à coup de faiblesse, elle tomba sur le pavé et se fit au visage des contusions qui eurent des suites fort graves. Tellement qu'il fallut en venir à une opération dont la pauvre enfant resta défigurée » (Conan, 2007, p. 204).

Narration

Comme nous l'avons déjà mentionné, la première partie du roman est composée de la correspondance entre les différents personnages du récit. Le genre épistolaire implique nécessairement une narration à la première personne et de multiples voix narratives. Chaque nouvelle lettre introduit un changement de voix, et le nom du narrateur et du destinataire est indiqué entre parenthèses au début du passage.

Un changement dans le type de narration a lieu dans la deuxième section. L'auteur introduit dans cette partie, qui fait la transition entre la première et la troisième, un narrateur omniscient. Par la suite, l'auteure présente le journal intime d'Angéline. Cette narration à la première personne est particulièrement intimiste, car le lecteur a accès aux pensées et aux émotions de la jeune femme telles qu'elle nous les raconte.

Finalement, nous remarquons que la narration d'*Angéline de Montbrun* se distingue de *L'Influence d'un livre* et des *Anciens Canadiens*, et, en général, des œuvres écrites par les hommes du Canada-français du XIX^e siècle. Laure Conan met l'accent sur les personnages, et c'est au travers de leur évolution que se développe l'intrigue. Alors que la majorité des romans sont écrits par de jeunes hommes à leur sortie du collège, Conan est une écrivaine de carrière; sa prose est non seulement plus lyrique, mais également plus travaillée et plus élégante.

Réception critique

Angéline de Montbrun paraît dans *La Revue Canadienne* sous forme d'un feuilleton en 1881. Nous supposons que le texte de Laure Conan a profité d'une réception et d'une critique favorable puisqu'il est publié sous forme de volume en 1884 et accompagné d'une préface de l'abbé Casgrain. Il est fort probable que l'endossement de l'abbé a conféré un certain prestige au travail de l'écrivaine. Ce dernier affirme d'ailleurs qu'après avoir lu le roman de Conan, le lecteur se trouve plus proche de Dieu (Conan, 1884, pp. 8-12). L'édition en volume est publiée par l'Imprimerie Léger Brousseau. Brousseau est un libraire, éditeur et imprimeur de Québec. Son atelier devient particulièrement rentable dans les années 1880, comme en témoigne le fait qu'il recevait des commandes jusqu'à quatre mois d'avance. Il est propriétaire du *Courrier du Canada* et du *Journal des campagnes*, il est également imprimeur pour le diocèse de Rimouski et de Québec (Lavoie, 1982).

De plus, cinq éditions d'*Angéline de Montbrun* paraissent du vivant de l'auteure (Bourbonnais, 2004, p. 34), ce qui, selon nous, témoigne d'un fort intérêt pour le roman⁶⁵. Lors de la première édition en 1884 et lors de la réédition de 1905, Laure Conan apporte des changements majeurs à son roman. Au moment du premier remaniement, l'auteure s'affaire, entre autres, à satisfaire aux exigences de l'abbé Casgrain. Elle lui écrit d'ailleurs : « [n]aturellement, je ne demanderais pas mieux que de corriger mon travail et votre bienveillance me fait espérer que vous ne refuserez pas de m'aider si je réussis à le faire publier en volume » (Conan citée dans Bourbonnais, 2004, p. 35). En outre, le soutien de Casgrain lui permettra de faire publier plus

⁶⁵ Certains critiques littéraires parlent de quatre éditions, car ils ne tiennent pas compte de l'édition en feuilleton parue dans la *Revue Canadienne* en 1881-1882.

facilement *Angéline de Montbrun*. En septembre 1906, Laure Conan écrit à une correspondante : « J'espère qu'on vous a donné un exemplaire de la dernière édition, sinon, dites-le-moi, de grâce, et je vous en enverrai un. *J'ai honte des deux premières* » (Conan citée dans Bourbonnais, 2004, p. 38, c'est Bourbonnais qui souligne). L'année précédente avait paru la troisième édition en volume de son roman le plus populaire et, à cette occasion, l'auteure avait supprimé de nombreuses citations, amélioré la syntaxe et le style, et éliminé certaines références à la religion.

Par la suite, le roman de Laure Conan est réédité trois fois aux éditions Fides dans la collection « Nénuphar » : en 1950, en 1967 et en 1974. *Angéline de Montbrun* est l'un des romans canadiens-français les plus étudiés; on retrouve ainsi de nombreuses études à son sujet dans les revues savantes. L'œuvre a même sa propre section dans l'*Histoire de la littérature québécoise*, publiée en 2007 sous la direction de Michel Biron. Bien que l'œuvre soit endossée par l'abbé Casgrain, les critiques du milieu du XX^e siècle voient *Angéline de Montbrun* et son auteure sous un éclairage nouveau et résolument négatif (Poulin, 1981-1982, pp. 14-15). Dans son ouvrage *Convergences*, publié en 1961, Jean LeMoyne dit de Conan : « Mais elle écrit aussi sous le signe d'Électre et voilà tout ce qu'il y a à retenir de son œuvre. À cet égard, il serait difficile de trouver dans notre littérature un livre plus malsain qu'*Angéline de Montbrun* » (LeMoyne, 1992 [1961], p. 90). LeMoyne parle ici de la relation soi-disant incestueuse qui aurait lieu entre le père et la fille, affirmant que les véritables amoureux du roman sont, en fait, M. de Montbrun et Angéline. De plus, François Gallays établit un parallèle entre la chute d'Angéline et celle d'Adam et Ève qui furent chassés d'Éden. Cet événement « détermine son passage d'un bonheur innocent à une vie faite de souffrance et d'angoisse » (Gallays cité dans Ouellet, 2000, p. 186). Il continue en affirmant que la faute qui provoque la chute (la déchéance) d'Angéline est le désir incestueux

qu'elle éprouve pour son père. Ici, nous mentionnons que l'épisode de la chute d'Angéline n'est pas présent dans l'édition originale. Il est, toutefois, important de souligner que la plupart des littéraires n'examinent pas l'édition originale, et se basent plutôt sur les éditions subséquentes.

D'un autre côté, Patricia Smart voit, dans les romans canadiens-français ayant un sujet féminin, une structure idéologique patriarcale. Ces romans auraient donc pour but de définir les relations hommes-femmes dans une structure patriarcale oppressive. Bien que le roman de Conan recrée les relations oppressantes hommes-femmes (le père d'Angéline, à qui elle a toujours obéi, consent à la laisser à un mari), nous y trouvons « une voix féminine cherchant à émerger dans l'écriture et à s'insérer dans le temps réel » (Smart, 2003, p. 45). Le journal intime d'Angéline représente donc la voix féminine et une certaine rébellion face au patriarcat. Toutefois, bien qu'Angéline prenne la parole, elle se soumet finalement à la volonté de son père et consacre sa vie à Dieu. Angéline est un personnage féminin marquant du XIX^e siècle, et nous croyons que le fait qu'une femme mette en scène un personnage principal féminin est en soi une opposition au modèle masculin (auteurs et personnages) de l'époque.

De plus, *Angéline de Montbrun* a souvent fait l'objet d'analyses que Lucie Robert nomme « psychobiographique[s] » (1987, p. 102). En résumé, les critiques font un parallèle entre Félicité Angers et Angéline. Ils voient dans la relation amoureuse entre Angéline et son père une transposition de la relation qui aurait eu lieu entre Angers et Alexis Tremblay. Roland Barthes explique dans « La mort de l'Auteur » que c'est le langage qui parle et non l'auteur. Donc, après avoir éloigné l'auteur, il est inutile d'essayer de déchiffrer un texte. Autrement dit, plus rien ne justifie l'entreprise de découverte de l'auteur dans le but d'expliquer son texte (Barthes, 1968,

pp. 62; 65-66). Le roman doit être étudié comme une entité à part entière. Ainsi, nous ne nous attarderons pas davantage sur les analyses psychobiographiques d'*Angéline*.

La traduction : *Angéline de Montbrun*

Le traducteur : Yves Brunelle

Le traducteur Yves Brunelle est professeur au Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier, en Nouvelle-Écosse. *Angéline de Montbrun* n'est pas sa seule traduction; il a traduit *Un homme et son péché* en 1978 sous le titre *The Woman and the Miser* (Grignon, 1978, n.p.). Il a également édité l'anthologie *French Canadian Prose Masters : The Nineteenth Century* et *Quebec and Its Historians: 1840 to 1920*. D'ailleurs, la page contenant les informations sur l'édition de *French Canadian Prose Masters* nous apprend qu'Yves Brunelle est éditeur adjoint de la collection « French Writers of Canada », dont la mission est d'offrir aux lecteurs anglophones un échantillon des meilleures œuvres issues du Canada-français (Grignon, 1978, 2^e de couverture).

Un article publié dans le *Daily News* (Halifax) et écrit par Philip Milner, un collègue de Brunelle, nous apprend que ce dernier est né le 28 février 1927 et décédé le 11 novembre 1996. De plus, Brunelle est francophone : « He spoke with a slight Maritime lilt, though a French accent asserted itself when he was tired. » Il est originaire de Montréal et s'est installé en Nouvelle-Écosse pour y faire son baccalauréat (1997, p. 13). Il détient un baccalauréat en anglais de l'Université St. Francis Xavier, une maîtrise en littérature comparée de Harvard et un doctorat en anglais de l'Université du Nouveau-Brunswick. Il a été membre de l'Association des littératures canadiennes

et québécoises et de l'Atlantic Canada Institute. Il a également enseigné le français et l'anglais et a été directeur de la programmation pour Radio-Canada et producteur de « Public Affairs » pour CBC Halifax⁶⁶.

Pour Brunelle, l'enseignement universitaire est une affaire sérieuse où la transmission des connaissances prime : « Yves didn't care about teaching as a showbiz, or the retailing of fashionable ideas, or being popular with the students » (Milner, 1997, p. 13). Brunelle a également beaucoup œuvré afin de valoriser l'enseignement et la recherche de la littérature canadienne au Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier. Il a d'ailleurs élaboré un cours de littérature québécoise, dans lequel on lisait des œuvres traduites (*ibid.*). Nous postulons donc que c'est son intérêt pour la diffusion de la littérature canadienne et québécoise qui l'a motivé à entreprendre la traduction anglaise d'*Angéline de Montbrun*.

Marie Gillis, du Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier, est entrée en contact avec une des filles d'Yves Brunelle. Malheureusement, la famille de Brunelle n'a pas en sa possession de documents personnels concernant la traduction d'*Angéline de Montbrun* (Marie Gillis, correspondance personnelle, 18 août 2015, voir annexe 14). Phil Milner ne peut pas non plus nous en apprendre davantage sur les traductions d'Yves Brunelle : « I am sorry to say his research was pretty much a closed book to me. [...] I saw his wife, Mabel, on Saturday [...], but I always assumed she knew even less than I did. » Dans son courriel, il explique également qu'Yves

⁶⁶ Ces renseignements proviennent de la section « About the author » (Informations sur l'auteur) sur la page web de l'ouvrage *French Canadian Prose Masters: The Nineteenth Century* de la librairie canadienne Indigo : <https://www.chapters.indigo.ca/en-ca/books/french-canadian-prose-masters-the/9780887721786-item.html>

Brunelle n'a pas eu la tâche facile à l'Université St. Francis Xavier pour ce qui est de la valorisation et de l'enseignement de la littérature canadienne-française :

Yves fought a lonely battle for French-Canadian literature here. The Department Chair, and pretty much the rest of the Department, was opposed on principle to teaching anything except the best that has been thought and said, and by that they meant pretty much English literature, with an exception for two courses in American literature. (Philip Milner, correspondance personnelle, 25 mars 2016, voir annexe 15)

Le contexte de production

Ce n'est qu'en 1974, soit près d'un siècle après sa publication en français, qu'*Angéline de Montbrun* a fait l'objet d'une traduction vers l'anglais, un fait surprenant étant donné la bonne réception de l'œuvre à l'époque et le fait que le roman ait fait l'objet de nombreuses études et critiques littéraires au fil des ans. Pour des raisons que l'on ignore, l'ouvrage n'a pas su susciter l'intérêt du Canada anglais dans les années suivant sa publication. Néanmoins, cette version contient une introduction substantielle rédigée par le traducteur. Yves Brunelle y explique le contexte de publication de l'œuvre avant de présenter une biographie de l'auteure. Il explique également qu'*Angéline de Montbrun* est une œuvre à part, un roman d'analyse où les personnages sont à l'avant-plan. Ensuite, il commente des extraits de la correspondance entre Conan et l'abbé Casgrain et termine en analysant les différentes critiques et les différentes lectures dont *Angéline de Montbrun* a été l'objet au cours des années, du moment de sa publication jusqu'à la fin des années 1960 (Conan, 1974 : vii-xxvii). Malgré une introduction de 21 pages, Brunelle n'explique pas pourquoi il a entrepris la traduction de ce roman. Il n'apporte aucun commentaire sur le processus de traduction et la manière dont il l'a effectuée. Par contre, Brunelle est avant tout un

professeur qui s'est donné comme mission de contribuer à la diffusion des œuvres québécoises et non un théoricien de la traduction.

La traduction d'Angéline de Montbrun est publiée dans la collection « Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint » des Presses de l'Université de Toronto. Cette collection, selon son directeur Douglas Lochhead, a pour but de réimprimer des ouvrages de prose et de poésie afin de démontrer l'existence d'une littérature canadienne et d'en faire connaître les auteurs et les œuvres (Conan, 1974, n.p.). La traduction d'*Angéline de Montbrun* est d'ailleurs la quatorzième publication de la collection. Comme on l'apprend sur la page contenant les informations d'édition, la publication a profité du soutien financier de deux organismes canadiens : « This book has been published with the assistance of grants from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation » (Conan, 1974, n.p.). Un échange de courriels avec Ev McTaggart de la fondation McLean nous a appris que les demandes de financement et la correspondance s'y rattachant ne sont conservées que pendant deux ans. L'information relative au financement de la traduction d'*Angéline de Montbrun* a donc été détruite il y a près de 40 ans (Ev McTaggart, correspondance personnelle, 25 mai 2015, voir annexe 16).

Pour ce qui est de la subvention du Conseil des arts de l'Ontario, une correspondance avec Jack Illingworth, le responsable de la littérature, nous a appris que les archives de cette époque n'ont pas été conservées au-delà des rapports annuels et que les informations relatives aux subventions sont confidentielles. M. Illingworth nous a toutefois indiqué que le Conseil des arts de l'Ontario a accordé un soutien financier aux éditeurs ontariens depuis 1973. De plus, bien que les subventions étaient calculées titre par titre, les maisons d'édition indiquaient toutes les

publications prévues pour l'année dans le formulaire de demande. Ainsi, les Presses de l'Université de Toronto ont reçu une subvention de 15 000 \$ en 1974, montant correspondant à la totalité du soutien financier offert par le Conseil des arts de l'Ontario pour cette année. Jack Illingworth nous met également en garde contre le fait de supposer qu'une partie de ce montant a mené à la publication de la traduction d'*Angéline de Montbrun*; en effet, contrairement aux subventions à la traduction offertes par le Conseil des arts du Canada et accordées pour la traduction d'un livre précis, les subventions du Conseil des arts de l'Ontario avaient pour but de réduire le risque financier encouru par les Presses de l'Université de Toronto et de les aider à maintenir leur catalogue de publication (Jack Illingworth, correspondance personnelle, 5 août 2015, voir annexe 17). Nous avons également communiqué avec Charley LaRose, coordonnateur des publications des Presses de l'Université de Toronto. Ce dernier nous a appris que les archives de la maison d'édition sont conservées dans les archives de l'Université. Malheureusement, il précise que comme les Presses n'ont pas reçu un financement précisément pour la publication de la traduction d'*Angéline de Montbrun*, on ne retrouvera pas de correspondance dans les archives (Charley LaRose, correspondance personnelle, 19 août 2015, voir annexe 18).

Réception de la traduction dans le Canada anglophone

Tout comme la traduction de *L'Influence d'un livre*, celle d'*Angéline de Montbrun* par Yves Brunelle est épuisée. Publiée en 1974, elle n'a pas fait l'objet d'une réimpression. Cependant, il est facile de se procurer un exemplaire en bibliothèque, car selon WorldCat, 189 bibliothèques à travers le monde possèdent l'ouvrage. Ces dernières sont situées principalement au Canada (Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick) et aux États-Unis, mais il y a également quatre

bibliothèques allemandes qui possèdent un exemplaire de la traduction de Brunelle. Quelques exemplaires sont également disponibles chez des marchands de livres usagés et rares.

Nous avons retrouvé une annonce de publication dans *The Taramack Review*. Placée en deuxième de couverture du numéro de juin 1975, cette annonce souligne clairement que la traduction et l'introduction sont de la plume de Brunelle. La notice est elle-même assez brève et on y souligne les mérites de l'œuvre originale : « Translated into English for the first time in this volume, *Angéline de Montbrun* is a landmark in the history of Canadian Literature. Laure Conan was the first woman novelist in French Canada and the first writer in all Canada to attempt a *roman d'analyse*. ». L'annonce explique également que les nombreuses analyses récentes du roman témoignent de la complexité du personnage d'Angéline. Le roman se détaille 12,50 \$ pour l'édition recouverte en tissu, tandis que le livre à couverture papier coûte 4,50 \$ (Anon., 1975, n.p.).

Angéline de Montbrun est un roman très étudié, et la traduction d'Yves Brunelle est souvent mentionnée dans les articles et ouvrages parus depuis 1980, mais elle n'est jamais commentée. Néanmoins, l'introduction écrite par Yves Brunelle a été remarquée. Son existence est soulignée dans les ouvrages et articles suivants : *A Critical Bibliography of French Literature* (Brooks, 1980, p. 130), « The Québécois- and English-Canadian Literary System: Translation, Republishing, and the Preface » (Perkes, 1997, pp. 316-317), « Consolation and the Work of Mourning in *Angéline de Montbrun* » (Carr, 1998, p. 1004). D'ailleurs, dans son article publié en 1997 Carolyn Perkes explique que, selon Brunelle, Angéline serait le premier « round character » de la littérature québécoise (p. 48). De plus, de nombreux articles sur Laure Conan et sur *Angéline de Montbrun*

font référence à la traduction de Brunelle. D'ailleurs, une simple recherche dans Google Books avec les mots exacts « Yves Brunelle Angéline de Montbrun » produit 78 résultats.

La traduction d'Yves Brunelle n'a pas fait l'objet de critique ni d'étude. C'est d'ailleurs ce que constate à regret David M. Hayne dans son compte-rendu de *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle* : « Il est à regretter aussi qu'aucun traducteur ou traductologue n'ait examiné à fond la traduction anglaise du roman publiée en 1974 par Yves Brunelle » (2009, p. 620).

Analyse des fiches terminologiques

Le roman comporte deux parties centrales, la première partie prenant la forme d'un roman épistolaire, alors que l'autre est constituée du journal intime d'Angéline entrecoupé de lettres provenant de sa correspondance personnelle. De plus, Laure Conan utilise un registre soutenu et le vocabulaire religieux occupe une grande place dans le roman. Dans ce contexte, nous n'avons relevé que trois termes issus de la langue populaire canadienne-française dans la totalité de l'œuvre : « capot », « québécois » et « colon ». Nous allons donc présenter la traduction anglaise de ces trois termes, mais nous demeurons consciente de la difficulté de formuler des conclusions quant à la présence d'annexion ou de décentrement.

Le premier terme que nous avons relevé, à savoir « capot », appartient au domaine du vêtement : « Pour revenir à mon récit, sur le mur, en face de la table de travail de M. de Montbrun, il y a un petit portrait de sa femme, et un peu au-dessous, suspendue aussi par un ruban noir, une photographie de notre pauvre père en capot d'écolier » (Conan, 1884, pp. 48-49). Rappelons

qu'« au XVII^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote » (2012). Toutefois, dans la traduction, nous retrouvons le générique anglais « uniform » : « and just below, hung also by a black ribbon, a picture of our father in a student uniform » (Conan, 1974, p. 15). D'ailleurs, la définition de « uniform » ne rejoint pas celle de « capot » : « A distinctive uniform dress worn by the members of any civilian body or association of persons » (*Oxford English Dictionary*⁶⁷, 2016).

Les deux derniers termes appartiennent au domaine de la démographie et ils sont utilisés pour décrire certains groupes de personnes. Examinons premièrement le terme « québécois » : « Hier (je suis bien humiliée) nous eûmes à supporter un québécois beaucoup plus riche qu'aimable, qui s'est aventuré jusqu'ici » (Conan, 1884, p. 99)⁶⁸. À la fin du XIX^e siècle, le terme est utilisé pour désigner les habitants de la ville de Québec (Hayward, 2006, p. 21). En 1892, dans la préface de son ouvrage *Originaux et détraqués : douze types québécois*, Louis Fréchette écrit : « à tort ou à raison, pour toute la partie haute du pays – d'Ottawa à Trois-Rivières, et de Montréal à Saint-Jean – un québécois n'est pas précisément un homme domicilié dans la ville de Québec, mais un habitant des environs. Il lui suffit même souvent d'être né dans le bas du fleuve » (p. 15)⁶⁹. Le Québec n'étant pas encore une province, le terme « québécois » désigne les habitants de la grande région de la ville de Québec, mais dans l'usage la désignation est souvent étendue pour dénommer les habitants des environs de cette ville. Ainsi, « québécois » n'est pas une variante

⁶⁷ La traduction d'*Angéline de Montbrun* a été réalisée au début des années 1970. Nous avons donc choisi de consulter l'*Oxford English Dictionary* qui est un dictionnaire étymologique et qui donne le sens et l'emploi des mots à travers les époques.

⁶⁸ Bien qu'il soit un gentilé, le terme « québécois » est utilisé sans majuscule au XIX^e siècle.

⁶⁹ Le Bas-du-Fleuve est une région de la province de Québec sur la rive sud du Saint-Laurent, en aval de la ville de Québec (Antidote 9).

orthographique de « Québécois » qui désigne aujourd’hui à la fois les habitants de la province de Québec et les habitants de la ville de Québec (Antidote 9). Dans la traduction anglaise, le terme est rendu par « Quebecker » : « Yesterday – I am mortified – we had to put up with a Quebecker more rich than pleasant, who ventured that far » (Conan, 1974, p. 42). Selon l’*Oxford English Dictionary* (2016), le terme anglais a pour signification : « From a proper name, combined with an English element. Proper name *Quebec*. Québécois ». La réalité historique du terme « québecquois » est donc perdue en traduction.

Finalement, le dernier terme est « colon » : « Mais ce beau zèle le laissa froid, et, jetant un regard dédaigneux sur ma toilette, il me demanda si j’avais jamais pensé à me refuser quelque chose pour aider les pauvres colons » (Conan, 1884, p. 101). Le terme est utilisé par M. de Montbrun alors que ce dernier discute avec Mina de l’avenir du Canada. Au XIX^e siècle, ce terme « désigne l’agriculteur sur un front pionnier, parfois dans un sens péjoratif pour signifier un esprit lourd » (Mathieu, 2001, p. 45). Ainsi, la colonisation fait référence au développement agricole et à un mouvement favorisant l’occupation des terres qui s’entend de 1850 à 1940 (*ibid.*) La définition de « colon » est donc « Homme qui faisait du défrichement dans une colonie au Québec. Les colons de l’Abitibi ont eu la vie très dure dans les années vingt et trente de ce siècle » (Dulong, 1999), où une « colonie » est une « Paroisse de colonisation en voie de formation ou de consolidation au Québec » (*ibid.*). Ce terme est rendu par « settler » dans la traduction de Brunelle : « But my zeal did not impress him; and, looking at my clothes with some scorn, he asked if I ever thought of denying myself anything in order to help the poor *settlers* » (Conan, 1974, p. 44). Le *Webster* définit « settler » de la manière suivante : « Especially, one who establishes himself in a new region or a colony; a colonist; a planter; as the first settlers of New

England » (1895, p. 1319). L'appellation « Canadian settler » est d'ailleurs en usage au XIX^e siècle (Traill, 1857). Ainsi, dans le contexte, les deux termes sont des correspondants, car « colon » fait référence aux Canadiens français qui allaient défricher et cultiver des régions éloignées telles que l'Abitibi alors que « settler » est un terme qui n'a pas cette acception exacte pour le Canada anglais, car il n'est pas explicitement question de défricher une nouvelle région.

Nous sommes consciente que la traduction de « capot » aurait exigé des recherches terminologiques poussées de la part de Brunelle. De plus, pour ce qui est de « québécois » et « colons » le seul recours était probablement l'emprunt, car il n'existait pas d'équivalent dans la langue anglaise.

Résultats de l'analyse textuelle des deux premières lettres du roman

Avant de nous lancer dans l'analyse des deux premières lettres du roman, nous tenons à souligner que nous avons utilisé pour cette analyse l'édition d'*Angéline de Montbrun* paru en 1950 chez Fides dans la collection « Nénufar ». Il s'agit d'une réimpression de l'édition de 1905 qui a été révisée et corrigée par l'auteure. Nous utilisons donc l'édition de 1950, car Brunelle indique clairement qu'il s'agit de la version à partir de laquelle il a effectué sa traduction.

La première chose que nous remarquons est que Brunelle suit scrupuleusement l'ordre des phrases et des paragraphes. De plus, il ne modifie pas l'ordre des éléments à l'intérieur des phrases. D'ailleurs, la ponctuation demeure souvent inchangée. Examinons la ponctuation de la phrase suivante : « Monsieur et Mademoiselle sont sortis, mais ne tarderont pas à rentrer, me dit la

domestique qui me reçut; et elle m'introduisit dans un petit salon très simple et très joli, où je trouvai M^{me} Lebrun, qui est ici depuis quelques jours. » (Conan, 1950, p. 19, nous soulignons). Dans la traduction, la ponctuation est très similaire : « 'Monsieur and Mademoiselle are out, but they should be back shortly,' said the servant who greeted me; and she led me into the small and pretty morning room, where I found M^{me} Lebrun, who has been here for a few days. » (Conan, 1974, p. 3, nous soulignons). Pour l'instant, nous sommes en présence d'une traduction littérale, où la ponctuation et l'ordre des éléments demeurent intouchés, ce qui a d'ailleurs comme avantage de préserver le rythme dans la traduction. D'ailleurs, pour la phrase ci-dessus, le texte de Conan et celui de Brunelle ont exactement le même nombre de mots. Bien que les phrases ne puissent pas avoir de manière générale exactement le même nombre de mots, nous remarquons que le premier paragraphe contient 60 mots en traduction contre 58 dans la version originale.

Nous remarquons également que plusieurs expressions sont également traduites littéralement. Ainsi, « J'aime mieux me reposer sur mes lauriers de l'hiver dernier » (Conan, 1950, p. 23) devient « I prefer to rest on my laurels of last winter » (Conan, 1974, p. 7). De plus, « Mais, mon cher, pas d'idées noires » (Conan, 1950, p. 23) est rendu par « But, my dear, no black thoughts » (Conan, 1974, p. 7). Nous avons également relevé « Doctor L., who smells something, came to make me talk [...] » (Conan, 1974, p. 9) en guise de traduction de « Le docteur L... qui flaire quelque chose, est venu pour me faire parler [...] » (Conan, 1950, p. 25).

L'approche littérale adoptée par Brunelle entraîne parfois des tournures maladroites. Ainsi, « [...] elle me montra le portrait de sa mère, piquante brunette à qui elle ne ressemble pas du tout [...] » (Conan, 1950, p. 20) est rendu par : « [...] she showed me a portrait of her mother, a pretty

brunette *whom she resembles not at all [...]* » (Conan, 1974, p. 4, nous soulignons). Un peu loin, nous pouvons lire : « What a pity that a man who sings so well doesn't always know *what he is saying when speaking!* » (*ibid.*, p. 5, nous soulignons), ou encore : « I spent the night at the window, but *time didn't seem long* » (*ibid.*, p. 6, nous soulignons). Nous constatons donc que le traducteur a privilégié la littéralité à la lisibilité ou à l'idiomaticité.

Nous avons de plus relevé quelques erreurs de sens. Regardons le passage : « J'avais chaud, j'avais froid, les oreilles me bourdonnaient affreusement, et je répondais au hasard à cette bonne M^{me} Lebrun qui me regardait avec l'air indulgent qu'elle prend toujours lorsqu'on lui dit des sottises » (Conan, 1950, p. 19). Il devient en anglais : « I was warm and cold in turn; my ears were ringing horribly; and absent-mindedly I answered Mme Lebrun, who was looking at me indulgently, *as she does at those who speak foolishly* » (Conan, 1974, p. 3, nous soulignons). Dans la version originale, Mme Lebrun regarde avec indulgence les gens qui lui disent des sottises, alors que dans la traduction, elle regarde avec indulgence les gens qui disent des sottises. Il y a ici un léger glissement de sens, alors que les sottises ne sont plus dirigées à l'endroit de M^{me} Lebrun.

Nous retrouvons une autre erreur de sens dans la traduction de la phrase suivante : « [...] et, pour ne rien te cacher, en me retirant j'eus la mortification d'entendre Mme Lebrun dire à la nièce [...] » (Conan, 1950, p. 21), car la traduction se lit ainsi : « Not to hide anything from you, when I was leaving the room, I had the *humbling* experience of hearing Mme Lebrun say to her niece [...] » (Conan, 1974, p. 5, nous soulignons). Premièrement, en français « mortification » a pour signification : « (xvii^e) Souffrance d'amour-propre, traitement mortifiant. Avanie, froissement, humiliation, offense » (*Petit Robert électronique*, 2010), alors que « *humbling* »

signifie : « To lower in dignity, position, condition, or degree » (*Oxford English Dictionary*, 2016). Comme « mortification » est plus connoté négativement que « humbling », « humbling experience » n'était pas le mot juste pour rendre « mortification ».

Dans la deuxième lettre, comme le mot juste n'est pas employé, la réalité canadienne-française est gommée. La phrase « Pensais-tu qu'il t'attendait avec le notaire et le contrat dressé pour te dire "Donnez-vous la peine de signer"? » (Conan, 1950, p. 22) deviant dans la traduction : « Did you think that he would be waiting for you with the *lawyer* and the contract all written out, to tell you 'Please sign'? » (Conan, 1974, p. 6). Brunelle emploie « lawyer » pour rendre « notaire ». Par contre, ces deux termes ne décrivent pas la même réalité : l'équivalent de « lawyer » est « avocat », alors que celui de « notaire » est « notary ». Les notaires jouant d'ailleurs un rôle clef dans les affaires civiles au sein du Canada-français. Il se pourrait également que Brunelle ait choisi d'utiliser le terme « lawyer », car ce générique est plus connu dans le Canada anglais.

En fin de compte, nous remarquons que la traduction de Brunelle ne contient pas de tendances déformantes. Le traducteur adopte d'ailleurs une approche littérale qui fait en sorte qu'il suit scrupuleusement l'ordre des idées à l'intérieur des phrases et qu'il en modifie très peu la ponctuation. Il va même jusqu'à rendre certaines expressions littéralement comme « s'asseoir sur ses lauriers », « avoir des idées noires » et « flairer quelque chose ». Néanmoins, la littéralité engendre parfois des phrases maladroites telles que nous l'avons démontré dans l'analyse. Nous avons également soulevé trois erreurs de sens, à savoir un glissement de sens et deux endroits où le mot juste n'a pas été utilisé, particulièrement au moment de rendre « notaire ». L'approche

littérale à l'œuvre dans la traduction de Brunelle fait en sorte que le caractère étranger du texte, de manière générale, est préservé dans la traduction. Autrement dit, l'« autre » y est accueilli.

Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction d'*Angéline de Montbrun*

Pour conclure, rappelons qu'*Angéline de Montbrun* est le premier roman psychologique écrit dans le Canada français. Son auteure, Laure Conan, est également la première femme à se forger une place dans la vie littéraire canadienne-française. Au moment de sa publication, le roman a profité d'une réception favorable, grâce, entre autres, au soutien de l'abbé Casgrain. À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, de nouvelles interprétations du roman, notamment des analyses psychobiographiques émergent, particulièrement à propos de la relation entre Angéline et son père.

La traduction paraît en 1974 et elle est produite par Yves Brunelle, professeur au Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier en Nouvelle-Écosse. Au sein de son département, Brunelle cherchait à valoriser la littérature canadienne (et québécoise). La traduction est publiée dans la collection « Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint » des Presses de l'Université de Toronto. Cette collection a pour objectif de glorifier la littérature canadienne en réimprimant des ouvrages importants. L'éditeur a reçu le soutien financier du Conseil des arts de l'Ontario et de la fondation McLean.

Malheureusement, pour ce qui est de la traduction, les informations se font rares, un fait qui confirme la mise en garde de Berman selon laquelle les traductions ne font pas couler beaucoup

d'encre. La traduction n'est toutefois pas passée complètement inaperçue, comme le démontrent l'annonce de publication et l'introduction de Brunelle, qui a été beaucoup soulignée.

Finalement, contrairement aux autres romans de notre corpus, *Angéline de Montbrun* ne contient que trois canadianismes. En analysant la traduction du premier chapitre, nous concluons que Brunelle a privilégié une approche littérale, en suivant l'ordre du discours de l'original et en n'introduisant pas de tendances déformantes. Le fait que la traduction soit réalisée par un professeur d'université dans une collection ayant pour objectif de faire connaître les auteurs et les œuvres de la littérature canadienne peut, en partie, expliquer l'approche littérale adoptée par Brunelle. En effet, l'entreprise vise à faire connaître Laure Conan et à diffuser son roman le plus populaire, *Angéline de Montbrun*. Ce contexte explique que Brunelle ait privilégié la production d'une traduction adéquate, proche du texte source. Le résultat est que l'« autre » est accueilli dans la version anglaise.

CHAPITRE 7 : À L'ŒUVRE ET À L'ÉPREUVE

L'œuvre originale

Type d'œuvre

À l'œuvre et à l'épreuve, publié en 1891, est le troisième livre de Laure Conan (Bourbonnais, 2007, p. 132). L'abbé Casgrain, dans la critique d'*Angéline de Montbrun*, avait reproché à Conan la forme européenne de son œuvre et son manque de nationalisme. Probablement influencée par les propos de Casgrain, la romancière situe l'intrigue d'*À l'œuvre et à l'épreuve* au moment de la colonisation de la Nouvelle-France. De plus, elle y vante les exploits de Samuel de Champlain et des missionnaires jésuites, en particulier ceux du père Charles Garnier⁷⁰. À plusieurs reprises, il est question de l'amour qu'avait Champlain pour la Nouvelle-France et des grands efforts qu'il a déployés pour mettre en place une colonie prospère. Une partie importante du roman est également consacrée à raconter la vie du prêtre Garnier en mission chez les Hurons. Bref, contrairement à *Angéline de Montbrun*, ce roman est beaucoup plus proche de ceux produits par les contemporains de l'auteure.

Ce texte de Laure Conan peut donc être qualifié de roman historique, roman où l'auteure mêle fiction et réalité. Les faits entourant la vie de Champlain et de Garnier sont véridiques et proviennent de recherches réalisées par l'écrivaine. Elle s'inspire, par exemple, des *Relations des*

⁷⁰ Charles Garnier – prêtre, missionnaire jésuite et martyr – est né à Paris en 1606 [1605] et décédé en Huronie en 1649. Il a été canonisé par le pape le 29 juin 1930. Selon la notice biographique disponible dans le *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, le jeune Garnier est entré au noviciat en 1624. Laure Conan commet donc une erreur en commençant son roman en 1625. Toutefois, les autres dates concordent (Larivière, 2000).

Jésuites. Cependant, rien n'indique que Gisèle, l'amie d'enfance de Charles Garnier, ait réellement existé. Ce regard sur les sentiments amoureux des deux personnages relève plutôt du roman psychologique, genre de prédilection de Conan.

Nous remarquons que, dans les écrits de Conan, nous sommes en présence d'une survalorisation de Samuel de Champlain, ainsi que d'autres personnages historiques de son époque : les martyrs jésuites. Dans son ouvrage *Champlain et les fondateurs oubliés : les figures du père et le mythe de la fondation*, Mathieu D'Avignon démontre qu'un culte du « héros » s'est construit autour de Samuel de Champlain. Il s'agit d'un culte que Champlain a lui-même contribué à mettre en place. En 1632, alors qu'il rédige une synthèse de ses récits de voyage, il minimise le rôle de ses collaborateurs tout en maximisant son propre rôle dans la fondation de la Nouvelle-France (D'Avignon, 2008, pp. xx-xxi). Nous remarquons d'ailleurs que dans les écrits de François-Xavier Garneau, c'est le nom de Champlain qui prédomine et ses actions sont mises en exergue (Garneau, 1882, pp. 56-73). Ce culte du « héros » autour de Champlain n'a été rectifié que récemment. Donc, lorsque Laure Conan décrit le « père de la Nouvelle-France », elle s'inscrit dans le courant de l'époque.

Trame narrative

Le roman débute alors que Monsieur Garnier père désire aller chercher sa pupille Gisèle au monastère de Port-Royal. Orpheline depuis son jeune âge, Gisèle éprouve des sentiments amoureux pour le fils cadet des Garnier, Charles. Décrite comme ayant une âme douce et tendre, elle a également un don pour le chant. De son côté, Charles Garnier, comme ses deux frères aînés,

exprime le désir de devenir prêtre. Bien qu'il éprouve de tendres sentiments pour Gisèle, son désir de se consacrer à Dieu est plus fort. Gisèle accepte donc de le laisser partir et convainc ses parents d'en faire de même. Charles entre au noviciat des Jésuites. Plus tard, il est ordonné prêtre. Bien que Gisèle soit tentée de prendre le voile, elle se sacrifie de nouveau et se dévoue aux parents Garnier.

La deuxième partie du roman relate le séjour de Charles Garnier au Canada, alors qu'il est envoyé en mission chez les Hurons. Prêtre dévoué, il met tout en œuvre pour convertir les Amérindiens au catholicisme et les baptiser; il accourt au chevet des malades et des mourants, en plus de faire la catéchèse. À la fin du roman, alors que les Iroquois envahissent le refuge des Hurons, le père Garnier refuse de s'enfuir. Il s'affaire à baptiser les mourants et est lui-même martyrisé.

Narration

Ce roman est narré à la troisième personne : « C'était en l'année 1625, aux premiers jours du printemps. M. Garnier, maître des requêtes du conseil du roi, avait déjà abandonné son hôtel [...] » (Conan, 1891, p. 5). De plus, le narrateur possède une grande connaissance de l'histoire des personnages principaux : « Charles Garnier, ses études terminées, avait désiré voir l'Italie. Le dernier de la famille, il en était, en quelque sorte, l'unique enfant [...] » (*ibid.*, p. 8); « Née d'une famille distinguée de la magistrature, Gisèle Méliand était pupille de M. Garnier et parente éloignée de sa femme. Orpheline dès le bas âge, elle avait été élevée à Port-Royal-des-Champs » (*ibid.*, p. 10). Nous constatons donc que le narrateur agit surtout comme observateur, rapportant

les faits et les conversations des personnages. Il s'agit d'une narration omnisciente puisque le lecteur a parfois accès aux pensées des protagonistes : « L'aimerais-je autant, si je l'admirais moins? se disait-elle » (*ibid.*, p. 32). La deuxième partie du roman, racontant le séjour du père Garnier en Huronie, est ponctuée de lettres écrites par ce dernier. Nous assistons donc à un changement de voix puisque ces lettres sont écrites à la première personne. Par l'entremise de cette correspondance, le lecteur a également accès aux pensées et aux sentiments du prêtre jésuite.

Réception critique

Selon Manon Brunet, Laure Conan a d'abord proposé la publication de son roman à la revue *Canada français*, publiée par l'Université Laval. Elle a toutefois de la difficulté à faire publier le roman en volume, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'elle n'avait plus le soutien de l'abbé Casgrain. Grâce au père Désy, *À l'œuvre et à l'épreuve* paraît en 1891 chez l'imprimeur Darveau. Joseph Darveau fonde son premier atelier d'impression en 1854 à Québec (avec Charles St-Michel, qui décédera en 1860). Darveau est un imprimeur sérieux; il se décrit d'ailleurs comme un « Plain & Ornamental Job Printer », ce qui signifie qu'il peut orner ses impressions de gravures. Il est également en mesure d'imprimer un vaste inventaire d'objets, passant des livres aux factures (Lamonde et Gallichan, 1996, pp.190-193).

De plus, en 1893 paraît l'édition parisienne, qui a été commandée par Marguerite d'Orléans, princesse Czartoryska. Cette aventure française ne fut pas positive pour Conan : l'imprimeur refusera de lui payer la totalité de ses droits d'auteur (Brunet, 2000). Cependant, nous ignorons les circonstances qui expliquent ce défaut de paiement. Relève-t-il d'un manque de

reconnaissance pour son statut de romancière ou du fait qu'elle est une femme? Malgré tout, nous avançons qu'*À l'œuvre et à l'épreuve* a profité d'une réception favorable; car en plus de l'édition parisienne, le gouvernement français lui a également accordé, en 1898, l'ordre des Palmes académiques pour son roman (Brunet, 2000). De plus, le roman de Laure Conan a connu un certain succès à long terme, comme en témoigne le fait qu'il a été l'objet d'une réédition à Montréal en 1914 (Lamonde *et al.*, 2005, p. 419).

Il n'existe pas de lien direct entre le précédent roman de Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, et *À l'œuvre et à l'épreuve*. En fait, nous pouvons observer un changement dans le style d'écriture de la romancière : elle relate dans ce roman les événements de l'histoire du Canada-français. La critique qualifiera les romans historiques de Conan de « pâles romans » (Roberts, 1999, p. 352). Il est vrai que tous les autres récits de Conan n'ont pas la puissance évocatrice d'*Angéline de Montbrun*. En fait, pour Roger Le Moine, Laure Conan s'est tournée vers le roman historique dans le but de satisfaire aux exigences de l'abbé Casgrain (Le Moine, cité dans Roberts, 1999, p. 353). Roberts explique aussi que les trois romans historiques de Conan « sont perçus comme des travestissements forcés au nom de la littérature nationale, comme des textes qui ne contiennent pas la voix authentique, présente dans son premier roman » (*ibid.*, p. 354). Nous croyons qu'il est important de mentionner que si Laure Conan désire continuer à écrire et à être publiée, elle n'a d'autre choix que de se plier aux exigences de son temps, à savoir la production de romans nationalistes. Non seulement l'auteure est habitée par un désir d'écrire, mais, n'étant pas mariée, elle vit de sa plume. En fait, c'est la nécessité financière qui l'a poussée à faire publier *Angéline de Montbrun*; c'est donc cette même nécessité qui l'amène à se plier aux conventions.

Néanmoins, le roman historique de Conan diffère de ceux produits par les hommes de son époque : plutôt que de décrire les lieux, elle offre au lecteur une porte d'entrée vers l'état d'esprit du missionnaire jésuite (*ibid.*, p. 358). Autrement dit, Conan n'abandonne pas l'aspect psychologique de ces personnages bien qu'elle écrive des romans que la société — et surtout l'Église — considère comme acceptables. À notre avis, le genre psychologique demeure très présent, surtout dans la deuxième partie du récit, qui contient des lettres rédigées par le père Garnier. De plus, un des thèmes importants du roman est le renoncement du missionnaire, le fait que Garnier a dû renoncer à l'amour terrestre et à Gisèle afin de se consacrer à Dieu.

La traduction : *The Master Motive: a Tale of the Days of Champlain*

La traductrice : Theresa A. Gethin (pseudonyme d'Edward James Devine)

Dans sa thèse de doctorat, Lethem Sutcliffe Roden postule que Theresa A. Gethin est le pseudonyme du père Edward James Devine (Roden, 1956, p. 54)⁷¹. Toutefois, cette affirmation n'est accompagnée d'aucune note bibliographique. La seule biographie du père Devine que nous ayons trouvée provient du site web du *Dictionary of Canadian Biography*. Devine est né en Ontario en 1860 et est décédé à Toronto en 1927. Il est prêtre jésuite, éditeur et écrivain (Fay, 2000). Il a été missionnaire dans le Nord du Canada et en Alaska. Ses publications incluent, entre autres, *The Jesuit Martyrs of Canada* (1925), *The Canadian Martyrs* (1923) et le roman *The Training of Silas* (1906) (Fay, 2000). Malheureusement, la biographie ne fait aucune mention de la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve*. Une question se pose : pourquoi aurait-il utilisé un pseudonyme pour

⁷¹ Lethem Sutcliffe Roden a été professeure de français et de littérature canadienne-française au Département de français de l'Université Acadia. Elle est décédée à l'automne 2009 (AUFA Communicator, 2010, p. 5).

traduire le roman de Conan? Le père Devine s'intéresse clairement à l'histoire du Canada et il est lui-même l'auteur d'une œuvre de fiction. Il a aussi publié un feuillet sur le père Charles Garnier, intitulé *Charles Garnier, Victim of the Iroquois, 1605-1639*. Ce feuillet publié en 1916 par le *Canadian Messenger* relate la vie et la carrière du père Garnier et est repris dans *The Canadian Martyrs*. Une édition revue et corrigée de ce feuillet paraît également en 1925 dans *The Jesuit Martyrs of Canada*. Notons que le deuxième ouvrage semble être une révision du premier, publié à la suite de la béatification des huit martyrs canadiens⁷². Nous avançons que le père Devine a un intérêt marqué pour les martyrs de la Nouvelle-France, dont fait partie Charles Garnier. Dans ce contexte, il est possible de croire qu'il était intéressé par une œuvre de fiction ayant comme protagoniste le père Garnier. Il nous semble cependant étrange, voire incongru, qu'un prêtre jésuite utilise le pseudonyme d'une femme pour publier une traduction. Pourquoi ne pas vouloir associer son nom au roman *À l'œuvre et à l'épreuve*? Se servir d'un pseudonyme est une chose, mais emprunter une identité féminine, dans le contexte de l'époque, en est une autre.

Theresa A. Gethin est-il véritablement un pseudonyme? Bien que nous ne puissions pas l'affirmer, mentionnons que le site WorldCat n'attribue *The Master Motive* qu'à cette auteure. Ainsi, il est probable qu'aucun autre ouvrage détenu en bibliothèque à travers le monde n'ait Theresa A. Gethin comme auteure, traductrice ou éditrice, ce qui donnerait de la crédibilité à la thèse du pseudonyme. Une recherche dans WorldCat pour « Devine, E. J. 1860-1927 » ne produit aucun résultat pour *The Master Motive*. Par contre, dans l'*Encyclopedia of Literature in Canada*, on attribue la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* au père Devine : « *À l'œuvre et à l'épreuve* (1891; E. J. Devine ['Theresa A. Gethin'] as *The Master Motive*, 1909) ». L'entrée portant sur

⁷² L'Église reconnaît huit martyrs en Amérique du Nord. Il s'agit de pères jésuites ayant œuvré en Nouvelle-France (Devine, 1925, p. v-vi).

Laure Conan n'est pas signée (contrairement aux autres articles de l'ouvrage) (Anon., 2002, p. 229). En 1999, dans *La vie littéraire au Québec*, il est également écrit que le père Devine se cache derrière le pseudonyme (Lemire, 1999, p. 388). Nous en venons à la conclusion que le fait que Theresa A. Gethin soit le pseudonyme du père Devine est une idée reçue, affirmation que l'on retrouve dans de prestigieux ouvrages. Nous avons trouvé trois sources attribuant la traduction au père Devine : la thèse de doctorat de Roden qui, par sa date de publication, est notre source primaire, *La vie littéraire au Québec* (1999) et l'*Encyclopedia of Literature in Canada* (2002). Par contre, sans preuve bibliographique, le doute persiste.

En admettant que père Devine ait bel et bien traduit *À l'œuvre et à l'épreuve*, nous posons l'hypothèse que ce dernier a jugé que le roman avait une grande valeur religieuse qui méritait qu'il s'attarde à produire une version anglaise. Toutefois, un facteur a fait en sorte qu'il a jugé préférable de ne pas associer son nom à l'œuvre. À notre avis, il semble peu probable que le fait qu'il s'agisse d'une œuvre de fiction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* soit en cause, Devine ayant lui-même publié un roman en 1906, soit trois années avant *The Master Motive*. L'utilisation du pseudonyme, à notre sens, serait plutôt liée au fait que l'auteure est une femme. Il n'en demeure pas moins que l'utilisation d'un pseudonyme féminin est un choix pour le moins étrange, car à l'époque les femmes étaient des citoyennes de second ordre, considérées comme moins compétentes et moins crédibles que les hommes. En empruntant un pseudonyme féminin, le père Devine s'expose par le fait même aux préjugés dont les femmes sont victimes. La tendance était d'ailleurs complètement inverse : c'était les écrivaines qui publiaient sous un pseudonyme masculin. Il était également possible que le père Devine perçoive la traduction comme une tâche essentiellement féminine. Sherry Simon explique d'ailleurs que la féminité de la traduction est un fait historique. La

traduction (la traductrice) était considérée comme inférieure au texte original (à l'auteur) de la même manière que la femme était subordonnée à l'homme (Simon, 1996, p. 1). D'un autre côté, l'activité de traduction a permis à un grand nombre de femmes d'avoir accès au monde des lettres et de participer à la vie sociale (*ibid.*, p. 3). Ainsi, il est possible que le père Devine ait choisi un pseudonyme féminin parce qu'il voyait la traduction comme un dérivé de l'original.

Le contexte de production

Comme nous l'avons mentionné, l'œuvre de Conan fait l'objet d'une traduction vers l'anglais en 1909 signée Theresa A. Gethin et intitulée *The Master Motive : a Tale of the Days of Champlain*. La publication est prise en charge par la filiale américaine de la maison d'édition B. Herder, basée au Missouri. La page couverture, si elle fait mention du nom de la traductrice, ne comporte toutefois ni préface ni paratexte. En fait, il semble que personne dans l'équipe éditoriale n'ait jugé bon d'expliquer la publication aux États-Unis d'un roman historique écrit par une Canadienne-française.

En 1909, la maison d'édition Herder a des bureaux en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis. Fondée en Allemagne au tout début du XIX^e siècle par la famille Herder, elle concentre ses activités sur l'édition d'ouvrages religieux. La filiale américaine de la maison d'édition voit le jour à St-Louis au Missouri en 1884⁷³ ou en 1873 (Herbermann *et al.*, 1913, p. 253), selon les sources consultées. La famille Herder est à l'avant-plan de l'édition catholique allemande et sert de

⁷³ Ces informations proviennent du site internet de la maison d'édition Verlag Herder : http://www.herder.de/verlag/portrait_html

levier à la montée du catholicisme allemand au XIX^e siècle (*ibid.*, p. 252). Dans les années 1980, elle devient la maison d'édition indépendante The Crossroad Publishing Company, qui continue à publier des ouvrages portant sur la spiritualité, les valeurs familiales et le catholicisme⁷⁴. La traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* est donc publiée chez un éditeur se concentrant sur des œuvres à caractère religieux. À notre avis, il est donc possible de supposer que la maison d'édition B. Herder a commandité la traduction anglaise du roman de Laure Conan parce qu'il relate la carrière d'un missionnaire jésuite.

Réception de la traduction dans l'Amérique du Nord anglophone

De toutes les traductions à l'étude, *The Master Motive* est sans aucun doute celle qui est le plus passée inaperçue. D'ailleurs, une recherche dans Google avec la phrase exacte « The Master Motive a Tale of the Days of Champlain » ne donne que 19 résultats, et, selon WorldCat, seulement cinq bibliothèques en possèdent un exemplaire, dont la BAnQ et la Library of Congress. Comme l'ouvrage fait partie du domaine public, il a été numérisé par la BAnQ et est conservé dans sa collection numérique. Publiée il y a plus de 100 ans, la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* n'a jamais été réimprimée.

Malgré tout, nous avons trouvé une annonce de la publication de la traduction dans le *Catholic World* : « The Master Motive: A Tale of the Days of Champlain. Translated from the French by T. A. Gethin. 1909 » (Paulist Fathers, 1909, p. 430). La note est publiée dans une section qui liste des ouvrages d'intérêts en ce qui a trait aux célébrations entourant le tricentenaire de

⁷⁴ Ces informations proviennent du site internet de la maison d'édition The Crossroad Publishing Company <http://www.crossroadpublishing.com/crossroad/static/about-us>

l'arrivée de Champlain en Amérique du Nord. La parution de *The Master Motive* est également soulignée dans la section « With Authors and Publishers » de la revue *Ave Maria*. On y indique le nom de l'auteure, de la traductrice (Theresa A. Gethin) et de la maison d'édition. Le reste de l'annonce propose un résumé du récit en mettant à l'avant-plan la vocation religieuse du père Garnier. C'est le caractère religieux du roman qui légitimise la lecture : « We have found "The Master Motive" a deeply interesting and deeply edifying book » (Hudson, 1909, p. 95-96). La publication de la traduction est également annoncée dans *The American Ecclesiastical Review* (Heuser, 1909, p. 784), ainsi que dans le *Catholic Fortnightly Review*, dans la section « Herder's Book List » (Preuss, 1909, p. 224). On fait également mention de la traduction dans le *Catalogue of Copyright Entries* de la Library of Congress (1910, p. 2777), ainsi que dans *The Annual American Catalogue* (1910, p. 120). Ainsi, nous en venons à la conclusion que le lectorat cible de la traduction *The Master Motive* est constitué de membres du clergé et de leurs fidèles catholiques.

La traduction est également mentionnée dans la section « References for Reading » du chapitre 28 de l'ouvrage *History of the Catholic Church*, « The Church in the Mission » (Brothers of Mary, 1915, p. 168). Nous la retrouvons également dans *Translations of Foreign Novels: A Selected List* (Grimm, 1917, p. 7). Dans sa préface, l'auteur de la liste mentionne que toutes les traductions incluses dans sa liste sont disponibles à la New York Public Library. Ce qui se dégage de nos recherches, c'est qu'au moment de la publication, *The Master Motive* a été remarqué presque exclusivement dans des revues et des ouvrages publiés par des instances catholiques. En soi, ceci n'a rien de surprenant, car, comme nous l'avons expliqué plus haut, la maison d'édition Herder se spécialisait dans la publication d'ouvrage religieux.

Plus proche de nous, la traduction est mentionnée dans *The Feminist Companion to Literature in English* (Blain et al., 1990, p. 229), *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature* (Toye, 2001, p. 19). Dans une communication portant sur la traduction de la littérature pour la jeunesse au Canada et présentée dans le cadre du congrès annuel de 1986 de l'International Association of School Librarianship, André Gagnon mentionne brièvement la traduction en affirmant qu'*À l'œuvre et à l'épreuve* est le premier roman à être traduit vers l'anglais au XX^e siècle (Gagnon, 1986, p. 134). Gagnon publie également un article sur le même sujet dans la revue *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*⁷⁵.

Analyse des fiches terminologiques

À l'œuvre et à l'épreuve a comme personnage principal le père Charles Garnier, missionnaire chez les Hurons au début de la colonisation de la Nouvelle-France. Samuel de Champlain, pour sa part, est un des personnages secondaires du récit. Dans son récit, Laure Conan romance des épisodes de la fondation de la colonie et des missions jésuites. Dans la totalité du roman, nous avons relevé 13 termes issus de la langue canadienne-française ou empruntés à la langue amérindienne (probablement la langue huronne).

Débutons avec les emprunts : « calumet » (Conan, 1891, p. 235), « manitou » (*ibid.*, p. 41), « sagamités » (*ibid.*, p. 176) et « tashac » (*ibid.*, p. 171). Tous les emprunts à la langue amérindienne ont été conservés dans la traduction : « calumet » (Conan, 1909, p.208), « *Manitou* »

⁷⁵ André Gagnon considère *À l'œuvre et à l'épreuve* comme un roman pour la jeunesse. Il s'agit toutefois de la seule personne à concevoir ce roman de Conan comme destiné à la jeunesse. Notons toutefois qu'au fil du temps certains romans ont vu leur public cible évoluer, c'est également le cas du célèbre roman canadien *Anne of Green Gables*.

(*ibid.*, p. 34), « *sagamites* » (*ibid.*, p. 154) et « *tashac* » (*ibid.*, p. 154). Nous estimons être en situation de décentrement, car l'« autre », à savoir la réalité culturelle amérindienne décrite dans l'œuvre de Conan, est préservé par le traducteur par l'entremise de l'emprunt.

Examinons maintenant les termes issus du domaine de la démographie, à savoir « colon » et « sauvages ». Bien que provenant du même domaine, les deux termes décrivent des réalités fort différentes. Premièrement, Conan met le terme « colon » dans la bouche du personnage de Samuel de Champlain : « En effet, j'ai bien à remercier Dieu... C'est dans cette humble chapelle que nous avons inauguré le culte catholique sur les bords du Saint-Laurent... Tous mes colons étaient autour de moi. Il y eut communion générale, et après la messe, grand *Te Deum*, au son de l'artillerie » (1891, p. 56). Dans ce contexte, « colon » signifie : « Celui qui a quitté son pays pour aller occuper, défricher, cultiver une terre de colonisation » (CNRTL, 2012). En outre, à l'époque de la Nouvelle-France, le terme « colon » fait référence à « toute personne, quel que soit son métier, qui s'établit dans la colonie. Le défricheur se fait appeler habitant, au sens de propriétaire de sa terre » (Mathieu, 2001, p. 45). Le traducteur utilise l'équivalent « colonist » : « It was in that humble chapel that we inaugurated Catholic worship on the banks of the St. Lawrence. All my *colonists* were present » (Conan, 1909, p. 47). Les termes « colon » et « colonist » sont équivalents dans ce contexte historique, puisque le terme anglais se définit ainsi : « A member or inhabitant of a colony » (*Webster*, 1907, p. 279).

Pour ce qui est de « sauvages », il s'agit d'un terme vieilli et aujourd'hui jugé offensant qui était utilisé pour désigner les Amérindiens à l'époque de Champlain (Antidote 9). D'ailleurs, dans le cadre de notre mémoire de maîtrise, nous avons expliqué que le mot « sauvage » était utilisé de

manière presque neutre pour décrire les habitants du Nouveau-Monde à l'époque de Champlain. Le terme a toutefois acquis, avec les siècles, une forte connotation péjorative, voire raciste (Hillinger, 2012, p. 35). Le terme est donc utilisé de nombreuses fois dans l'ouvrage, le premier emploi étant dans l'exemple suivant : « D'après les sauvages, dit M. de Champlain, les murmures et les senteurs de la forêt ne sont rien de moins que les soupirs et l'haleine des manitous » (Conan, 1891, p. 42). Ce passage est rendu de la manière suivante dans la traduction : « “According to the belief of the Indians,” said Champlain, “the murmurings and the perfumes of the forests are nothing less than the sighs and the breath of the Manitou.” » (Conan, 1909, p. 34) La traduction a donc recouru systématiquement au terme « Indians » pour rendre « sauvages ». Selon le *Webster*, la signification de ce terme est « Of or pertaining to the aborigines, or Indians, of America; as, Indian wars; the Indian tomahawk » (1907, p. 751). D'ailleurs, l'*Oxford English Dictionary* (2016) propose des usages remontant au XVII^e ce qui nous permet de postuler que « sauvages » et « Indians » sont des correspondants. Nous considérons les termes comme des correspondants, car l'équivalent français de « indian » est « indien ». L'équivalent historique aurait été « savage », ce terme étant introduit dans les traductions des textes de Cartier et Champlain par Richard Hackluyt au début du XVII^e siècle (Franks, 2002, p. 547).

Regardons à présent les termes issus du domaine des insectes « maringouin » et « mousquites ». Les termes sont utilisés, alors que le père Garnier reprend, dans une lettre à Giselle, les avertissements formulés par le père Brébeuf à l'égard des Jésuites en mission chez les Hurons. Le terme « maringouins » se retrouve dans le contexte suivant : « Pendant le jour, le soleil vous brûle; pendant la nuit vous courez risque d'être la proie des maringouins » (Conan, 1891, p. 170). Dans la traduction, il devient : « During the day you are scorched by the sun, while at

night you are a victim to the mosquitoes » (Conan, 1909, p. 153). Le terme français signifie : « Insecte piqueur de l'ordre des diptères, de la famille des culicidés. Au Québec, les moustiques sont appelés *maringouins* dans la langue courante, terme emprunté par les marins français au tupi-guarani, famille de langues amérindiennes autrefois parlées sur les côtes brésiliennes » (*Grand dictionnaire terminologique*⁷⁶, 2012). De son côté, la définition de « mosquito » est « Any one of various species of gnats of the genus *Culex* and allied genera. The females have a proboscis containing, within the sheathlike labium, six fine, sharp, needlelike organs with which they puncture the skin of man and animals to suck the blood » (*Webster*, 1907, p. 947). Nous postulons que les termes « maringouin » et « mosquito » sont des correspondants, car le terme anglais est issu de la langue générale alors que « maringouin » est un québécisme.

Pour ce qui est de « mousquites », il est utilisé dans le passage suivant : « ce petit martyre, sans parler des maringouins, mousquites et autre semblable engeance, dure d'ordinaire les trois et quatre mois de l'été » (Conan, 1891, p. 171). Ce terme historique, qui n'a pas d'usage moderne, signifie « Nom qu'on donne à une espèce de coufins, [...] Ces insectes paroissent peu différer des *maringouins*. Voyez *ce mot* : ils paroissent être les mêmes que les *mouftiques* d'Amérique » (Valmont de Bomare, 1791, p. 3). Dans la traduction, ce terme est omis : « This minor martyrdom, not to speak of the mosquitoes and other insects of that class, usually lasts the three or four months of summer » (Conan, 1909, p. 154).

Passons aux termes appartenant au domaine de la nourriture : « blé d'Inde », « cache ». « Blé d'Inde » est employé pour la première fois dans le passage suivant : « Nous achetâmes du

⁷⁶ Nous avons consulté le *Grand dictionnaire terminologique*, car ce dernier fournit l'origine de terme « maringouins ».

blé-d'Inde, nos pois nous manquant » (Conan, 1891, p. 184). Notons que Conan emploi une variante orthographique avec un trait d'union. La définition de ce terme est « *Blé d'Inde* qui entre dans de nombreux syntagmes est au Québec, est le mot courant pour désigner le maïs » (Blais, 1998 [1810], p. 163). La définition du *Grand dictionnaire terminologique* (2012) est plus précise : « Maïs. Le terme blé d'Inde est en usage dans la francophonie canadienne. Latin : *zea mays* ». La version anglaise va comme suit : « We bought some Indian corn as our peas had given out » (Conan, 1909, p. 163). La définition du terme anglais étant : « a plant of the genus *Zea* (*Z. Mays*); the maize, a native of America » (*Webster*, 1907, p. 751). « Blé d'Inde » et « Indian corn » sont des équivalents, car les deux termes se rapportent à l'espèce botanique « *zea mays* ».

De son côté, le terme « cache » est utilisé dans le contexte suivant : « Des pois, du pain, quelques pruneaux, voilà ce que nous emportons pour notre nourriture et celle de nos sauvages qui n'ont pas fait de cache en descendant » (Conan, 1891, p. 182). Le terme français désigne une « cache pour nourriture » (Bouchard et Gélinas-Surprenant, 1997, p. 63). Il s'agit d'un trou creusé dans le sol sec qui, après y avoir disposé des objets, est recouvert de terre afin d'en dissimuler complètement l'emplacement (Chaloult, 2003, p. 90). Selon le dictionnaire *Usito*, il s'agit d'un déverbal de « cacher » ou d'une formation régressive de « cachette » dont l'origine remonte au milieu du XVI^e siècle (2014). Pour décrire cette réalité canadienne, la traduction fait donc usage de l'emprunt : « Peas, bread, and a small quantity of prunes are what we are taking to feed ourselves and the Indians, who did not make a *cache* on their downward journey » (Conan, 1909, p. 163). Cet emprunt est une manifestation d'un phénomène de décentrement, car le canadianisme est conservé.

Finalement, examinons trois termes provenant de domaines différents : « canot » (transport), « capot » (vêtement) et « habitation » (bâtiment). Premièrement, le terme « canot » est employé à de nombreuses reprises et réfère à un moyen de transport privilégié des Amérindiens. « Canot » signifie « Au XVIII^e siècle et au XIX^e s., dans le vocabulaire du commerce des fourrures, le terme désigne une embarcation faite sur le modèle du canot d'écorce, mais beaucoup plus longue » (Blais, 1998 [1810], p. 174). Il est possible de clarifier avec le *Petit Robert électronique* : « Vieux ou région (Canada) Embarcation légère qui recours à la pagaie simple » (2010). Le terme est rendu dans la traduction par « canoe », qui signifie « A boat used by rude nations, formed of the trunk of a tree, excavated, by cutting or burning, into a suitable shape. It is propelled by a paddle or paddles, or sometimes by sails, and has no rudder. A boat made of bark or skins, used by savages » (*Webster*, 1907, p. 210). Les termes « canot » et « canoe » sont équivalents puisqu'ils désignent tous les deux une embarcation propulsée par des pagaies.

Deuxièmement, le terme « capot » se trouve dans le passage suivant : « La chose réglée, on donna aux deux capitaines chacun une couverture et un *capot* à chacun des autres du canot » (Conan, 1891, p. 181). Encore une fois, rappelons qu'« Au XVII^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote » (*Encyclopédie canadienne*, 2012). Dans la traduction, le passage se lit ainsi : « Once matters were settled, we gave the two captains a blanket each, and top-coats to the rest of the crew » (Conan, 1909, p. 163). Pour la seule fois, la version anglaise emploie un terme issu de la langue courante, car la signification de « top-coat » est « overcoat, great-coat, outer coat » dont les exemples d'usage remontent tous au XIX^e siècle (*Oxford English Dictionary*, 2016)⁷⁷. Ici, la spécificité culturelle canadienne-française est effacée.

⁷⁷ Nous avons consulté l'*Oxford English Dictionary*, car nos recherches ne nous ont pas permis de trouver une définition dans un ouvrage du XIX^e siècle.

Troisièmement, examinons le terme « habitation » : « Et, je vous l'assure, continua madame de Champlain, c'est une belle chose de voir flotter dans l'air la fumée de *l'habitation* et du fort Saint-Louis » (Conan, 1891, p. 42). Selon Jacques Mathieu, il s'agit d'un « bâtiment qui abrite plusieurs dizaines de personnes, bien retranchées derrière une enceinte fortifiée : Champlain, ses équipages et les personnes qu'il a amenés pour coloniser et commercer. Le bâtiment abrite aussi vivres et outils nécessaires à la fondation de Québec en 1608 » (2001, p. 48). Bref, l'« habitation » est le premier bâtiment que fait construire Champlain lors de la fondation de la ville de Québec. Pour préserver la signification particulière du terme, la traduction utilise un emprunt : « “And, I can assure you,” continued Madame de Champlain, “that it is a lovely sight to see the smoke ascending from the *Habitation* and Fort St. Louis” » (Conan, 1909, p. 35).

Pour conclure, nous remarquons que le décentrement est clairement le mot d'ordre dans la traduction *The Master Motive*. Premièrement, le recours à l'emprunt est très fréquent. Les termes « calumet », « manitou », « sagamités », « Tashac », « cache » et « habitation » sont conservés tels quels dans la version anglaise. Nous retrouvons également une grande utilisation de termes équivalents, notamment lorsque « colons », « sauvages », « blé d'Inde » et « canot » sont rendus par « colonists », « Indians », « Indian corn » et « canoe ». Nous avons toutefois relevé trois incohérences, à savoir des endroits où les traductions anglaises sont annexionnistes : l'utilisation du correspondant « mosquito » pour rendre « maringouin », l'omission de « mousquites » et l'utilisation de « top-coats », un terme de la langue générale, pour traduire « capot ». Il n'en demeure pas moins que, de manière générale, l'« autre » est accueilli dans *The Master Motive*.

Ainsi, la réalité propre à la colonisation de la Nouvelle-France est préservée dans la traduction par le biais d'emprunts et d'équivalents.

Résultats de l'analyse textuelle du premier chapitre

Pour effectuer notre analyse, nous avons consulté l'édition originale du roman publié en 1891. Il est aisé de conclure qu'il s'agit de la version utilisée pour réaliser la traduction, car il s'agissait de la seule édition disponible en 1909.

Une des premières choses que nous remarquons à la lecture du premier chapitre de la traduction est que certains des noms de personnages ont été anglicisés. Ainsi, « mère Angélique » et « Gisèle » (Conan, 1891, pp. 6-7) devient « Mother Angelica » et « Gisella » (Conan, 1909, p. 1). En revanche, « M. Garnier », « madame Garnier » et « mademoiselle Méliand » (Conan, pp. 5-6) demeurent inchangés : « Monsieur Garnier », « Madame Garnier » et « Mademoiselle Meliand » (Conan, 1909, p. 1). Comme il est clairement indiqué que cette partie du roman est mise en scène en français « Monsieur Garnier, member of the King's Council, of Paris, had quitted his city residence, to enjoy the delights of his villa at Auteuil » (Conan, 1909, p. 1), l'utilisation des prénoms anglais peut porter à confusion. Cette situation démontre également une certaine ambivalence entre l'annexion et le décentrement : veut-on montrer ou cacher le caractère français du roman?

Par la suite, nous remarquons rapidement que le traducteur anglais remanie les paragraphes, c'est-à-dire qu'il fusionne des paragraphes courts. Comme nous l'avons déjà expliqué, le

remaniement du texte fait entrer en jeu la tendance déformante de la rationalisation, une opération qui porte sur les structures syntaxiques de l'original, où les phrases et les séquences de phrases sont recomposées selon une certaine idée préconçue de l'ordre du discours (Berman, 1999, p. 53). Dès lors, dans la traduction, les paragraphes d'une seule phrase de Conan sont regroupés. En fusionnant les paragraphes, une autre tendance entre en jeu : la destruction des rythmes. En éliminant des pauses, la traduction accélère le rythme du texte.

Nous remarquons également que le traducteur a souvent recours à l'explicitation. D'ailleurs, dans le texte original, Monsieur Garnier explique à sa femme que la mère Angélique lui a demandé de ne pas informer Gisèle de son départ de l'abbaye : « Elle prétend que la pensée du départ la troublerait... qu'elle ne ferait plus rien... » (Conan, 1891, p. 6). Dans la traduction, ce passage se lit comme suit : « She seems to think that *Gisella* will be so broken-hearted at leaving them that she will not be able *to attend properly to her work after being told* » (Conan, 1909, p. 1, nous soulignons). Dans la version anglaise, on explique clairement que Gisèle ne sera plus en mesure d'effectuer son travail après avoir appris l'annonce de son départ imminent. De plus, dans le texte de Conan, alors que Monsieur Garnier exprime de la sympathie pour Gisèle qui a passé les neuf dernières années à l'abbaye, nous pouvons lire : « Ce qui est incontestable, c'est que j'ai hâte d'aller chercher Gisèle. Pauvre petite! » (Conan, 1891, p. 7). Dans la traduction, le segment « pauvre petite » est explicité : « “I am quite impatient,” continued Monsieur Garnier, “to go and take *Gisella* away from there. How unhappy the child must have been! » Conan, 1909, p. 2). Relevons un autre exemple d'explicitation : « Quand irons-nous chercher Gisèle? demanda M. Garnier, après un instant. Il y a assez longtemps qu'elle est derrière les grilles. Je veux qu'elle suive le travail du printemps à Bois-Belle » (Conan, 1891, p. 8) se lit plutôt en anglais comme

suit : « “When shall we go to get Gisella?” asked Monsieur Garnier, after a moment’s silence. “She has been away from us long enough now. I should like her to see *the men working in the fields* at Bois-Belle this spring.” » (Conan, 1909, p. 4, nous soulignons) Le segment « *the men working in the fields* » est absent du texte français; l’anglais vient donc clarifier en expliquant de quel type de travail il s’agit.

Un peu plus loin, les propos de Madame Garnier qui sont : « Trouver une pareille fiancée à son foyer, quand on arrive du pays du soleil! Songez un peu? » (Conan, 1891, p. 7) deviennent « I am thinking of how happy Charles will be to find such a fiancée awaiting him, on his return from sunny Italy » (Conan, 1909, p. 3). Dans la version française, il faut attendre la réponse de Monsieur Garnier pour savoir que le sujet de conversation est maintenant leur fils Charles, et la page suivante pour savoir qu’il séjourne actuellement en Italie. De plus, dans la conversation entre Monsieur et Madame Garnier, la version anglaise ajoute de l’information afin que le lecteur sache toujours qui intervient : « added her husband », « continued Monsieur Garnier », « remarked the Magistrate » et « Madame Garnier exclaimed » (Conan, 1909, pp. 2-3). Nous observons donc la tendance déformante de la clarification, en vertu de laquelle la traduction vient rendre clair et explicite ce qui dans la version française était demeuré implicite.

Nous avons également relevé des ennoblissements dans la traduction. Premièrement, au début de la conversation entre Monsieur et Madame Garnier, nous lisons : « J’en arrive, lui répondit le magistrat, qui prit un siège et vint tranquillement s’asseoir près d’elle, en face de la cheminée. Suivant votre recommandation, j’ai vu d’abord madame l’abbesse » (Conan, 1891, p. 6). Ce même passage, dans la traduction, devient : « “I have just returned from there,” the

Magistrate answered, as he seated himself near his wife, *before the cheerful fire burning in the grate*. “Acting upon your wise suggestion I saw the Abbess first.” » (Conan, 1909, p. 1, nous soulignons) Dans la version française, il n’est jamais mention d’un joli feu. Rappelons que l’ennoblissement est une tendance qui produit une traduction qui est plus belle que l’original, qui utilise des phrases plus élégantes. L’original est utilisé comme matière première (Berman, 1999, p. 57).

Nous avons également trouvé quelques erreurs de sens. Premièrement, revenons sur le passage où Monsieur Garnier exprime son désir d’aller chercher Gisèle : « Quand irons-nous chercher Gisèle? demanda M. Garnier, après un instant. Il y a assez longtemps qu’elle est derrière les grilles » (Conan, 1891, p. 8). L’anglais introduit un faux-sens lorsqu’il est écrit que Gisèle a été assez longtemps éloignée des Garnier : « “When shall we go to get Gisella?” asked Monsieur Garnier, after a moment’s silence. *“She has been away from us long enough now* » (Conan, 1909, p. 4, nous soulignons).

Un glissement de sens se produit également lorsque l’anglais n’a pas le mot juste pour rendre la nuance : « “What a strange career she has had,” mused the Magistrate; “Abbess of Port Royal at eleven years of age, she becomes its reformer at eighteen.” » (Conan, 1909, p. 2). Dans le texte original, il n’est pas question de carrière, mais bien de destinée : « Étrange destinée que la sienne! fit le magistrat : abbesse de Port-Royal à onze ans, et réformatrice de son ordre à dix-huit » (Conan, 1891, p. 6). La définition de « destinée » est « Puissance souveraine considérée comme réglant d’avance tout ce qui doit être » (*Petit Robert électronique*, 2010), alors que la définition de « career » est « A person’s course or progress through life » (*Oxford English Dictionary*, 2016).

L'anglais n'apporte donc pas la nuance de la « puissance souveraine ». Un autre glissement est introduit dans la description de Charles Garnier : « Being rather short-sighted, he rose and went nearer to the mantel, the better to admire his son Charles, a handsome young man *of twenty* » (Conan, 1909, p. 3, nous soulignons). Dans la version française, on lit plutôt : « [...] son fils Charles, très beau jeune homme *d'une vingtaine d'années* » (Conan, 1891, p. 8, nous soulignons). Alors que dans l'anglais Charles Garnier a vingt ans, son âge est plutôt d'environ vingt ans dans *À l'œuvre et à l'épreuve*.

Examinons le passage suivant : « Madame Garnier ne répliqua rien, mais son visage refléta la joie de son cœur. Encore très élégante et gracieuse, elle avait été fort jolie. Son beau teint de blonde était fané, mais les années n'avaient rien enlevé à la douceur de son sourire » (Conan, 1891, p. 8). Mentionnons que dans le texte, la première phrase tient dans un paragraphe à part. La traduction va comme suit : « Madame Garnier was silent, but the joy of her heart was reflected in her happy face. Still handsome and graceful, *the lady's fair complexion was somewhat faded*; but time had not, could not, rob her of *the beauty of her sweet smile* » (Conan, 1909, p. 3, nous soulignons). Premièrement, nous remarquons que le segment « elle avait été fort jolie » est omis de la traduction. Deuxièmement, le teint de Madame Garnier est quelque peu fané dans le texte anglais, alors qu'il est fané dans l'original. Troisièmement, « la douceur de son sourire » devient la beauté de son doux sourire. Ces trois phrases contiennent donc une omission et deux glissements de sens. La traduction réécrit partiellement le passage et que le texte original n'est qu'une matière première. Nous observons le même phénomène de réécriture dans la traduction de ce passage : « La villa, renommée pour ses ombrages et ses jardins, portait ce nom un peu bizarre » (Conan, 1891, p. 9), puisque l'anglais se lit ainsi : « The villa bore this rather odd name, *because of the*

beauty and seclusion of its gardens » (Conan, 1909, p. 4). Premièrement, le lien de causalité est explicité dans la traduction à l'aide de « because ». Deuxièmement, la notion d'« ombrage » est absente de la traduction. Troisièmement, les jardins sont qualifiés de « beautiful » et de « secluded », ce qui constitue un ajout.

Nous avons également relevé un contresens dans la traduction du premier chapitre. Le premier se trouve dans le segment où Monsieur Garnier plaint le quotidien de Gisèle à l'abbaye : « Ce qui est incontestable, c'est que j'ai hâte d'aller chercher Gisèle. Pauvre petite!... Avec son âme d'artiste où tout brûle, où tout chante... être depuis si longtemps renfermée entre ces grands murs, où l'on n'a ni air, ni vue, ni soleil! » (Conan, 1891, p. 7) Dans la traduction, ce passage devient : « “I am quite impatient,” continued Monsieur Garnier, “to go and take Gisella away from there. How unhappy the child must have been! With her joyful, loving nature, it must have been a torture to have been immured within those dismal walls, *where there is neither sunshine nor life, all these long years.*” » (Conan, 1909, p. 2) Le segment « où l'on n'a ni air, ni vue, ni soleil » est donc traduit par « where there is neither sunshine nor life ». Il y a donc introduction d'un contresens, car dire qu'il n'y a pas d'air et pas de vue n'est pas du tout la même chose que d'écrire qu'il n'y a pas de vie.

Nous remarquons que la traductrice d'*À l'œuvre et à l'épreuve* adopte une tout autre approche que celle d'*Angéline de Montbrun*. Nous retrouvons les tendances déformantes de la rationalisation et de la clarification, causée par un phénomène de simplification du discours. En effet, la traduction tend à expliciter le texte de Laure Conan. Nous avons relevé un certain nombre d'erreurs de sens, qui sont parfois causées par un phénomène de réécriture : le texte original étant

perçu comme un point de départ qu'il est possible d'améliorer, d'embellir et de clarifier. Dans ce contexte, il est évident que nous sommes en présence d'annexion : l'étrangeté du texte est effacée dans la traduction.

Conclusion de l'analyse de la production et de la réception de la traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve*

À l'œuvre et à l'épreuve, le troisième roman de Laure Conan, romance la vie du martyr canadien Charles Garnier. Rappelons que la publication de ce roman fut plus difficile que celle d'*Angéline de Montbrun*, car la romancière ne bénéficie plus du soutien de l'abbé Casgrain. Malgré tout, le livre a connu un certain succès. Il a d'ailleurs été publié en France en 1893. En 1898, l'auteure reçoit l'ordre des Palmes académiques. Puis, en 1914, l'œuvre est réimprimée.

La traduction *The Master Motive : a Tale of the Days of Champlain* est publiée en 1909 par Herder, une maison d'édition basée au Missouri qui se spécialise dans la publication d'ouvrages religieux. Une question d'importance demeure : qui est l'auteur de la traduction? Le père Edward James Devine a-t-il utilisé le pseudonyme de Theresa A. Gethin afin de publier sa traduction? Si oui, pourquoi? Était-ce pour ne pas associer son nom à celui d'une femme? Ou encore, percevait-il le travail de traducteur comme subordonné à celui d'auteur, et donc indigne de l'homme et prêtre qu'il était?

La traduction n'a jamais été réimprimée, et seulement cinq bibliothèques en possèdent un exemplaire. Heureusement, le roman a été numérisé par la BAnQ. *The Master Motive* a été

remarqué au moment de sa publication, comme en témoignent les trois annonces de publication que nous avons retrouvées dans des ouvrages catholiques. La traduction est également listée dans le *Catalogue of Copyright Entries* de la Library of Congress, ainsi que dans *The Annual American Catalogue*, dans *Translations of Foreign Novels: A Selected List* et dans *History of the Catholic Church*. De plus, la traduction n'est pas tombée aux oubliettes, puisqu'elle est mentionnée dans *The Feminist Companion to Literature in English*, dans *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature* ainsi que dans deux articles d'André Gagnon.

Nous observons une différence d'attitude entre la traduction des termes canadiens-français et l'approche adoptée pour la traduction du texte en général. À la suite de notre analyse terminologique, nous en sommes venue à la conclusion que le décentrement était clairement le phénomène à l'œuvre, car les termes décrivant la colonisation de la Nouvelle-France étaient pour la plupart préservés dans la traduction, grâce à l'emprunt et à l'équivalence. Par contre, notre analyse textuelle du premier chapitre démontre que l'« autre » est effacé dans la traduction, alors que le phénomène de la réécriture est très présent et entraîne la présence de tendances déformantes, d'erreurs de sens, et la simplification du discours, qui sont toutes des caractéristiques de l'annexion. Du caractère étranger du roman, seules les spécificités culturelles de la Nouvelle-France sont conservées.

CONCLUSION

L'objectif de notre thèse était de retracer le parcours de traduction vers l'anglais de quatre romans canadiens-français publiés dans les débuts de la production littéraire de ce territoire : *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, le tout premier roman québécois; le premier succès commercial *Les Anciens Canadiens*, de Philippe Aubert de Gaspé, père; ainsi qu'*Angéline de Montbrun* et *À l'œuvre et à l'épreuve*, deux romans de Laure Conan, la première romancière québécoise. Notre visée était de mettre en lumière la production et la réception des traductions de ces romans afin d'examiner le rapport entre « soi » et « autre » qui en émergeait.

La production des traductions : permettre la lecture de la littérature canadienne-française dans l'Amérique du Nord anglophone

Les six traductions que nous avons étudiées ont été produites dans des contextes très différents, mais elles ont toutes contribué à la diffusion des écrits canadiens-français du XIX^e siècle dans l'Amérique du Nord anglophone. Comme nous l'avons expliqué au début de notre thèse, à la suite de la Conquête du Canada par les forces britanniques, Londres encourage l'immigration anglaise dans le territoire dans le but de diminuer le poids politique de la population francophone. Toutefois, malgré ces efforts d'assimilation, la population bas-canadienne conservera son caractère distinctement francophone et il y aura peu de contacts entre les deux groupes linguistiques du Canada.

La première traduction d'un roman canadien-français est celle des *Anciens Canadiens*, en 1864. Elle est réalisée par Georgiana Ward Pennée et publiée par Desparats, la même maison d'édition qui s'est chargée de la publication de l'œuvre originale. Ce détail nous permet de supposer que le projet de traduction vient du monde francophone, soit de l'éditeur, de l'abbé Casgrain ou d'Aubert de Gaspé lui-même. D'ailleurs, rappelons qu'Aubert de Gaspé a occupé le poste de traducteur officiel et que, selon l'abbé Casgrain, il aurait traduit les œuvres de Walter Scott pour sa famille (1871, p. 17). S'il nous semble peu probable qu'il ait traduit toute l'œuvre de Scott sans la faire publier, nous émettons l'hypothèse qu'Aubert de Gaspé aurait pu n'en traduire que des extraits. De plus, dans la préface des *Anciens Canadiens*, Aubert de Gaspé s'adresse à un éventuel traducteur : « je vole chez mon libraire, j'achète une rame de papier *foolscap*, c'est-à-dire, peut-être, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il en plaira au traducteur — et je me mets à l'œuvre » (Gaspé, 1863, p. 6). L'hypothèse qu'Aubert de Gaspé est intrigué par le projet de traduction est donc plausible. Aubert de Gaspé aurait peut-être cherché à édifier un pont entre les francophones et les anglophones et, ce faisant, aurait fait en sorte qu'une traduction soit produite.

En juin 1890, la grande maison d'édition américaine Appleton donne à Charles G. D. Roberts le mandat de retraduire *Les Anciens Canadiens*. Nous n'avons pas été en mesure de déterminer les raisons qui ont motivé la maison d'édition à financer la retraduction de roman d'Aubert de Gaspé. Néanmoins, il s'agit d'un projet sérieux : elle investit 200 \$ pour rémunérer le traducteur et publicise à grande échelle la parution de la version anglaise. Nous avons démontré que Roberts a sous-estimé l'ampleur de la tâche – ne se donnant que deux mois pour réaliser sa traduction – et qu'il a détesté son expérience. *Les Anciens Canadiens*, d'ailleurs, a été sa seule entreprise de traduction. Dans sa préface, Roberts explique que le Canada est formé de deux

peuples distincts et que la traduction d'œuvres canadiennes-françaises permet aux anglophones d'apprendre à connaître et à comprendre ce peuple. Roberts se porte d'ailleurs à la défense du nationalisme canadien-français en affirmant qu'il est normal que cette minorité veuille préserver sa langue et ses institutions, qui sont menacées par la dominance de la langue anglaise. Pour Roberts, il est donc évident que la diffusion de traductions des productions littéraires canadiennes-françaises constitue un rapprochement, donc un pont entre les deux cultures. La métaphore du pont est un élément central de la traduction littéraire entre les deux langues officielles au Canada. Kathy Mezei rappelle que les francophones et les anglophones forment deux solitudes depuis la Conquête, et que la traduction littéraire peut être perçue comme un pont liant ces deux solitudes. Historiquement, ce pont a été mis en place par des littéraires Canadiens anglais cherchant à mieux comprendre l'« autre », c'est-à-dire la société canadienne-française (Mezei, 1985, pp. 202, 204-205).

Le deuxième roman canadien-français traduit est *À l'œuvre et à l'épreuve* de Laure Conan en 1909.. Elle est publiée par la filiale américaine de la maison d'édition B. Herder, qui se spécialise dans l'édition d'ouvrages religieux. La traduction est signée Theresa A. Gethin, qui serait le pseudonyme du père jésuite Edward James Devine, missionnaire dans le Nord canadien. Nous n'avons pas réussi à déterminer si le projet de traduction vient du père Devine ou de la maison d'édition. Néanmoins, il nous semble évident que c'est le caractère historique et religieux du roman de Conan qui a motivé sa traduction : ce roman relatant la vie du martyr Charles Garnier est traduit par un jésuite et publié par une maison d'édition qui se concentre sur les œuvres religieuses. Ainsi, nous supposons qu'il perçoit la pertinence du roman pour les anglophones qui s'intéressent à l'histoire des missions jésuites au début de la colonisation de l'Amérique du Nord.

Contrairement aux traductions des *Anciens Canadiens* (1864 et 1890), nous ne croyons pas qu'il y ait ici un objectif de rapprochement ou de compréhension entre francophones et anglophones, nos analyses montrant que les défis linguistiques n'ont pas été pris en considération au cours de la traduction.

Pendant les soixante années qui suivent, aucun des autres romans de notre corpus ne sera traduit. La traduction d'*Angéline de Montbrun* paraît en 1974, peu de temps après l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* (1969) et la mise en place du programme d'aide à la traduction du Conseil des arts du Canada (1972). Elle est publiée dans la collection « Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint » des Presses de l'Université de Toronto, une collection qui a pour but de démontrer l'existence d'une littérature canadienne et d'en faire connaître les auteurs et les œuvres. Par conséquent, *Angéline de Montbrun* a été incluse dans la collection, car elle est considérée comme une œuvre phare de la littérature canadienne-française. De plus, la maison d'édition a bénéficié du soutien financier du Conseil des arts de l'Ontario et de la fondation McLean. Yves Brunelle, le traducteur, signe une introduction dans laquelle il analyse le roman ainsi que les différentes critiques dont il a fait l'objet. Malheureusement, il n'aborde jamais le sujet de la traduction. À notre avis, l'objectif de la collection nous permet de conclure qu'*Angéline de Montbrun* a été traduit vers l'anglais afin de permettre un meilleur rayonnement de la littérature canadienne-française.

En 1993 paraît la traduction *The Influence of a Book*, produite par la maison d'édition montréalaise Robert Davies Publishing avec le soutien du Conseil des arts du Canada. À la suite d'un entretien avec Claire Rothman, nous avons appris que la traduction de *L'Influence d'un livre*

était le projet de Robert Davies, qui ne pouvait concevoir que le premier roman canadien-français n'ait jamais été traduit vers l'anglais. Il a lui-même choisi Claire Rothman et lui a offert de réaliser la traduction. D'ailleurs, la mission de l'éditeur était de faire connaître les textes québécois oubliés de la période allant de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle. Ainsi, une traduction a été entreprise afin que le lecteur anglophone ait enfin accès au premier roman québécois.

Lorsque Jane Brierley produit sa traduction des *Anciens Canadiens*, l'œuvre est perçue comme la pierre d'assise de la littérature canadienne-française. Comme nous l'avons démontré, le projet de traduire le roman d'Aubert de Gaspé est une initiative personnelle de longue date. Ayant déjà traduit les deux autres œuvres d'Aubert de Gaspé, Brierley désirait s'attaquer à son œuvre phare, surtout à la lumière du fait qu'elle considérait les deux précédentes traductions comme inadéquates. Pour Brierley, la valeur du roman reposait sur le fait qu'il décrit la vie et les coutumes d'une époque importante dans l'histoire du Canada. Son objectif était donc de permettre à de nouveaux lecteurs d'apprécier à sa juste valeur *Les Anciens Canadiens*. La traduction permettra une nouvelle diffusion du roman.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer des contextes de production des traductions de *L'Influence d'un livre*, des *Anciens Canadiens*, d'*Angéline de Montbrun* et d'*À l'œuvre et à l'épreuve*? Nous en comptons trois. Premièrement, les romans ont été traduits à des moments bien différents de l'histoire et dans des contextes tout aussi différents : de la ville de Québec à New York au XIX^e siècle, en passant par le Missouri en 1909 et le Montréal des années 1990. Deuxièmement, au XIX^e siècle, c'est le caractère historique qui alimente la retraduction des *Anciens Canadiens* et d'*À l'œuvre et à l'épreuve*, alors que dans les années 1970-1990, c'est le

désir de faire connaître les romans canadiens-français aux lecteurs anglophones qui est l'élément déclencheur. Troisièmement, les traductions ont toutes contribué à la diffusion des romans canadiens-français du XIX^e siècle. Toutefois, comme nous le démontrerons dans la section suivante, force est d'admettre que cette diffusion a été limitée, sauf dans le cas des *Anciens Canadiens*.

La réception des traductions à l'étude : des parcours bien inégaux

Notre objectif était d'étudier la réception des traductions par l'entremise du discours critique dans les journaux, tout en tenant compte du fait que les traductions sont généralement peu remarquées par les critiques littéraires. Nous sommes donc partie à la recherche des critiques publiées dans le but d'en analyser le contenu et, grâce à ces informations éparpillées dans le temps, nous pensions être en mesure de retracer le parcours de réception critique des traductions ayant moins rayonné au moment de leur publication.

Le roman le moins connu de notre corpus est *À l'œuvre et à l'épreuve* de Laure Conan, même si une traduction paraît moins de vingt ans après la publication de l'original, en 1909 au Missouri. Cette traduction a été remarquée dans des revues catholiques, dont le *Catholic World*, *The American Ecclesiastical Review*, *Catholic Fortnightly Review*, et dans l'ouvrage *History of the Catholic Church*. Nous n'avons pas retrouvé de critique de la version anglaise du roman, version d'ailleurs qui n'a pas su résister au passage du temps. Aujourd'hui, seulement cinq bibliothèques dans le monde en possèdent un exemplaire. Malgré tout, la traduction a été remarquée à quatre reprises au fil de l'histoire. Elle est brièvement mentionnée dans *The Feminist*

Companion to Literature in English et dans *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*. André Gagnon en fait aussi la mention dans deux articles portant sur la traduction de la littérature canadienne pour la jeunesse. Ces brèves mentions ne nous permettent toutefois pas de reconstruire un discours critique autour de *The Master Motive*, car la traduction n'est pas commentée.

De son côté, *Angéline de Montbrun* est l'œuvre phare de Conan, cette romancière qui a été la première femme à se tailler une place sur la scène littéraire canadienne-française. L'œuvre originale a d'ailleurs fait l'objet d'un grand nombre d'études et de lectures différentes. Sa traduction paraît en 1974 dans une collection dont l'objectif est de démontrer l'existence d'une littérature canadienne par la réimpression des classiques. Le traducteur Yves Brunelle est d'ailleurs un défenseur de la littérature canadienne-française au sein de son université. Malgré ce désir de diffusion, la traduction d'*Angéline de Montbrun* n'a pas été remarquée par la critique : nous n'avons retrouvé qu'une annonce de parution publiée dans le numéro de juin 1975 du *Taramack Review*. Au fil du temps, l'introduction d'Yves Brunelle a toutefois été commentée dans quelques textes : *A Critical Bibliography of French Literature*, « The Québécois- and English-Canadian Literary System: Translation, Republishing, and the Preface » et « Consolation and the Work of Mourning in *Angéline de Montbrun* ». Néanmoins, c'était plutôt l'introduction de Brunelle, et non sa traduction, qui a attiré l'attention du public.

Il s'est écoulé plus de 150 ans entre la publication de *L'Influence d'un livre* et la parution de sa traduction anglaise. Nous aurions cru que la traduction du premier roman canadien-français aurait été célébrée, mais nous n'avons retrouvé qu'une annonce de parution et deux critiques. La

traduction est mise de l'avant dans les deux critiques que nous avons analysées. Ainsi, on souligne que les défauts de *The Influence of a Book* (personnages peu développés et narration décousue) sont attribuables à De Gaspé et non à Rothman, qui a d'ailleurs traduit l'œuvre d'une main de maître. La qualité de la traduction a été attestée par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada qui a remis le prix John-Glassco à sa traductrice. L'avenir de cette traduction est toutefois incertain : elle est épuisée et disponible dans seulement 57 bibliothèques. De plus, De Gaspé fils est souvent éclipsé par son père et des études sur *Les Anciens Canadiens*.

Dans cet ordre d'idées, la traduction qui a le plus rayonné parmi les romans à l'étude est sans aucun doute la traduction des *Anciens Canadiens* effectuée par Charles G. D. Roberts en 1890. Au moment de la publication de la version anglaise à l'automne 1890, la maison d'édition Appleton annonce sa parution dans une vingtaine de journaux, habituellement dans une section intitulée « D. Appleton & Co.'s New Books ». Cet effort de publicité a clairement aidé la diffusion et la vente de la traduction, en plus de créer un engouement pour qu'elle soit réimprimée, rééditée et incluse dans la *New Canadian Library*. La traduction de Roberts a également fait l'objet de trois critiques. Par contre, ces critiques ne se penchent pas sur la qualité ou les mérites de la traduction et font plutôt l'éloge du style d'Aubert de Gaspé et du thème du roman. La publication de la traduction a également été remarquée dans le Canada français et la réédition de 1905 a fait l'objet d'une critique où l'on insiste sur le fait que Roberts a permis au lecteur américain d'avoir accès à ce classique de la littérature canadienne-française. Roberts était alors devenu un poète et un romancier acclamé. Le succès à long terme de la traduction est donc attribuable au prestige associé au nom de Sir Charles G. D. Roberts.

Bien qu'elles n'aient pas profité de la même diffusion que la traduction de Roberts, les deux autres traductions des *Anciens Canadiens* n'ont pas passé inaperçues. Rappelons que la première traduction des *Anciens Canadiens* est soulignée par l'abbé Casgrain et fait l'objet de deux critiques, dont une particulièrement favorable dans le magazine dirigé par son frère, *The Dublin Review*. Ce lien explique que l'on vante dans la critique la lisibilité et la maîtrise de la langue de la traductrice, alors que des analyses contrastives (la nôtre et celle de Brierley) ont démontré la présence d'un style lourd et d'erreurs de sens. La traduction de Pennée est d'ailleurs rapidement éclipsée par celle de Roberts. Pour ce qui est de la traduction de Brierley, elle avait pour but de remédier au phénomène de réécriture caractéristique de la traduction de Roberts et de présenter une traduction complète de l'œuvre. Mise en nomination pour le prix du Gouverneur général, la traduction a fait l'objet d'une annonce de parution et d'une critique dans les journaux. Parus à l'hiver 1997, ces deux articles mettent de l'avant la traductrice, mais ne formulent pas de commentaire sur la traduction comme telle. Dans un article scientifique, la traductologue Jane Koustas s'est également penchée sur la traduction en expliquant que les deux premières traductions avaient de sérieuses lacunes et que celle de Brierley est complète, adéquate et lisible. D'un point de vue traductionnel, la version de Brierley est plus proche du texte d'*Aubert de Gaspé* et ne contient que très peu de déformations ou d'erreurs de sens. Néanmoins, nous ne sommes pas convaincue que cette traduction réussira à s'imposer, car celle de Roberts est plus largement diffusée dans les bibliothèques et profite d'une longue réception favorable en raison du prestige associé à son traducteur.

Le rapport entre « soi » et « autre » : l'annexion et le décentrement dans les traductions anglaises des romans canadiens-français du XIX^e siècle

Nous avons examiné le rapport entre « soi » et « autre » par l'entremise de l'étude terminologique de la traduction des termes propres à la réalité canadienne-française ainsi que par une analyse textuelle contrastive du premier chapitre de chaque traduction. Rappelons que nous avons postulé que le recours à l'équivalence ou à l'emprunt démontre un désir de décentrement, alors que la correspondance, mais surtout l'utilisation d'un terme anglais dont la signification ne se recoupe pas avec le terme canadien-français, tend vers l'annexion. Pour ce qui est des traductions, nous avons démontré que la simplification du discours et la réécriture ainsi que la présence de tendances déformantes étaient le résultat d'un phénomène d'annexion dans la traduction. D'un autre côté, une traduction où le décentrement est à l'œuvre produit un texte dans lequel l'« autre » est accueilli, c'est-à-dire que les spécificités culturelles du roman canadien-français sont laissées intactes.

Nous avons démontré que la simplification était le mot d'ordre dans la traduction de *L'Influence d'un livre* réalisée par Claire Rothman en 1993. Cette simplification, qui a lieu à travers des ajouts, des omissions et des explications, fait en sorte que la traduction est plus fluide et plus facile à comprendre que l'original, ce qui conduit à un ennoblissement général du texte produisant à son tour une traduction annexionniste. Cette attitude est également présente dans la traduction des termes propres à la réalité canadienne-française. Notre analyse terminologique nous a permis de conclure qu'en somme, l'« autre » est généralement effacé dans la traduction des termes canadiens-français, soit par omission, soit par l'utilisation de termes génériques.

Nous constatons que la traduction des *Anciens Canadiens* signée par Georgiana Ward Pennée contient plusieurs erreurs de sens, que nous expliquons par un manque de compréhension de l'original. Ainsi, de manière générale, son texte est lourd, comportant des erreurs de style, de grammaire et de syntaxe. Nous observons également un manque de cohérence lorsque vient le temps de rendre les termes propres à la réalité canadienne-française. Les termes génériques ainsi que l'explicitation, toutefois, font en sorte que nous concluons que cette version tend légèrement vers l'annexion. Nous postulons qu'il s'agit plutôt du résultat d'un manque d'expérience de la traductrice que d'un véritable désir de gommer les spécificités culturelles présentes dans le roman d'Aubert de Gaspé.

De son côté, la retraduction de Charles G. D. Roberts, publiée en 1890, a privilégié l'idiomaticité. Roberts a adopté une approche près de la réécriture et produit un texte plus fluide et plus facile à lire qui contient donc de nombreux ennoblissements. Nous notons clairement une tendance à l'annexion, alors que les termes canadiens-français sont effacés de la traduction, soit par l'usage d'un générique, soit par une traduction non adéquate du terme. Ce phénomène d'annexion s'explique par le fait que l'idiomaticité a été la norme qui s'est imposée, dans le cadre de la traduction aux États-Unis, afin de faciliter l'accès au texte d'Aubert de Gaspé pour le lecteur américain.

Finalement, le décentrement est à l'œuvre dans la dernière traduction produite par Jane Brierley en 1996, car nous n'avons relevé que quelques explicitations lors de notre analyse. D'ailleurs, au moment de rendre les termes canadiens-français, elle a effectué des recherches afin

de trouver des équivalents. Lorsque la langue anglaise ne possède pas d'équivalent, elle fait souvent appel à l'emprunt. Nous postulons donc que la version de Jane Brierley est la traduction-texte des *Anciens Canadiens*, car l'hospitalité langagière a lieu dans le texte anglais. La version de Brierley est le moment et l'endroit où l'Étranger peut être accueilli dans le texte et montré au lecteur anglophone.

Pour ce qui est de la traduction d'*Angéline de Montbrun* d'Yves Brunelle publiée en 1974, nous avons observé que la traduction adopte une approche littérale. L'ordre des idées à l'intérieur des phrases est respecté scrupuleusement et la ponctuation est peu modifiée. D'ailleurs, la version anglaise ne contient ni simplification ni tendances déformantes. Dans ce cas, le décentrement est à l'œuvre et l'Étranger est accueilli dans la traduction de Brunelle. Mentionnons toutefois que la littéralité engendre parfois des phrases maladroitement et des erreurs de sens. De plus, *Angéline de Montbrun* est un roman psychologique contenant peu de références à la culture canadienne-française du XIX^e siècle au-delà du domaine religieux. Le caractère étranger est donc moins présent dans ce récit qui, par ailleurs, ne contient que trois termes canadiens-français.

La traduction d'*À l'œuvre et à l'épreuve* est produite en 1909 par Theresa A. Gethin. Nous avons constaté que les termes liés à la colonisation de la Nouvelle-France ont été conservés dans la traduction grâce aux emprunts et aux équivalents, alors que la traduction du texte dans son ensemble est marquée par un phénomène de réécriture qui, en plus de simplifier le discours, a introduit de nombreuses erreurs de sens. Il s'agit donc d'une traduction annexionniste où seules les spécificités culturelles de la Nouvelle-France n'ont pas été gommées.

Nous en venons donc à la conclusion que l'hospitalité langagière n'a eu lieu que dans deux des six traductions à l'étude : la dernière traduction des *Anciens Canadiens* par Jane Brierley et la traduction d'*Angéline de Montbrun* par Yves Brunelle. Ces deux traductions ont en commun le fait d'avoir été produites des décennies après la parution des romans, d'avoir reçu le soutien financier d'organismes subventionnaires et d'être le fruit d'un projet de diffusion de la littérature canadienne-française.

Toutefois, malgré le fait que la traduction de *L'Influence d'un livre* réponde également à ces critères, la version produite est annexionniste. *The Influence of a Book* a reçu le soutien du Conseil des arts du Canada pour ce projet de traduction qui cherchait à rendre le premier roman canadien-français accessible au lectorat anglophone. La simplification du discours est le phénomène à l'œuvre dans la traduction ennoblissante du texte d'Aubert de Gaspé, fils.

Nous arguons donc que l'annexion se manifeste dans la majorité des traductions des romans canadiens-français à l'étude. Trois de ces versions anglaises ont été produites assez rapidement après la parution du texte original. La retraduction *Canadians of Old* de Charles G. D. Roberts et la traduction *The Master Motive* ont toutes les deux été publiées par des maisons d'éditions américaines, et les deux traducteurs ont fait usage de procédés de réécriture et de simplifications du discours. Nous croyons que le gommage de l'Étranger dans les traductions destinées au public américain s'explique par une plus grande distance culturelle. Nous postulons que l'objectif de ces traductions était de se conformer à l'horizon d'attente du lecteur dans le but d'occasionner une bonne réception des œuvres traduites. La parution de *The Master Motive* a été bien publicisée dans les revues catholiques de l'époque, alors que la publication de *Canadians of Old* de Roberts a été

largement diffusée dans les journaux. Pour ce qui est de la première traduction des *Anciens Canadiens* de Georgiana Ward Pennée, il est difficile de tirer des conclusions quant aux causes qui ont mené à la production d'une traduction annexionniste, surtout que, comme nous l'avons souligné, la traduction des canadianismes n'est pas cohérente et que la version anglaise est maladroite, avec un style lourd et des erreurs de sens.

Qu'ont en commun les traductions de Brunelle et de Brierley? Est-il possible d'extrapoler des conditions favorables à la production d'une traduction décentralisante? Nous avançons que la réponse se trouve chez les traducteurs. Yves Brunelle est professeur, alors que Jane Brierley est une traductrice littéraire reconnue. Tous les deux ont traduit et traduiront de nombreuses œuvres québécoises au fil de leurs carrières. Si nous acceptons le fait que Theresa A. Gethin est le pseudonyme du père Devin, les traductions *Canadians of Old* (1890), *The Master Motive* et *The Influence of a Book* ont toutes été produites par des auteurs. Charles G. D. Roberts, le père Devine et Claire Rothman ont tous produits des œuvres originales de fiction au cours de leur carrière. Ces œuvres originales étaient d'ailleurs mieux connues que leur traduction. Notre corpus est trop limité pour tirer une conclusion définitive, mais nous remarquons que les traducteurs de carrière et les auteurs approchent un roman à traduire d'une manière bien différente, les derniers ayant tendance à percevoir l'original comme une matière première qu'il est possible d'embellir au profit de la lisibilité. Les traducteurs sont donc plus enclins à montrer l'« autre » dans la version anglaise et à créer l'hospitalité langagière pour le lecteur.

La traduction des œuvres canadiennes-françaises dans l'Amérique du Nord anglophone – quelques réflexions

Dans l'introduction, nous annonçons que la visée plus globale de notre thèse était de tirer certaines conclusions à propos de la traduction d'œuvres canadiennes-françaises pour un public nord-américain. Dans le chapitre trois, nous avons brossé un tableau de l'évolution de la traduction allant de l'exploration du Canada par Jacques Cartier jusqu'à la Confédération canadienne. Nous avons démontré que l'histoire de l'interprétation remonte à Jacques Cartier et au programme des interprètes-résidents de Samuel de Champlain. Puis, nous avons conclu qu'après la Conquête, la traduction vers le français devient nécessaire afin d'assurer l'administration de la colonie et la compréhension des textes de loi par les élites francophones.

Mais qu'en est-il des flux de traductions vers l'anglais dans la période qui est caractérisée par la naissance la littérature dans le Canada français? Force est de constater qu'il n'y a pratiquement pas de traductions. Comme l'explique Philip Stratford, il n'y a pas de tradition de traduction littéraire au Canada avant les années 1960 et la mise en place de politiques gouvernementales encourageant la production de traductions. Néanmoins, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de traductions littéraires et, par conséquent, qu'il n'y a pas une histoire de la traduction littéraire avant cette date. Nous avons d'ailleurs fait la preuve du contraire dans notre thèse par l'entremise de l'étude des traductions des *Anciens Canadiens* et d'*À l'œuvre et à l'épreuve*. La production littéraire débute lentement au Canada-français au XIX^e siècle et elle s'accompagne d'une petite diffusion traductionnelle dans l'Amérique du Nord anglophone. À cette époque, les francophones et les anglophones du Canada forment deux sociétés distinctes et les

échanges entre eux sont peu nombreux. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'y ait pas de désir de traduction au-delà d'entreprises ponctuelles. Malgré leur petit nombre, les traductions anglaises de romans canadiens-français ont permis une meilleure compréhension de l'histoire et de la culture canadiennes-françaises par les lecteurs anglophones. Nous remarquons également que la majorité des traductions sont le résultat d'initiatives personnelles, à savoir celles de l'auteur des *Anciens Canadiens*, Aubert de Gaspé; du professeur et traducteur, Yves Brunelle, grand défenseur de la littérature québécoise; de l'éditeur spécialisé dans les ouvrages québécois anciens, Robert Davies, et de la traductrice littéraire Jane Brierley, admiratrice des œuvres d'Aubert de Gaspé. Ces acteurs ont porté à bout de bras leur projet de traduction des premiers romans canadiens-français, rendant accessibles aux lecteurs anglophones ces œuvres souvent méconnues. Ainsi, même si la majorité des traductions que nous avons étudiées sont des textes annexionnistes, les versions anglaises ont tout de même contribué au rayonnement des romans canadiens-français au-delà de leur frontière physique et linguistique, entraînant une certaine connaissance de l'« autre » chez les lecteurs anglophones.

En somme, nous tenons à affirmer que, bien que les versions anglaises des romans canadiens-français du XIX^e siècle furent réalisées de manière ponctuelle, ne s'inscrivant pas dans une tradition ou dans une politique de la traduction, elles ont rendu possible une meilleure compréhension de l'importance des facteurs externes dans la réception favorable d'une traduction. Le rayonnement de la traduction de 1890 des *Anciens Canadiens* est le résultat de la notoriété de Charles G. D. Roberts, écrivain reconnu et d'un certain engouement chez les Américains pour la politique et la culture canadienne. L'étude de ces moments de traduction permet, à notre avis, une meilleure compréhension des rapports entre les francophones et les anglophones. Finalement, nous

croyons que notre thèse ouvre la voie vers d'autres travaux de recherches, à savoir l'analyse des traductions en langue française des romans canadiens-anglais publiés au XIX^e siècle.

Bibliographie

Corpus primaire

Œuvres originales

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (fils) (1837). *L'Influence d'un livre*. Québec, William Cowan et fils. Disponible à : <http://0-eco.canadiana.ca/mercury.concordia.ca/view/oocihm.33273> [consulté le 28 août 2012].

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (père) (1863). *Les Anciens Canadiens*. Québec, Desbarats et Derbishire. Disponible à : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2022679> [consulté le 28 août 2012].

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (fils) (1864). *Le chercheur de trésors ou L'Influence d'un livre*. La Bibliothèque électronique du Québec. Disponible à : <https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Gaspe-f-chercheur.pdf> [consulté le 28 août 2012].

CONAN, Laure (1884). *Angéline de Montbrun*. Québec, Imprimerie Léger Brousseau. Disponible à : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2021559> [consulté le 28 août 2012].

CONAN, Laure (1891). *À l'œuvre et à l'épreuve*. Québec, C. Darveau. Disponible à : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2022545> [consulté le 28 août 2012].

Œuvres traduites

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (père) (1864). *The Canadians of Old*. Trad. Georgiana M. Pennée. Québec, G. et G.E. Desbarats. Disponible à : http://archive.org/details/cihm_26433 [consulté le 28 août 2012].

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (père) (1890). *The Canadians of Old*. Trad. Charles G. D. Roberts. New York, D. Appleton and Company. Disponible à : http://www.archive.org/details/cihm_26434 [consulté le 28 août 2012].

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (fils) (1993). *The Influence of a Book*. Trad. Claire Rothman. Montréal, Robert Davies Publisher.

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (père) (1996). *The Canadians of Old*. Trad. Jane Brierly. Montréal, Véhicule Press.

CONAN, Laure (1909). *The Master Motive: a Tale of the Days of Champlain*, Trad. Theresa A. Gethin. St-Louis (MI), B. Herder.

CONAN, Laure (1974). *Angéline de Montbrun*. Trad. Yves Brunelle. Toronto, Presses de l'Université de Toronto.

LAHEY, Patrick E. (1990). « The influence of a book, an English Translation of Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé's *L'Influence d'un livre* » Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Inédit.

Corpus secondaire

Le français au Québec

BOUCHARD, Chantal (1998). *La langue et le nombril*. Montréal, Fides.

CORBEIL, Jean-Claude (1974). *Essai sur l'origine historique de la situation linguistique du Québec*. Éditeur officiel du Québec.

FRASER, Graham (2012). *Notes for a speech at the Unitarian Church in North Hatley Two solitudes protect and touch: On creating communities*. North Hatley, 15 juillet. Disponible à : <http://www.ocol-clo.gc.ca/en/news/speeches/2012/2012-07-15> [consulté le 16 août 2016].

PLOURDE, Michel (2000). *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*. Anjou, Fides.

Histoire du Québec et du Canada

ALLAIRE, Gratien (2006). « Province de Québec, 1763-1791 », in *Encyclopédie canadienne*. Disponible à : <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/province-de-quebec-1763-1791/> [consulté le 17 octobre 2015].

BOIVIN, Aurélien (1985). « Angers, François-Réal », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/angers_francois_real_8F.html [consulté le 6 juin 2016].

BUCKNER, P. A. (2015). « Rebellion in Lower Canada », in *The Canadian Encyclopedia*. Disponible à : <http://thecanadianencyclopedia.ca/en/article/rebellion-in-lower-canada/> [consulté le 18 février 2016].

CRANSTON, Herbert (1949). *Étienne Brûlé – Immortal Scoundrel*. Toronto, The Ryerson Press.

FYSON, Donald (2010). *Magistrats, police et société : La justice criminelle ordinaire au Québec et au Bas-Canada (1764-1837)*. Trad. Odette Grille. Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec ».

GRAHAM, Joseph (2005). *Naming the Laurentians: A history of the places "up north"*. Lachute, Les éditions Main Street.

GROULX, Lionel (1960). *Histoire du Canada français*. Montréal, Fides.

HAMELIN, Jean, dir. (1974). *Histoire du Québec*. Saint-Hyacinthe, Edisem; Toulouse, Privat.

LAMBTON, John (Earl of Durham) (1839). *Report on the Affairs of British North America*. Toronto, Printed by Robert Stanton.

LAMONDE, Yvan (1997). « Conscience coloniale et conscience internationale dans les écrits publics de Louis-Joseph Papineau (1815-1839) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51, 1, pp. 3-37.

LAMONDE, Yvan (2000). *Histoire sociale des idées au Québec : 1760-1896*. Montréal, Fides.

MONET, Jacques (2006). « L'Acte d'Union », in *Encyclopédie canadienne*. Disponible à : <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/lacte-dunion/> [consulté le 17 octobre 2015].

MOREL, André (1976). *La réception du droit criminel anglais au Québec 1760-1892*. Rapport soumis à la commission de réforme du droit du Canada. Faculté de droit, Université de Montréal.

NELLES, H. V. (2005). *Une brève histoire du Canada*. Trad. Lori St-Martin et Paul Gagné. Montréal, Fides.

PAPINEAU, Louis-Joseph (1834). *Les 92 résolutions de l'Assemblée législative du Bas-Canada*.

PARLEMENT BRITANNIQUE (1774). *Acte de Québec de 1774. Acte qui règle plus solidement le Gouvernement de la Province Québec dans l'Amérique Septentrionale*. Disponible à : https://salic.uottawa.ca/?q=leg_acte_quebec [consulté le 1^{er} mars 2016].

PARLEMENT BRITANNIQUE (1791). *Acte constitutionnel de 1791 (Loi constitutionnelle de 1791). [...] Acte qui pourvoit plus efficacement pour le Gouvernement de la province de Québec, dans l'Amérique du Nord; et qui pourvoit plus amplement pour le Gouvernement de la dite Province*.

Disponible à : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/CONST/index.html> [consulté le 1^{er} mars 2016].

PARLEMENT BRITANNIQUE (1840). *L'Acte d'Union, 1840. Acte pour réunir les Provinces du Haut et du Bas Canada, et pour le Gouvernement du Canada*. Disponible à : https://salic.uottawa.ca/?q=leg_acte_union [consulté le 1^{er} mars 2016].

PARLEMENT BRITANNIQUE (1867). *Loi constitutionnelle de 1867. Loi concernant l'Union et le gouvernement du Canada, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, ainsi que les objets qui s'y rattachent*. Disponible à : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/CONST/index.html> [consulté le 1^{er} mars 2016].

PARLEMENT CANADIEN (1969). *Loi sur les langues officielles de 1969. Loi concernant le statut des langues officielles du Canada*. Disponible à : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/cnd-loi-languesofficielles1969.htm> [consulté le 1^{er} mars 2016].

ROBERTS, David (1988). « Allsopp, George Waters », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/allsopp_george_waters_7F.html [consulté le 8 mars 2016].

RUSSELL, John (1837). *Resolutions Intended to be Proposed by Lord John Russell, in a Committee of the Whole House, Relative to the Affairs of Canada*.

TRUDEL, Marcel (1963). *Les vaines tentatives, 1534-1603*. Montréal, Fides.

VOISINE, Nive (2015). « Ultramontanisme », in *Encyclopédie Canadienne*. Disponible à : <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/ultramontanisme/> [consulté le 25 mai 2017].

WAITE, P. B. (2013). « Confédération », in *Encyclopédie canadienne*. Disponible à : <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/confederation/> [consulté le 4 juin 2017].

Littérature québécoise et canadienne

ARÈS, Richard (1945). *Notre question nationale*, volume 3. Éditions de l'Action nationale.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal.

BOIVIN, Aurélien (2006). « Le roman du terroir ». *Québec français*, 143, pp. 32-37.

BOIVIN, Aurélien, dir. (2007). *Les Anciens Canadiens, édition critique*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

BOIVIN, Aurélien (2011). « L'édition critique des *Anciens Canadiens* : une histoire (re)corrigée ». *Port Acadie*, 20-21, pp. 15-28.

BRUNET, Manon (2005). « Angers, Félicité dite Laure Conan », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/angers_felicite_15F.html [consulté le 25 mai 2015].

CASGRAIN, Henri-Raymond (1871). *Philippe Aubert de Gaspé*. Québec, Atelier typographique de Léger Brousseau.

CHARTIER, Daniel (2000). *L'émergence des classiques : La réception de la littérature québécoise des années 1930*. Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises ».

DESFORGES, Louise et Jean-Pierre PICHE (1972). « Nouveau regard critique sur le premier roman écrit en Canada : *L'Influence d'un livre* ». *Voix et images du pays*, 5, 1, pp. 15-56.

DUMONT, Fernand (1993). *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Boréal.

GALIPEAU, Pierre (1971). « La Gazette des campagnes. », in Fernand Dumont, Jean-Paul Montigny et Jean Hamelin, dir. *Idéologies au Canada français, 1850-1900*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture ».

GRUTMAN, Rainier et Claude LA CHARITÉ, dir. (2013). *Philippe Aubert de Gaspé père et fils en revue*. Québec, Presses de l'Université du Québec; Montréal, Voix et images, coll. « De vives voix ».

HAYNE, David M. (1986). « Institution québécoise et institution française au XIX^e siècle », in Maurice Lemire, dir. *L'institution littéraire*. Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise.

HUDON, Jean-Paul (1994). « Casgrain, Henri-Raymond », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/casgrain_henri_raymond_13F.html [consulté le 23 mars 2016].

LAMONDE, Yvan et Sophie MONTREUIL, dir. (2003). *Lire au Québec au XIX^e siècle*. Montréal, Fides.

LAMONDE, Yvan, Patricia FLEMING et Fiona A. BLACK (2004). *History of the Book in Canada: Beginnings to 1840*. Toronto, Les Presses de l'Université de Toronto.

LAREAU, Edmond (1874). *Histoire de la littérature canadienne*. Montréal, John Lovell.

LEFEBVRE, Richard (2009). « L'Influence d'un livre à l'époque de l'imprimerie mécanisée ». *Voix et Images*, 35, 1, pp. 101-112.

LEGENDRE, Napoléon (1877). *Échos de Québec*, tome II. Québec, Imprimerie Augustin Côté et Cie.

LEMIEUX, Denise (1971). « Les Mélanges religieux », in Fernand Dumont, Jean-Paul Montigny et Jean Hamelin, dir. *Idéologies au Canada français, 1850-1900*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture ».

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (1996). *La vie littéraire au Québec, tome III : « Un peuple sans histoire ni littérature »*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (1999). *La vie littéraire au Québec, tome IV : 1870-1894*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (2005). *La vie littéraire au Québec, tome V : 1895-1918*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

LEMIRE, Maurice (2013). « Édition de langue française », in *Encyclopédie canadienne*. Disponible à : <http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/edition-de-langue-francaise-1/> [consulté le 5 juin 2017].

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT (1979). *Histoire du Québec contemporain*. Montréal, Boréal express.

PARKER, George L. (1990). « Lovell, John », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/lovell_john_12E.html [consulté le 5 juin 2017].

POTTER, Jessica et James H. Marsh (2013). « Édition de langue anglaise », in *Encyclopédie canadienne*. Disponible à : <http://encyclopediecanadienne.ca/fr/article/edition-de-langue-anglaise/> [consulté le 5 juin 2017].

ROBERT, Lucie (1989). *L'Institution du littéraire au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval.

SÉNÉCAL, André (2006). « L'Influence d'un livre », in Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Lnadry, dir. *Dictionnaire de la censure au Québec : littérature et cinéma*. Montréal, Fides

SMART, Patricia (2013 [1988]). *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. Montréal, XYZ éditeur.

WARKENTIN, Germaine (2007). *Canadian Exploration Literature*. Toronto, Dundurn Press.

Production romanesque canadienne-française

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier. (1853). *Charles Guérin*. Montréal, G.H. Cherrier et Des Presses à vapeur de John Lovell.

DOUTRE, Joseph (1844). *Les fiancés de 1812*. Montréal, Louis Perrault Imprimeur.

LACOMBE, Patrice (1871)⁷⁸. *La Terre paternelle*. Montréal, C.O. Beauchemin et Valois.

⁷⁸ Le roman paraît de façon anonyme en 1846 dans *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*. L'édition de 1871 est la première sous forme de livre.

L'ÉCUYER, Eugène (1914)⁷⁹. *La Fille du brigand : roman canadien, extrait du « Répertoire national » et publié pour la première fois en volume séparé*. Montréal, Imprimerie Bilaudeau.

Terminologie

BOURIGAULT, Didier et Monique SLODZIAN (1999). « Pour une terminologie textuelle ». *Terminologies nouvelles*, 19, pp. 29-32.

CABRÉ, Teresa (2007). « La terminologie, une discipline en évolution : le passé, le présent et quelques éléments prospectifs », in Marie-Claude L'Homme et Sylvie Vandaele, dir. *Lexicographie et terminologie : compatibilité des modèles et des méthodes*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

DRUIDE INFORMATIQUE (2016). *Andidote 9*. Montréal, Druide.

DUBUC, Robert (2002). *Manuel pratique de terminologie*. Montréal, Linguattech éditeur.

DULONG, Gaston (1999 [1989]). *Dictionnaire des canadianismes*. Québec, Les éditions du Septentrion. Version électronique pour Amazon Kindle.

GAMBIER, Yves (1993). « Vers une histoire sociale de la terminologie ». *Le Langage et l'Homme*, 28, 4, pp. 233-246.

JOSSELIN-LERAY, Amélie et Roda P. ROBERTS (2007). « La définition des termes dans les dictionnaires généraux unilingues », in Marie-Claude L'Homme et Sylvie Vandaele, dir. *Lexicographie et terminologie : compatibilité des modèles et des méthodes*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

L'HOMME, Marie-Claude (2004). *La terminologie : principes et techniques*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

L'HOMME, Marie-Claude (2005). « Sur la notion de “terme” ». *Meta*, 50, 4, pp. 1112-1132.

MORTCHEV-BOUVERET, Myriam (2007). « Modélisation des relations lexico-sémantiques dans un dictionnaire spécialisé », in Marie-Claude L'Homme et Sylvie Vandaele, dirs., *Lexicographie et terminologie : compatibilité des modèles et des méthodes*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE (2009). « Canadianisme », in *Le grand dictionnaire terminologique*. Disponible à :

http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=26503463 [consulté le 25 octobre 2015].

⁷⁹ La première édition de ce roman fut imprimée en 1844 dans *Le Ménestrel*.

QUIRION, Jean et Jacynthe LANTHIER (2007). « Étude contrastive des principes et des méthodes de la lexicographie et de la terminologie », in Marie-Claude L'Homme et Sylvie Vandaele, dirs., *Lexicographie et terminologie : compatibilité des modèles et des méthodes*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Théorie de la réception

BARTHES, Roland (1968). « La mort de l'Auteur », in *Le bruissement de la langue*. Paris, Seuil.

CHARTIER, Daniel (2000). *L'émergence des classiques : La réception de la littérature québécoise des années 1930*. Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises ».

DAVIES, Gwendolyn (2008). « English-Canadian Colonial Literature », in Reingard M. Nischik, dir. *History of Literature in Canada: English Canadian and French Canadian*. Rochester, Camden House.

ECO, Umberto (1985). *Lector in Fabula*. Paris, Grasset et Fasquelle. Version électronique pour Amazon Kindle.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE EN LIGNE (s.d.). « Roman ». Disponible à : <http://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/roman/88882> [consulté le 15 août 2016].

GERSON, Carole (1988). « The Reception of the Novel in Victorian Canada: An Overview », in E.D. Blodgett et A.G. Purdy, dir. *Problems of literary reception/Problèmes de réception littéraire*. Edmonton, The research Institute for Comparative Literature – University of Alberta.

GUNDY, H. Pearson (1977). « Literary Publishing », in Carl F. Flink, dir. *Literary History of Canada*, Toronto, Presses de l'Université de Toronto.

HAYNE, David M. (1988). « The concept of “literature” in Nineteenth-Century Quebec », in E.D. Blodgett et A.G. Purdy, dir. *Problems of literary reception/Problèmes de réception littéraire*. Edmonton, The research Institute for Comparative Literature – University of Alberta.

HUET, Pierre Daniel (1693). *Traité philosophique de l'origine des Romans*. Paris, Thomas Moette.

JAUSS, Hans Robert (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Trad. Claude Maillard. Paris, Gallimard.

LAJEUNESSE, Marcel (2004). *Lecture publique et culture au Québec : XIX^e et XX^e siècles*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.

LANDRY, Kenneth (1988). « Comment la réception des œuvres littéraires pourrait venir à la rescousse de l'histoire de la littérature : l'exemple du discours critique au début des années soixante-dix sur le corpus québécois », in E.D. Blodgett et A.G. Purdy, dir. *Problems of literary*

reception/Problèmes de réception littéraire. Edmonton, The research Institute for Comparative Literature – University of Alberta.

MICHON, Jacques (1998). « Fondements d'une histoire institutionnelle de l'édition littéraire », in Claude Duchet et Stéphane Vachon, dir. *La recherche littéraire : objets et méthodes*. Montréal, XYZ éditeur; Paris, Presses universitaires de Vincennes.

ROBERT, Lucie (1988). « L'émergence de la notion de "littérature canadienne-française" dans la presse québécoise (1870-1948) », in E.D. Blodgett et A.G. Purdy, dir. *Problems of literary reception/Problèmes de réception littéraire*. Edmonton, The research Institute for Comparative Literature – University of Alberta.

ROBERT, Lucie (1998). « Conditions d'émergence et d'institution d'une littérature », in Claude Duchet et Stéphane Vachon, dir. *La recherche littéraire : objets et méthodes*. Montréal, XYZ éditeur; Paris, Presses universitaires de Vincennes.

ROBERT, Marthe (1972). *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Grasset.

Traductologie

BARTH, Gilbert (1971). « French to English: Some Stylistic Considerations ». *Meta*, 6, 1-2, pp. 33-44.

BERMAN, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris, Gallimard.

BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.

BERMAN, Antoine (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris, Seuil.

BRISSET, Annie (2003). « Alterity in Translation: An Overview of Theories and Practices », in Susan Petrilli, dir. *Translation Translation*. Amsterdam et New York, Rodopi, coll. « Approaches to Translation Studies ».

DELISLE, Jean (1977). « Les pionniers de l'interprétation au Canada ». *Meta*, 22, 1, pp. 5-14.

DELISLE, Jean (2011). « Canadian Tradition », in Mona Baker et Gabriela Saldanha, dir. *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Londres et New York, Routledge.

CASANOVA, Pascale (2008). *La république mondiale des lettres*. Paris, Seuil, coll. « Points essais ».

COCHRANE, Guylaine (1995). « Le foisonnement, phénomène complexe ». *TTR*, 8, 2, pp. 175-193.

DELISLE, Jean (2013). *La traduction raisonnée*, 3^e édition. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

D'HULST, Lieven (2014). *Essais d'histoire de la traduction*. Paris, Classique Garnier.

EVEN-ZOHAR, Itamar (1990). *Polysystem Studies*. Durham, Duke University Press.

GOUIN, Jacques (1977). « La traduction au Canada de 1791 à 1867 ». *Meta*, 22, 1, pp. 26-32.

GUIDÈRE, Mathieu (2010). *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Bruxelles, De Boeck.

HORGUELIN, Paul A. (1977). « Les premiers traducteurs (1760 à 1791) ». *Meta*, 22, 1, pp. 15-25.

JOLICOEUR, Louis (2010). « Traduction littéraire et diffusion culturelle : entre esthétique et politique ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22, 2, pp. 177-196.

KLAUDY, Kinga (2001). « Explicitation », in Mona Baker, dir. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Londres et New York, Routledge.

LADMIRAL, Jean-René (2014). *Sourcier ou cibliste*. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques ».

LAVIOSA, Sara (2003). « Corpus and Simplification in Translation », in Susan Petrilli, dir. *Translation Translation*. Amsterdam et New York, Rodopi.

MEZEI, KATHY (1985). « The Translation of Quebec Literature into English ». *The Yearbook of English Studies*, 15, pp. 201-226.

MESCHONNIC, Henry (1972). « Propositions pour une poétique de la traduction ». *Langages*, 7, 28, pp. 49-54.

MESCHONNIC, Henry (1973). *Pour la poétique II*. Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin ».

MESCHONNIC, Henry (1999). *Poétique du traduire*. Lagrasse, Verdier, coll. « poche ».

SAPIRO, Gisèle (2006). « Réseaux, institutions et champs », in Daphné de Marneffe et Benoît Denis, dir. *Réseaux littéraires*. Bruxelles, Le Cri/Ciel.

SAPIRO, Gisèle (2007). « Pour une sociologie de la traduction : bilan et perspective », in *La Traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux*. Rapport de recherche, Centre de sociologie européenne.

SCHLEIERMACHER, Friedrich (1999). *Des différentes méthodes du traduire*. Trad. Antoine Berman. Paris, Seuil.

SIMON, Sherry (1996). *Gender in Translation: Cultural identity and the politics of transmission*. Londres et New York, Routledge.

STRATFORD, Philip (1977). « Literary Translation in Canada: A Survey ». *Meta*, 22, 1, pp. 37-44.

RICŒUR, Paul (2004). *Sur la traduction*. Paris, Bayard.

TOURY, Gideon (2012 [1995]). *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.

WHITFIELD, Agnès (2006). « Between *translation* and *traduction*: The many paradoxes of *Deux Solitudes* », in Anthony Pym, Miriam Shlesinger et Zuzana Jettmarova, dir. *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*. Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.

WOODSWORTH, Judith (2001 [1998]). « History of Translation », in Mona Baker, dir. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Londres et New York, Routledge. Version numérique.

L'Influence d'un livre

ASSOCIATION DES TRADUCTEURS ET TRADUCTRICES LITTÉRAIRES DU CANADA (AATLC) (s.d.). *Prix John Glasco*. Disponible à : <http://www.attlc-ltac.org/bak/glasscof.htm> [consulté le 11 mai 2016].

CIMON, ANNE (1994). « The Philosopher's Stone ». *Matrix*, 43, été, pp. 76-77.

FORTIN, Marc-André (2016). « Échange électronique avec Alexandra Hillinger », 11 avril.

GALARNEAU, Claude (1986). « Autrefois, le commerce du livre ». *Cap-aux-Diamants*, 2, 1, pp. 3-7.

HOLDEN ROTHMAN, Claire (2016). « Échange téléphonique avec Alexandra Hillinger », 31 mars.

LESSARD, Valérie (2011). « Traduire : des cœurs qui battent à l'unisson », *Cyberpresse*, 11 mai.

MONTREAL GAZETTE (1993). « Literary Calendar ». Montréal, 30 octobre.

MONTREAL GAZETTE (1994a). « Columnist wins translation prize ». Montréal, 7 mai.

MONTREAL GAZETTE (1994b). « Columnist wins translation prize ». Montréal, 8 mai.

NOREAU, Michel A. (2010). *De Gaspé fils 1814-1841 : La vie tumultueuse du premier romancier québécois*. Québec, Auto-édition.

OPEN BOOK TORONTO (2009). « Ten Questions with Claire Holden Rothman ». 27 août. Disponible à : http://www.openbooktoronto.com/news/ten_questions_with_claire_holden_rothman (consulté le 21 mai 2014).

LA PRESSE (1994). « Le prix de traduction littéraire ». Montréal, 29 mai.

Procès-verbal de la réunion du bureau de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, Montréal, 6 avril 1994, conservée aux Archives de l'Université Concordia, Montréal.

Procès-verbal de l'assemblée générale annuelle de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada tenue au York Hall du Collège Glendon, à Toronto, le samedi 14 mai 1994, conservée aux Archives de l'Université Concordia, Montréal.

REGISTRAIRE DES ENTREPRISES (2016). « L'ÉTINCELLE ÉDITEUR (1990) INC. ». Disponible à : https://www.registreentreprises.gouv.qc.ca/RQAnonymeGR/GR/GR03/GR03A2_19A_PIU_Rec hEnt_PC/PageEtatRens.aspx?T1.JetonStatic=009a0ed7-cbec-4670-9fc7-6cadb2b1c81a&T1.CodeService=S00436 [consulté le 11 mai 2016].

REGISTRAIRE DES ENTREPRISES (2016). « EDITIONS MULTIMEDIA ROBERT DAVIES INC. ». Disponible à : https://www.registreentreprises.gouv.qc.ca/RQAnonymeGR/GR/GR03/GR03A2_19A_PIU_Rec hEnt_PC/PageEtatRens.aspx?T1.JetonStatic=1763aca8-36c0-4870-88d4-e10a573576ca&T1.CodeService=S00436 [consulté le 11 mai 2016].

ROSS, Malcolm, dir. (1960). *Poets of the Confederation: Duncan Campbell Scott, Archibald Lampman, Bliss Carman, Charles G. D. Roberts*. Toronto, McClelland & Stewart.

STENSON, Debbie (2016). « Échange postal avec Alexandra Hillinger », 30 mars.

THATCHER, Wendy (1994). « Quebec's first novel is dark, bloody affair ». *The Gazette*, Montréal, 2 avril.

WORLDCAT. « Libraries that Own Item: *The influence of a book* ». Disponible à : <http://0-firstsearch.oclc.org/mercury.concordia.ca/WebZ/FSFETCH?fetchtype=holdings:holdingsorttype=state:entityholdingsortpage=normal:holdinglimitttype=default:sessionid=fsapp3-42456-hvgvithg-gegb7b:entitypagenum=20:0:recno=1:resultset=2:format=FH:next=html/holdings.html:bad=error/badfetch.html::entitytoprecno=1:entitycurrecno=1numrecs=1> [consulté le 21 mai 2014].

Fiches terminologiques de *L'Influence d'un livre*

BLAIS, Suzelle (1998). *Néologie canadienne, ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vogue; – des mots dont la prononciation & l'ortographe sont différentes de la*

prononciation & ortographe françaises, quoique employés dans une acception semblable ou contraire; et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue de Jacques Viger (manuscrit de 1810). Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française ».

BOIVIN, Amélie (2001). *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX^e siècle*. Montréal, Éditions Fides.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2012). Disponible à : <http://www.cnrtl.fr/> [consulté le 28 septembre 2012].

DANSERAU, Estelle (2003). *Lexique spécialisé pour comprendre « La chasse-galerie » d'Honoré Beaugrand*. Disponible à : <http://fis.ucalgary.ca/FR/339/lexiqueCG.html> [consulté le 28 septembre 2012].

DICTIONNAIRE USITO (2014). Sherbrooke, Les Éditions Delisme inc. Disponible à : <https://www-usito-com.acces.bibl.ulaval.ca/dictio/> [consulté le 10 janvier 2017].

L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE (2012). « Vêtement ». Disponible à : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement> [consulté le 28 septembre 2012].

LONGMAN DICTIONARY OF CONTEMPORARY ENGLISH ONLINE (s.d.). Pearson. Disponible à : <http://www.ldoceonline.com/> [consulté le 25 janvier 2017].

OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2012). Oxford University Press. Disponible à URL : <http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/> [consulté le 17 septembre 2012].

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1968). *Glossaire du parler français au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval.

STRAKA, Georges (1993). « Remarques sur le vocabulaire du plus ancien roman québécois (1837) », in Hans-Josef Niederehe et Lothar Wolf, dir. *Français du Canada – Français de France : Actes du troisième Colloque international d'Augsbourg du 13 au 17 mai 1991*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, coll. « Canadiana Romanica ».

Les Anciens Canadiens

AMAZON.CA (s.d.). « Canadians of Old », Disponible à : http://www.amazon.ca/Canadians-Old-Phillipe-Joseph-Aubert-Gasp%C3%A9/dp/1550650440/ref=sr_1_2?s=books&ie=UTF8&qid=1398882850&sr=1-2 [Consulté le 30 avril 2014].

ANON (1992). « Prix et distinctions ». *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 67, p. 56.

ASSOCIATION DES TRADUCTEURS ET TRADUCTRICES LITTÉRAIRES DU CANADA (AATLC) (s.d.). « Brierley, Jane ». Disponible à : <http://www.attlc-ltac.org/bak/Brierley.htm> [consulté le 30 avril 2014].

BARNES & NOBLE (s.d.), « Canadians of Old », Disponible à : <http://www.barnesandnoble.com/w/the-canadians-of-old-philippe-aubert-de-gaspé/1015260816?ean=9781550650440> [Consulté le 30 avril 2014].

BÉGIN, Louis Nazaire (1875). *The Bible and the Rule of Faith*. Trad. G. M. Ward. Londres, Burns and Oates; Québec, John Barrow.

BOONE, Laurel (1989). *The Collected Letters of Sir Charles G.D. Roberts*. Fredericton, Goose Lane Editions.

BOUCHER, Carole (1995). Lettre à Simon Dardick, 19 décembre 1995.

BRIERLEY, Jane (1995). « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old », in Sherry Simon, dir. *Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec*. Montréal, Véhicule Press.

BUSBY, Brian (2009). « Old Folks ». Blog: *The Dusty Bookcase, A very casual exploration of Canada's Supressed, Ignored and Forgotten*, 24 septembre. Disponible à : <http://brianbusby.blogspot.ca/2009/09/old-folks.html> [Consulté le 30 avril 2014].

THE CANADIAN PRESS NEWSWIRE (1997). « Governor General's nominees announced ». Toronto, 22 octobre.

CASGRAIN, Henri-Raymond (1871). *Philippe Aubert de Gaspé*. Québec, Atelier typographique de Léger Brousseau.

CONSEIL DES ARTS DU CANADA (s.d.). « Liste des bénéficiaires ». Disponible sur le site internet du Conseil des arts du Canada : <http://conseildesarts.ca/conseil/subventions/liste-des-beneficiaires?recipient=Brierley&sort1=discipline&sort2=program&sort3=recipient> [Consulté le 30 avril 2014].

CURRAN, Verna Isabel (1957). *Philippe-Joseph Aubert de Gaspé : His Life and Works*. Thèse de doctorat, Université de Toronto, Inédit.

THE DAILY NEWS (1997). « Governor General literary nominations out ». Halifax, 23 octobre.

DARDICK, Simon (1995). Lettre à Carole Boucher, Re : Translation of *Les Anciens Canadiens* by Philippe Aubert de Gaspé, 26 octobre 1995.

ENCYCLOPÉDIE BRITANNICA (2016). « William George Ward ». Disponible à : <http://www.britannica.com/biography/William-George-Ward> [consulté le 22 juin 2016].

FRÉCHETTE, Louis (1899). *Christmas in French Canada*. Toronto, George H. Morang & Company.

FRÉCHETTE, Louis (1899). *Christmas in French Canada*. New York, Charles Scribner's Sons.

FRÉCHETTE, Louis (1900). *La Noël au Canada*. Toronto, George N. Morang & cie.

GALARNEAU, Claude (1991). « Les Desbarats : une dynastie d'imprimeurs-éditeurs ». *Les Cahiers des dix*, 46, pp. 125-149.

GASBARONNE, Lisa M. (2007). « Le chronotope au féminin. Temps, espace et transcendance dans *Les Anciens Canadiens* et *Angéline de Montbrun* ». *Canadian Literature*, 195, pp. 103-117.

GODARD, Barbara (2000). « French-Canadian Writers in English Translation », in Olive Classe, dir. *Encyclopedia of Literary Translation into English*, volume 1. Londre et Chigago, Fitzroy Dearborn Publishers.

GRANT WILSON, James et John FISKE dir. (1888). *Appleton's Cyclopeadia Of American Biography*. New York, D. Appleton and Company.

HODD, Thomas (2011). « Charles G.D. Roberts ». *New Brunswick Literary Encyclopedia*. Disponible à : http://w3.stu.ca/stu/sites/nble/r/roberts_g_d.html [consulté le 16 août 2016].

HOLMES, Gillian (1999). *Chatelaine Presents Who's Who of Canadian Women*. Webcom Limited.

HULL, Marcel (1996). Lettre à Simon Dardick, Re : file 6035-91-0375, 1^{er} avril 1996.

KIRCHOFF, H. J. (1997). « Back in Paper A World of My Own: A Dream Diary ». *The Globe and Mail*, Toronto, 1 mars.

KOZINSKA, Dorota (1997). « Voyage into history: Intimate side of 19th century Quebec life captured in work of Philippe-Joseph Aubert ». *The Gazette*, Montréal, 5 janvier.

KOUSTAS, Jane (1998/99). « Translations ». *University of Toronto Quarterly*, 68, 1, pp. 328-344.

KOUSTAS, Jane (2002). « Translation », in William H. New, dir. *Encyclopedia of Literature in Canada*. Toronto, Presses de l'Université de Toronto.

KOUSTAS, Jane (2008). *Les Belles Étrangères : Canadians in Paris*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

KOUSTAS, Jane (2009). « A Glimpse from the Chambord Staircase at Translation's Role in Comparative Literature ». *TTR*, 22, 2, pp. 37-61.

« Koustas, Jane » (2010). Site internet de la Brock University. Disponible à : <https://brocku.ca/humanities/departments-and-centres/modern-languages/faculty-and-staff-ml/koustas-jane> [consulté le 16 février 2017].

LACOURCIÈRE, LUC (1972). « Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/aubert_de_gaspe_philippe_joseph_10F.html [consulté le 4 juin 2017].

LEMAY, Georges (1891). « *Les anciens canadiens*, traduit en anglais, par C. D. Roberts », in Frédéric-Alexandre Baillairgé, dir. *La littérature au Canada en 1890*. Joliette, en vente chez l'auteur.

SIMON, Sherry (1988). « The True Quebec as Revealed to English Canada: Translated Novels, 1864-1950 ». *Canadian Literature*, 117, pp. 31-43.

STRATFORD, Philip (1968). « French-Canadian Literature in Translation ». *Meta*, 13, 4, pp. 180-187

MORASH, Gordon (1997). « No kudos from the Guv this year; Edmonton writers shut out on short-list for Governor General's Literary Awards; List of Nominees for 1997 Governor General's Literary Awards ». *Edmonton Journal*, Edmonton, 23 octobre.

NÉDONCELLE, Maurice (2016). « Oxford, mouvement d' », *Encyclopædia Universalis*. Disponible à : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mouvement-d-oxford/> [consulté le 22 juin 2016].

POMEROY, E. M. (1943). *Sir Charles G. D. Roberts: a Biography*. Toronto, The Ryerson Press.

RANDOM HOUSE OF CANADA (2013). « New Canadian Library ». Disponible à <http://www.randomhouse.ca/imprints/new-canadian-library#> [Consulté le 30 avril 2014].

REDEMPTIONIST FATHER (1895). *The pilgrim's manual of devotion to good Saint Anne, St. Anne de Beaupré*. Trad. G. M. Ward. Lisle, Desclée; Bruges, De Brouwer and Co.

RENZETTI, Elizabeth (1997). « G-G short list proves puzzling: Urquhart selection an early favourite, but where's Richler, Ricci, Tremblay? ». *The Globe and Mail*, Toronto, 23 octobre.

LE SOLEIL (1992). « Le prix F.-A.-Savard remis à Jane Brierley ». Québec, 1^{er} juin.

LE RÉSEAU DE DIFFUSION DES ARCHIVES DU QUÉBEC (s.d.) « De coutume en culture : Le 1^{er} mai ». Disponible à : http://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/mai/1_mai/coutume_culture.html [consulté le 6 septembre 2015].

ROY, Edmond J. (1891). *In and Around Tadousac* [sic]. Trad. G. M. Ward (Mrs. Pennée). Lévis, Mercier.

SHURTLEFF, Susan (2011). « Thomas Guthrie Marquis ». New Brunswick Literary Encyclopedia. Disponible à : http://w3.stu.ca/stu/sites/nble/m/marquis_thomas_guthrie.html [consulté le 23 mai 2017].

THE DUBLIN REVIEW (1865). « The Canadians of Old. By Philippe Aubert de Gaspé. Translated by Georgiana M. Pennée. Quebec: Desbarats. 1964 ». *New Series*, volume 4. Londres, Burns, Lambert et Oates.

THE NEW YORK TIMES (1899). « Review 3 -- No Title ». New York (NY), 2 décembre.

UNIVERSITY OF TORONTO PRESS (2016). « University of Toronto Quarterly ». Disponible à : <https://www.utpjournals.com/University-of-Toronto-Quarterly.html> [consulté le 25 janvier 2017].

VÉHICULE PRESS (1996-2017). « About Us. Our History ». Disponible à : <http://www.Vehiculepress.com/1-about-us.php> [consulté le 5 juin 2017].

WOODSWORTH, Michael (2011). « Continental Drift: The Canadian Clubs of New York City and the Question of Canadian-American Relations, 1885-1914 ». *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, 44, pp. 135-162.

Articles de journaux américains sur *Les Anciens Canadiens* de Charles G. D. Roberts

THE BALTIMORE SUN (1891). « New Publications ». Baltimore (MD), 5 décembre.

BAY CITY TIMES (1891). « List of Literature ». Bay City (MI), 12 juillet.

THE BOSTON HERALD (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Boston (MA), 24 octobre.

BROOKLYN DAILY EAGLE (1905). « The French-Canadian ». Brooklyn (NY), 2 septembre.

CHARLESTON NEWS AND COURIER (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Charleston (SC), 30 octobre.

CINCINNATI COMMERCIAL TRIBUNE (1890a). « Canadians of Old ». Cincinnati (OH), 11 octobre.

CINCINNATI COMMERCIAL TRIBUNE (1890b). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Cincinnati (OH), 29 octobre.

COLUMBUS DAILY ENQUIRER (1891). « A List of Seventy-Five New Books Ready for Distribution at the Library ». Columbus (OH), 19 avril.

THE DAILY EVENING STAR (1890a). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Washington D.C., 23 octobre.

THE DAILY EVENING STAR (1890b). « New Publications ». Washington D.C., 25 octobre.

THE DAILY INTER OCEAN (1890). « Literary Notes ». Chicago (IL), 18 octobre.

KANSAS CITY TIMES (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Kansas City (MO), 30 octobre.

NEW YORK TRIBUNE (1890a). « A Translation of Canada's Great Historical Romance ». New York (NY), 18 octobre.

NEW YORK TRIBUNE (1890b). « The Canadians of Old ». New York (NY), 7 décembre.

NORTHERN CHRISTIAN ADVOCATE (1890). « Literary and Personal Notes ». Auburn (NY), 25 septembre.

OMAHA WORLD-HERALD (1890). « Late Books and Magazines ». Omaha (NE), 30 novembre.

OREGONIAN (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Portland (OR), 3 novembre.

THE DAILY MORNING JOURNAL AND COURIER (1905). « The New Publications ». New Haven (CT), 30 août.

THE PHILADELPHIA INQUIRER (1890a). « Literary Notes ». Philadelphie (PA), 13 octobre.

THE PHILADELPHIA INQUIRER (1890b). « New Publications ». Philadelphie (PA), 8 décembre.

PITTSBURGH DISPATCH (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». Pittsburgh (NH), 1^{er} novembre.

PLAIN DEALER (1905). « Brief Notice of Some Recent Fiction ». Cleveland (OH), 6 août.

SPRINGFIELD REPUBLICAN (1890). « List of New Books ». Springfield (MA), 4 décembre.

THE NEW YORK SUN (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». New York (NY), 18 octobre.

THE NEW YORK SUN (1905). « Other Books ». New York (NY), 22 juillet.

SAN FRANCISCO BULLETIN (1890). « D. Appleton & Co.'s New Books ». San Francisco (CA), 3 novembre.

WORCESTER DAILY SPY (1890). « New Books Received ». Worcester (MA), 10 novembre.

Fiches terminologiques des *Anciens Canadiens*

BLANCHARD, Étienne (1914). *Dictionnaire de bon langage*. Paris, Librairie Vic et Amat.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2012). <http://www.cnrtl.fr/> [consulté le 28 septembre 2012].

DICTIONNAIRE *USITO* (2014). Sherbrooke, Les Éditions Delisme inc. Disponible à : <https://www-usito-com.acces.bibl.ulaval.ca/dictio/> [consulté le 10 janvier 2017].

DIONNE, N.-E. (1909). *Le parler populaire des Canadiens Français*. Québec, J.-P. Garneau, Libraire; New York, G.-E. Stechert & Co.

MASSIGNON, Geneviève (1962). *Les Parlers Français d'Acadie : Enquête linguistique*, volume 1. Librairie C. Klincksieck.

MERCIER, Louis (2002). *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962) : histoire de son enquête et genèse de son glossaire*. Québec, Presses de l'Université Laval.

OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2012). Oxford University Press. Disponible à URL : <http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/> [consulté le 17 septembre 2012].

LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE (2010). Version électronique.

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1968). *Glossaire du parler français au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval.

WEBSTER, Noah et Noah PORTER (1895). *Webster's International Dictionary of the English Language*, volume 2. Londres, George Bell & Sons; Springfield, G. & C. Merriam Co. Disponible à : <http://www.archive.org/details/webstersinternat01webs> [Consulté le 6 février 2012].

WEBSTER, Noah et Noah PORTER (1907). *Webster's International Dictionary of the English Language*, volume 1. Londres, George Bell & Sons; Springfield, G. & C. Merriam Co. Disponible à : <http://www.archive.org/details/webstersinternat02websuoft> [Consulté le 6 février 2012].

WEBSTER'S THIRD NEW INTERNATIONAL DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE (1996-2012). Unabridged, ProQuest LLC. Disponible à : <http://0-lion.chadwyck.com.mercury.concordia.ca/initRefShelfSearch.do?listType=mwd> [Consulté le 12 octobre 2012].

Angéline de Montbrun

ANON (1975). « 14. *Angéline de Montbrun* ». *The Taramack Review*, 66, juin, n.p.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal.

BOURBONNAIS, Nicole (2004). « Vingt fois sur le métier... : *Angéline de Montbrun* ou la quête de la forme idéale ». *Voix et Images*, 29, 2, pp. 33-52.

BOURBONNAIS, Nicole (2007). *Angéline de Montbrun*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

BROOKS, Richard A. (1980). *A Critical Bibliography of French Literature. Volume 6: The Twentieth Century. Part 1: General Subjects and Principally the Novel before 1940*. Syracuse, Syracuse University Press.

BRUNET, Manon (2005). « Angers, Félicité dite Laure Conan », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/angers_felicite_15F.html [consulté le 25 mai 2015].

CARR, Thomas M. (1998). « Consolation and the Work of Mourning in *Angéline de Montbrun* ». *The French Review*, 71, 6, pp. 997-1006.

GOSSELIN, Line (2005). « Marchand, Joséphine (Dandurand) », in *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand_josephine_15F.html [consulté le 8 juillet 2015].

HAYNE, David M. (2009). « Relire *Angéline de Montbrun* au tournant du siècle (Review) ». *University of Toronto Quarterly*, 78, 1, pp. 619-620.

LAVOIE, Elzéar (1982). « Léger Brousseau », in *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/fr/bio/brousseau_leger_11F.html [consulté le 5 juin 2017].

LEMOYNE, Jean (1992 [1961]). *Convergences*. Montréal, Fides, coll. « Nénuphar ».

MILNER, Philip (1997). « The complicated code, town and gown: It made perfect sense to saints, politicians, and eastern Nova Scotia Catholics ». *The Daily News*, Halifax, 23 janvier.

OUELLET, François (2000). « Les silences d'*Angéline de Montbrun* ». *Études françaises*, 36, 3, pp. 185-205.

PERKES, Carolyn (1996). « Le pays incertain en traduction anglaise, 1960-1990 : seuil et écueils de l'identité littéraire au Canada ». *Études canadiennes/Canadian Studies*, 41, pp. 41-56.

PERKES, Carolyn (1997). « The Québécois and English Canadian Literary System: Translation, Republishing, and the Preface », in Steven Tötösy de Zepetnek et Irene Sywenky, dir. *The Systemic and Empirical Approach to Literature and Culture as Theory and Application*. Edmonton, Université d'Alberta.

POULIN, Gabrielle (1981-1982). « Pour célébrer les cent ans d'Angéline de Montbrun : des idoles au Dieu de Jésus-Christ ». *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 24, pp. 14-18.

TRAILL, C.P. (1857). *The Canadian Settler's Guide*, Dixième édition. Toronto, Toronto Times.

WORLDCAT. « Librairies that Own Item: *Angéline de Montbrun* ». Disponible à : <http://0-firstsearch.oclc.org/mercury.concordia.ca/WebZ/FSQUERY?format=BI:next=html/records.html:bad=html/records.html:numrecs=10:sessionid=fsapp2-33707-istb6c1k-p7ugg9:entitypagenum=10:0:searchtype=limitlang:limit-la%3D=eng:query=kW%3A+ang%E9line+and+kW%3A+de+and+kW%3A+montbrun> [consulté le 7 septembre 2016].

Fiches terminologiques d'Angéline de Montbrun

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2012). Disponible à : <http://www.cnrtl.fr/> [consulté le 14 septembre 2016].

L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE (2012). Vêtement. Disponible à : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement> [consulté le 28 septembre 2012].

FRÉCHETTE, Louis Honoré (1892). *Originaux et détraqués : douze types de québécois*. Montréal, Louis Patenaude, éditeur.

HAYWARD, Annette (2006). *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Ottawa, Le Nordir.

OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2016). Oxford University Press. Disponible à URL <http://www.oed.com/acces.bibl.ulaval.ca/> [consulté le 14 septembre 2016].

À l'œuvre et à l'épreuve

« About us » (2011). Site internet de The Crossroad Publishing Company. Disponible à : <http://www.crossroadpublishing.com/crossroad/static/about-us> [consulté le 8 juillet 2015].

ANON (2002). « Conan, Laure » in William H. New, dir. *Encyclopedia of Literature in Canada*. Toronto, Buffalo et Londres, Presses de l'Université de Toronto.

BLAIN, Virginia, Patricia CLEMENTS et Isobel GRUNDY (1990). *The Feminist Companion to Literature in English: Women Writers from the Middle Ages to the Present*. Londres, B. T. Batsford Limited.

BROTHERS OF MARY (1915). *History of the Catholic Church*. St. Louis (MO), Woodward & Tiernan Printing Co.

D'AVIGNON, Mathieu (2008). *Champlain et les fondateurs oubliés. Les figures du père et le mythe de la fondation*. Québec, Presses de l'Université Laval.

ACADIA UNIVERSITY FACULTY ASSOCIATION (2010). « In Memoriam: Dr. Lethem Sutcliffe Roden ». *AUFA Communicator*, 17, 4, p. 5. Disponible à : http://www.acadiafaculty.ca/sites/542b0b0c47aebaa4de03faf2/assets/542b14a547aebaa4de043536/June_2010.pdf [consulté le 18 août 2015].

DEVINE, E. J. (1906). *The Training of Silas*. New York, Benziger.

DEVINE, E. J. (1916). *Charles Garnier, Victim of the Iroquois, 1605-1639*. Montréal, Canadian Messenger.

DEVINE, E. J. (1923). *The Canadian Martyrs*. Montréal, Canadian Messenger.

DEVINE, E. J. (1925). *The Jesuit Martyrs of Canada*. Toronto, Canadian Messenger.

FAY, Terence J. (2000). « Devine, Edward James », in *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/EN/009004-119.01-e.php?id_nbr=8105 [consulté le 8 juillet 2015].

GAGNON, André (1986). « Translations of Canadian Children's Books », in *International Association of School Librarianship 1986 Annual Conference Proceedings* (Halifax, Nova Scotia, Canada, July 27-August 1).

GAGNON, André (1987). « Translations of Children's Books in Canada ». *Canadian children's literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, 45, pp. 15-53.

GARNEAU, François-Xavier (1882). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, tome 1, 4^e édition. Montréal, Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs.

GRIMM, Minerva, E. (1917). *Translations of Foreign Novels: A Selected List*. Boston, The Boston Book Co.

HERBERMANN, Charles G., Edward A. PAGE, Condé B. PALLAN, Thomas J. SHAHAN et John J. WHYNN (1913). *The Catholic Encyclopedia*, volume 12. New York, The Encyclopedia Press inc; New York, Robert Appleton Company.

HEUSER, Herman Joseph (1909). *The American Ecclesiastical Review: A Monthly Publication for the Clergy*, volume 40. Philadelphie, The Dolphin Press.

HUDSON, E. D. dir. (1909). *The Ave Maria*, volume 69. Notre-Dame (IN), Congregation of the Holy Cross.

LARIVIÈRE, Florian (2000). « Garnier, Charles », in *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Québec, Presses de l'Université Laval; Toronto, Presses de l'Université de Toronto. Disponible à : http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?id_nbr=297 [consulté le 7 novembre 2012].

LAMONDE, Yvan et Gilles GALLICHAN (1996). *L'histoire de la culture et de l'imprimé : hommages à Claude Galarneau*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.

LAMONDE, Yvan, Patricia FLEMING et Fiona A. BLACK (2005). *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, volume 2 : de 1840 à 1918*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

LEMIRE, Maurice (1999). *La vie littéraire au Québec, tome IV : 1870-1894*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

LIBRARY OF CONGRESS COPYRIGHT OFFICE (1910). *Catalogue of Copyright Entries. Part 1: Books, Group 1. New series, volume 6, January – December, 1909*. Washington D.C., Government Printing Office.

OFFICE OF THE PUBLISHERS' WEEKLY (1910). *The Annual American Catalogue*. New York, Office of the Publishers' Weekly.

PAULIST FATHERS (1909). *Catholic World: a Monthly Magazine of General Literature and Science*. 89, avril à septembre.

PREUSS, Arthur (1909). *The Catholic Fortnightly Review*, volume 16. Techny, The Society of the Divine World.

ROBERTS, Katherine A. (1999). « Découvrir, fonder, survivre : les romans historiques de Laure Conan ». *Voix et Images*, 24, 2, pp. 351-371.

RODEN, Lethem Sutcliffe (1956). *Laure Conan: The First French-Canadian Woman Novelist (1845-1924)*. Thèse de doctorat, Université de Toronto. Inédit.

TOYE, William (2011). *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*. Oxford, Oxford University Press.

« Verlagsportrait » (2008-2011). Site internet de Verlag Herder. Disponible à : http://www.herder.de/verlag/portrait_html [consulté le 8 juillet 2015].

Fiches terminologiques d'*À l'œuvre et à l'épreuve*

DRUIDE INFORMATIQUE (2016). *Andidote 9*. Montréal, Druide.

BLAIS, Suzelle (1998). *Néologie canadienne, ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vogue; – des mots dont la prononciation & l'orthographe sont différentes de la prononciation & orthographe françaises, quoique employés dans une acception semblable ou contraire; et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue de Jacques Viger (manuscrit de 1810)*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française ».

BOUCHARD, Sylvie et Hélène GÉLINAS-SURPRENANT (1997). *Terminologie en usage à Parcs Canada*. Gouvernement du Canada.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2012). Disponible à : <http://www.cnrtl.fr/> [consulté le 19 septembre 2016].

CHALOULT, Michel (2003). *Les « Canadiens » de l'expédition Lewis et Clark, 1804-1806 : la traversée du continent*. Sillery, Septentrion.

DICIONNAIRE USITO (2014). Sherbrooke, Les Éditions Delisme inc. Disponible à : <https://www-usito-com.acces.bibl.ulaval.ca/dictio/> [consulté le 11 janvier 2017].

L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE (2012). Vêtement. Disponible à : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement> [consulté le 28 septembre 2012].

FRANKS, C. E. S. (2002). « In search of the Savage *Sauvage*: An Exploration into North America's Political Cultures ». *The American Review of Canadian Studies*, Hiver, pp. 547-580.

HILLINGER, Alexandra (2012). *La représentation des Amérindiens dans les quatre traductions anglaises de Des Sauvages de Samuel de Champlain*. Mémoire de maîtrise, Université Concordia. Inédit. Disponible à : <http://spectrum.library.concordia.ca/974154/> [consulté le 25 janvier 2017].

MATHIEU, Jacques (2001). *La Nouvelle-France : les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval.

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE (2012). *Grand dictionnaire terminologique*. Disponible à : <http://www.granddictionnaire.com/> [consulté le 19 septembre 2016].

OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2016). Oxford University Press. Disponible à URL <http://www.oed.com.acces.bibl.ulaval.ca/> [consulté le 19 septembre 2016].

LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE (2010). Version électronique.

Fichier terminologique

Les fiches dont les termes proviennent de *L’Influence d’un livre*

capot	GASJR GASPÈ CONAN CONAL	1837 1863 1884 1891	38 130 49 181		FQ
// /S/on accoutrement des dimanches : d’abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d’étoffe noir dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins //.					
Au XVII ^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote. (ENCAN, 2012, http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement)					
coat	ROTHM	1993	67		
// /H/is attire. A grey cap covered his head and he wore a coat of black cloth whose waist sagged six inches below his hips //.					
An outer garment worn by men; usually of cloth, with sleeves. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/35150?rskey=h3MSFX&result=1&isAdvanced=false#eid)					
vêtement	AH 12-09-28				

chenu	GASJR	1837	102		FQ
—Je m’appelle Amand, dit le nouvel arrivé, aussitôt qu’il eut bu, et je vous assure que j’ai passé une nuit <i>chenue</i> .					
<i>Canada</i> 1930 et Bél. 1957 enregistrent le sens « petit, de peu de valeur », que le premier illustre par le syntagme <i>discours chenu</i> et le second par le syntagme <i>repas chenu</i> . (CRNTL, 2012, http://www.cnrtl.fr/lexicographie/chenu)					
bitter	ROTHM	1993	140		
“My name is Amand,” the newcomer said as soon as he had wet his lips, “and I assure you I spent one bitter night.”					
<i>Fig.</i> Unpalatable to the mind; unpleasant and hard to “swallow” or admit. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/19564?rskey=r3pqOb&result=3&isAdvanced=false#eid)					
langue générale	AH 12-10-1				

guevale	GASJR	1837	39		FQ
—Que craignez-vous, père, dit José, en se tournant tout à coup, et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d’anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de vous traîner?					
Jument. Cavale. – Dial. – Gueval = cheval, Anjou, Picardie. (PAFRA, 1968, n.p.)					
horse	ROTHM	1993	68		
“What are you afraid of, Father?” José asked, turning suddenly and cracking a splendid whip whose red handle was fashioned of eel skin. “Do you think my horse is too weak to pull us?”					
A solid-hoofed perissodactyl quadruped (<i>Equus caballus</i>), having a flowing mane and tail, whose voice is a neigh. It is well known in the domestic state as a beast of burden and draught, and esp. as used for riding upon. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/88583?rskey=Yut7ji&result=1&isAdvanced=false#eid)					
transport équestre	AH 12-09-28				

mitasse	GASJR GASPÈ	1837 1863	38 12		FQ
// /E/t enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge complétait cette bizarre toilette.					
« Sorte de vêtement en usage chez nos Sauvages, qui sert à couvrir la jambe ». // Considérée aujourd’hui comme un terme appartenant de culture amérindienne dans cette acception; le mot est cependant encore vivant en français québécois au sens de « chaussure de laine, de feutre ou d’étoffe portée par grand froid ». (Blais, 1998, 234)					
leggings	ROTHM	1993	67	PL	
A pair of green leggings bordered in red completed the bizarre outfit.					
With <i>pl.</i> concord. A pair of extra outer coverings (usually of leather or cloth), used as a protection for the legs in bad weather, and commonly reaching from the ankle to the knee, but sometimes higher. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/107069)					
vêtement	AH 12-11-28				

nippe	GASJR	1837	61		FQ
Tu as froid, va prendre une nippe.					
<i>Prendre une nippe</i> veut dire boire un verre d'alcool. (DANSE, 2003, http://fis.ucalgary.ca/FR/339/lexiqueCG.html)					
nip	ROTHM	1993	92		
You look chilled. Come, have a nip.					
Originally: †a half-pint or less of ale (<i>obs.</i>). In later use: a small quantity of spirits, usually less than a glass; a small measure or sip of any (usually strong) drink, <i>esp.</i> One taken hurriedly or surreptitiously. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/127224?rskey=0v4Siw&result=4&isAdvanced=false#eid)					
consommation d'alcool	AH 12-10-1				

piastre	GASJR	1837	104		FQ
Ses perquisitions ne furent pas inutiles, un jour il trouva, à trois brasses d'eau, une petite caisse qu'il retira, avec des peines infinies; en l'ouvrant, il y trouva cinq cents piastres qu'il enterra promptement dans le sable //.					
Spécialt (de la <i>piastre espagnole</i>) Région. (Canada) Fam. Dollar. (PEROB, 2010)					
piaster	ROTHM	1993	141		
His searches were not fruitless. One day he spied a small box three fathoms under the water which, after great effort, he salvaged. In it he found five hundred piasters which he buried immediately in the sand.					
A Spanish or Spanish-American peso or dollar, originally equal to eight reals; a monetary unit of similar value in other countries. Now <i>hist.</i> (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/143304?redirectedFrom=piastre#eid)					
monnaie	AH 12-09-28				

prendre un coup	GASJR	1837	37		FQ
—Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur; vous paraissez fatigué; notre femme rince un verre; Monsieur prendra un coup, ça le délassera.					
Boire un verre, trop boire, boire à l'excès, être adonné à l'ivrognerie; aimer la boisson, en prendre, s'enivrer. (STRAK, 1993, p. 44)					
take a drink	ROTHM	1993	66		
“Please sit down, Sir. You must be tired. Wife, rinse a glass. The gentleman will take a drink to refresh himself.”					
Take a drink est une collocation. (LONMA, s.d.)					
consommation d'alcool	AH 12-09-28				

tavelle	GASJR	1837	38		FQ
// /E/t enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge complétait cette bizarre toilette.					
Dentelle ou lisière de coton ou de laine servant à border les robes. (BOIVI, 2001, 29, n. 9)					
	ROTHM	1993	67		
A pair of green leggings bordered in red completed the bizarre outfit.					
La traduction ne propose pas de terme équivalent.					
vêtement	AH 12-10-1				

Les fiches dont les termes proviennent des *Anciens Canadiens*

averdingle	GASPÉ	1863	128		FQ
// /V/ous comprenez, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que ce n'est pas qu'on craigne un tel affront pour notre Seigneur! mais comme il y a toujours des chétifs partout, nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles (avanies).					
Avanie, insulte, affront, tendant à humilier, à bien marquer le mépris. (CLAPI, 1894, p. 31)					
insult	PENNÉ	1864	104		
“You understand,” he added, in a serious tone, “that we are not afraid of such insults being offered to our Seignior, but as there are always mean fellows everywhere, we are taking precautions in case of any insult being offered.”					
Gross abuse offered to another, either by word or act; an act or speech of insolence or contempt; an affront; an indignity. (WEBTE, 1907, p. 773)					
	ROBER	1890	110		
“You understand,” he added seriously, “we don’t think no such trick is going to be played on our good master; but there be always some rascals everywhere, so we’re taking our precautions.					
shenanigan	BRIER	1996	100		
“You understand,” he added solemnly, “we’re not afraid of anyone insulting our worthy seigneur in that way. Still, the world is full of good-for-nothings, and we’re making sure there’ll be no shenanigans here.”					
Trickery, skulduggery, machination, intrigue; teasing, “kidding”, nonsense; (usu. <i>pl.</i>) a plot, a trick, a prank, an exhibition of high spirits, a carry-on. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/177935?redirectedFrom=shenanigan#eid)					
La traduction de ROBER ne propose pas de terme équivalent.					
langue générale	AH 12-10-15				

berdas	GASPÉ	1863	112		FQ
Ça me réjouit moi au contraire, maintenant que tout le berdass (vacarme) est fini //.					
Faire du bruit, du potin, du chahut, du remue-ménage, causer du désordre. (BLANC, 1914, p. 58)					
uproar	PENNÉ	1864	91		
// /I/t delights me; on the contrary, now that the uproar is over //.					
Great tumult; violent disturbance and noise; noisy confusion; bustle and clamor. (WEBTE, 1907, p. 1585)					
racket	ROBER	1890	97		
Why, I look back upon it with pleasure now all the racket is over.					
Confused, clattering noise; din; noisy talk or sport. (WEBTE, 1907, p. 1182)					
rumpus	BRIER	1996			
Well, as far as I am concerned, I' glad you struck out, now that all the rumpus is over.					
Commotion, uproar, noise, disagreement. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/168864?rskey=4J6jUt&result=1&isAdvanced=false#eid)					
langue générale	AH 12-10-12				

cabrouette	GASPÉ	1863	42		FQ
Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l’abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s’informer de l’heure.					
Voiture à deux roues. (MASSO, 1962, p. 374)					
cabriolet	PENNÉ	1864	33		
“As my defunct father was going to get into his cabriolet to shelter himself from the dew, he took a notion to find out the hour //.”					
A one-horse carriage with two seats and a calash top. (WEBTE, 1907, p. 200)					
wagon	ROBER	1890	40		
“As my late father crawled himself into the wagon to keep out of the dew, it struck him to wonder what time it was.”					
A wheeled carriage; a vehicle on four wheels, and usually drawn by horses; especially, one used for carrying freight or merchandise. (WESBT, 1895, p. 1622)					
gig	BRIER	1996	43		
“My defunct father was about to crawl under his gig to keep off the dew when the fancy took him to find out the time.”					
A light two-wheeled one-horse carriage. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/78188?rskey=iukwvd&result=2&isAdvanced=false#eid)					
transport équestre	AH 12-11-02				

calabre	GASPÉ	1863	41		FQ
<p>Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte; mais comme il ventait un gros sorouët (sud-ouest,) il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre (cadavre).</p>					
<p>Cadavre. (DIONN, 1909, 114)</p>					
corpse	PENNÉ	1864	32		
<p>When he came near the skeleton, he thought he heard a noise like someone groaning; but as a strong southwester was blowing, he thought it must be the wind among the bones of the corpse.</p>					
<p>The dead body of a human being. (WEBTE, 1907, p. 326)</p>					
corpse	ROBER	1890	39		
<p>As he was passing the skeleton, he thought he heard a noise, a sort of wailing; but, as a heavy southwest wind was blowing, he made up his mind it was only the gale whistling through the bones of the corpse.</p>					
<p>The dead body of a human being. (WEBTE, 1907, p. 326)</p>					
Skeleton	BRIER	1996	42		
<p>As he passed by that bag of bones he thought he heard a kind of wailing sound, but as a big sou'wester was blowing up he figured it was just the wind whistling through the skeleton.</p>					
<p>The bones or bony framework of an animal body considered as a whole; also, more generally, the harder (supporting or covering) constituent part of an animal organism. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/180700?rskey=itPx3E&result=1&isAdvanced=false#eid)</p>					
anatomic	AH 12-11-02				

califourchon	GASPÉ	1863	43		FQ
Ils avaient, sous votre respect, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles.					
Fourche des jambes. (DIONN, 1909, p. 115)					
stride	PENNÉ	1864	33		
// /I/n fact, their stride was up to their ears.					
Divergence of the legs when stretched apart laterally; straddle; also, the distance between the feet when the legs are stretched apart laterally to the utmost. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/191589?rskey=tPWKLK&result=1&isAdvanced=false#eid)					
crotch	ROBER	1890	41		
Their crotch, begging your pardon, gentlemen, was split right up to their ears.					
The angle formed by the parting of two legs or branches; a fork; the point where a trunk divides; as, the crotch of a tree. (WEBTE, 1907, p. 326)					
arse	BRIER	1996	43		
// /W/ith—begging your pardon, sirs—their arses slit up to their ears.					
The fundament, buttocks, posteriors, or rump of an animal. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/11089?rskey=1qNLcu&result=1&isAdvanced=false#eid)					
anatomic	AH 12-11-02				

canot	GASPÉ	1863	151		FQ
// /L/eur canot avait été emporté par la tempête, et il ne restait pour toutes provisions aux cinq hommes qu'un pain et une bouteille d'eau-de-vie //.					
Vieux ou région. (Canada) Embarcation légère qui avance à la pagaie simple. Canadienne, canoë, kayak, périssaire. (PEROB, 2010, version électronique)					
boat	PENNÉ	1864	123		
// /T/heir boat had been carried away by the tempest, and the only provisions remaining for the five men, consisted of one loaf and a bottle of brandy //.					
A small open vessel, or water craft, usually moved by oars or paddles, but often by a sail. Different kinds of boats have different names; as, canoe. (WEBTE, 1907, p. 160)					
canoe	ROBER	1890	129		
// /T/heir canoe had been carried away by the storm, and there remained, to feed five men, only one loaf of bread and a bottle of brandy //.					
A boat used by rude nations, formed of the trunk of a tree, excavated, by cutting or burning, into a suitable shape. It is propelled by a paddle or paddles, or sometimes by sails, and has no rudder. (WEBTE, 1907, p. 210)					
canoe	BRIER	1996	117		
Their canoe had been swept away by the storm, and the only food left for five men was a load of bread and a bottle of brandy //.					
A kind of simple, keelless boat. Extended to those of other societies and other construction, and used generally for any roughly-made craft used by American Indians, Malayo-Polynesians, etc.; most of these use paddles instead of oars, whence "canoe" is sometimes understood to be any vessel propelled by paddles. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/27144?rskey=nmzBSN&result=1&isAdvanced=false#eid)					
transport naval	AH 12-10-15				

cassot	GASPÉ	1863	116		FQ
Des sièges, disposés à l'extérieur et au-dedans de cet humble kiosque, des <i>cassots</i> d'écorce de bouleau ployée en forme de cônes et suspendue à la paroi, semblaient autant d'invitations de la naïade généreuse aux voyageurs altérés par les chaleurs de la canicule.					
Région. (Canada) Petit récipient léger utilisé pour certains produits alimentaires (fruits, frites...). (PEROB, 2010, version électronique)					
cassot	PENNÉ	1864	93		FQ
The seats, placed both outside and inside the humble kiosk, as well as <i>cassots</i> (of birch bark bent into a conical form) which were hung on the wall //.					
drinking-cups	ROBER	1890	100		
The seats arranged within and without this cool retreat, the cone-shaped drinking-cups of birch bark hanging on the wall //.					
Drinking is used adjectively, or as the first part of a compound; as a drinking <i>song</i> , drinking <i>cup</i> , drinking <i>glass</i> , drinking <i>house</i> , etc. (WEBTE, 1907, p. 455)					
	BRIER	1996	92		
Seats were placed both outside and inside this modest pavilion, and around the wall hung little birchbark cones //.					
Dans GASPÉ et dans PENNÉE, le terme est toujours en italique : <i>cassot</i> . La traduction de BRIER ne propose pas de terme équivalent.					
vaisselle	AH 12-10-12				

caribou	GASPÉ	1863	12		FQ
// /S/ouliers de caribou plissés à l'iroquoise, avec hausses brodées en porc-épic //					
Étym. 1607. Mot <u>canadien</u> , de l' <u>algonquin</u> « qui creuse avec une pelle », parce qu'il creuse la neige pour trouver sa nourriture. Renne du Canada (<i>cervidés</i>). <i>Des caribous</i> . (PEROB, 2010, version électronique)					
leather	PENNÉ	1864	9		
// /A/nd large moccasins of untanned leather, plained in the Indian manner, and the tops worked with porcupines quills //					
The skin of an animal, or some part of such skin, tanned, tawed, or otherwise dressed for use; also, dressed hides, collectively. (WEBTE, 1907, p. 839)					
deer-hide	ROBER	1890	14		
// /D/eer-hide moccasins tied in Iroquois fashion, the insteps embroidered with porcupine-quills //					
A ruminant of the genus <i>Cervus</i> of many species, and of related genera of the family <i>Cervida</i> . The males, and in some species the females, have solid antlers, often much branched, which are shed annually. Their flesh, for which they are hunted, is called <i>venison</i> . (WEBTE, 1907, p. 380)					
The skin of an animal, either raw or dressed; —generally applied to the undressed skins of the larger domestic animals, as oxen, horses, etc. (WEBTE, 1907, p. 692)					
oxhide	BRIER	1996	24		
// /A/nd heavy oxhide moccasins.					
The hide of an ox; leather made from this. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/135579?redirectedFrom=oxhide#eid)					
vêtement	AH 12-10-12				

chevreuil	GASPÉ	1863	16		FQ
// /I/ le suivait, dès l'âge de dix ans, dans ses courses aventureuses à la poursuite du chevreuil et des autres bêtes fauves, gravissant les montagnes les plus escarpées //.					
(1699) Région. (Canada) Cerf de Virginie. (PEROB, version électronique, 2010)					
roebuck	PENNÉ	1864	12		
// /H/e, from ten years of age, followed him in his adventurous expeditions in pursuit of the roebuck and other wild animals, climbing the steepest mountains //.					
A small European and Asiatic deer (<i>Capreolus caprma</i>) having erect, cylindrical, branched antlers, forked at the summit. This, the smallest European deer, is very nimble and graceful. It always prefers a mountainous country, or high grounds. (WEBST, 1895, p. 1248)					
roebuck	ROBER	1890	18		
// /E/ver since ten years old he had followed him in the chase of roebuck and other wild beasts, scaling the highest mountains //.					
A small European and Asiatic deer (<i>Capreolus caprma</i>) having erect, cylindrical, branched antlers, forked at the summit. This, the smallest European deer, is very nimble and graceful. It always prefers a mountainous country, or high grounds. (WEBST, 1895, p. 1248)					
deer	BRIER	1996	26		
Since the age of ten, the boy had joined his father's adventurous pursuit of deer and other wild beasts, clambering up the steepest mountains //.					
The general name of a family (Cervidæ) of ruminant quadrupeds, distinguished by the possession of deciduous branching horns or antlers, and by the presence of spots on the young: the various genera and species being distinguished as <i>reindeer</i> , <i>moose-deer</i> , <i>red deer</i> , <i>fallow deer</i> ; the <i>musk deer</i> n. belong to a different family, Moschidæ. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/48655?redirectedFrom=deer#eid)					
gibier	AH 12-10-29				

cordeau	GASPÉ	1863	42		FQ
Si donc qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec <i>ses cordeaux</i> et lui dit : tiens, mignonne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau; bon soir.					
Guide. Ex. Tire donc sur le cordeau à ta droite, tu vois bien que le cheval marche à côté du chemin. (DIONN, 1909, p. 183)					
rein	PENNÉ	1864	33		
So he unharnessed his horse, and tying its forelegs with the reins, said to it: there, pet, there is good grass, and you can hear the brook flow, good night.					
The strap of a bridle, fastened to the curb or snaffle on each side, by which the rider or driver governs the horse. (WEBST, 1895, p. 1212)					
	ROBER	1890	40		
Well he unharnessed his horse, tied his legs so he could not wander too far, and said: "There, my pet, there's good grass, and you can hear the brook yonder. Good night."					
rein	BRIER	1996	43		
So he unhitched the mare and hobbled her front legs with the reins. "Here's some nice grass, my pet," said he, "and you can hear the brook running. Good night."					
A long narrow strap, freq. of leather, attached to the bridle or bit of a horse or other animal on either side of the head and used by a rider or driver to control and guide the animal. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/161560?rskey=mTZ0Qd&result=1&isAdvanced=false#eid)					
Dans GASPÉ (1863, 42), le terme est en italique : <i>cordeau</i> .					
transport équestre	AH 12-11-02				

croquecignole	GASPÉ	1863	129		FQ
Une grande chaudière, à moitié pleine de saindoux frémissant sous l'ardeur d'un fourneau, recevait les <i>croquecignoles</i> que deux cuisinières y déposaient et retiraient sans cesse.					
Sorte de pâtisserie, ainsi nommée parce qu'elle imite assez la forme que prennent les doigts lorsqu'on veut donner une croquignole ou chiquenaude sur le nez. Dans la région de Montréal, on dit beigne pour croquignole. Beigne est une corruption de beignet, qui est une tout autre espèce de pâtisserie. En France, la pâtisserie qui se rapproche le plus du croquignole, s'appelle casse-museau. (DIONN, 1909, pp. 204-205)					
croquecignole	PENNÉ	1864	105	FQ	
A large copper, half full of lard, simmering in the heat of a stove, received the <i>croquecignoles</i> which two cooks were incessantly putting in and taking out.					
A cake somewhat resembling a dough-nut, and essentially Canadian. It is cut in strips, which the cook passes her fingers between to separate, before throwing the cakes into the boiling lard. (PENNÉ, 1864, p. 105)					
doughnut	ROBER	1890	111		
A great kettle, half full of boiling lard, received the doughnuts which two cooks kept incessantly dropping in and ladling out.					
A small cake (usually sweetened) fried in a kettle of boiling lard. (WEBTE, 1907, p. 448)					
croquecignole	BRIER	1996	101	FQ	
Meanwhile, two cooks stood beside a large, piping-hot kettle half-filled with simmering lard, continually dipping and retrieving the lacy doughnuts called <i>croquecignoles</i> .					
Sorte de pâtisserie, ainsi nommée parce qu'elle imite assez la forme que prennent les doigts lorsqu'on veut donner une croquignole ou chiquenaude sur le nez. Dans la région de Montréal, on dit beigne pour croquignole. Beigne est une corruption de beignet, qui est une tout autre espèce de pâtisserie. En France, la pâtisserie qui se rapproche le plus du croquignole, s'appelle casse-museau. (DIONN, 1909, pp. 204-205)					
Dans GASPÉ (2863, p. 128), PENNÉ (1864, p. 105) et BRIER (1996, p. 101) le terme est en italique : <i>croquecignole</i> .					
pâtisserie	AH 12-10-15				

dégreyer	GASPÉ	1863	131		FQ
Quatre à cinq carrioles contenant une douzaine de personnes arrivent; on dételle aussitôt les voitures, après avoir prié les amis de se dégreyer (dégréer) //.					
Ce terme, emprunté à la marine, est encore en usage dans les campagnes. Dégreyez-vous, dit-on, c'est-à-dire ôtez votre redingote, etc. (GASPÉ, 1863, p. 386)					
take off	PENNÉ	1864	107		
Four or five <i>carioles</i> , holding a dozen or so people arrive; they at once take out the horses, after having begged their friends to take off their things //.					
To take off. To remove, as from the surface or outside; to remove from the top of anything; as, to take off a load; to take off one's hat. (WEBST, 1895, p. 1470)					
take off	ROBER	1890	113		
Four or five <i>carrioles</i> , containing a dozen people, drive up; the horses are unhitched, the visitors take off their wraps //.					
To take off. To remove, as from the surface or outside; to remove from the top of anything; as, to take off a load; to take off one's hat. (WEBST, 1895, p. 1470)					
unrig	BRIER	1996	102		
Four or five sleighs carrying a dozen persons will arrive, and the visitors will be invited to come in and “unrig” themselves—that is, shed their heavy winter clothing. The horses are unhitched without further ado //.					
<i>transf.</i> To strip of clothes; to undress. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/217311?redirectedFrom=unrig#eid)					
vêtement	AH 12-10-1				

esquelette	GASPÉ	1863	41		FQ
<p>Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte; mais comme il ventait un gros sorouët (sud-ouest,) il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre (cadavre).</p>					
<p>Squelette. (DIONN, 1909, p. 301)</p>					
skeleton	PENNÉ	1864	32		
<p>When he came near the skeleton, he thought he heard a noise like someone groaning; but as a strong southwester was blowing, he thought it must be the wind among the bones of the corpse.</p>					
<p>The bony and cartilaginous framework which supports the soft parts of a vertebrate animal. (WESBT, 1895, p. 1348)</p>					
skeleton	ROBER	1890	39		
<p>As he was passing the skeleton, he thought he heard a noise, a sort of wailing; but, as a heavy southwest wind was blowing, he made up his mind it was only the gale whistling through the bones of the corpse.</p>					
<p>The bony and cartilaginous framework which supports the soft parts of a vertebrate animal. (WESBT, 1895, p. 1348)</p>					
bag of bones	BRIER	1996	42		
<p>As he passed by that bag of bones he thought he heard a kind of wailing sound, but as a big sou'wester was blowing up he figured it was just the wind whistling through the skeleton.</p>					
<p>An emaciated living being. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/14611?redirectedFrom=bag+of+bones#eid29734754)</p>					
anatomic	AH 12-11-02				

guerdin	GASPÉ	1863	128		FQ
<p>// /I/ y a toujours, voyez-vous, des gens jaloux de n'être pas invités à la fête du mai; si bien que pas plus tard que l'année des guerdins (gredins), qui avaient été priés de rester chez eux, eurent l'audace de scier, pendant la nuit, le mai que les habitants de Sainte-Anne devaient présenter le lendemain au capitaine Besse.</p>					
<p>Personne dénuée de toute valeur morale et ne méritant aucune considération. (CNRTL, 2012, http://www.cnrtl.fr/definition/guerdin)</p>					
blackguard	PENNÉ	1864	104		
<p>Don't you see there are always people who are affronted at not being invited to the may-feast; no later than last year, some blackguards who had had a hint to stay at home, had the audacity, during the night, to saw the may-pole in two, which the habitants of Ste. Anne were to present the next morning to Captain Besse.</p>					
<p>A person of stained or low character, esp. One who uses scurrilous language, or treats others with foul abuse; a scoundrel; a rough. (WEBTE, 1907, p. 151)</p>					
scoundrel	ROBER	1890	110		
<p>"You see there always some folks jealous because they have not been invited to the May-feast. It was only last year some scoundrels who had been invited to stay home had the audacity to saw p, during the night, the May-pole which the folks of Ste. Anne were going to present to Captain Besse.</p>					
<p>Low; base; mean; unprincipled. (WEBST, 1895, p. 1290)</p>					
scoundrel	BRIER	1996	100		
<p>"You see, there are always people who take offence at not being asked to the Mayday feast. As a matter of fact, just last year some scoundrels who'd been told to stay home had the impudence to saw up Captain Besse's maypole during the night. It was to be presented to the captain next day by the habitants of Sainte-Anne.</p>					
<p>"A mean rascal, a low petty villain" (Johnson). Now usually with stronger sense: An audacious rascal, one destitute of all moral scruple. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/173189?rskey=YdcckP&result=1&isAdvanced=false#eid)</p>					
démographie	AH 12-10-15				

habitant	GASPÉ GASJR	1863 1837	10 37		FQ FQ
Les habitants en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent dévotement l'Angelus.					
<p>Habitant est synonyme de cultivateur, en Canada. (GASPÉ, 1863, p. 10, n.1)</p> <p>L'abbé Paul Vigué, dans le Canada français de 1918-19 (t. I. pp. 217-219) soutient que le mot habitant avait autrefois le sens d'habitant de la campagne, de cultivateur. (PAFRA, 1968, n.p.)</p>					
habitant	PENNÉ	1864	7	FQ	
The " <i>habitants</i> " whose carts surrounded the market-house, uncovered their heads and devoutly recited the Angelus.					
<i>Habitants</i> is the name of the Canadian farmers. (PENNÉ, 1864, p. 7, n.1)					
habitant	ROBER	1890	13	FQ	
The loitering <i>habitants</i> , whose calashes surround the stalls, take off their caps and devoutly murmur the Angelus.					
habitant	BRIER	1996	22	FQ	
Lingering habitants, whose carts were clustered around the butcher stalls, took off their caps and devoutly recited the Angelus.					
<i>Habitant</i> is the expression for farmer in Canada. (BRIER, 1996, p. 310)					
Dans PENNÉ (1864, p. 7), le terme habitant est toujours écrit entre guillemets et en italique : " <i>habitant</i> ". Dans ROBER (1890, p. 13), le terme est toujours en italique : <i>habitant</i> .					
démographie	AH 12-09-28				

itou	GASPÉ	1863	45	ADV	FQ
Les sorciers paraissaient, cependant, attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière; mon défunt père regarde itou (aussi).					
Aussi. Ex. Moi itou. (DIONN, 1909, p. 394)					
also	PENNÉ	1864	35		
“However, the bogies seemed in the meantime to be waiting for something, and as they often turned their heads round behind, my defunct father looked also.					
In addition; besides; as well; further; too. (WEBTE, 1907, p. 44)					
	ROBER	1890	42		
“The goblins, however, seemed to be expecting something, for they kept turning their heads every moment. My late father looked in the same direction.					
	BRIER	1996	44		
“However, the goblins seemed to be expecting something, because they kept looking over their shoulders. My defunct father looked in the same direction.”					
langue générale	AH 12-11-02				

orogane	GASPÈ	1863	40		FQ
— Ça me coûte pas mal, reprit José, car, voyez-vous je n'ai pas la belle accent, ni la belle orogane (organe) du cher défunt.					
Organe. Ex. Un orateur qui porte une belle orogane. (DIONN, 1909, p. 473)					
organ	PENNÉ	1864	31		
“Well, it is a little hard for me,” said José, “for you see I have not the fine accent nor the fine organ (voice) of the dear defunct.					
A medium of communication between one person or body and another. (WESBT, 1895, p. 1011)					
voice	ROBER	1890	38		
“I can't tell half the story,” answered José, “for, you see, I have neither the fine accent nor the splendid voice of my lamented parent.					
Sound uttered by the mouth, especially that uttered by human beings in speech or song; sound thus uttered considered as possessing some special quality or character; as, the human <i>voice</i> ; a pleasant <i>voice</i> ; a low <i>voice</i> . (WESBT, 1895, p. 1616)					
orogane	BRIER	1996	41		
“It won't be easy, because I haven't my dear defunct father's fine accent or splendid <i>orogane</i> ,” said José, meaning voice.					
Organe. Ex. Un orateur qui porte une belle orogane. (DIONN, 1909, p. 473)					
Dans BRIER (1996, p. 41), le terme est toujours en italique : <i>orogane</i> .					
anatomie	AH 12-11-02				

pintocher	GASPÉ	1863	40		FQ
Si donc qu'un jour, mon défunt père qui est mort avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous; il s'était même diverti, comme qui dirait à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis : il aimait un peu la goutte le brave et honnête homme!					
Bambocher, faire la noce. (CLAPI, [1894], p. 246) Bambocher : Mener une vie déréglée, allant même parfois jusqu'à la débauche et l'ivrognerie, etc. (CLAPI, [1894], p. 35)					
jolly	PENNÉ	1864	31		
“Well, one day my defunct father who is dead, had left town a little latish to return home; he had even stopped Pointe-Lévis a little while to amuse himself—in fact to be pretty jolly with his friends; the good man like a drop of comfort //.”					
<i>Euphem.</i> Exhilarated with drink, slightly intoxicated. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/101618?rskey=z6qw79&result=5&isAdvanced=false#eid)					
	ROBER	1890	38		
“It happened on day that my late father, who is now dead, had left the city for home somewhat late. He had even diverted himself a little, so to speak, with his acquaintances in Pointe-Lévis. Like an honest man, he loved his drop //.					
a drop too many	BRIER	1996	41		
“One day my defunct-father-who’s-dead left town quite late, heading for home. The fact was, he’d had a drop too many with his friends in Pointe-Lévis. He did like his nip, the honest fellow.					
comsommation d'alcool	AH 12-11-02				

sucrier	GASPÈ	1863	119		FQ
Ce sont, dit Jules, les coins que le <i>sucrier</i> enfonce au-dessous des entailles qu’il fait aux érables pour recevoir la sève avec laquelle se fait le sucre.					
On appelle ainsi en Canada ceux qui fabriquent le sucre. (GASPÈ, 1863, p. 119)					
sugar-maker	PENNÉ	1864	96		
“Those,” said Jules, “are little troughs which the sugar-maker inserts underneath the incisions which he makes in the maple-trees, in order to catch the sap from which he makes the sugar.”					
Sugarmakers also produce many fine food products made from pure maple syrup which can be purchased from the maple farmers listed on this website. (VEMAS, 2012, http://vermontmaple.org/about.php)					
sugar-maker	ROBER	1890	103		
“Those are the three-cornered spouts,” said Jules, “which catch the sap for making sugar. The sugar-maker cuts a notch in the tree and right beneath it he drives in one of these affairs.”					
Sugarmakers also produce many fine food products made from pure maple syrup which can be purchased from the maple farmers listed on this website. (VEMAS, 2012, http://vermontmaple.org/about.php)					
sucrier	BRIER	1996	94		
“They’re for tapping the sap. The <i>sucrier</i> carves notches in the trees the hammers in these sprouts to catch the sap for sugaring off.”					
(Dans le voc. Traditionnel de l’acériculture). Personne qui exploite une érablière pour la fabrication des produits de l’érable sucre, sirop et produits dérivés. (CNRTL, 2012, http://www.cnrtl.fr/definition/francophonie/sucrier)					
Dans GASPÈ (1863, p. 119) et dans BRIER (1996, p. 94), le terme est toujours en italique : <i>sucrier</i> .					
acériculture	AH 12-10-12				

survenant	GASPÉ	1863	110		FQ
Ceci me rappelle l'aventure d'un pauvre diable amoureux qui avait mené sa belle à un bal sans être invité; ils furent, quoique survenants, reçus avec politesse //.					
<i>Subst., vieilli ou région.</i> (Canada). Personne qui vient s'ajouter à un groupe de personnes; nouveau venu dont on ignore la provenance. (CNRTL, 2012, http://www.cnrtl.fr/definition/survenant)					
unexpected	PENNÉ	1864	90		
That reminds me of what happened to a poor devil of a lover who had taken his sweetheart to a ball without being invited. Although unexpected, they were received with politeness //.					
Not expected; coming without warning: sudden. (WEBST, 1895, p. 1573)					
intruder	ROBER	1890	94		
That reminds me of what happened to a poor devil of a lover who had taken his beloved to a ball without being invited; although intruders, they were politely received.					
One who intrudes; one who thrusts himself in, or enters without right, or without leave or welcome; a trespasser. (WEBTE, 1907, p. 783)					
unexpected	BRIER	1996	88		
I'm reminded of what befell some poor amorous devil called José Blais who escorted his lady-love to a ball without being invited. Although unexpected, the couple were greeted politely //.					
Not expected: unlooked-for, unforeseen, surprising. (WETER, 2012, http://0-lion.chadwyck.com.mercury.concordia.ca/searchFulltext.do?id=38059536&idType=offset&divLevel=2&queryId=/session/1350056884_18224&area=mwd&forward=refshelf&trail=refshelf)					
démographie	AH 12-10-12				

rattèle	GASPÉ	1863	32		FQ
Une fois l'obstacle surmonté, José retourne seul chercher le traîneau, <i>rattèle</i> le cheval, remonte dessus //.					
v.a. Atteler de nouveau. (MASSI, 1902, p. 323)					
reharnesses	PENNÉ	1864			
The brook forded, José goes back for the sledge, reharnesses the horses, climbs unto the sledge //.					
Re: A prefix unifying back, against, again, anew; (WESBT, 1895, p. 1193) Harness: The equipment of a draught or carriage horse, for drawing a wagon, coach, chaise, etc.; gear; tackling. (WEBTE, 1907, 672)					
	ROBER	1890	25		
When clear of the impediment, José returned alone for the sleigh, and putting the horse to again, mounted it //.					
	BRIER	1996	37		
Once they had crossed the stream, José went back for the sled, harnessed up the horse again, and climbed aboard //.					
transport équestre	AH 12-10-29				

sorouët	GASPÈ	1863	41		FQ
<p>Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte; mais comme il ventait un gros sorouët (sud-ouest,) il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre (cadavre).</p>					
<p>Vent provenant du sud-ouest. (AHILL, 2012)</p>					
southwester	PENNÉ	1864	32		
<p>When he came near the skeleton, he thought he heard a noise like someone groaning; but as a strong southwester was blowing, he thought it must be the wind among the bones of the corpse.</p>					
<p>A storm, gale, or strong wind from the southwest. (WEBST, 1895, p. 1376)</p>					
Southwest wind	ROBER	1890	39		
<p>As he was passing the skeleton, he thought he heard a noise, a sort of wailing; but, as a heavy southwest wind was blowing, he made up his mind it was only the gale whistling through the bones of the corpse.</p>					
<p>Wind from the southwest. (AHILL, 2012)</p>					
sou'wester	BRIER	1996	42		
<p>As he passed by that bag of bones he thought he heard a kind of wailing sound, but as a big sou'wester was blowing up he figured it was just the wind whistling through the skeleton.</p>					
<p>Southwester. (OXEND, 2012, http://0-www.oed.com.mercury.concordia.ca/view/Entry/185324?redirectedFrom=sou%E2%80%99wester#eid)</p>					
météorologie	AH 12-11-02				

Les fiches dont les termes proviennent d'*Angéline de Montbrun*

capot	CONAN GASJR GASPÈ CONAL	1884 1837 1863 1891	49 38 130 181		FQ
// /E/t un peu au-dessous, suspendue aussi par un ruban noir, une photographie de notre pauvre père en <i>capot</i> d'écolier.					
Au XVII ^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote. (ENCAN, 2012, http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement)					
uniform	BRUNE	1974	15		
// /A/nd just below, hung also by a black ribbon, a picture of our father in a student <i>uniform</i> .					
A distinctive uniform dress worn by the members of any civilian body or association of persons. (OXEDI, 2016, http://www.oed.com.acces.bibl.ulaval.ca/view/Entry/214370?rskey=Iv4v9G&result=1&isAdvanced=false#eid)					
Dans CONAN (1884, p. 49), le terme est en italique : <i>capot</i>					
vêtement	AH 16-09-14				

colon	CONAN	1884	101		FQ
Mais ce beau zèle le laissa froid, et, jetant un regard dédaigneux sur ma toilette, il me demanda si j'avais jamais pensé à me refuser quelque chose pour aider les pauvres <i>colons</i> .					
Homme qui faisait du défrichement dans une colonie au Québec. Les colons de l'Abitibi ont eu la vie très dure dans les années vingt et trente de ce siècle. (DULON, 1999)					
settler	BRUNE	1974	44		
But my zeal did not impress him; and, looking at my clothes with some scorn, he asked if I ever thought of denying myself anything in order to help the poor <i>settlers</i> .					
Especially, one who establishes himself in a new region or a colony; a colonist; a planter; as the first settlers of New England. (WEBST, 1895, p. 1319)					
démographie	AH 16-09-14				

québecquois	CONAN	1884	99		FQ
Hier (je suis bien humiliée) nous eûmes à supporter un <i>québecquois</i> beaucoup plus riche qu'aimable, qui s'est aventuré jusqu'ici.					
Désigne les habitants de la ville de Québec. (HAYWA, p. 21)					
Quebecer	BRUNE	1974	42		
Yesterday – I am mortified – we had to put up with a <i>Quebecer</i> more rich than pleasant, who ventured that far.					
From a proper name, combined with an English element. Proper name <i>Quebec</i> . Québécois. (OXEDI, 2016, http://www.oed.com.acces.bibl.ulaval.ca/view/Entry/156201?redirectedFrom=quebecer#eid)					
démographie	AH 16-09-14				

Les fiches dont les termes proviennent d'*À l'œuvre et à l'épreuve*

blé-d'Inde	CONAL	1891	184		FQ
Nous achetâmes du <i>blé-d'Inde</i> , nos pois nous manquant.					
<i>Blé d'Inde</i> qui entre dans de nombreux syntagmes est au Québec, est le mot courant pour désigner le maïs. (BLAIS, 1998 [1810], p. 163)					
Indian corn	GETHI	1909	163		
We bought some <i>Indian corn</i> as our peas had given out.					
Indian corn (Bot.), a plant of the genus <i>Zea</i> (Z. Mays); the maize, a native of America. (WEBTE, 1907, p. 751)					
Conan emploie une variante orthographique avec un trait d'union : blé-d'Inde. Dans GETHI, le terme commence par une majuscule : <i>Indian corn</i> .					
nourriture	AH 16-09-19				

cache	CONAL	1891	182		FQ
Des pois, du pain, quelques pruneaux, voilà ce que nous emportons pour notre nourriture et celle de nos sauvages qui n'ont pas fait de <i>cache</i> en descendant.					
Cache pour nourriture. (BOUCH, 1997, p. 63)					
cache	GETHI	1909	163		
Peas, bread, and a small quantity of prunes are what we are taking to feed ourselves and the Indians, who did not make a <i>cache</i> on their downward journey.					
Dans GETHI, le terme est en italique : <i>cache</i> .					
nourriture	AH 16-09-19				

calumet	CONAL	1891	235		
Ce qui restait des autres doigts coupés à la première ou à la seconde phalange ou brûlés dans le calumet faisait mal à voir.					
Pipe à long tuyau que les Indiens fumaient. (TERMI, 2012)					
calumet	GETHI	1909	208		
It was most repulsive to see what remained of the others, which had been either chopped off, or burnt in the calumet.					
A tobacco-pipe with a bowl of clay or stone, and a long reed stem carved and ornamented with feathers. It is used among the American Indians as a symbol of peace or friendship. (OXEDI, 2016)					
tabagisme	AH 16-09-19				

canot	CONAL	1891	170		FQ
<p>// /I/ faut vous attendre à être trois et quatre semaines tout au moins par les chemins; de n'avoir pour compagnons que des gens que vous n'avez jamais vus; d'être dans un <i>canot</i> d'écorce, dans une posture assez incommode, sans avoir la liberté de vous tourner d'un côté ou d'autre //</p>					
<p>Au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, dans le vocabulaire du commerce des fourrures, le terme désigne une embarcation faite sur le modèle du canot d'écorce, mais beaucoup plus longue. (Blais, 1998 [1810], p. 174)</p>					
canoe	GETHI	1909	152		
<p>// /Y/ou must expect to be at least three or four weeks on the road, to have for companions people whom you have never seen before, to sit in a bark <i>canoe</i> in a very uncomfortable position without the liberty of changing from side to side //</p>					
<p>A boat used by rude nations, formed of the trunk of a tree, excavated, by cutting or burning, into a suitable shape. It is propelled by a paddle or paddles, or sometimes by sails, and has no rudder. A boat made of bark or skins, used by savages. (WEBTE, 1907, p. 210)</p>					
transport	AH 16-09-19				

capot	CONAL GASJR GASPÈ CONAN	1891 1837 1863 1884	181 38 130 49		FQ
La chose réglée, on donna aux deux capitaines chacun une couverture et un <i>capot</i> à chacun des autres du canot.					
Au XVII ^e siècle, ce terme désigne une cape et, plus tard, un grand manteau ou capote. (ENCAN, 2012, http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement)					
top-coat	GETHI	1909	163		
Once matters were settled, we gave the two captains a blanket each, and top-coats to the rest of the crew.					
Overcoat, great-coat, outer coat. (OXEDI, 2016)					
vêtement	AH 16-09-14				

colon	CONAL	1891	56		FQ
C'est dans cette humble chapelle que nous avons inauguré le culte catholique sur les bords du Saint-Laurent... Tous mes <i>colons</i> étaient autour de moi.					
Celui qui a quitté son pays pour aller occuper, défricher, cultiver une terre de colonisation. (CNRTL, 2012, http://www.cnrtl.fr/lexicographie/colon)					
colonist	GETHI	1909	47		
It was in that humble chapel that we inaugurated Catholic worship on the banks of the St. Lawrence. All my <i>colonists</i> were present.					
A member or inhabitant of a colony. (WEBTE, 1907, p. 279)					
démographie	AH 16-09-14				

habitation	CONAL	1891	42		FQ
Et, je vous l’assure, continua madame de Champlain, c’est une belle chose de voir flotter dans l’air la fumée de <i>l’habitation</i> et du fort <i>Saint-Louis</i> .					
Bâtiment qui abrite plusieurs dizaines de personnes, bien retranché derrière une enceinte fortifiée : Champlain, ses équipages et les personnes qu’il a pour coloniser et commercer. Le bâtiment abrite aussi vivres et les outils nécessaires à la fondation de Québec en 1608. (MATHI, 2001, p. 48)					
habitation	GETHI	1909	35		
“And, I can assure you,” continued Madame de Champlain, “that it is a lovely sight to see the smoke ascending from the <i>Habitation</i> and Fort St. Louis.”					
Dans CONAL, le terme est en italique : <i>habitation</i> . Dans GETHI, le terme commence par une majuscule : <i>Habitation</i> .					
bâtiment	AH 16-09-14				

manitou	CONAL	1891	42		
D'après les sauvages, dit M. de Champlain, les murmures et les senteurs de la forêt ne sont rien de moins que les soupirs et l'haleine des <i>manitous</i> .					
Dieu ou esprit chez les Indiens Algonquins d'Amérique du Nord. (CNRTL, 2012)					
manitou	GETHI	1909	34		
“According to the belief of the Indians,” said Champlain, “the murmurings and the perfumes of the forests are nothing less than the sighs and the breath of the <i>Manitou</i> .”					
Among some North American Indians: a deity or spirit (of good or evil) which is an object of religious awe or reverence. In extended use: anything regarded as having supernatural power, as a fetish, etc. (OXEDI, 2016)					
Dans GETHI, le terme commence par une majuscule : <i>Manitou</i> .					
religiosité amérindienne	AH 16-09-14				

maringouin	CONAL	1891	170		FQ
<p>Pendant le jour, le soleil vous brûle; pendant la nuit vous courez risque d'être la proie des <i>maringouins</i>.</p>					
<p>Insecte piqueur de l'ordre des diptères, de la famille des culicidés. Au Québec, les moustiques sont appelés <i>maringouins</i> dans la langue courante, terme emprunté par les marins français au tupi-guarani, famille de langues amérindiennes autrefois parlées sur les côtes brésiliennes. Le mot s'est répandu à l'époque de l'expansion coloniale, ce qui explique qu'il soit également en usage dans les Antilles, à l'île de la Réunion de même qu'en Louisiane. (TERMI, 2012)</p>					
mosquito	GETHI	1909	153		
<p>During the day you are scorched by the sun, while at night you are a victim to the mosquitoes.</p>					
<p>Any one of various species of gnats of the genus <i>Culex</i> and allied genera. The females have a proboscis containing, within the sheathlike labium, six fine, sharp, needlelike organs with which they puncture the skin of man and animals to suck the blood. (WEBTE, 1907, p. 947)</p>					
insecte	AH 16-09-14				

mousquites	CONAL	1891	171		
// /C/e petit martyre, sans parler des maringouins, <i>mousquites</i> et autre semblable engeance, dure d'ordinaire les trois et quatre mois de l'été.					
Nom qu'on donne à une especes de coufins //. Ces insectes paroissent peu différer des <i>maringouins</i> . Voyez <i>ce mot</i> : ils paroissent être les mêmes que les <i>mouftiques</i> d'Amérique. (VALMO, 1791, p. 3)					
	GETHI	1909	154		
This minor martyrdom, not to speak of the mosquitoes and other insects of that class, usually lasts the three or four months of summer.					
La traduction de GETHI ne propose pas de terme équivalent.					
insecte	AH 16-09-14				

sagamité	CONAL	1891	176		
Il faut s'efforcer de manger de leurs sagamités en la façon qu'ils les apprêtent, encore qu'elles soient sales, demi-cuites et très insipides.					
Bouillie faite de farine de maïs à laquelle pouvait s'ajouter de la viande, du poisson et des fruits. La sagamité constituait un mets de base dans l'alimentation de nombreuses nations amérindiennes de l'est du Canada. Ce terme est d'origine montagnaise et il a aujourd'hui acquis une valeur historique. (TERMI, 2012)					
sagamite	GETHI	1909	154		
You must force yourselves to eat their <i>sagamites</i> just as they prepare them, although they may be unclean, half-cooked and tasteless.					
<p>Obsolete. See quote.</p> <p>1698 tr. L. Hennepin <i>New Discov. in Amer.</i> xxviii. 106 Sagamite, or Pap made of Indian corn. (OXEDI, 2016)</p>					
Dans GETHI, le terme est en italique : <i>sagamites</i> .					
nourriture	AH 16-09-14				

sauvage	CONAL	1891	42		FQ
D'après les <i>sauvages</i> , dit M. de Champlain, les murmures et les senteurs de la forêt ne sont rien de moins que les soupirs et l'haleine des manitous.					
Vieilli ou offensant. Amérindien. (ANTID, 2016)					
Indian	GETHI	1909	34		
“According to the belief of the Indians,” said Champlain, “the murmurings and the perfumes of the forests are nothing less than the sighs and the breath of the Manitou.”					
A member of the aboriginal peoples of (any part of) the Americas; an American Indian. (OXEDI, 2016)					
Dans GETHI, le terme commence par une majuscule : <i>Indians</i> .					
démographie	AH 16-09-14				

tashac	CONAL	1891	171		
// /E/t de plus vous arriverez en une saison où de misérables petites bestioles, que nous appelons ici <i>Tashac</i> et puces en bon français, vous empêcheront, quasi les nuits entières, de fermer l'œil //.					
tashac	GETHI	1909	154		
You will reach here at a time when those little pests, which we call <i>tashac</i> here, but fleas in the mother-tongue, will keep you awake nearly all night long //.					
<p>Dans CONAL, le terme commence avec une majuscule : <i>Tashac</i>. Dans GETHI, le terme est en italique : <i>tashac</i>.</p> <p>La seule utilisation du terme est dans <i>Les Relations des Jésuites</i> dans le chapitre trois : « Aduertissement d'importance pour ceux qu'il plaira à Dieu d'appeler en la Nouvelle France, principalement au Pays des Hurons » (JÉSUI, 1858, p. 93). Le passage qui est repris textuellement par CONAL. Nous postulons qu'il s'agit d'une transcription phonétique d'un mot huron.</p>					
insecte	AH 16-09-14				

Bibliographie codée

- ANTID DRUIDE INFORMATIQUE (2016). *Andidote 9*. Montréal, Druide.
- BLAIS BLAIS, Suzelle (1998). *Néologie canadienne, ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vogue; - des mots dont la prononciation & l'ortographe sont différentes de la prononciation & ortographe françoises, quoique employés dans une acception semblable ou contraire; et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue de Jacques Viger (manuscrit de 1810)*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française ».
- BLANC BLANCHARD, Étienne (1914). *Dictionnaire de bon langage*. Paris, Librairie Vic et Amat.
- BOIVI BOIVIN, Amélie (2001). *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX^e siècle*. Montréal, Éditions Fides.
- BOUCH BOUCHARD, Sylvie et Hélène Gélinas-Surprenant (1997). *Terminologie en usage à Parcs Canada*. Gouvernement du Canada.
- BRIER AUBERT DE GASPÉ, PHILIPPE (père) (1996). *The Canadians of Old*. Trad. Jane Brierly. Montréal, Véhicule Press.
- BRUNE CONAN, Laure (1974). *Angéline de Montbrun*. Trad. Yves Brunelle. Toronto, University of Toronto Press.
- CLAPI CLAPIN, Sylva ([1894]). *Dictionnaire canadien-français ou Lexique-glossaire des mots, expressions et locutions ne se trouvant pas dans les dictionnaires courants et dont l'usage appartient surtout aux Canadiens-français*. Montréal, C. O. Beauchemin et fils.
- CONAN CONAN, Laure (1884). *Angéline de Montbrun*. Québec, Imprimerie Léger Brousseau. Disponible à : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2021559> [consulté le 28 août 2012].
- CNRTL CENTRE NATIONALE DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2012). Disponible à : <http://www.cnrtl.fr/> [consulté le 28 septembre 2012].
- DANSE DANSERAU, Estelle (2003). Lexique spécialisé pour comprendre « La chasse-galerie » d'Honoré Beaugrand. Disponible à : <http://fis.ucalgary.ca/FR/339/lexiqueCG.html> [consulté le 28 septembre 2012].

- DIONN DIONNE, N.-E. (1909). *Le parler populaire des Canadiens Français*. Québec, J.-P. GARNEAU, Libraire; New York, G.-E. STECHERT & Co.
- DULON DULONG, Gaston (1999 [1989]). *Dictionnaire des canadianismes*. Québec, Les éditions du Septentrion. Version électronique pour Amazon Kindle.
- ENCAN L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE (2012). Vêtement. Disponible à : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/vetement> [consulté le 28 septembre 2012].
- GASJR AUBERT DE GASPÉ, Philippe (fils) (1837). *L'Influence d'un livre*. Québec, William Cowan et fils. Disponible à : <http://0-eco.canadiana.ca/mercury.concordia.ca/view/oocihm.33273> [consulté le 28 août 2012].
- GASPÈ AUBERT DE GASPÉ, PHILIPPE (père) (1863). *Les Anciens Canadiens*. Québec, Desbarats et Derbishire.
- HAYWA HAYWARD, Annette (2006). *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Ottawa, Le Nordir.
- JÉSUI RELATIONS DES JÉSUITES (1858). *Relations des Jésuites, volume 1 : embrassant les années 1611, 1626 et la période de 1632 à 1644*. Québec, Augustin Côté, éditeur-imprimeur.
- LONMA LONGMAN DICTIONARY OF CONTEMPORARY ENGLISH ONLINE (s.d.). Pearson. Disponible à : <http://www.ldoceonline.com/> [consulté le 25 janvier 2017].
- MASSI MASSICOTTE, Édouard-Zotique (1902). *Conteurs canadiens français du XIX^e siècle*. Montréal, Librairie Beauchemin.
- MASSO MASSIGNON, Geneviève (1962). *Les parlers français d'Acadie : enquête linguistique*, volume 1. Paris, C. Klincksieck.
- MATHI MATHIEU, Jacques (2001). *La Nouvelle-France : les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- OXEND OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2012). Oxford University Press. Disponible à URL : <http://0-www.oed.com/mercury.concordia.ca/> [consulté le 17 septembre 2012].

- OXEDI OXFORD ENGLISH DICTIONARY (2016). Oxford University Press.
Disponible à URL <http://www.oed.com.acces.bibl.ulaval.ca/> [consulté le 14 septembre 2016].
- PAFRA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1968). *Glossaire du parler français au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- PENNÉ AUBERT DE GASPÉ, PHILIPPE (père) (1864). *The Canadians of Old*. Trad. Georgiana M. Pennée. Québec, G. et G.E. Desbarats.
- PEROB LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE (2010). Version électronique.
- ROBER AUBERT DE GASPÉ, PHILIPPE (père) (1890). *The Canadians of Old*. Trad. Charles G. D. Roberts. New York, D. Appleton and Company.
- ROTHM AUBERT DE GASPÉ, Philippe (fils) (1993). *The Influence of a Book*. Trad. Claire Rothman. Montréal, Robert Davies Pub.
- STRAK STRAKA, Georges (1993). « Remarques sur le vocabulaire du plus ancien roman québécois (1837) », in Hans-Josef Niederehe et Lothar Wolf, dir. *Français du Canada – Français de France : Actes du troisième Colloque international d'Augsbourg du 13 au 17 mai 1991*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, coll. « Canadiana Romanica ».
- TERMI OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE (2012). *Grand dictionnaire terminologie*. Disponible à : <http://www.granddictionnaire.com/> [consulté le 19 septembre 2016].
- VALMO OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE (2012). *Grand dictionnaire terminologie*. Disponible à : <http://www.granddictionnaire.com/> [consulté le 19 septembre 2016].
- VEMAS Vermont Maple Foundation and Vermont Maple Sugar Makers Association (2012). *Vermont Maple Overview*. Disponible à : <http://vermontmaple.org/about.php> [consulté le 12 octobre 2012].
- WEBST WEBSTER, Noah et Noah PORTER (1895). *Webster's International Dictionary of the English Language*, volume 2. Londres, George Bell & Sons; Springfield, G. & C. Merriam Co. Disponible à : <http://www.archive.org/details/webstersinternat01webs> [Consulté le 6 février 2012].

- WEBTE WEBSTER, Noah et Noah PORTER (1907). *Webster's International Dictionary of the English Language*, volume 1. Londres, George Bell & Sons; Springfield, G. & C. Merriam Co. Disponible à : <http://www.archive.org/details/webstersinternat02websuoft> [Consulté le 6 février 2012].
- WETER *WEBSTER'S THIRD NEW INTERNATIONAL DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE* (1996-2012), unabridged, ProQuest LLC. Disponible en ligne à l'adresse URL : <http://0-lion.chadwyck.com/mercury.concordia.ca/initRefShelfSearch.do?listType=mwd> [Consulté le 12 octobre 2012].

Annexes

Annexe 1

Modèle de fiche pour *l'Influence d'un livre*

1	2	3	4	5	6
7					
8					
9	10	11	12	13	14
15					
16					
17					
18	19				

Champ 1 : vedette

Champ 2 : source

Champ 3 : date de la source

Champ 4 : référence

Champ 5 : marques grammaticales

Champ 6 : marques d'usage et de logique

Champ 7 : contexte

Champ 8 : définition

Champ 9 : équivalent anglais (proposé dans la traduction)

Champ 10 : source

Champ 11 : date de la source

Champ 12 : référence

Champ 13 : marques grammaticales

Champ 14 : marques d'usage et de logique

Champ 15 : contexte

Champ 16 : définition

Champ 17 : commentaire

Champ 18 : domaine

Champ 19 : signature

Annexe 2

Modèle de fiche pour *Les Anciens Canadiens*

1	2	3	4	5	6
7					
8					
9	10	11	12	13	14
15					
16					
17	18	19	20	21	22
23					
24					
25	26	27	28	29	30
31					
32					
33					
34	35				

Champ 1 : vedette

Champ 2 : source

Champ 3 : date de la source

Champ 4 : référence

Champ 5 : marques grammaticales

Champ 6 : marques d'usage et de logique

Champ 7 : contexte

Champ 8 : définition

Champ 9 : équivalent anglais 1 (proposé dans la première traduction)

Champ 10 : source

Champ 11 : date de la source

Champ 12 : référence

Champ 13 : marques grammaticales

Champ 14 : marques d'usage et de logique

Champ 15 : contexte

Champ 16 : définition

Champ 17 : équivalent anglais 2 (proposé dans la deuxième traduction)

Champ 18 : source

Champ 19 : date de la source

Champ 20 : référence

Champ 21 : marques grammaticales

Champ 22 : marques d'usage et de logique

Champ 23 : contexte

Champ 24 : définition

Champ 25 : équivalent anglais 3 (proposé dans la troisième traduction)

Champ 26 : source

Champ 27 : date de la source

Champ 28 : référence

Champ 29 : marques grammaticales

Champ 30 : marques d'usage et de logique

Champ 31 : contexte

Champ 32 : définition

Champ 33 : commentaire

Champ 34 : domaine

Champ 35 : signature

Annexe 3

Communication personnelle avec Marc-André Fortin, 11 avril 2016

Alexandra Hillinger

From: Marc André Fortin <Marc.Andre.Fortin@USherbrooke.ca>
Sent: 11 avril 2016 15:48
To: ahillinger@bell.net
Subject: Exigence du programme de maîtrise en littérature canadienne comparée en 1990

Dear Alexandra:

Some interesting questions indeed. I personally arrived here at Sherbrooke in 2012, and so I do not have direct information about Patirck Lahey, although there are folks here that do. In particular, Robert Edwards, the director of the department, had some personal anecdotes about Lahey. Unfortunately D.G. Jones passed away in March, but we did collect his archives for the University last year, and it is possible that there is correspondence with Lahey, and notes on the memoir in his fonds. You would have to request to see such docs at the archives of UoS. I would suggest the archives as a strong possible research area. The other would be Antoine Sirois, who, as far as I know, is still alive, although I have no personal contact information. I have passed your message on to Patricia Godbout, who is on the translation side of our program, and so she may have more information – I will let you know if she does.

The information that I can give you is this:

The courses he took and research credits for his Masters:

La critique canadienne comparée
La poésie canadienne comparée I
L'essai canadien comparé
Programmes de lectures II
Cours tutorial I (in ANG – we do not have info about the content of the tutorial courses)
Cours tutorial II (ANG)
Séminaire de mémoire
Cours tutorial I (in FRN)
Activités de recherche
Mémoire

Lahey also began a doctoral degree here after he finished his Masters, but he never completed the program. However, he did take the courses:

Théorie de la littérature comparée
La poésie canadienne comparée II
Littérature comparée : voyages et explorations
Cours tutorial I
Examen de synthèse

It is possible to find out who taught these courses, but it would take a bit more of my time than I can offer at the moment. Nevertheless, if you are on campus at any time, I can show you the old teaching schedules that you could look through to link professors with classes taught at the time. As an aside, Robert Edwards mentioned that Lahey was from the East Coast, that he already had a journalism background, and that he was quite the character. I hope some of this helps. Do let me know if you come by the campus during your research, or if you have any other questions.

Best,

Marc André Fortin, PhD

Assistant Professor

English Literature and Comparative Canadian Literature
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke
Sherbrooke, Québec, J1K2R1

Modern Language Association Regional Delegate, 2015-18
New England and Eastern Canada

VersUS: Transcultural Laboratory/Laboratoire Transculturel
<http://versustransculturallaboratory.wordpress.com>

Telephone : 819-821-8000, poste 62279
Email: marc.fortin@usherbrooke.ca

Annexe 4

Procès-verbal de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du 6 avril 1994



Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada
Literary Translators' Association of Canada
3492, rue Laval
Montréal (Québec)
Canada H2X 3C8

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU BUREAU DE L'A.T.T.L.C. Montréal, 6 avril 1994

Sont présents: Jane Brierley, Patricia Godbout, Charlotte Melançon et Howard Scott.

1. Assemblée générale annuelle

Lecture de l'avis à envoyer aux membres concernant la tenue, à Toronto, de la prochaine assemblée générale de l'A.T.T.L.C. (Remise du Prix Glassco le vendredi 13 mai, suivie le lendemain de l'assemblée annuelle.)

La présidente Jane Brierley s'est d'ailleurs rendue à Toronto récemment, où elle a assisté à l'assemblée générale du "Canadian Copyright Institute". Elle en a profité pour rencontrer une dizaine de nos membres dans la Ville-Reine et pour faire des préparatifs en vue de notre propre assemblée annuelle. Rapport à venir.

Bureau proposé pour l'année 1994-1995: voir feuille annexée.

3. Membership

Essayer de recruter des membres parmi nos connaissances. (On pense par exemple à D.G. Jones, qui vient de prendre sa retraite de l'Université de Sherbrooke.)

À rayer des listes: Janine Lazorthes-Barez

Lyna Lepage

Daniel McBain

Susan Usher

Leur courrier nous revient toujours.

Demande d'adhésion: Nora Alleyn, qui a traduit des films du français à l'anglais. Demande acceptée. Dossier remis à Howard Scott.

Cotisation: les reçus pour fins d'impôt ont été envoyés aux membres. Rappelons que la période de tolérance est de deux ans pour les membres qui ne paient pas.

4. Budget

Prévisions des dépenses pour la prochaine année (à compléter):

Courrier - secrétariat	
Répertoire (petite mise à jour)	
F.I.T.: Assemblée régionale à Acapulco	2 500 \$
A.L.T.A.: Assemblée annuelle au Texas	1 500 \$
Assemblée générale (transport et autres frais)	
Salon du livre de Montréal	1 200 \$
Autres événements (Toronto et ailleurs)	
Bulletin <u>Transmission</u>	2 000 \$
Prix Glassco	1 500 \$

La demande de subvention au Conseil des arts doit être soumise au plus tard le 15 avril cette année.

En 1995, l'A.T.T.L.C. aura vingt ans: comment soulignerons-nous l'événement?

Cotisations: "Canadian Copyright Institute": deux fois 275\$
(pour cette année et l'année dernière).
F.I.T.: 575 \$ US

Solde bancaire au 28/02/94 : 7 182,86 \$

5. Ordre du jour de l'assemblée générale annuelle (ébauche)

1. Adoption du procès-verbal de l'assemblée du 16 mai 1993.
2. Adoption de l'ordre du jour.
3. Mot de bienvenue de la présidente.
4. Rapports: Jane Brierley
Charlotte Melançon (table de concertation, Glassco,
Arles)
Howard (répertoire, F.I.T.)
5. Compte rendu du congrès du C.T.I.C. à Banff au début de mai.
6. Ray Ellenwood sur la Chine.

Gordon Platt, du Conseil des arts du Canada, sera présent à l'assemblée.

Patricia Godbout

Patricia Godbout
Secrétaire rapporteur

*

1994-1995 Slate, 1993-1994		1994-1995 Bureau proposé, 1993-1994	
Co-presidents	Charlotte Melançon & Howard Scott Montréal Montréal	coprésidence	
Vice-presidents	(1) Nésida Loyer, Calgary (2) Christiane Klein-Lataud, Toronto	vice-présidence	
Recording secretary	Patricia Godbout, Sherbrooke	secrétaire rapporteur	
Membership secretary	Frances Morgan, Ottawa	secrétaire au membership? adhésion?	
Treasurer	Jane Brierley	trésorière	
Committees:			
Newsletter	Francine Pomminville, Montréal Nicole Ferron, Montréal et Frances Morgan, Ottawa, Robert Paré, Ottawa	bulletin	
Copyright	Patricia Claxton, Montreal Jane Brierley, Montreal Ray Ellenwood, Toronto David Homel, Montréal	Droit d'auteur	
Glassco Prize	Charlotte Melançon, Montreal	Prix John-Glassco	
<hr/>			
Salon du Livre Montréal		Salon du Livre Montréal	
Toronto events		événements à Toronto	
Calgary events		événements à Calgary	
Vancouver events		événements à Vancouver	
Liaison provincial govts.	Charlotte Melançon, Québec Béatriz Zeller, Ontario? Nésida Loyer, Alberta Genni Gunn, British Columbia?	Liaison gouvernements provinciaux	

Annexe 5

Procès-verbal de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du 14 mai 1994

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE
DE L'ASSOCIATION DES TRADUCTEURS
ET TRADUCTRICES LITTÉRAIRES DU CANADA
TENUE AU YORK HALL DU COLLÈGE GLENDON, À TORONTO,
LE SAMEDI 14 MAI 1994

Étaient présents:

Kathy Benzekri (Conseil des arts)	Nésida Loyer
Jean Antonin Billard	Geneviève Manseau
Gérard Boulad	Antonino Mazza
Per K. Brask	Charlotte Melançon
Jane Brierley	Frances E. Morgan
Patricia Claxton	Robert Paquin
Ray Ellenwood	Francine Pominville
Nicole Ferron	Claire Rothman
Barbara Godard	Howard Scott
Patricia Godbout	Patricia Sillers
Liedewij Hawke	Eileen Thalenberg
Herta Holle-Scherer	Agnes Whitfield
Barbara Kerslake	Beatriz Zeller

Ordre du jour

1. Adoption de l'ordre du jour
2. Adoption du procès-verbal de l'assemblée générale annuelle du 16 mai 1993
3. Rapport de la présidente
4. Rapports:
 - J. Brierley: - Trésorerie
 - C. Melançon: - Table de concertation de l'industrie du livre au Québec
 - Prix John-Glassco
 - Assises d'Arles
 - H. Scott: - Adhésions
 - Répertoire 1993-1994
 - Réunion de la Fédération internationale des traducteurs (F.I.T.)
 - F. Pominville: - Transmission
 - P. Claxton: - Droit d'auteur: survol
 - N. Loyer: - Congrès du Congrès des traducteurs et interprètes du Canada (C.T.I.C.)
5. Présentation de Kathy Benzekri, du Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts du Canada
6. Autres rapports:
 - David Homel: - Prêt public
7. Divers
8. Présentation de Ray Ellenwood sur son séjour en Chine
9. Elections
10. Levée de l'assemblée.

1. Adoption de l'ordre du jour

Sur une proposition de Charlotte Melançon, appuyée par Antonino Mazza, l'ordre du jour est adopté à l'unanimité.

2. Adoption du procès-verbal de l'assemblée générale annuelle du 16 mai 1993

Sur une proposition de Patricia Claxton, appuyée par Beatriz Zeller, le procès-verbal est adopté à l'unanimité.

3. Rapport de la présidente

Après avoir souhaité la bienvenue à tous les membres présents, la présidente Jane Brierley a d'abord remercié Agnes Whitfield, membre de l'A.T.T.L.C et directrice du programme de traduction du Collège Glendon, d'avoir rendu possible la tenue de la réception du prix Glassco et de l'assemblée générale annuelle de l'A.T.T.L.C. au Collège Glendon, ainsi que d'avoir mis des chambres sur le campus à la disposition des membres non torontois à des prix très abordables. Elle a ensuite rappelé aux membres qu'au cours des quatre dernières années, en période de récession, l'A.T.T.L.C. avait concentré ses efforts sur la promotion des intérêts des traducteurs littéraires, par le biais de la diffusion de son répertoire auprès d'un nombre grandissant d'éditeurs et d'organismes du milieu, de même que par sa participation à divers organismes culturels et rencontres nationales et internationales de traducteurs.

Conformément à cette politique, la présidente a souligné la parution du Répertoire 1993-94, une tâche d'envergure menée à bien au cours de la dernière année. En outre, l'association a envoyé des représentants à deux événements internationaux: le secrétaire aux adhésions Howard Scott a assisté en août 1993 au congrès de la F.I.T. à Brighton, en Angleterre, tandis que la vice-présidente Charlotte Melançon se rendait en novembre aux Assises d'Arles, forum international sur la traduction littéraire organisé annuellement en France.

En juin 1993, la présidente Jane Brierley et le secrétaire aux adhésions Howard Scott sont allés à Ottawa rencontrer des membres du Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts: René Bonenfant (directeur), Katherine Benzekri (directrice adjointe et responsable du programme des subventions aux éditeurs pour des ouvrages traduits), Huguette Turcotte (financement des associations francophones) et Gordon Platt (financement des associations anglophones). L'A.T.T.L.C. avait réclamé cette rencontre afin de revoir les rôles et les objectifs respectifs des deux parties, à la lumière des importantes restrictions budgétaires imposées par le gouvernement.

Comme par les années passées, l'association était présente au Salon du livre de Montréal de novembre 1993. Nous avons loué pour l'occasion un demi-kiosque, ce qui nous a permis, durant les cinq jours du salon, de répondre aux questions et de discuter

métier avec des aspirants traducteurs, des éditeurs, des écrivains et autres visiteurs. Nous y avons distribué notre dépliant bilingue, des feuillets de demande d'adhésion et la liste de nos membres. Nous avons aussi des copies de notre répertoire à vendre.

Le 18 mars 1994, la présidente a participé à un colloque sur la gestion collective du droit d'auteur qui s'est tenu à Montréal. L'événement était organisé par A.L.A.I. Canada, le Centre de recherche sur le droit public de l'Université de Montréal, le département de gestion des arts de l'École des hautes études commerciales de l'Université de Montréal et la Commission du droit d'auteur du Canada. L'objet principal de ce colloque était le besoin ressenti par plusieurs de protéger les droits d'auteur et les redevances à l'ère de l'édition et de la diffusion électroniques.

Le 22 mars 1994, la présidente a organisé une rencontre des membres torontois de l'A.T.T.L.C. pour discuter de la tenue prochaine de l'assemblée générale annuelle. Au cours de cette réunion, qui s'est tenue en soirée chez Agnes Whitfield, les membres ont discuté des prochains événements à organiser à Toronto. Plus tôt dans la journée, la présidente avait assisté à l'assemblée annuelle du Canadian Copyright Institute.

En mai 1994, la présidente a participé à l'assemblée annuelle du Congrès des traducteurs et interprètes du Canada (C.T.I.C.), où elle a fait une communication. (Le congrès avait lieu à Banff, en Alberta. Les participants devaient assumer leurs frais de voyage et de séjour. La présidente a obtenu de l'association les 200\$ que celle-ci verse habituellement à tout membre qui participe à un événement donné à titre de représentant de l'association.) Au cours de ce congrès, elle a rencontré les présidents des associations de traducteurs du Mexique et des États-Unis, afin de discuter d'un projet de congrès du Centre régional nord-américain de la F.I.T. au Mexique. En outre, la présence à ce congrès de Banff de la présidente de la Commission sur la traduction littéraire de la F.I.T. a permis de resserrer les liens avec cette organisation internationale. La vice-présidente de l'A.T.T.L.C. Nésida Loyer était une des organisatrices de l'événement, qui avait pour thème : La traduction à l'ère de la mondialisation.

Cette année, le Festival national du livre n'a pas eu lieu en raison des restrictions budgétaires du Conseil des arts du Canada. De son côté, l'association a organisé une soirée littéraire le 14 mai, juste après son assemblée générale annuelle. La tenue de cette assemblée à Toronto fournissait l'occasion d'organiser un événement culturel pour nos membres torontois, de même que pour tous les autres venus d'ailleurs pour y assister. Avec la collaboration de Paul Wilson, la présidente a donc organisé une soirée au "Idler Pub" de Toronto, mettant en vedette Ray Ellenwood, Antonino Mazza, Robert Paquin et Beatriz Zeller.

Tout au long de l'année, la présidente a répondu à de nombreux appels téléphoniques ainsi qu'à de nombreuses lettres venant de gens actifs dans le domaine de la traduction littéraire au Canada ou désireux de l'être. Le comité sur le droit d'auteur a surveillé l'évolution de la "phase deux" de la loi fédérale sur le droit d'auteur. A ce propos, Jane Brierley a demandé à la présidente de ce comité, Patricia Claxton, de préparer un document faisant l'historique du rôle joué par l'A.T.T.L.C. dans ce dossier, document qui fut distribué à l'assemblée. Parmi les autres préoccupations de l'association figure le droit de prêt public (David Homel représente la traduction littéraire à la Commission D.P.P.), de même que l'éventuel appui donné par le gouvernement du Québec aux traductions publiées dans des langues autres que le français et l'anglais. Il s'agit là d'un objectif à long terme; un programme du genre existe en Ontario, mais il pourrait être mis en veilleuse en raison des restrictions budgétaires. Charlotte Melançon a participé à plusieurs séances d'une table ronde de créateurs et d'éditeurs réunis à l'invitation du gouvernement du Québec.

Enfin, la présidente a tenu à remercier tous les membres des divers comités pour leur ténacité dans l'effort et pour leur coopération au cours de la dernière année.

Jane Brierley

- Trésorerie:

Après avoir assumé la trésorerie pendant trois ans, Michel Buttiens s'en est retiré en juin 1993. Personne n'ayant été élu pour le remplacer, c'est la présidente qui a exercé les fonctions de trésorière par intérim. Une copie de son rapport fut remise à tous les membres présents à l'assemblée. Sur une proposition de Beatriz Zeller, appuyée par Eileen Thalenberg, ce rapport fut adopté à l'unanimité.

Charlotte Melançon

- Table de concertation du livre et de l'édition au Québec (concernant l'attribution de subventions pour des traductions dans des langues autres que les deux langues officielles):

Dans son rapport, la vice-présidente parle, sans le nommer, d'un éditeur qui, au cours d'une des réunions de cette table, trouvait inacceptable que des fonds publics soient dépensés à des traductions d'auteurs "étrangers". Pressée de dire de qui il s'agissait, elle a identifié Pierre L'Espérance, de Sogides. Elle a néanmoins précisé que bien qu'il ne soit pas encore possible d'obtenir du gouvernement québécois de subvention pour traduire une oeuvre étrangère de son choix, un nouveau programme québécois d'aide à l'édition encourage la traduction d'oeuvres québécoises dans une langue étrangère, ce qui est quand même un début. L'important est de continuer à défendre notre point de vue, a souligné la vice-présidente.

De nombreux membres, comme Ray Ellenwood, Antonino Mazza et Beatriz Zeller, ont salué l'excellent travail de Charlotte

Melançon, en réitérant l'importance pour notre association de se présenter comme un regroupement d'artistes plurilingues, qui ne se limitent pas au français et à l'anglais.

- Prix John-Glassco '94:

Le prix a été décerné cette année à Claire Rothman pour The Influence of a Book (Montréal: Robert Davies Publishing, 1993), traduction du "premier roman québécois", Le chercheur de trésors ou l'influence d'un livre de Philippe Aubert de Gaspé fils, paru en 1837.

Charlotte Melançon a rappelé qu'un très petit nombre des communiqués envoyés aux journaux pour annoncer le gagnant était publié. Cette année, seuls les quotidiens montréalais The Gazette, où la lauréate travaille comme chroniqueuse, et La Presse ont fait mention du Prix. Gérard Boulad a suggéré qu'on fabrique une petite affiche portant la photo du gagnant, à mettre dans les librairies, ce qui s'inscrirait dans une stratégie globale de visibilité de l'Association.

L'autre question soulevée fut celle du nombre trop faible de candidatures pour le prix (trois cette année). Ceci s'explique peut-être par le fait qu'en cette période de récession, les éditeurs s'en remettent davantage à des traducteurs expérimentés. De plus, bien souvent, les nouveaux traducteurs ne connaissent pas l'existence du prix, auquel leurs éditeurs, qui n'y gagnent rien, ne s'intéressent guère. Selon les données fournies par Kathy Benzekri, cinq subventions ont été accordées à des nouveaux traducteurs en 1993. Certains membres, comme Ray Ellenwood, se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux repenser les paramètres du prix, de façon à l'ouvrir à plus de candidats. C'est une proposition à laquelle on devra revenir si le nombre de livres reçus n'augmente pas.

Charlotte Melançon souhaitait voir doubler le montant d'argent associé au prix en 1995, ce qui aurait le double avantage de souligner notre vingtième anniversaire et d'encourager les candidatures au prix. Une autre manière de rehausser ce dernier serait d'éliminer une de ses "exigences canadiennes" (à l'heure actuelle, l'auteur, l'éditeur et le traducteur doivent être canadiens: peut-être ne devrait-on plus exiger de l'éditeur qu'il soit canadien). Sur une proposition de Ray Ellenwood, appuyée par Antonino Mazza, l'augmentation du montant du Prix John-Glassco à 1 000\$ à compter de 1995 a été approuvée à l'unanimité. Des efforts devront être déployés pour puiser à de nouvelles sources afin d'amasser les fonds nécessaires pour ce prix.

- Assises d'Arles:

Un rapport de deux pages sur le voyage de la vice-présidente à la Xe rencontre de ces Assises de la traduction littéraire sera publié dans la prochaine livraison de Transmission. Nésida Loyer, qui a aussi participé à ces Assises, a publié un compte rendu dans Transforum, le bulletin de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta.

Au sujet de Mme Françoise Wuilmart, présente aux Assises d'Arles et qui s'est dit intéressée à venir au Canada parler du Centre européen de traduction littéraire qu'elle dirige à Bruxelles, Jean Antonin Billard s'est demandé si l'Association ne pourrait pas l'inviter, dans le cadre d'un événement spécial peut-être. Par ailleurs, il serait intéressant que des membres de l'Association puissent suivre les cours de perfectionnement offerts par ce centre.

Howard Scott

- Adhésions:

Le membership est stable: il y a quelques nouveaux membres, mais certains anciens qui ne payaient pas leurs cotisations ont été rayés des cadres.

- Répertoire:

Un supplément sera publié cette année, de façon à inclure les nouveaux membres et à donner les changements d'adresses. Pour le prochain répertoire, Patricia Claxton suggère de demander aux membres de donner la référence bibliographique complète, y compris le nombre de pages du livre traduit. Concernant la mise en page, elle souhaite que chaque entrée, comportant le titre de l'original et celui de la traduction, soit groupée plus nettement et séparée de l'entrée suivante par une marque typographique quelconque (un astérisque, par exemple).

Certains membres ont demandé si l'Association pouvait vendre le répertoire au lieu de le donner. En fait, il arrive que nous le vendions, mais la plupart du temps nous préférons le donner, aux éditeurs en particulier, car ce que nous voulons avant tout c'est qu'ils l'aient en main.

- F.I.T.:

Un compte rendu du 13e congrès de la F.I.T., qui s'est tenu à Brighton en août dernier, a été publié dans le dernier numéro de Transmission. On peut y lire entre autres les raisons invoquées par la Fédération pour justifier les frais élevés d'inscription à ce congrès, question soulevée lors de notre dernière assemblée générale. Par ailleurs, en raison du tracé changeant des frontières politiques du monde, de nouveaux pays ont adhéré à la F.I.T. Durant le congrès, la Commission sur la traduction littéraire tenait des "cliniques", au cours desquelles les traducteurs pouvaient comparer les conditions qui prévalent dans divers pays concernant les contrats, les subventions, les relations avec les éditeurs, etc. Enfin, Howard Scott a rapporté de ce congrès le Vademecum des traducteurs, que nos membres sont invités à consulter.

Francine Pomerville

- Transmission:

Le bulletin de l'Association est paru deux fois au cours de la dernière année. L'an prochain, nous aimerions publier quatre numéros: les 1er mai, 1er août, 1er novembre et 1er février. Les textes doivent être acheminés au plus tard un mois avant la date de parution. Les membres sont invités à faire part à l'équipe de leurs activités: travaux en cours, conférences, prix, etc.

Patricia Claxton
- Droits d'auteur:

Dans son rapport, la présidente du comité sur les droits d'auteur fait un historique très instructif des démarches entreprises par l'Association depuis sa création pour faire reconnaître la traduction littéraire comme travail de création protégé par la Loi sur les droits d'auteur. Elle souligne les dangers d'une campagne menée actuellement par des groupes de pression d'utilisateurs, qui voudraient obtenir des exemptions à la Loi sur les droits d'auteur, ce qui se ferait nécessairement à notre détriment. Pour défendre notre position, la Coalition des créateurs et titulaires des droits d'auteur, dont nous faisons partie, invite tous ses membres à envoyer une lettre qu'elle a préparée aux 300 députés de la Chambre des Communes, de même qu'une carte postale au Premier Ministre. Comme le souligne Patricia Claxton dans son rapport, aux yeux du gouvernement, le volume du courrier semble avoir un certain impact dans ce genre de dossier.

La présidente du comité a par ailleurs souligné l'importance de bien distinguer l'emploi, en français, de l'expression "droits d'auteur" (rights of ownership) et "redevances" (royalties). Pour éviter toute confusion, il ne faut pas utiliser le mot "droits" dans les deux cas.

5. Présentation de Kathy Benzekri, du Conseil des arts du Canada
Mme Benzekri est directrice du volet national du programme de subvention à la traduction du Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts (la directrice du volet international - traduction en langues étrangères - est Mme Polidori). Elle a rappelé que ce programme avait été créé en 1972 pour encourager les échanges culturels entre francophones et anglophones au pays. Il s'agit d'un programme d'aide aux éditeurs, avec qui il faut compter dans ce domaine. Des statistiques sont disponibles sur les livres traduits (analyses selon le genre et la langue, etc.).

Mme Benzekri a rappelé l'existence de dispositions du programme, telles qu'une indemnité de voyage pour le traducteur qui rend visite à l'auteur du livre qu'il traduit (à l'intérieur du Canada), et l'éligibilité des Néo-Canadiens à des subventions pour la traduction d'un ouvrage littéraire écrit dans une langue autre que le français et l'anglais. Au total, 90 ouvrages en traduction ont bénéficié de subventions au cours du dernier exercice financier.

La représentante du Conseil nous a surtout parlé d'une consultation menée auprès de ses partenaires sur un nouveau système de partage des coûts, dans le contexte actuel de restrictions budgétaires. Les divers scénarios envisagés ont été soumis à l'Association of Canadian Publishers, ainsi qu'à l'Association nationale des éditeurs de livres, qui doivent faire connaître leur position à la mi-juin. Elle nous a présenté rapidement ces options, que Jane Brierley avait résumées dans le document datant du 21 avril intitulé "Canada Council Proposals to Publishers for Cost Sharing". Une des solutions de partage des

coûts à l'étude ferait passer le tarif du Conseil à 0,08\$ du mot, les 2 autres cents étant déboursés par l'éditeur. Mme Benzekri a tenu à souligner que l'objectif était de maintenir le tarif global à 0,10\$ du mot, et d'éviter autant que possible une diminution du nombre de livres traduits. Il s'agit, selon elle, de difficultés temporaires. La survie du programme n'est nullement menacée.

Elle a aussi précisé que les éditeurs n'avaient pas le droit de retenir des subventions à la traduction versées par le Conseil. Les traducteurs peuvent même demander à leur éditeur de se faire payer directement par le Conseil.

Nésida Loyer

- Congrès du C.T.I.C.:

Le troisième congrès du C.T.I.C. s'est tenu pour la première fois dans l'Ouest, à Banff, du 4 au 8 mai. Un atelier "littéraire" présentait quatre conférencières, dont deux membres de l'Association, soit Jane Brierley et Susan Ouriou, ainsi que Linda Sivesind, de Norvège, nouvelle présidente de la Commission sur la traduction littéraire de la F.I.T., et Anne Michel des Éditions Albin Michel.

À cette occasion est paru un nouveau numéro de TransLit, publié par l'Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta, avec l'appui de l'A.T.T.L.C, numéro auquel ont collaboré de nombreux membres.

6. Autres rapports

David Homel

- Commission du droit de prêt public:

La dernière année fut difficile pour la Commission D.P.P. En plus des compressions budgétaires du Conseil des arts, le gel des fonds pour le D.P.P. joint au nombre croissant de titres a entraîné une réduction de quelque 17 pour cent. Ces restrictions avaient été faites par le gouvernement conservateur. Jusqu'à présent, le nouveau ministre du Patrimoine, Michel Dupuy, n'a pas manifesté l'intention de ramener le budget du D.P.P. à sa taille antérieure.

Voici quelques résultantes des compressions budgétaires au sein du D.P.P.:

Concernant les nouvelles inscriptions, chaque auteur ou traducteur doit aviser lui-même le D.P.P. de toute parution ou d'un changement d'adresse.

Un montant moindre sera versé pour un titre qui se trouve sur la liste depuis plus de dix ans.

Le temps maximal d'échantillonnage d'un titre dans les bibliothèques pour le D.P.P. est de quatre ans. Cela signifie que votre livre doit être acheté et catalogué par les bibliothèques en dedans de quatre ans.

David Homel a rappelé aux membres que la C.D.P.P. avait maintenu son budget d'administration à six pour cent - ce qui constitue sûrement un record au gouvernement ou ailleurs. Il a insisté sur le fait que les membres devaient faire connaître au ministre leurs doléances face à ces restrictions, "autrement, il n'a

aucune raison d'injecter plus d'argent dans la gestion de ce programme essentiel".

7. Divers

- Constitution en corporation:

La présidente a lu à l'assemblée de légers changements à nos statuts visant à les rendre conformes aux exigences du gouvernement fédéral, ceci afin de compléter notre demande de constitution en corporation à but non lucratif. Ces changements ont été rédigés après consultation avec l'avocate Nathalie-Pascale Boisseau, de la Coalition des créateurs, qui a aimablement accepté de relire notre demande. (Il ne s'agissait pas d'une consultation professionnelle, Me Boisseau n'exerçant pas à ce moment-là.) Les membres présents ont entériné les changements proposés.

- Langues autochtones:

Charlotte Melançon a exprimé le souhait que notre Association compte dans ses rangs des traducteurs des langues autochtones. Geneviève Manseau, qui connaît des Inuit, a dit qu'elle ferait des recherches en ce sens.

- Salon du livre de Montréal:

Nicole Ferron a lu une lettre de Simone Paradis, qui se demandait si les fonds investis dans notre participation à ce salon ne seraient pas mieux utilisés ailleurs. Charlotte Melançon a rappelé qu'il s'agissait du principal événement de l'édition francophone au pays et qu'il serait dommage d'en être absent.

- Retour sur la présentation de Kathy Benzekri:

Après le départ de la représentante du Conseil des arts, les membres ont discuté des propositions qui leur avaient été soumises. Une résolution, proposée par Gérard Boulad et appuyée par Robert Paquin, fut adoptée à l'effet que l'A.T.T.L.C., qui ne veut pas choisir quelle mesure de restriction budgétaire serait la moins pénible, réagisse par une protestation officielle et envoie une lettre expliquant sa position au ministre du Patrimoine, Michel Dupuy.

- Comité de coordination (Special Events Committee):

Sur une proposition de Gérard Boulad, appuyée par Patricia Claxton, la formation d'un comité de coordination a été approuvée à l'unanimité. Son mandat est de promouvoir l'association et d'assurer son rayonnement en organisant divers événements là où nous sommes présents. En font partie, à Montréal, Gérard Boulad et Robert Paquin, et à Toronto, Christine Klein-Lataud et Agnes Whitfield.

Par ailleurs, il a été suggéré d'organiser à Toronto un événement pour marquer la Journée internationale des traducteurs, le 30 septembre (fête de saint Jérôme, saint patron des traducteurs), dans le cadre du Festival des arts de Toronto et de "Word on the Street", qui se déroulent durant la même période.

8. Présentation de Ray Ellenwood sur son séjour en Chine

Ray Ellenwood a passé six mois en Chine à enseigner l'anglais l'année dernière, "une merveilleuse expérience maniaco-dépressive" selon ses dires. Le gouvernement chinois cherche des professeurs de langues modernes (d'anglais, mais aussi d'autres langues): il paie les billets d'avion, le logement, le salaire. Toute personne intéressée doit communiquer avec Ray Ellenwood.

9. Élections

Beatriz Zeller a été élue à l'unanimité au poste de présidente, sur une proposition de Robert Paquin, appuyée par Jean Antonin Billard.

Nésida Loyer a été réélue à l'unanimité au poste de vice-présidente, sur une proposition de Geneviève Manseau, appuyée par Herta Holle-Scherer.

Christine Klein-Lataud a été élue à l'unanimité au poste de vice-présidente, sur une proposition de Agnes Whitfield, appuyée par Barbara Kerslake.

Suzanne Mineau a été élue à l'unanimité au poste de vice-présidente, sur une proposition de Robert Paquin, appuyée par Francine Pominville.

Howard Scott a été élu à l'unanimité au poste de trésorier, sur une proposition de Patricia Claxton, appuyée par Antonino Mazza.

Patricia Godbout a été réélue à l'unanimité au poste de secrétaire rapporteur, sur une proposition de Patricia Sillers, appuyée par Francine Pominville.

Frances Morgan a été élue à l'unanimité au poste de secrétaire aux adhésions, sur une proposition de Gérard Boulad, appuyée par Francine Pominville.

La nouvelle présidente a tenu à remercier Jane Brierley pour tout son travail et son dévouement.

10. Levée de l'assemblée

L'assemblée est levée, sur une proposition de Robert Paquin, appuyée par Per Brask.

La secrétaire rapporteur

Patricia Godbout
Patricia Godbout

Annexe 6

Lettre de Debbie Stenson, coordonnatrice de l'AIPRP (accès à l'information et de la protection des renseignements personnels), concernant l'octroi d'une subvention pour la traduction de *l'Influence d'un livre* dans le cadre du programme d'aide à la traduction Conseil des arts du Canada

150 Elgin Street | rue Elgin
PO Box | CP 1047
Ottawa ON K1P 5V8
1-800-263-5588
canadacouncil.ca
conseilarts.ca



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

PROTÉGÉ

N° de dossier : A-2015-00084 / DS

Le 25 avril 2016

Alexandra Hillinger
1244 ch. du Cocher
Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2Y1A4

Alexandra Hillinger,

La présente fait suite à votre demande en date du 14 mars 2016, pour obtenir :

Je souhaite faire une demande d'accès à l'information concernant la traduction de l'Influence d'un livre (1837) traduit par Claire Holden Rothman et publié en 1993 chez Robert Davies Publishing, une division de l'Étincelle éditeur. ISBN 1-895854-10-5

Il me semble que Claire Holden Rothman ou la maison d'édition a reçu une subvention du Conseil des arts dans le cadre du programme Aide à l'édition de livres : subventions à la traduction, car on peut lire dans la section remerciements : « The publisher gratefully acknowledges the support of the Canada Council for the translation and publication of this book. »

Programme: Aide à l'édition de livres - subvention à la traduction

Titre: The Influence of Books (1993)

Éditeur: Robert Davies Publishing (Étincelle éditeur)

Traductrice: Claire Rothman

Toutes les informations concernant la demande, l'octroi et le paiement de la subvention

Une recherche dans les dossiers sous le contrôle du Conseil des arts du Canada ne détient aucun document à ce sujet. En conformité avec l'autorisation de disposer des documents de la Bibliothèque et Archives Canada et en consultation avec le Conseil des Arts et le Directeur et chef de la direction Simon Brault, le Conseil des Arts ne retient plus les demandes de subvention de plus de 20 ans. Les applications demandées ont été éliminées, et ne sont plus disponibles pour consultation.

Votre chèque de 5,00 \$ est jointe.

Ceci met fin au traitement de votre demande. Si vous avez des questions n'hésitez pas à communiquer avec Debbie Stenson au 613-566-4414 poste 4696 ou atip-aiprp@canadacouncil.ca.

Soyez avisé(e) que vous avez le droit de déposer une plainte auprès du Commissariat à l'information du Canada à propos du traitement de votre demande dans les 60 jours suivant la date à laquelle vous avez pris connaissance des motifs sur lesquels votre plainte est fondée. Si vous vous prévaluez de ce droit, vous devez faire parvenir votre plainte à l'adresse suivante :

Commissariat à l'information du Canada
30, rue Victoria
Gatineau (Québec)
K1A 1H3

Il vous est possible d'obtenir de plus amples renseignements sur le processus de plaintes en visitant le site Web du Commissariat à l'information, au www.oic-ci.gc.ca.

Veuillez agréer, Alexandra Hillinger, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Coordonnatrice de l'accès à l'information et de la protection des renseignements personnels


Debbie Stenson

Bringing the arts to life De l'art plein la vie

Annexe 7

Demande de financement pour la traduction des *Anciens Canadiens* dans le cadre du programme d'aide à la traduction Conseil des arts du Canada

Released under the Access to Information Act /
Divulgué(s) en vertu de la Loi sur l'accès à l'information A-2015-00017-0026

NOV 28 1991

44347

NOV 22 1991

File 6035-91-0375

NOV 22 1991

22 November 1991

Katharine A. Benzekri
Writing and Publishing
THE CANADA COUNCIL
99 Metcalfe Street
Ottawa, Ontario
K1P 5V8

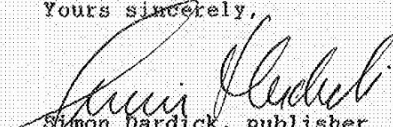
Dear Katharine Benzekri,

Please find enclosed recently-published copies of Evenings at Loose Ends by Gérald Godin (translated by Judith Cowan) and White Desert by Jean Ethier-Blais (translated by Jane Brierley), both recipients of translation grants.

As the fall books are finally published it is time to think of new projects. As you know, we have published two books by Philippe Aubert de Gaspé--his memoirs (A Man of Sentiment), and a collection of his stories (Yellow-Wolf & Other Tales of the Saint Lawrence). For a long time Jane Brierley and I have anticipated working together to bring out a fresh, new translation of Les anciens Canadiens, de Gaspé's major achievement. The Charles G.D. Roberts translation (replete with stiff and stodgy Victorian embellishments) has now gone out of print and we feel it is time, after 100 years, to introduce to Canadian readers de Gaspé's novel as it deserves to be presented. We discovered when working on the two books we published that de Gaspé's prose is actually conversational and charming, quite often presented in the manner of a fireside storyteller. To all his works de Gaspé appended detailed notes. For the first time, we will include this important aspect (which was missing in the Roberts edition) in our English-language version of Les anciens Canadiens.

I am please to enclose a Translation Grant data sheet and the Stanké pocket edition of Les anciens Canadiens.

Yours sincerely,


Simon Bardick, publisher

encl.

cc Jane Brierley

VÉHICULE PRESS • P.O.B. 125 • PLACE DU PARC STATION • MONTRÉAL, QUÉBEC • H2W 2M9
(514) 844-6073

Translation Grants Programme

DATA SHEET

44347

THE CANADA COUNCIL Le Conseil des Arts du Canada
NOV 28 1991
File 6035.9/0375
Dossier

Name of publisher : Véhicule Press

Address : POB 125, Place du Parc Station
Montreal, Quebec H2W 2M9

Original title of the work for which assistance is requested: Les Anciens Canadiens

Name of author : Philippe-Joseph Aubert de Gaspé

Citizenship : Canadian

Category of publication : Fiction ☒ Poetry ☐ Drama ☐
Juvenile ☐ Scholarly works ☐
Other Non-Fiction ☐

Name of Original publisher : Desbarats et Derbishire, 1863

Name of translator : Jane Brierley

Address : 41 Chesterfield Avenue
Montreal, Quebec H3Y 2M4

Citizenship : Canadian

No. of words to be translated : 123,037.37

Amount of the grant requested : \$ 12,303.74

12304
OK AKB

....12

2.

Do you presently hold translation rights for this title?

Yes

☒

No

☐

If so, please specify terms :

— public domain —

If not, state present status of negotiations:

To publish the present work in its new language edition, do you intend:

a) to use a portion of your Council Block grant?

Yes

☒

No

☐

b) to submit an application to the Council for a project grant?

Yes

☐

No

☐

or

c) to submit an application to the Social Sciences Federation of Canada for a publication grant?

Yes

☐

No

☐

Translator's signature:

Joseph Brerley

Publisher's signature:

Kevin J. G. Smith

When applying under the Council's programme of Aid to Translation, it is essential that the publisher submits one or two copies of the original work along with a sample translation of at least twenty-five (25) pages.

In certain circumstances, the Council may require additional information.

Word Count Calculation for Translation Proposal, Les Anciens Canadiens (1863)
by Philippe-Joseph Aubert de Gaspé

[For this purpose, a copy of the pocket edition (Stanké 1987) has been used. This is a reduced page reproduction of the Beauchemin 1913 edition. The actual translation will be based on the first edition (Quebec: Desbarats et Derbishire, 1863) with errata noted by the author.]

A. MAIN TEXT (pp. 11 - 242)

Sample to establish average word per page:		
page 215, with 12 paragraphs	398	words
page 219, with 3 paragraphs	485	words
Average: $398 + 485 \div 2 =$	<u>441.5</u>	words per page

*		
No. of whole pages (excl. blank page on 149):	199	pages
1/4 pages: (63, 102, 127, 148, 180, 227, 242)	1.75	pages
1/2 pages: (17, 82, 95, 137, 165)	2.5	pages
3/4 pages: (18 chapter headings & pp. 27, 112, i.e., $20 \times .75$)	20	pages
Total pages of main text to be counted:	<u>223.25</u>	pages

*		
Subtotal words: (441.5×223.25)	98564.875	words

B. AUTHOR'S "NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS"

(an integral part of the original book, pp. 243 - 298. This section has smaller type, less space between lines.)

Sample to establish average word per page:		
page 249, with 8 paragraphs	420	words
page 248, with 4 paragraphs	584	words
Average words per page $(420 + 584 \div 2)$	<u>502</u>	words per page

*		
No. of whole pages:	43	pages
1/4 pages: (244, 273, 280, 282, 284)	1.25	pages
1/2 pages: (277, 290, 294)	1.5	pages
3/4 pages: (251, 259, 279, 297)	3	pages

*		
Total pages of "Notes et éclaircissements":	<u>48.75</u>	pages

Subtotal words: $(48.75 \times 502) =$	24472.5	words
--	---------	-------

TOTAL WORDS: $(98564.875 + 24472.5)$	123,037.37	words
--------------------------------------	------------	-------

TOTAL TRANSLATION GRANT-IN-AID APPLICATION:	\$12303.74
---	------------

Translator's Remarks

Les Anciens Canadiens
by Philippe-Joseph Aubert de Gaspé
(1786-1871)

Les Anciens Canadiens was originally published in 1863, and has remained in print in various editions. Fides brought out a mass paperback copy in 1979, and Stanké published a mass paperback edition in 1987 (a reduced-page facsimile of the Beauchemin edition of 1913, which had unique decorative features).

The first English translation appeared in 1864 (trans. Georgiana M. Pennée, Quebec: G. & G.E. Desbarats), a rather pedestrian translation that appeared in a slightly revised form as Cameron of Lochell. Both these editions are out of print.

In 1890 an English translation by Charles G.D. Roberts was brought out by D. Appleton and Company, and this version has since been republished by McClelland & Stewart (1974) in their New Canadian Library series, no. 106. The "Notes et éclaircissements" section, an important feature of Les Anciens Canadiens that is almost a small historical memoir in itself, was included in this edition, but in French only. A phone call to the publisher on 21 November 1991 confirmed that this edition is no longer on the publisher's list, and is out of print.

Roberts' English version, while more lively than the first translation, was written in a style that bordered on the pompous at times. In my view it lacked the engaging, conversational tone of the raconteur that is one of de Gaspé's great charms.

I prepared the first English translations of de Gaspé's two other published works, and these versions have met with considerable critical success.* Readers have expressed their enjoyment of the books, as well as their appreciation of the translator's additional explanatory material, which provides helpful background for works written more than a century ago.

I feel that it is not only appropriate, but necessary that de Gaspé's main work appear in a new English version that does justice to his great talent and maintains the stylistic perspective established in A Man of Sentiment and Yellow-Wolf. All his published books would then be available to the English reading public.

Jane Brierley

* The English version of de Gaspé's Mémoires (A Man of Sentiment (Montreal: Véhicule Press, 1988) was shortlisted for the Governor General's English translation award. The translation of Divers (Yellow-Wolf & Other Tales of the Saint Lawrence (Montreal: Véhicule Press, 1990) won the Governor General's award.

Annexe 8

Octroi d'une subvention pour la traduction des *Anciens Canadiens* dans le cadre du programme d'aide à la traduction Conseil des arts du Canada

Released under the Access to Information Act /
Divulgué(s) en vertu de la Loi sur l'accès à l'information A-2015-00017-0025



The Canada Council Conseil des Arts du Canada

9 December 1991

Simon Dardick
Publisher
Véhicule Press
P.O. Box 125
Place du Parc Station
Montreal, Quebec
H2W 2M9

Dear Simon Dardick-

I am writing to acknowledge receipt of your letter of November 22nd accompanying the published copies of Evenings at Loose Ends and White Desert as well as your application for a translation grant for Jane Brierley to prepare a new English-language edition of Les Anciens Canadiens.

I am first forwarding the final installments of the Council's grants for Evenings at Loose Ends and White Desert. Cheques in the amount of \$250 for Judith Cowan and \$1,500 for Jane Brierley will follow under separate cover within the next few days.

At the same time, I am pleased to report that the Council has approved a grant in the requested amount of \$12,304 for Jane Brierley's translation of Les Anciens Canadiens. Our official award notice is enclosed and the first installment of this grant, a cheque in the amount of \$6,000 will also follow under separate cover.

With my very best wishes,

Katharine A. Benzekri
Assistant Head
Writing and Publishing Section

Enclosure

99 Metcalfe Street
Post Office Box 1047
Ottawa, Ontario K1P 5V8
Telephone (613) 237-3400
Telecopier (613) 598-4390

99, rue Metcalfe
Case postale 1047
Ottawa (Ontario) K1P 5V8
Téléphone (613) 237-3400
Télécopieur (613) 598-4390

Recommendation for Director's Grant

Section: Writing and Publishing
Program: Translation Grants
Applicant: Vehicule Press, Montreal, Quebec
Simon Dardick, Publisher
Title: Les Anciens Canadiens
Author: Philippe-Joseph Aubert de Gaspé
Category: Fiction
Translator: Jane Brierley
Application date: 28-11-91
Recommendation date: 01-12-91
Amount requested: \$12,304
Amount recommended: \$12,304
Purpose: Translation grant
Method of assessment: Assessor/Council Officer

Comments

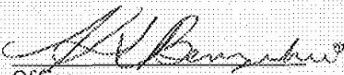
There have been two previous translations - both very dated (1864 and 1890) and out of print. The publisher already has de Gaspé's Mémoire and Divers in English editions and the completion of this project will mean that all his published books are available in English. The translator chosen translated the other de Gaspé titles and was shortlisted in 1988 for the Mémoires and won the 1990 G.G. Prize for translation for Divers. We have in the past supported new translations when, as is the case, the initial ones were dated and out of print - Alan Brown's new translation of Maria Chapdelaine for instance.


Financial Analysis


Very judicious calculation of the wordcount prepared by translator - on file.

Recommendation

I recommend therefore a grant in the amount of \$12,304.


Officer


Head of Section


for the Director

File number: 6035-91-0375

Annexe 9

Communication personnelle avec Simon Dardick, 13 mai 2015

Alexandra Hillinger

From: Simon Dardick <sd@vehiculepress.com>
Sent: 13 mai 2015 14:09
To: 'Alexandra Hillinger'
Subject: RE: Information on Canadians of Old
Attachments: Brierley letter 1995-3.jpg; Brierley letter 1995-2.jpg; Brierley trans 1995 letter.jpg

Dear Alexandra,

I am very pleased that you are interested in our translation *Canadians of Old*. Sorry we did not respond sooner.

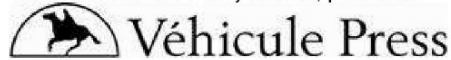
Unfortunately, Jane Brierley is seriously ill. Her translations are superb, particularly of de Gaspé. A perfect example of someone who is as much a historian as she is literary translator.

We cannot provide any of her written communication with us for copyright reasons, without her permission, and, alas, this is not possible. And I couldn't lay my hands on any promotional material. However, I came across an interesting exchange of letters with the Canada Council regarding the time it took to translate the book. Each book translated requires its own unique approach. In the case of *Les anciens Canadiens*, time-consuming research was required that touched on history and old or uncommon French terms. Jane Brierley was meticulous. As a result the translation took longer than expected. The attached tells the story. If you should decide to use these documents for your thesis, please credit Véhicule Press. They can only be used for this purpose.

Best wishes,

Simon Dardick

Simon Dardick and Nancy Marrelli, publishers



P.O.B. 42094 BP Roy
Montréal, QC H2W 2T3

514.844.6073 Fax 514.844.7543
sd@vehiculepress.com
www.vehiculepress.com
[@VehiculePress](https://www.instagram.com/VehiculePress)

From: Alexandra Hillinger [mailto:ahillinger@bell.net]
Sent: Wednesday, May 13, 2015 11:48 AM
To: sd@vehiculepress.com
Subject: RE: Information on Canadians of Old

Dear Simon Dardick,

I take the liberty to write to you directly. I was wondering if you had been able to retrieve information on Jane Brierley's translation of *Canadians of Old* which was published by yourselves in 1996?

I thank you most sincerely for your time and support.

Alexandra Hillinger
Ph.D. Candidate
Département d'études françaises
(Individualized Program)
Concordia University

From: Alexandra Hillinger [<mailto:ahillinger@bell.net>]
Sent: Monday, May 04, 2015 12:08 PM
To: admin@vehiculepress.com
Subject: Information on *Canadians of Old*

Hello,

I am am Ph.D. candidate at Concordia University. I am currently working on a paper detailing the production and reception context of the retranslation of *Les Anciens Canadiens* (*Canadians of Old*). I am seeking information on the translation of *Canadians of Old* done by Jane Brierley and published by Vehicule Press in 1996.

I have not had any luck getting in touch with Jane Brierley. Therefore, I taught that Vehicule Press could still have information on *Canadians of Old*.

Concretely, everything that you have on record could potentially be relevant for my research. I am trying to gather as much facts as possible regarding the translation of *Canadians of Old*.

I know that Jane Brierley (and Vehicule Press) received a grant from the Canada Council for the Arts. But I have not been able to have a look at the grant application or the results (despite sending several emails). Do you have a copy?

I would be very much interested in all correspondence you had with Jane Brierley concerning her translation. Press releases would also be very relevant.

It would be fairly easy for me to drop by your offices to collect any documents you could supply.

Thank you very much for taking the time to read my email and respond to it.

Best regards,

Alexandra Hillinger
Ph.D. Candidate
Département d'études françaises
(Individualized Program)

Annexe 10

Lettre de Simon Dardick, directeur de Véhicule Press, à Carole Boucher du Conseil des arts du Canada, 26 octobre 1995



26 October 1995

Carole Boucher
Writing & Publishing Section
THE CANADA COUNCIL
350 Albert Street
P.O.B. 1047
Ottawa, Ontario
K1P 5V8

Re: Translation of *Les Anciens Canadiens* by Philippe-Joseph Aubert de Gaspé

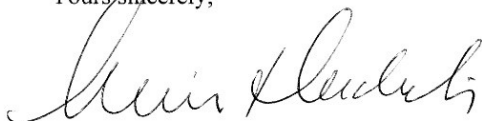
Dear Carole Boucher,

As you may know, the translation of Philippe-Joseph Aubert de Gaspé's book, *Les Anciens Canadiens* (Canadians of Old) by Jane Brierley has been delayed several times. It was a project that took much longer than expected. For the first time, de Gaspé's annotations and notes to the original text will be included in an English edition. Jane Brierley's research has been meticulous and the resulting translation is truly a remarkable achievement.

The translation of this book completes a wonderful collaboration that has resulted in translating all the existing works by de Gaspé. Brierley's translation of his *Memoires* as *A Man of Sentiment* was a finalist for the 1988 Governor General's Awards, and her translation of *Divers* as *Yellow-Wolf & Other Tales of the St. Lawrence* won the 1990 Governor General's Award. (All published by Véhicule Press).

This is to inform you that the book, *Old Canadians*, is in production and that we expect the book from the printer shortly. It would be appreciated if the balance of the translation grant could be released so that we can pass it on to the translator.

Yours sincerely,



Simon Dardick, publisher

VÉHICULE PRESS • P.O.B. 125 • PLACE DU PARC STATION • MONTRÉAL, QUÉBEC • H2W 2M9

(514) 844-6073

Annexe 11

Lettre de Carole Boucher du Conseil des arts du Canada à Simon Dardick, directeur de Véhicule Press, 19 décembre 1995



The Canada Council Conseil des Arts du Canada

December 19, 1995

Mr. Simon Dardick
Publisher
Vehicule Press
C.P. 125
Place du Parc Station
Montréal, Québec
H2W 2M9

Dear Simon Dardick:

Just a short note to acknowledge receipt of your recent letter confirming that you have a final translated text for *Les anciens Canadiens*, translated by Jane Brierley. The second instalment of the Council's grant for this translation project, a cheque in the amount of \$6,000 will follow under separate cover within the next few weeks.

Please note that the last instalment of \$304 will be released upon receipt an English copy of the published book.

With my best wishes,

Carole Boucher
Program Officer
Writing and Publishing Section

350 Albert Street
Post Office Box 1047
Ottawa, Ontario, K1P 5V8
Telephone (613) 237-3400
Facsimile (613) 566-4390

350, rue Albert
Case postale 1047
Ottawa (Ontario) K1P 5V8
Téléphone (613) 237-3400
Télécopieur (613) 566-4390

Annexe 12

Lettre de Marcel Hull du Conseil des arts du Canada à Simon Dardick, directeur de Véhicule Press,
1^{er} avril 1996



The Canada Council Conseil des Arts du Canada

April 1, 1996

Simon Dardick
Publisher
Vehicule Press
P.O. Box 125
Place du Parc Station
Montreal, Quebec
H2W 2M9

Re: file 6035-91-0375

Dear Mr. Dardick:

On December 9, 1991, the Canada Council awarded Vehicule Press a grant of \$ 12,304 for the translation, by Jane Brierley, of Philippe-Joseph Aubert de Gaspé's *les Anciens Canadiens*.

While reviewing this file, I noted that on December 13, 1994, Normand Nantel, the Writing and Publishing Finance Officer, wrote to obtain a copy of the published book in order to close the file and issue the final instalment. The file remained opened based on assurances that the work would be published in July 1995. In October 1995, you also informed Carole Boucher that the book was expected from the printer shortly.

Given that this file is over 4 years old, would you please send us a copy of the published book by April 30, 1996. Should we not receive the requested material, by the date indicated, the file will be closed and the final instalment canceled. The funds advanced for the translation will be reimbursable to the Canada Council.

I should point out that lack in providing the required material or reimbursement of the funds advanced may seriously affect the possibility of receiving funding in the future. We may also deduct the amount owed from any future book publishing grants.

Please contact me at 1-800-263-5588 or (613) 237-3400, extension 4571, should you require additional information or if I can be of assistance.

Sincerely,

Marcel Hull
Financial Assistant

350 Albert Street
Post Office Box 1047
Ottawa, Ontario, K1P 5V8
Telephone (613) 237-3400
1-800-263-5588
Facsimile (613) 566-4390

350, rue Albert
Case postale 1047
Ottawa (Ontario) K1P 5V8
Téléphone (613) 237-3400
1-800-263-5588
Télécopieur (613) 566-4390

Annexe 13

Lettre de Carole Boucher du Conseil des arts du Canada à Simon Dardick, directeur de Véhicule Press, 1^{er} avril 1997

Released under the Access to Information Act /
Divulgué(s) en vertu de la Loi sur l'accès à l'information A-2015-00017-0012



The Canada Council Conseil des Arts du Canada

April 1st, 1997

Simon Dardick
Publisher
Vehicule Press
P.O. Box 125
Place du Parc Station
Montréal, Québec
H2W 2M9

Dear Simon Dardick:

Just a short note to acknowledge receipt of the published copy of Philippe Aubert de Gaspé's *Canadian of Old*. The final installment of the Canada Council's grant for this project, a cheque in the amount of \$304, will follow under separate cover within the next few weeks.

With my best wishes for this new title,

Yours sincerely,

Carole Boucher
Program Officer
Writing & Publishing Section

350 Albert Street
Post Office Box 1047
Ottawa, Ontario, K1P 5V8
Telephone (613) 237-3400
1-800-263-5588
Facsimile (613) 566-4390

350, rue Albert
Case postale 1047
Ottawa (Ontario) K1P 5V8
Téléphone (613) 237-3400
1-800-263-5588
Télécopieur (613) 566-4390

Annexe 14

Communication personnelle avec Marie Gillis, 18 août 2015

Alexandra Hillinger

From: Marie Gillis <mgillis@stfx.ca>
Sent: 18 août 2015 12:07
To: Alexandra Hillinger
Subject: RE: Contact information fo Yves Brunelle

Hello, again! I spoke with one of his daughters. She does not have anything that would be helpful. I am trying to reach a few of my retired faculty members to see if they know what Yves might have done with his research other than what he donated to our library (<http://sites.stfx.ca/library/>). A Novanet search for "Yves Brunelle" results in nine hits at STFX, including several copies, with varying copyright dates, of the book [Angéline de Montbrun](#). Have you tried to access the STFX library holdings using Novanet or worldcat.org?

Marie

Anne "Marie" Gillis, BA
Administrative Assistant
St. Francis Xavier University
P.O. Box 5000
2329 Notre Dame Avenue
Antigonish, NS B2G 2W5

ENGL / WMGS / NH 610
Phone: (902) 867-2130 Fax: (902) 867-5400



@StFXEnglish

From: Alexandra Hillinger [mailto:ahillinger@bell.net]
Sent: Tuesday, August 18, 2015 12:32 PM
To: Marie Gillis
Subject: RE: Contact information fo Yves Brunelle

Dear Marie Gillis,

Thank you for your quick reply. Would you be able to put in touch with someone who knew Dr. Brunelle? I wonder if it would be possible to contact a family member and see if the personal records of Dr. Brunelle concerning the translation of Angéline de Montbrun were kept.

Warm regards,
Alexandra

From: mgillis@stfx.ca
To: ahillinger@bell.net
Date: Tue, 18 Aug 2015 12:24:09 -0300
Subject: RE: Contact information fo Yves Brunelle

Good morning, Alexandra! I am sorry I cannot help you. Unfortunately, Dr. Brunelle passed during either the late 1980s or early 1990s. He worked in the department prior to my arrival.

With regards,

Marie

From: Alexandra Hillinger [<mailto:ahillinger@bell.net>]

Sent: Tuesday, August 18, 2015 11:49 AM

To: Marie Gillis

Subject: Contact information fo Yves Brunelle

Dear Marie Gillis,

I am a Ph.D. candiadate at Concordia University and I am currently looking to get in touch with Yves Brunelle. All I know is that Yves Brunelle was a professor at the English Department of St. Francis Xavier University in the 1970s.

As part of my thesis I am looking into the English translation of Angéline de Montbrun which was undertaken by Yves Brunelle.

Thank you very much for your help,

Alexandra Hillinger
Ph.D. candidate
Département d'études françaises
Concordia University

Annexe 15

Communication personnelle avec Phillip Milner, 25 mars 2016

Alexandra Hillinger

From: phil milner <philly123@live.ca>
Sent: 24 mars 2016 14:10
To: Alexandra Hillinger
Subject: Re: Yves Brunelle and his translation of Angéline de Montbrun

Hi Alexandra: I so love the idea of Yves as a research interest at Concordia. Yves, as you probably know, was chairman of the English Department for several years when I was an untenured Assistant Professor, then Associate Professor, on his watch. That said, I am sorry to say his research was pretty much a closed book to me, an American whose second language was Japanese and third language was Spanish. If you contacted Marie Gillis and his daughter, Clare, you would have followed up in the only Antigonish leads I could recommend. I saw his wife, Mabel, on Saturday (her health is deteriorating fast, but she remains as sharp and lively of mind as ever, but I always assumed she knew even less than I did).

Professor Mary McGillivray (later a vice president) followed him in teaching the (then, much expanded now) only course in Canadian literature. She would be the person who would have followed in his official footprint, and so might actually know something helpful. Yves fought a lonely battle for French-Canadian literature here. The Department Chair, and pretty much the rest of the department, was opposed on principle to teaching anything except the best that has been thought and said, and by that they meant pretty much English literature, with an exception for two courses in American literature.

If StFX had a graduate program, and if I were part of it, I'd try to get a student to work on that revolutionary change that took place during my tenure here, and that Yves — with persistence and sensitivity — in the face of ignorance and dismissal — as much as anyone, made happen.

I wish you the best, Alexandra, and I'll keep an eye peeled for signs of your work.

Godspeed, Phil Milner

www.philmilnerinantigonish.com

On Mar 23, 2016, at 9:57 PM, Alexandra Hillinger <ahillinger@bell.net> wrote:

Dear Philip Milner,

I am a Ph.D. candidate in the French Studies Department at Concordia University. My research focuses on the English translations of French Canadian novels published in the 19th century.

I am currently working on the English translation of the novel Angéline de Montbrun. As you know, the English translation was produced by Yves Brunelle. It appeared in the "Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint" collection of the University of Toronto Press in 1974.

I am contacting you today because I found an article that you wrote in the Halifax Daily News in January 1997 following the passing of Dr. Brunelle. The article is entitled "The complicated

code, Town and gown: It made perfect sense to saints, politicians, and eastern Nova Scotia Catholics”

Last spring, I contacted Anne Marie Gillis, Administrative Assistant at the English Department at St. Francis Xavier University. She contacted one of Dr. Brunelle daughters but she didn't have anything that could be helpful.

I am looking for all and any information concerning Dr. Brunelle's translation of Angéline de Montbrun. Personal records concerning the translation process (notes, correspondence, etc.) would be very useful and interesting to me. But I am very much aware that such information had most likely long been destroyed. Maybe Dr. Brunelle discussed his translation work with you?

Below you will all the information I gathered on the translation of Angéline de Montbrun.

I thank you in advance for your time.

Best regards,
Alexandra Hillinger
Ph.D. candidate
Département d'études françaises
Concordia University

Ce n'est qu'en 1974 qu'*Angéline de Montbrun* fait l'objet d'une traduction vers l'anglais, un fait surprenant étant donné la bonne réception de l'œuvre à l'époque et le fait que le roman ait fait l'objet de nombreuses études et critiques littéraires au fil des ans. Pour des raisons que l'on ignore, l'ouvrage n'a pas su susciter l'intérêt du Canada-anglais dans ses jeunes années suivant sa publication puisqu'il n'est traduit que près d'un siècle après la parution de l'original. Peu importe, cette version contient une introduction substantielle rédigée par le traducteur. Dans son introduction, Yves Brunelle explique le contexte de publication de l'œuvre avant de présenter une biographie de l'auteure. Ensuite, il commente des extraits de la correspondance entre Conan et l'Abbé Casgrain et termine avec les différentes lectures dont *Angéline de Montbrun* a été l'objet au cours des années, du moment de sa publication jusqu'à la fin des années 1960 (Conan, 1974 : vii-xxvii). Malheureusement, malgré une introduction de 21 pages, Brunelle n'explique pas pourquoi il a entrepris la traduction de ce roman. Il n'apporte aucun commentaire sur le processus de traduction et la manière dont il a effectué cette dernière. Dans un premier temps, il explique qu'*Angéline de Montbrun* est une œuvre à part, un roman d'analyse où les personnages sont à l'avant-plan. Finalement, il analyse les différentes critiques de l'œuvre originale.

Le traducteur Yves Brunelle est professeur au Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier en Nouvelle-Écosse. *Angéline de Montbrun* n'est pas sa seule traduction; il a également traduit *Un homme et son péché* en 1978 sous le titre *The Woman and the Miser* (Grignon, 1978 : n.p.), ainsi que *French Canadian Prose Masters : The Nineteenth Century* et *Quebec and Its Historians: 1840 to 1920*. D'ailleurs, la page contenant les informations sur l'édition nous apprend qu'Yves Brunelle est éditeur adjoint de la collection *French Writers of Canada*, dont la mission est d'offrir aux lecteurs anglophones un échantillon des meilleures œuvres issues du Canada-français (Grignon, 1978 : 2^e de couverture). Malheureusement, un échange de courriel avec Marie Gillis du Département d'anglais de l'Université St. Francis Xavier nous apprend qu'Yves Brunelle est décédé à la fin des années 1980 ou au début des années 1990. Cette dernière est entrée en contact avec une des filles d'Yves Brunelle qui lui a répondu qu'elle

Annexe 16

Communication personnelle avec Ev McTaggart, 25 mai 2015

Alexandra Hillinger

From: Ev McTaggart <info@mcleanfoundation.ca>
Sent: 25 mai 2015 11:44
To: 'Alexandra Hillinger'
Subject: RE: Information regarding a grant for the translation of Angéline de Montbrun

My goodness, how interesting. I have forwarded your e-mail to my boss, our president and member of the McLean family. I doubt very much if he will remember much about it because I think that was before he got involved with the Foundation, and all family members who were involved with the Foundation at the time are long deceased.

We keep our financial records for a long time, but we keep application/correspondence re: the application in our files for only two years, so I know we will not have any of that information available. Before the Foundation got computers, information on grants was typed on cards and kept in a card catalogue for easy reference so people didn't need to go back and refer to the actual funding meeting minutes. I have gone into the old card catalogues and looked under University of Toronto, but don't see anything relevant there. I also looked at the Foundation funding meeting minutes from 1971, 1972 and 1973, and there is no history of a grant to the University of Toronto for this project, which probably means though it was published by U of T Press, the grant for it was made to another organization. Without knowing the name of that organization, it would be difficult for me to find the grant.

Sorry. I know I'm not much help. ☺

Ev McTaggart
The McLean Foundation
Telephone: 416 964-6802
Fax: 416 964-2804
<http://www.mcleanfoundation.ca>
info@mcleanfoundation.ca

For application information, see: <http://www.mcleanfoundation.ca/applications.html>

From: Alexandra Hillinger [mailto:ahillinger@bell.net]
Sent: May-24-15 5:16 PM
To: info@mcleanfoundation.ca
Subject: Information regarding a grant for the translation of Angéline de Montbrun

Hello,

I am a Ph. D. candidate at Concordia University (Montreal). My thesis topic is the reception of the translation of the first novels produced in French Canada in the 19th century. I am currently working on a paper on the translation of Laure Conan's Angéline de Montbrun.

The translation of Angéline de Montbrun received the financial support of the McLean Fondation. On the page containing the editing information it says "This book has been published with the assistance of grants from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation." The translation was by the University of Toronto Press in 1974.

Therefore, I was wondering if the McLean Foundation has the archives from the early 1970s. It would really help my research if I could have access to all the information on record concerning the financial support given for the publication of the translation of Angéline de Montbrun. If possible, the application, the results and all relating correspondence could be very helpful.

I thank you in advance for taking the time to read this message and respond to it.

Best regards,

Alexandra Hillinger
Ph.D. Candidate
Concordia University

Annexe 17

Communication personnelle avec Jack Illingworth, 5 août 2015

Alexandra Hillinger

From: Jack Illingworth <Jillingworth@arts.on.ca>
Sent: 5 août 2015 18:14
To: Marcella Walton; 'ahillinger@bell.net'
Subject: RE: Information on a grant for the translation of Angéline de Montbrun

Hello Alexandra,

Very few of our records from that period are accessible to us, beyond our annual reports, which include lists of awarded grants. In any event applications, assessment documents, and related correspondence are confidential to the applicant. Only University of Toronto Press would have the right to make them available, if they have retained them.

The OAC has provided financial support to Ontario book publishers since 1973. Recipients of these grants generally run funding acknowledgements along the lines of the one you quoted. At that time these grants were calculated on a per-title basis, but publishers would apply for their entire annual list in a single application. University of Toronto Press received a \$15,000 grant in 1974, which would have been the entirety of our assistance to its publishing program in that year.

I would not characterize any Block Grant as “leading to the publication of” any specific book. While project-specific translation grants of the kind offered today by the Canada Council may have that effect, grants of the kind received by University of Toronto Press are intended to reduce the applicant’s financial risk in maintaining their publishing program.

Best,
Jack

Jack Illingworth

Literature Officer | Responsable de la littérature

Ontario Arts Council | Conseil des arts de l'Ontario | www.arts.on.ca
tel | tél. 416-969-7438 | toll-free | sans frais 1-800-387-0058 ext. | poste 7438



[OAC's e-newsletter](#) | [bulletin électronique du CAO](#) | [Facebook](#) | [Twitter](#)

From: Alexandra Hillinger [<mailto:ahillinger@bell.net>]
Sent: Wednesday, August 05, 2015 12:29 PM
To: Marcella Walton
Subject: RE: Information on a grant for the translation of Angéline de Montbrun

Dear Marcella Walton,

I did not apply for a grant. I am looking for information on a grant which lead to the publication of the translation of Angéline de Montbrun in 1974. The grant would therefore have been awarded by the Ontario Arts Council in the early 1970s.

I am currently researching the English translation of the novel Angéline de Montbrun (1974). The English translation appeared in the "Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint" collection of the University of Toronto Press in 1974. The book received a grant from the Ontario Arts Council: "This book has been published with the assistance of grants from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation". The translator is Yves Brunelle and the editor of the collection Douglas Lochhead.

Therefore, could it be possible to have access to the information on record concerning the grant (application, results, correspondence)?

Thank you for your help.

Best regards,
Alexandra

From: MWalton@arts.on.ca
To: ahillinger@bell.net
Subject: RE: Information on a grant for the translation of Angéline de Montbrun
Date: Wed, 5 Aug 2015 12:55:26 +0000

Hello Alexandra,

Can you let me know what grant and deadline you were awarded a grant for?

Thanks in advance.

Sincerely,

Marcella Walton
Granting Support Assistant | Adjointe de soutien aux subventions

Ontario Arts Council | Conseil des arts de l'Ontario | www.arts.on.ca
tel | tél. 416-961-1660 | toll-free | sans frais 1-800-387-0058 ext. | poste 5113



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

[OAC's e-newsletter](#) | [bulletin électronique du CAO](#) | [Facebook](#) | [Twitter](#)

From: Alexandra Hillinger [<mailto:ahillinger@bell.net>]
Sent: Tuesday, August 04, 2015 6:17 PM
To: Marcella Walton
Subject: Information on a grant for the translation of Angéline de Montbrun

Dear Marcella Walton,

I am a Ph.D. candidate in the French Studies Department at Concordia University. My research focuses on the English translations of French Canadian novels published in the 19th century.

I am currently working on the English translation of the novel *Angéline de Montbrun*. The English translation appeared in the "Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint" collection of the University of Toronto Press in 1974. The book received a grant from the Ontario Arts Council: "This book has been published with the assistance of grants from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation". The translator is Yves Brunelle and the editor of the collection Douglas Lochhead.

Therefore, could it be possible to have access to the information on record concerning the grant (application, results, correspondence)?

I thank you in advance for your time and support.

Best regards,

Alexandra Hillinger
Ph. D. Candidate
Concordia University

Annexe 18

Communication personnelle avec Charley LaRose, 19 août 2015

Alexandra Hillinger

From: LaRose, Charley <clarose@utpress.utoronto.ca>
Sent: 19 août 2015 11:21
To: Alexandra Hillinger
Subject: Information on the publication of the translation of Angéline de Montbrun (1974)

Hello Alexandra,

We do not have this information on hand, however, we deposited our files for the book in the U of T archives. The application and correspondence (if it remains) would be in that file. To access the file you need an access permission letter from the President of the University of Toronto Press and then, I believe, you can request to have the file pulled from the archives for access, in person, at the library.

From the grant acknowledgment you've noted I can't tell if the book received a translation grant or a general 'block grant' for our publishing program. Presently if a book receives a translation grant the acknowledgment specifically mentions the translation program. The block grant program is identified as you have quoted, however, the acknowledgement requirements may have been different in 1974. There would be no application correspondence in the file for the general publishing program 'block grant'.

If you plan to visit the U of T archives and would like to request the access permission letter I can help facilitate it for you.

Best regards,
Charley LaRose



UNIVERSITY OF TORONTO PRESS

CHARLEY LAROSE
Publishing Coordinator
Scholarly Publishing
10 St. Mary Street, Suite 700
Toronto, Ontario, M4Y 2W8

Phone: 416-978-2239 ex. 237
Email: clarose@utpress.utoronto.ca
utppublishing.com

From: Alexandra Hillinger [mailto:ahillinger@bell.net]
Sent: August-18-15 11:57 AM
To: LaRose, Charley
Subject: Information on the publication of the translation of Angéline de Montbrun (1974)

Dear Charley LaRose,

I am a Ph.D. candidate in the French Studies Department at Concordia University. My research focuses on the English translations of French Canadian novels published in the 19th century.

I am currently working on the English translation of the novel Angéline de Montbrun. The English translation appeared in the "Literature of Canada – Poetry and Prose in Reprint" collection of the University of Toronto Press in 1974. The book received a grant from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation: "This book has been published with the assistance of grants from the Ontario Arts Council and the McLean Foundation". The translator is Yves Brunelle and the editor of the collection Douglas Lochhead.

I have contacted the Ontario Arts Council concerning the grant that the University of Toronto Press was awarded. I have been answered that the information concerning grant application (the application, the results, the correspondence, etc.) is confidential and that only the UTP could make those records available. Moreover, the Ontario Arts Council has not kept the records from that period, and therefore could not make them available with the permission of the UTP. Therefore, my question is the following, has the University of Toronto Press retained the records relating to the publication of the translation of Angéline de Montbrun and could you provide them to me for the purpose of my research?

I thank you in advance for your time and support.

Best regards,

Alexandra Hillinger
Ph.D. Candidate
Département d'études françaises
Concordia University